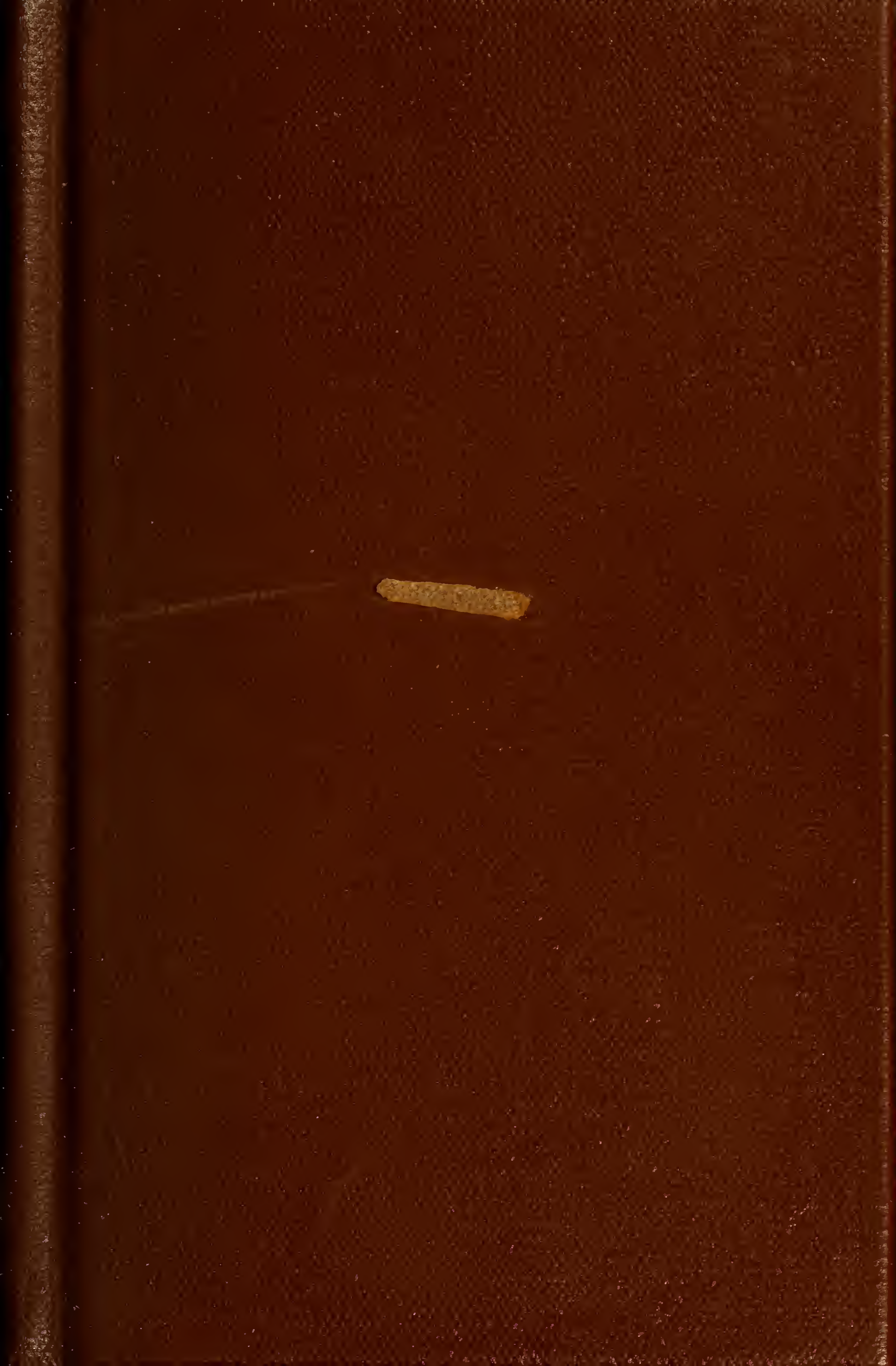
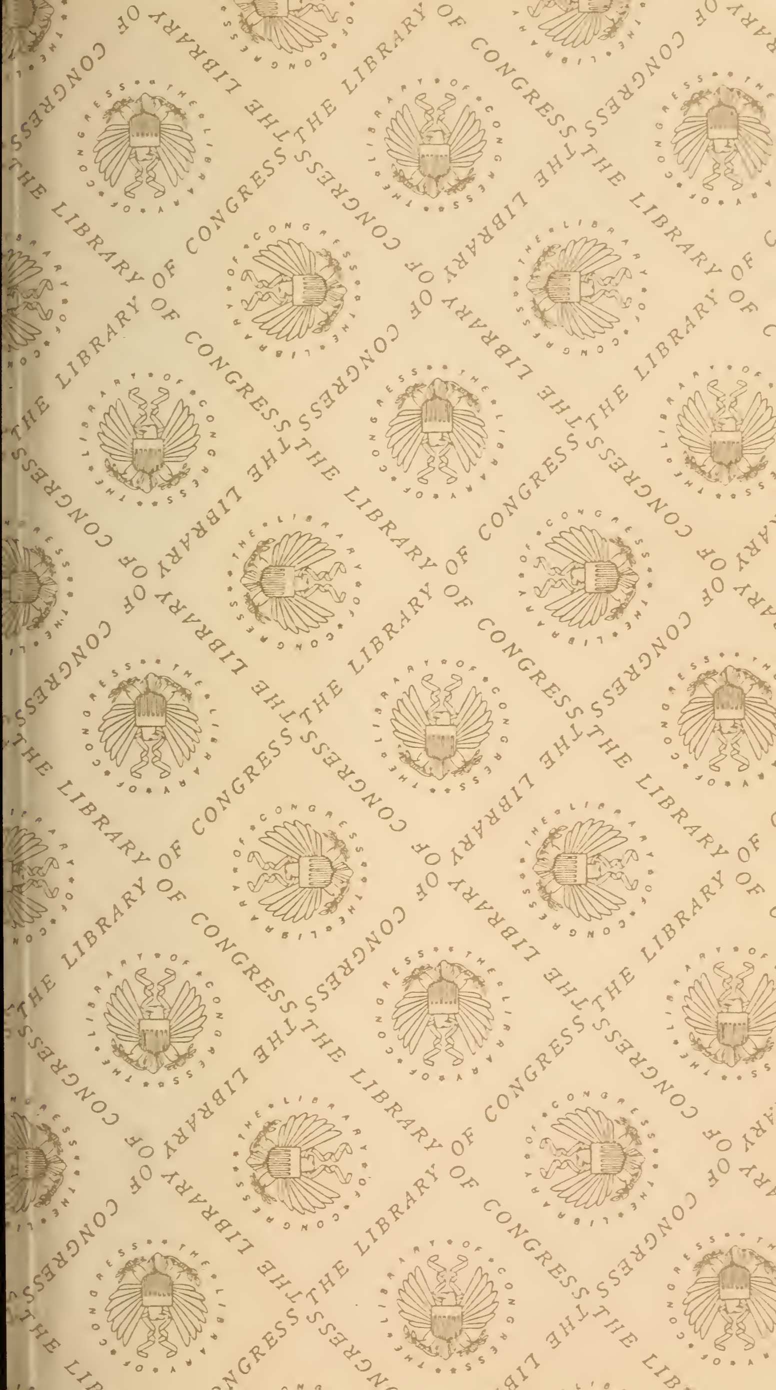



THE LIBRARY OF CONGRESS


THE LIBRARY OF CONGRESS

LES

GALANTS

DE LA

COURONNE

PARIS. — IMP. VALLÉE ET Ce, RUE BREDA,

1928



Tableau du temps

Marie Stuart reine de france et d'Écosse + 1587.

LES

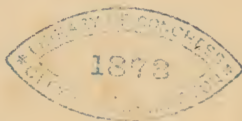
GALANTS

DE

LA COURONNE

PAR

PAUL MAHALIN





PARIS

É. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 13 ET 17, GALERIE D'ORLÉANS

1862

Ce livre est plus sérieux qu'il n'en a l'air et que pourrait le faire supposer la gaillardise de son enseigne.

Ceux qui y chercheraient le vaudeville de l'amour, l'y trouveraient difficilement. En revanche, le drame y vit dans chaque page, avec ses passions, ses péripéties, ses dénoûments souvent terribles : Rizzio et Buckingham meurent assassinés ; Bothwell agonise en prison ; Leicester expire du poison qu'il prépare pour autrui ; Essex et Struensée portent leur tête sur l'échafaud. *Finis coronat opus.*

Notre but n'a donc pas été de glorifier les *condottieri*

du sentiment, ni de sanctifier les fantaisies des courtisanes couronnées : nous ne sommes pas le Capefigue des hommes.

Non ; nous avons voulu seulement infliger leur physionomie réelle, sèche et impitoyablement historique à ces mercenaires de l'amour, dont la figure, estompée par la vapeur de l'éloignement, revêt aux yeux du public d'aujourd'hui les teintes les plus mensongèrement engageantes.

Le lecteur tirera de lui-même la conséquence de ces biographies, — et cette conséquence, nous n'en doutons pas, se formulera par l'aversion et le mépris de toute espèce de favoritisme, que celui-ci soit représenté par une femme ou par un corps, par un homme ou par une foule par une du Barry ou par un Leicester, par une soutane ou par un cotillon, par un comptoir ou par une épée.

On ne fait pas tout seul cette sorte de livres. Ce serait donc nous montrer bien peu reconnaissant que de ne pas nommer ici quelques-uns de nos illustres collaborateurs — Brantôme, Cécil, Bohun, Nanton, Walsingham, Mme de Motteville, Mlle de Montpensier, la princesse Palatine, Bayle, Bassompierre, Laporte, Brienne, Tallemant des Réaux, Saint-Simon, etc. etc.

A dire vrai, tout cela ne constitue guère qu'une marqueterie historique ; mais il nous a semblé qu'elle ne

serait pas déplacée dans un temps de bric-à-brac littéraire où les Dangeau de certaines royautés chorégraphiques ont cru, dans l'ivresse des éditions, avoir ajouté un chapitre aux *Dames galantes*, où *Gaëtana* s'imagine ressusciter *Hernani*, et où les journalistes de l'École normale sont intimement convaincus qu'ils ont retrouvé sur les quais l'esprit de Voltaire.

PAUL MAHALIN.

Paris, janvier 1861.

LES FAVORIS

DE

MARIE STUART

RIZZIO ET BOTHWELL

1563 — 1587

I

Au mois de mai de l'année 1563, par une de ces rares journées de printemps où le soleil troue d'un rayon le plaid de brouillards dont s'enveloppe la froide Écosse, devant le porche du logis occupé à Édimbourg, non loin de Kirch of Field, par le comte Jean de Moret, ambassadeur du duc de Savoie, une litière était arrêtée, qui ressemblait à un bouquet de jolies femmes.

Elles étaient cinq, dont la beauté se détachait sur le velours sombre de l'antique équipage avec une aveuglante intensité de splendeur, — poignée d'yeux flamboyants, grappe de minois roses, nichée d'oiseaux jaseurs ! Toutes semblaient du même âge et avaient la même taille. Pourtant, dans cette touffe de fronts couronnés de jeunesse et pavoisés de gaieté, un front s'élevait au-dessus des autres, qui empruntait une sorte de majesté étrange et mélancolique à quelques plis précoces, à quelques rides sournoises. Les soucis,

le malheur avaient passé par ces sillons presque invisibles, et l'on devinait que ce n'était point sans raisons pour le présent, sans menaces pour l'avenir, que l'ongle de la fatalité avait marqué ce blanc ivoire d'une de ces égratignures plus légères en apparence que celles d'un stylet sur une armure de Milan, et qui deviennent, avec le temps, la fosse où s'engloutit tout un monde d'illusions, de regrets, de remords. Ah ! c'est que cette tête charmante avait déjà vu s'amasser bien des nuages ; c'est que bien des tempêtes allaient se déchaîner sur elle ; c'est qu'elle devait enfin rouler, vingt-quatre ans plus tard, sous la hache du bourreau, expiant la vie par la mort, s'élevant du crime au martyre, et effaçant sous la rosée de son sang vermeil les taches rouges du sang d'autrui versé pour un de ses baisers... — Cette tête, c'était celle de la reine Marie Stuart.

Mais, au moment où nous la mettons en scène, la fille de Jacques V, la veuve de François II, l'épouse future de Darnley, la future maîtresse des deux hommes qui ont donné leur nom à notre récit, était bien loin de se douter du rôle terrible qu'elle se trouvait appelée à jouer dans l'histoire. Elle n'en était qu'aux illusions et aux regrets, — aux regrets surtout, à ceux que lui avaient laissés la mort de son jeune roi et les adorations de la France. La vie épanouissait sous ses pas ses plus caressantes promesses : elle avait vingt et un ans à peine ; chaque jour, son peuple apprenait à la connaître, à l'aimer davantage ; une nombreuse et vaillante noblesse se massait autour de son trône ; ses alliances l'apparentaient aux cours les plus illustres de l'Europe ; Guise et Tudor avaient mêlé leur sang dans ses veines. D'ailleurs, mieux que le rang et la naissance, les dons de l'esprit et du corps l'avaient sacrée reine entre toutes. Pour écraser non-seulement toutes les princesses, mais toutes les femmes, elle n'avait qu'à montrer ses magnifiques cheveux d'un blond cendré qu'a célébrés Brantôme, son sourire étincelant comme un collier de perles qui auraient un œillet pour écrin, son regard d'où ruisselait un philtre de flammes, ses épaules polies comme un marbre grec, ses bras ronds et potelés, son cou de cygne,

sa main d'albâtre, sa taille de déesse et son pied d'enfant ; elle n'avait qu'à parler, elle n'avait qu'à chanter, et, soit que la poésie de Ronsard, de Clément Marot, de du Bellay ou de Maison-Fleur s'envolât en strophes sonores hors de ses lèvres, soit qu'elle gazouillât ses propres vers à elle, dont la poussière de trois siècles n'a pu ternir la douce naïveté et la mélodieuse fraîcheur, tous les cœurs « alloient à sa personne et onc ne vouloient plus être sujets aultre part. » Hélas ! tout ce merveilleux ensemble a été sa plus grande faute : une seule imperfection dans toute cette harmonie, et la rivale d'Élisabeth ne mourait point sur l'échafaud. Tarquin n'a jamais décapité que les fleurs superbes.

. . . .

. . . .

Cependant M. de Moret, escorté de ses gentilshommes, était venu tenir le marchepied à la reine.

— Comte, lui dit celle-ci, nous avons voulu vous rendre en personne la visite que vous nous fîtes, l'hiver dernier, au nom de votre souverain, dans notre résidence de Saint-André. Toutefois, ce n'est pas tant pour honorer notre beau cousin de Savoie que pour vous-même que nous venons. Le bruit court que vous cachez en ce logis bon nombre de trésors rapportés par vous d'Italie : livres, tableaux, statues, instruments, que sais-je ! Or, nos fidèles, mais farouches highlanders n'ayant point accoutumé nos yeux à de semblables régals, nous vous prévenons que nous ne vous laisserons aucune trêve que vous ne nous ayez tout montré.

M. de Moret mit un genou en terre et répondit :

— Daignez entrer en ma maison, madame. Tout ce qu'elle renferme est, comme moi-même, au service de Votre Majesté.

— Je n'attendais pas moins de votre courtoisie, comte, reprit Marie. Donnez-nous donc la main et guidez-nous. Et vous, mignonnes, qu'on me suive, ajouta-t-elle en se tournant vers son escouade de fillettes.

M. de Moret offrit le poing. Les *Maries de la reine* suivirent. On appelait ainsi quatre jeunes filles qui, nées la même année

qu'elle, et, comme elle, portant le doux nom qui est l'anagramme du mot *aimer*, l'avaient accompagnée en France et ne devaient la quitter dans sa bonne ni dans sa mauvaise fortune. C'étaient Marie Livingston, Marie Fleming, Marie Seyton et Marie Béaton.

On n'avait point trompé la reine : le comte Jean de Moret était ce que nous nommerions aujourd'hui un *collectionneur* intelligent et heureux. Différentes ambassades à Rome et à Florence, plusieurs voyages en France et en Allemagne, l'avaient mis à même de fourrager, dans les ateliers des meilleurs maîtres en tous genres, quantité d'objets précieux, si l'on songe au mépris que la noblesse écossaise affichait à cette époque pour tout ce qui tenait à l'art. Son logis, peuplé de tableaux et de statues, rappela à Marie ces galeries de Compiègne, d'Amboise et de Saint-Germain où elle avait couru, enfant, à travers des forêts de chefs-d'œuvre. Aussi se plongea-t-elle, frémissante de bonheur, dans la contemplation de toutes ces merveilles : ses grands yeux ne lâchaient le marbre que pour dévorer la toile ou le panneau historiés ; ses belles mains ne quittaient le vélin enluminé que pour caresser les cordes d'un luth ou les touches d'une viole d'amour. C'étaient des ravissements, des extases, des transports, des éclats tels qu'elle n'en avait jamais eus depuis son retour en Écosse.

Tout à coup un prélude de guitare résonna derrière une tapisserie, et une voix s'éleva qui chantait :

L'on voit sous blanc atour,
En grand deuil et tristesse,
Se promener maint tour
De beauté la déesse,
Tenant le trait en main
De son fils inhumain ;
Et l'amour sans fronteau
Voleter autour d'elle,
Déguisant son bandeau
Sous un funèbre voile,
Où sont ces mots écrits :
« Mourir ou être pris. »

Cette chanson était celle qu'avait faite sur Marie Stuart, au moment où elle quittait la France, M. de Maison-Fleur, gentil cavalier pour les lettres et pour les armes. La reine l'écouta avec une émotion extrême, puis, s'adressant à M. de Moret :

— Qu'est-ce que j'ai entendu là, comte? demanda-t-elle. Est-ce encore une de vos merveilles?

L'ambassadeur s'inclina avec un sourire affirmatif.

— Ne puis-je la voir de plus près? continua Marie.

— Si tel est le bon plaisir de Votre Majesté...

Et M. de Moret, soulevant une portière, appela :

— Rizzio!

Le musicien parut. C'était un jeune homme de vingt-huit à trente ans, mince et blond, les traits réguliers, le visage pâle, avec une grande douceur et une grande finesse dans le regard. Il se présenta modestement, salua la reine sans embarras ni hardiesse et attendit qu'elle lui adressât la parole. Mais Marie était trop occupée à le contempler; ce fut le comte Jean qui rompit le silence.

— Rizzio, dit-il, voici Sa Majesté la reine d'Écosse à qui je vous ai désigné comme l'une de mes merveilles, et non des moindres. Tâchez de ne pas me démentir et de vous montrer digne de l'attention qu'elle daigne vous prêter.

— J'attends les ordres de la reine, répondit Rizzio.

— Chantez encore, commanda celle-ci.

Le jeune homme prit sa guitare et commença aussitôt :

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance!
Adieu, France! adieu, mes beaux jours!
La nef qui disjoint nos amours
N'a eu de moi que la moitié :
Une part te reste, elle est tienne;
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne.

Cette fois, l'Italien s'attaquait aux œuvres attribuées à la reine elle-même. N'était-ce point là, en effet, le dernier et poétique adieu dont la veuve de François II avait salué nos rivages du haut de la nef qui l'emportait?

A ce souvenir, les longs cils de Marie s'emperlèrent de larmes.

Rizzio se précipita à ses genoux. Sa voix, comme sa personne, avait un charme indéfinissable.

— Ah! madame, s'écria-t-il, aurais-je eu le malheur d'offenser Votre Majesté?

— Vous ne m'avez point offensée, mon ami, fit la reine en essuyant ses yeux. Relevez-vous donc et apprenez-nous qui a composé l'air que vous venez de mettre sur nos paroles : il est plein de douceur et d'expression.

— C'est moi, madame, répondit le jeune homme.

— Oh! intervint M. de Moret, David Rizzio n'est pas un musicien ordinaire. Outre qu'il possède un fort remarquable talent dans la composition et sur les instruments, il parle et écrit le français aussi galamment que les sieurs de Brantôme ou Montaigne, et je gage qu'il a sur le bout de la langue toutes les badineries de Ronsard et de Clément Marot.

— Vraiment! s'écria Marie, déjà rassérénée et toute joyeuse, vous connaissez, vous aimez mes poëtes, signor Rizzio?

— J'aime tout ce qui vient de France, madame.

Marie, elle aussi, venait de France...

Cette flatterie, sinon cette déclaration à brûle-corsage, fit monter un nuage de pourpre aux joues de la reine. Elle couvrit sa rougeur d'un de ces éventails de plumes que le Rouennais Boishardy venait d'inventer, et, apostrophant l'ambassadeur :

— Comte, ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure que tout ce que renferme cette maison est à mon service?

— Oui, certes, et Votre Majesté peut choisir ce qu'elle désire emporter, si toutefois elle ne désire emporter le tout.

— Merci, comte, vous êtes généreux et magnifique, mais nous n'abuserons pas de vos largesses. Parmi toutes ces merveilles, nous

n'en choisissons qu'une, — celle que vous nous avez montrée la dernière, — votre sonneur de guitare...

— Hé! prenez-le, madame!

Le digne seigneur cédait son musicien à Marie sans plus de souci qu'il n'en eût mis à lui faire don d'un chien de race ou d'un faucon bien dressé!

La jeune femme se tourna vers son nouveau serviteur :

— Rizzio, lui dit-elle en français, vous nous appartenez désormais et vous ne nous quitterez plus.

Puis, comme l'Italien chancelait, ébloui d'une telle fortune :

— Remettez-vous, mon ami, poursuivit-elle, nous n'avons que votre bien en vue et nous ferons en sorte que notre cour vous paraisse aussi agréable que le logis de votre maître.

— Accompagnerai-je de suite Votre Majesté? demanda le jeune homme.

— Oui, certainement; nous n'avons pas de gardes; vous nous servirez d'escorte.

Et la reine prit congé à grande hâte, emportant *son* Rizzio comme si elle eût craint qu'on ne le lui volât. M. de Moret fit donner un cheval au musicien. Celui-ci se plaça à la droite de l'équipage et y cavalcada « de telle façon que tout le monde le remarqua. » (*Mémoires de Melvil.*) Pendant le trajet, Marie n'eut d'yeux que pour lui : « Comment trouvez-vous *mon* Rizzio? demanda-t-elle plusieurs fois à ses fillettes, et n'est-ce pas là un gracieux cadeau de M. de Savoie? » Ses Maries ne l'avaient jamais vue d'humeur aussi folle.

On arriva à Holyrood.

Dans la cour du château, plusieurs lords se précipitèrent pour faire cortége à la reine et pour lui présenter la main.

Mais la reine cherchait Rizzio.

L'Italien, qui avait remis sa monture à un page, se tenait à l'écart et regardait quatre dalles de granit qui formaient une tache grisâtre sur le gazon de la cour.

Marie éleva la voix, et, toujours en français :

— Holà! signor Rizzio, avez-vous oublié que vous êtes aujourd'hui notre cavalier servant?

Le musicien accourut.

Les lords le contemplaient avec une curiosité hostile. L'un d'eux, James Douglas de Morton, chancelier du royaume, osa même adresser cette question à la reine :

— Que nous ramène donc là Votre Grâce?

— *Le plaisir*, milord, riposta Marie.

Puis, tout bas à Rizzio :

— Que considériez-vous par là si attentivement tout à l'heure?

— Madame, répondit l'Italien, je considérais la place où fut dressé l'échafaud de feu M. de Chastelard.

II

Ce prologue de notre drame esquissé, qu'il nous soit permis d'en *motiver*, comme on dit en argot de coulisses, les deux principaux personnages.

Cédons le pas à l'actrice, à la femme, à la reine.

Le 14 décembre 1542, Jacques V, à peine âgé de trente et un ans, se mourait au château de Falkland.

La fièvre l'avait saisi, et aussi le désespoir et la honte, après l'ignominieuse défaite de Solway-Moss, où l'armée écossaise s'était enfuie devant cinq cents cavaliers anglais.

Le roi entrait en agonie, quand on lui apprit que sa femme, — Marie de Lorraine, veuve du duc de Longueville et sœur du duc François de Guise, laquelle il avait épousée en secondes noces en 1538, — venait d'accoucher d'une fille à Linlithgow. A cette nou-

velle, le moribond murmura tristement, en parlant de la couronne d'Écosse, qu'une petite-fille de Robert Bruce avait fait entrer dans la maison des Stuarts :

— *Par fille elle est venue, par fille elle s'en ira.*

Ce furent ses dernières paroles.

Cette fille était Marie Stuart.

C'était la première fois qu'une femme était appelée à s'asseoir sur le trône de Robert Bruce. Marie y apportait la double infirmité de son âge et de son sexe. Calomniée dès sa naissance, le bruit s'était si généralement répandu qu'elle était mal conformée et qu'elle ne pouvait vivre, qu'un jour sa mère, lassée de ces faux rapports, la débarrassa de ses langes et la montra nue à l'ambassadeur d'Angleterre, qui venait, de la part de Henri VIII, la demander en mariage pour le prince de Galles, qui n'avait lui-même que cinq ans. Couronnée à neuf mois par le cardinal Beaton, archevêque de Saint-André, elle fut enfermée aussitôt par Marie de Guise, qui craignait pour elle quelque perfidie du prince anglais, au château de Stirling. Deux ans plus tard, ne trouvant pas que cette forteresse lui présentât assez de sûreté, sa mère la fit transporter dans une île au milieu du lac Mentheith, où un monastère, seul édifice qui existât en ce lieu, servit d'asile à l'enfant royal et à ses Maries. Elle y resta jusqu'à l'époque où, le parlement ayant approuvé son mariage avec le dauphin de France, fils de Henri II, elle fut conduite au château de Dumbarton, et, là, remise entre les mains de M. de Brézé, qui venait la chercher sur l'ordre de son futur beau-père. Elle s'embarqua alors sur les galères françaises, à l'embouchure de la Clyde, et, après avoir été vivement pourchassée par une flotte anglaise, elle entra, le 15 août 1548, dans le port de Brest, un an après la mort de François Ier. Outre ses quatre Maries, trois de ses frères naturels l'accompagnaient, parmi lesquels était le prieur de Saint-André, Jacques Stuart, qui devait postérieurement abjurer la foi catholique et, avec le titre de régent du royaume et sous le nom de Murray, devenir si fatal à la pauvre femme. De Brest, la petite Marie fut menée à Saint-Germain, où le roi Henri II la combla de caresses. Il

lui assura un train de maison digne de son rang et la fit élever avec ses propres enfants.

Sous l'influence d'une éducation que partageaient les filles de Catherine de Médicis et que dirigeait la savante Marguerite de France, sœur de Henri II, les heureuses dispositions de la jeune fiancée du dauphin se développèrent de la façon la plus brillante. A neuf ans, elle étonnait par sa maturité et écrivait à la reine douairière, sur les affaires d'Écosse, avec un sens délicat et précoce ; à dix, elle prononçait en plein Louvre, devant le roi et toute sa cour, un discours latin de sa composition, dans lequel elle soutenait qu'il sied bien aux femmes de cultiver les lettres, et que c'est une injustice et une tyrannie que d'ôter aux fleurs leurs parfums, en reléguant ainsi les jeunes filles dans les soins de leur intérieur. On comprend combien une pareille thèse, arborée par une future reine, dut enthousiasmer une cour qu'éclairaient à la fois de ses derniers rayons la littérature de Rabelais et de Marot, et, de son aurore, celle de Ronsard et de Montaigne. « Elle (Marie Stuart) se naturalisa si bien Françoise, qu'on pouvoit dire qu'elle n'estoit pas seulement la plus belle, mais la plus polie de tout son sexe dans la langue et dans la belle galanterie. » (*Mémoires de Castelnau de Mauvissière*, *in-folio*, *Bruxelles*, 1731). Brantôme dit encore : « Elle aymoit la poésie et les poëtes; elle se mesloit mesme de composer des vers, dont j'ay vu aulcuns de très-beaux et de très-bien faicts. Elle chantait très-bien, s'accordant avec le luth, qu'elle touchoit bien joliment de ceste belle main blanche et de ces beaux doigts bien façonnez. »

En même temps que son esprit, la beauté de notre héroïne se corsait en charmes et en séductions.

« Venant sur les quinze ans, sa beauté commença à paroistre comme la lumière en beau plein midy. » Ainsi s'exprime, dans sa naïve admiration, le bon seigneur de Bourdeilles.

Et, de fait, c'était un rayonnant « midy » que cette cour de France, la plus magnifique, la plus joyeuse, mais aussi la plus relâchée de l'Europe. Formée par François Ier, qui l'avait admise dans *la petite bande de ses dames favorites*, avec lesquelles il allait

souvent courre le cerf et s'ébattre seul dans ses maisons de plaisance, la flexible Italienne Catherine de Médicis en ordonnait les fêtes avec l'activité enjouée dont elle masquait ses effroyables appétits d'intrigue et de puissance. La poésie, le plaisir, l'amour étaient alors les seules affaires de tous ces fringants cavaliers échappés aux boucheries de Marignan et de Pavie, et de tout cet « escadron volant » de beautés faciles, qui avaient transformé les appartements de la reine-mère en succursale des villas aphrodisiaques dont Boccace et l'Arétin encadrent leurs élégantes priapées. « Dans ces appartements, écrit Brantôme, il y avoit une foule de déesses humaines les unes plus belles que les autres; chaque seigneur et gentilhomme y entretenoit celle qu'il aymoit le mieux, tandis que le roy entretenoit la reyne, madame sa sœur ou la reyne dauphine. » Élevée dans cette atmosphère de dépravation, Marie s'en inocula promptement les principes d'indépendance, le sensualisme, le besoin de luxe, d'hommages et d'adorations qu'elle transporta plus tard dans l'Écosse puritaine et presbytérienne, et qui, non moins que ses fautes politiques, contribuèrent à assurer sa chute. Ce fut au milieu de cet enragé tourbillon de bals, de chasses, de musiques et de carrousels, que se célébra, le 24 avril 1558, son mariage avec le dauphin. Quinze mois après, le 10 juillet 1559, le coup de lance de Montgomery changeait toutes ces joies en deuil [1].

La mort de Henri II fut pour Marie Stuart comme le premier grain d'un chapelet de malheurs.

Le 5 décembre de l'année suivante, François II expirait à son tour.

Marie ressentit cette seconde perte en femme et en poëte ; son cœur se répandit en larmes amères et en plaintes harmonieuses. Voici les vers qu'elle fit alors :

[1] On sait que Henri II fut tué d'un coup de lance par Montgomery, gentilhomme normand, à la passe d'armes des Tournelles. Cette passe d'armes était donnée en l'honneur des mariages d'Élisabeth de France et de Philippe II, roi d'Espagne, et de Marguerite, sœur du roi de France, avec le duc de Savoie.

En mon triste et doux chant,
D'un ton fort lamentable,
Je jette un deuil tranchant
De perte incomparable,
Et en soupirs cuisans
Passe mes meilleurs ans.

Fut-il un tel malheur
De dure destinée,
Ni si triste douleur
De dame fortunée
Qui mon cœur et mon œil
Vois en bière et cercueil ?

Qui dans mon doux printemps
Et fleur de ma jeunesse,
Toutes les peines sens
D'une extrême tristesse,
Et en rien n'ai plaisir
Qu'en regret et désir.

Ce qui m'était plaisant
Me devient peine dure,
Le jour le plus luisant
Est pour moi nuit obscure,
Et n'est rien si exquis
Qui de moi soit requis.

J'ai au cœur et à l'œil
Un portrait, une image,
Qui figure mon deuil
Sur mon pâle visage
De violettes teint,
Qui est l'amoureux teint.

Pour mon mal estranger,
Je ne m'arrête en place ;
Mais j'en ai beau changer,
Si ma douleur n'efface :
Car mon pis et mon mieux
Sont les plus déserts lieux.

Si en quelque séjour,
Soit en bois, soit en prée,
Soit sur l'aube du jour,
Ou soit sur la vesprée.
Sans cesse mon cœur sent
Le regret d'un absent.

Si par fois vers les cieux
Viens adresser ma vue,
Le doux trait de ses yeux
Je vois en une nue;
Si les baisse vers l'eau,
Vois comme en un tombeau.

Si je suis en repos,
Sommeillant sur ma couche,
J'oy qu'il me tient propos,
Je le sens qu'il me touche;
En labeur, en recoy,
Toujours est près de moy.

Je ne vois autre objet,
Si beau qu'il se présente,
A qui que soit subjet
Oncques mon cœur consente :
Exempt de perfection
A cette affection.

Mets, chanson, icy fin
A si triste complainte
Dont sera le refrain :
Amour vraie et non feinte,
Qui, pour séparation,
N'aura diminution.

« C'étoit alors, dit Brantôme, qu'il faisoit très-beau la voir, car la blancheur de son visage luttoit avec la blancheur de son voile à qui l'emporteroit; mais enfin l'artifice de son voile perdoit la partie, et la neige de son blanc visage effaçoit l'autre. Car ce fut ainsi,

ajoute-t-il, que, du moment où elle fut veuve, je la vis toujours en son pâle teint, tant que j'eus l'honneur de la voir en France et en Écosse, où il lui fallut aller au bout de dix-huit mois, à son très-grand regret, et après sa viduité, pour pacifier son royaume, fort divisé pour sa religion. Hélas! elle n'en avoit pourtant ni envie, ni volonté, et je lui ai vu dire souvent et appréhender comme mort ce voyage; car elle désiroit cent fois plus de demeurer en France simple douairière, et se contenter de sa Touraine et de son Poitou pour son douaire, que d'aller régner là en son pays sauvage; mais messieurs ses oncles, au moins aucuns, car non pas tous, l'en conseillèrent et même l'en pressèrent, qui se repentirent bien après cette faute. »

Ces oncles, dont parle Brantôme, étaient les cardinaux de Guise et de Lorraine.

Pendant ces dix-huit mois, la pauvre petite reine n'avait pas passé un seul jour sans les supplier de lui permettre de rester en France; la raison d'État était demeurée inflexible.

La raison d'État est le manteau dont se servent, pour draper leurs projets d'intérêt personnel, les politiques et les ambitieux. Or, Dieu sait si MM. de Guise étaient de grands ambitieux et de grands politiques!

Le 9 août 1561, Marie Stuart arrivait à Calais, où l'attendaient, pour la mener en Écosse, deux galères, l'une sous les ordres de M. de Mévillon, l'autre sous le commandement du capitaine Albize. Outre ses oncles, le duc et la duchesse de Guise, le duc d'Aumale et M. de Nemours, avec force noblesse, l'avaient accompagnée jusqu'à ce point extrême.

Le 15 du même mois, à son lever, on la prévint qu'il fallait s'embarquer. Aussitôt, elle éclata en sanglots; on eût dit que l'instant de sa mort venait de lui être annoncé; et certes, l'entrée funèbre du bourreau dans sa prison de Fotheringay devait la trouver plus calme et plus souriante!...

L'embarquement eut lieu à midi. Plusieurs gentilshommes sui-

virent Marie sur la galère de M. de Mévillon : MM. d'Aumale, d'Elbeuf et Damville, avec Brantôme et Chastelard, étaient du nombre.

A trois heures, on appareilla, et les deux bâtiments sortirent du port en s'aidant de la rame, le vent n'étant point assez fort pour qu'on pût se servir des voiles.

La jeune femme se tenait debout sur le tillac.

Plus blanche que son long voile de deuil, immobile et comme pétrifiée, elle semblait une statue de la Douleur.

Parfois, de grosses larmes silencieuses mouillaient le marbre de sa joue; parfois aussi la statue s'animait et saluait de la main, de la voix, du mouchoir ceux-là qu'elle laissait derrière elle et dont l'image allait disparaissant dans la brume du soir...

« Tout à coup, de grands cris retentirent : un bâtiment, qui arrivait à pleines voiles, avait, par l'ignorance du pilote, touché contre un rocher; de sorte qu'il s'était ouvert, et, après avoir tremblé et gémi un instant comme un homme blessé, il commençait à s'engloutir aux cris de tout son équipage. Marie, épouvantée, pâle, muette et immobile, le regarda s'enfoncer graduellement dans la mer, tandis que le malheureux équipage, à mesure que la carène disparaissait, montait dans les vergues et dans les haubans, afin de retarder son agonie de quelques minutes. Enfin, carène, vergues, mâts, tout s'engouffra dans la gueule béante de l'Océan. On vit surnager un instant quelques points noirs, qui disparurent à leur tour les uns après les autres; puis le flot poussa le flot, et les spectateurs de cet horrible drame, voyant l'Océan calme et solitaire, comme si rien ne s'était passé, se demandèrent si ce n'était pas une vision qui leur était apparue, et puis s'était évanouie.

» — Hélas! s'écria Marie en se laissant tomber assise et en appuyant ses deux bras sur la poupe de la galère, quel triste augure pour un si triste voyage!

» Puis fixant de nouveau vers le port, qui commençait à s'éloigner, ses yeux séchés un instant par la terreur et qui se mouillèrent de nouveau :

» — Adieu, France! murmura-t-elle, adieu France!

» Et, pendant cinq heures, elle resta ainsi, pleurant et murmurant :

» — Adieu, France! adieu, France!

» L'obscurité vint qu'elle se lamentait encore; et alors, comme les objets s'effaçaient, et qu'on l'appelait pour souper :

» — C'est bien maintenant, ma chère France, dit-elle en se levant, que je vous perds réellement, puisque la nuit jalouse met deuil sur deuil, en jetant un voile noir devant mes yeux. Adieu donc une dernière fois, ma chère France, car jamais je ne vous verrai plus!...

» A ces mots, elle descendit, disant qu'elle était tout au contraire de Didon, qui, après le départ d'Énée, n'avait plus fait que regarder les flots, tandis qu'elle, Marie, ne pouvait détacher ses regards de la terre. Alors tous firent cercle autour d'elle pour essayer de la distraire et de la consoler; mais elle, toujours plus triste, ne pouvant répondre, tant ses larmes l'étouffaient, mangea à peine; et, se faisant dresser un lit dans la traverse de la poupe, elle fit venir le timonnier et lui ordonna, s'il voyait encore la terre au point du jour, de venir la réveiller aussitôt. Et sur ce point Marie fut favorisée, car le vent ayant calmé, la galère, lorsque revint le jour, se trouva encore en vue de la France.

» Ce fut une grande joie pour Marie, lorsque, réveillée par le timonnier, qui n'avait point oublié l'ordre reçu, elle se leva sur son lit, et, à travers la fenêtre, qu'elle fit ouvrir, revit une fois encore ce rivage bien-aimé. Mais, sur les cinq heures du matin, le vent ayant fraîchi, la galère s'éloigna rapidement; de sorte que bientôt la terre disparut tout à fait. Alors Marie retomba sur son lit, pâle comme si elle était morte, et murmurant encore une fois :

« — Adieu, France! je ne te verrai plus! »

Ce fut alors que, — nénie suprême! — s'épandit hors de ses lèvres l'essaim de vers que nous avons placé tout à l'heure dans la bouche de David Rizzio.

Il serait injuste de ne pas ajouter que les savants lui ont contesté ce soupir.

Car cela est ainsi, en vérité : toutes les fois qu'une croyance poétique, ou grande, ou généreuse, voltige dans notre esprit, un Sidias, un Vadius, un Trissotin quelconque se trouve là tout à point, qui vous attrape par l'aile la pauvre innocente et qui vous l'écrase brutalement contre une pile de bouquins, comme un beau papillon de pourpre et d'or entre les doigts tachés d'encre d'un cuistre!

Laure n'est qu'une chimère, soit dit sans calembour; Béatrix avait des écrouelles; Bonaparte n'a pas plus parlé aux Pyramides que Mirabeau au Jeu de paume; il faut avoir cela pour certain. Il n'y a de vraiment grand, de vraiment beau, de vraiment *vrai* que l'interjection de Cambronne!

Cependant, Marie avait encore un espoir, c'est que la vue d'une flotte anglaise forcerait sa petite escadre à retourner en arrière; mais elle avait ses destins à accomplir. Un brouillard extraordinaire en cette saison d'été s'étendit ce jour même sur tout le détroit et la déroba à la croisière. Ce brouillard, si épais qu'on ne pouvait voir de la poupe au mât, dura toute la journée du dimanche, qui était le lendemain du départ, et ne se dissipa que le lundi à huit heures du matin. Grâce à cette éclaircie, le pilote reconnut les côtes d'Écosse. Le 20 août, on abordait à Leith.

Rien n'était préparé pour recevoir la reine. Une méchante couchette d'ajoncs, sans draps ni rideaux, dans un vieux donjon délabré, qui prenait la pluie et le soleil par maintes crevasses, voilà quel fut son premier gîte en son royaume paternel. Qu'étaient devenus ses beaux appartements du Louvre, de Saint-Germain et de Fontainebleau, leurs riches tentures, leurs tapis si doux aux pieds mignons, leurs glaces de Venise, leurs plafonds illustrés par les maîtres, leurs meubles fouillés dans l'ébène, et leurs grands lits tout égayés de ciselures, avec leurs colonnes de chêne sculpté, leurs courtines de velours, leurs crépines d'or, et leur baldaquin empanaché? — Plusieurs des principaux de la ville et des environs s'en

vinrent pourtant la saluer. Mais, lorsque Marie vit ces hommes de haute taille et de mine sauvage, les jambes nues, le dirck et la claymore au flanc, le buffle à l'épaule, tout graves, tout renfrognés, tout revêches dans leur plaid *en dents de scie*, et aussi rebelles à tourner un compliment qu'à découvrir leur front coiffé d'une plume d'aigle, alors la frayeur la prit et elle se mit à pleurer amèrement en songeant aux gentils cavaliers, cuirassés de satin, qui jusqu'alors lui avaient fait compagnie, et dont la conversation brillait d'autant d'images que de pierreries le pourpoint. Ce fut bien pis quand on lui amena les équipages qui devaient la conduire à Édimbourg, — trois ou quatre bidets aux harnais tombant en lambeaux.

— Hélas! hélas! s'écria-t-elle, où sont les haquenées de mes dames et les palefrois de mes chevaliers?

Du premier coup, l'Écosse lui apparaissait dans toute sa misère. Le lendemain, elle devait lui apparaître dans toute sa férocité.

Après avoir passé au château d'Holyrood une nuit « pendant laquelle, dit Brantôme, cinq à six cents marauds de la ville lui vinrent donner, au lieu de la laisser dormir, une aubade enragée sur de méchants violons et de petits rebecs, » elle désira entendre la messe. Malheureusement le peuple d'Édimbourg appartenait presque entièrement à la religion réformée, de sorte que, furieux de ce que la reine débutait par cette preuve de papisme, il entra de force dans l'église, armé de couteaux, de pierres et de bâtons, dans l'intention de mettre à mort l'officiant catholique. Celui-ci se réfugia près de la reine, tandis que le frère de Marie, le prieur de Saint-André, qui avait plus de disposition, dès cette époque, à être soldat qu'ecclésiastique, sauta sur une épée, et, se jetant entre sa sœur et cette canaille, déclara qu'il tuerait de sa main le premier qui ferait un pas de plus. Cette fermeté, jointe à l'air digne et imposant de la reine, arrêta le zèle des nouveaux réformés.

C'est que Marie tombait, en effet, en pleine révolution religieuse. Soulevées par des prédications fanatiques, plus encore que par l'évidence des avantages sociaux qu'elles devaient en retirer, les populations écossaises se ruaient alors vers le protestantisme avec une

fougue habilement exploitée par des ambitions particulières. Le *convertisseur* John Knox était le Pierre l'Hermite de cette croisade contre Rome. De par l'autorité de sa parole, Édimbourg ne retentissait plus que de discussions théologiques. Ce bruit était, on l'avouera, médiocrement réjouissant pour une jeune femme qui arrivait riche de ses vingt ans et qui ne demandait qu'à les dépenser dans le plaisir. D'autre part, la noblesse n'affectait pas une attitude beaucoup plus gaie, beaucoup plus rassurante : habillés d'acier, toujours casqués et éperonnés pour la bataille, aussi raides et aussi durs que leur armure, les lords n'avaient d'autre passe-temps que de se faire la guerre entre eux, quand ils ne la faisaient pas au souverain. Marie en acquit bientôt la preuve. Son frère naturel, le prieur de Saint-André, — fils de Jacques V et d'une comtesse de Mar, laquelle n'en avait pas moins épousé lord Douglas de Lochleven, — ayant jeté le froc aux orties, fut nommé par elle comte de Mar et de Murray. Or, donner les titres était facile ; donner les terres l'était moins. Les terres, quoique appartenant au domaine de la couronne, avaient été peu à peu envahies par des voisins puissants au nombre desquels se trouvait le comte de Huntly, et, quand Murray voulut en prendre possession, il les trouva hérissées de piques et d'épées : Huntly tenait et ne voulait point rendre.

Marie résolut d'arracher cette broussaille de fer, de briser cette résistance. Par ses ordres, son frère convoqua les barons du Nord ; tous obéirent, car la maison de Gordon, dont était Huntly, leur pesait, depuis longtemps, par son orgueil et sa puissance. La reine se mit à la tête de l'expédition. Expédition, distraction. Marie s'ennuyait trop et était trop coquette pour perdre cette occasion d'essayer un costume de guerre !

« Les deux armées se rencontrèrent près d'Aberdeen : Murray disposa aussitôt les troupes qu'il avait amenées d'Édimbourg, et desquelles il était sûr, au sommet d'une éminence, et disposa en échelons sur le penchant de la colline tous ses alliés du Nord : Huntly s'avança résolûment sur eux, et attaqua les montagnards ses voisins, qui, après une courte résistance, se retirèrent en désordre. Aussitôt

ses soldats jetèrent leurs lances, et tirant leurs épées, en criant : Gordon, Gordon ! ils poursuivirent les fuyards et croyaient déjà avoir gagné la bataille, lorsqu'ils vinrent se heurter tout à coup au corps d'armée de Murray, qui demeura immobile comme un rempart de fer, et qui, avec ses longues lances, eut bon marché de ses adversaires, armés seulement de leurs claymores. Alors ce fut aux Gordon de reculer à leur tour, ce que voyant, les clans du Nord se rallièrent et revinrent au combat, chaque soldat ayant pour être reconnu de ses camarades une branche de bruyère à sa toque. Ce mouvement inattendu décida de la bataille : les montagnards roulèrent de la colline comme un torrent, entraînant tout ce qui aurait voulu s'opposer à leur passage. Alors Murray, voyant que le moment était venu de changer la défaite en déroute, donna avec toute sa cavalerie : Huntly, qui était très-gros et très-pesamment armé, tomba et fut écrasé sous les pieds des chevaux. Son fils, John Gordon, fait prisonnier dans sa fuite, eut trois jours après la tête tranché à Aberdeen ; enfin son frère, trop jeune pour subir en ce moment le même sort, fut enfermé dans un cachot et exécuté plus tard, le jour même où il eut seize ans. »

Marie avait assisté à la bataille. Sa bonne mine sous sa cotte de mailles et son chaperon orné de plumes couleur de feu, son adresse à manier son genêt d'Espagne et à l'enlever par-dessus les obstacles par la seule pression de son houseau de cuir gaufré et mordoré, son sang-froid et son courage au moment de l'engagement avaient vivement impressionné les highlanders. Aussi fut-elle reçue à son retour à Édimbourg avec de bruyants transports d'enthousiasme. Elle ne rêvait alors que casque en tête, bouclier au bras et épée au côté... — Mais l'expédition finie, mais les supplices terminés, elle recommença à s'ennuyer. — Ce fut alors qu'arriva la tragique histoire de Chastelard.

Chastelard était un beau gentilhomme, de grande naissance, de grandes façons, de grand courage et de grand esprit, neveu par sa mère de M. de Bayard, « auquel, dit Brantôme, il ressemblait de taille, » et appartenant au maréchal Damville qui l'avait attaché à sa maison et à sa fortune. Très-goûté à la cour de France, où toutes

les dames raffolaient de sa personne, le jeune homme avait profité des libertés qui y régnaient pour entourer Marie Stuart d'une passion respectueuse que celle-ci avait semblé confondre parmi tous les hommages qui naissaient sous ses pas. Quand la veuve de François II fut obligée de partir pour l'Écosse, Damville l'accompagna et offrit à Chastelard de l'emmener. On pense si ce dernier y consentit facilement. Le maréchal était lui-même fort amoureux de la reine; il confia ses sentiments à Chastelard, sans se douter que le jeune homme était son rival, et, quand on le rappela en France, il le laissa près de Marie, le chargeant d'avoir soin des intérêts de son amour. A peine Damville fut-il parti que la belle inhumaine sembla se départir de ses rigueurs. S'il faut en croire John Knox, elle encouragea le jeune homme par des manières qui ne convenaient pas à une honnête femme : elle s'enfermait souvent avec lui, s'appuyait parfois sur son épaule, lui donnait en cachette ses deux mains à baiser, etc., etc. Ces faveurs, qu'il ne devait qu'à la coquetterie, au désœuvrement de la femme, enivrèrent Chastelard : il se crut aimé, et, s'imaginant que la reine jouait avec lui la comédie de la pudeur, il se résolut à en brusquer le dénoûment.

A cet effet, un soir que Marie soupait chez le comte d'Argyle, il s'introduisit dans le palais sous les habits d'un page aux couleurs de Murray, traversa tous les corridors qu'il connaissait parfaitement, se glissa dans la chambre royale et, là, se cacha sous le lit. La reine rentra, quelques instants après, suivie de ses Maries. Celles-ci avaient commencé à la défaire, quand un petit chien, qui ne la quittait jamais, se mit à aboyer avec force. Marie Seyton suivit du regard la direction des aboiements du chien et poussa un cri de terreur...

— Qu'est-ce donc, mignonne ? demanda la reine.

La jeune fille était trop frémissante pour pouvoir répondre; elle se borna à désigner le lit d'un geste effrayé.

La reine se baissa, aperçut Chastelard et le reconnut aussitôt.

— Sortez, monsieur ! sortez donc ! commanda-t-elle.

Le jeune homme obéit en s'écriant :

— Ah ! madame, faites-moi tuer, car j'ai commis un crime qui mérite la mort...

Mais elle, en souriant :

— Oui certes, si vous faites autant de bruit, j'y serai obligée et ce me sera grand'peine...

Puis, elle se mit à le gronder aussi doucement que, deux cents ans plus tard, la comtesse devait gronder Chérubin, dans Beaumarchais.

Enfin, appelant sir Arthur Erskine, son capitaine des gardes :

— Reconduisez, lui dit-elle, cet étourdi qui a pris un habit de page pour venir courtiser mes femmes.

On voit que Marie était femme avant d'être reine.

Malheureusement cette bonté acheva naturellement d'affoler Chastelard. Il attribua à la présence des Maries de la reine la conduite de celle-ci envers lui et supposa, non sans raison peut-être, que si elle eût été seule, elle lui eût pardonné plus complétement encore : dans cette persuasion, il n'hésita pas à renouveler l'aventure.

Donc, trois semaines après, il prit le même déguisement et reprit le même chemin : cette fois, il se tapit dans un armoire.

Cette fois aussi Marie rentra seule.

Que se passa-t-il alors ?

Nul ne sait.

Toujours est-il que, tout à coup, des cris perçants se firent entendre...

Murray, qui traversait le corridor, les entendit, appela des gardes et enfonça la porte : il trouva Marie demi-nue et Chastelard agenouillé.

On prétend que, dans l'emportement de l'indignation et de la honte, la reine commanda à son frère de poignarder le jeune homme.

Celui-ci fut arrêté. Un tel scandale était fatal à Marie, s'il ne l'était à Chastelard. Murray prit en main l'affaire, et, pensant qu'un procès public pourrait seul sauver la réputation de sa sœur, il poussa

l'accusation avec tant de vigueur que Chastelard, convaincu du crime de lèse-majesté, fut condamné à mort. Un instant, on pensa que la reine ferait grâce : il n'en fut rien.

L'échafaud avait été dressé dans la cour du palais. Chastelard en gravit fort allègrement les degrés, saluant les assistants du sourire et de la main ; il avait refusé l'aide d'un prêtre. Arrivé sur la plate-forme, il s'assit ; puis, tandis que le bourreau vaquait aux derniers apprêts, il tira un livre de la poche de ses chausses et se mit à lire à haute voix l'ode de Ronsard sur la mort. Quand il en fut aux vers si conformes à ses sentiments :

Le désir n'est rien que martyre.
Content ne vit le désireux,
Et l'homme mort est bien heureux,
Heureux qui plus rien ne désire.

Il les répéta plusieurs fois. « Ensuite, ajoute Brantôme, il se tourna vers le lieu où il pensoit que la reyne fust, s'écria : Adieu, la plus belle et la plus cruelle princesse du monde ! et puis, fort constamment tendant le col à l'exécuteur, se laissa défaire fort aisément. »

Marie, assure-t-on, assista à l'exécution, cachée derrière un rideau.

III

Voyons maintenant quel était ce sonneur de guitare italien, qui, ramené par la reine du logis du comte de Moret au château royal d'Holyrood, examinait avec un si vif intérêt l'endroit où feu M. de Chastelard avait passé de vie à trépas.

En 1534, dans une taverne perdue au fond d'un faubourg de Turin, la femme d'un pauvre musicien ambulant mettait au monde son sixième enfant.

Cet enfant reçut au baptême les nom et prénom de *David Rizzio.*

Ses parents l'élevèrent à grand' peine : il était si frêle et si chétif que la mort l'eût emporté d'un souffle; mais la mort l'oublia...

Sa mère le berça des lambeaux de poésie populaire qu'elle allait fredonnant par les rues et dans les carrefours, pour gagner le pain de la journée. Quand il eut l'âge de comprendre, son père lui apprit la musique.

Nature nerveuse et délicate, le petit David n'avait de force que pour l'étude, d'ardeur que pour la science et l'art, ces deux choses extra-terrestres qui consolent les faibles et les souffrants en les rapprochant de ce ciel vers lequel leur âme semble toujours prête à s'envoler avec leur vie. A douze ans, il était souverainement incapable d'embrasser une profession manuelle quelconque. En revanche, le latin et le français — qui les lui avait enseignés? — lui étaient aussi familiers que sa langue maternelle, et il jouait du luth, de la viole, de la flûte et du tympanon à humilier sainte Cécile elle-même, cette sublime maîtresse de la chapelle céleste. Son suprême plaisir consistait à improviser des paroles sur les airs que composait son père ou à accompagner, sur le premier instrument venu, sa mère, lorsqu'elle chantait en plein vent. Il se montrait alors bien plus friand des œillades dont l'applaudissaient les belles signorines que de la pluie de *baïoques* dont le récompensaient les cavaliers!

Ses camarades lui jalousaient étrangement ces succès de théâtre. L'un deux, un jour, — c'était le bâtard d'un boucher, — choisit le moment où David commençait une de ses improvisations, pour lui lancer à la tête une pierre énorme, en criant :

— Tiens, cigale.

Rizzio tomba sur le coup.

Une vieille femme le ramassa sanglant et le rapporta à sa mère, à qui elle dit :

— Que l'enfant prenne garde aux bâtards !

Comme à l'hirondelle sous le soleil du printemps, il faut à certaines individualités leurs heures de grand air et de vol large et libre. Quelque temps après cette mésaventure, David Rizzio quittait Turin, à pied, la mandoline au dos, beaucoup d'espoir au cœur et peu d'argent en poche. Il s'en alla par tout le Piémont en laisse de sa bonne humeur et de ses seize ans, courant le guilledou artistique, pépiant dans la rosée matinale de la vie, cueillant la pâquerette des folles aventures à l'aube charmante du renouveau... — Nous le retrouvons à Nice vers 1560.

Il y donnait au coin d'une rue concert aux gens du peuple, alors que les équipages du comte Jean de Moret vinrent à passer.

Si plantureuse était la cohue d'auditeurs massée autour du jeune chanteur, que la tête de la cavalcade dut s'arrêter pour n'écraser personne.

Surpris de ce retard, le comte expédia un page, afin d'en connaître la cause. Le page revint quelques instants après, fort maltraité et fort en colère : non-seulement la foule avait refusé de s'écarter devant lui, mais il avait été accueilli avec murmures, avec huées, avec menaces. A ce rapport, M. de Moret, dont la patience n'était point la vertu dominante, s'élança hors de sa litière, une houssine à la main :

— Mordi ! s'écria-t-il, puisque ces marauds aiment tant la musique, je vais leur en noter sur les épaules un air dont ils se souviendront !

Et, se faisant amener un cheval, il l'éperonna à travers les flots serrés du populaire. Mais le cheval eut beau ruer, le comte eut beau jurer, la houssine eut beau siffler, nul ne bougea. Les marauds recevaient les coups et ne se lassaient d'écouter. Force fut au comte d'attendre.

Il s'y résigna en maugréant :

— Par mon patron, si cet effronté coquin chante seulement faux ou ne joue point juste, je jure Dieu que je le ferai pendre demain par le prévôt de la ville, afin de lui apprendre à me valoir cette avanie.

Mais la voix était souple et admirablement timbrée.

Aussi, la chanson finie, M. de Moret chercha-t-il à son côté sa bourse, pour rémunérer le chanteur.

Mais un Matalobos du crû avait profité de son attention pour en couper les cordons.

M. de Moret appela alors Rizzio et l'interrogea avec bienveillance sur son pays, son âge, sa famille et ses talents. Le jeune homme répondit à ces questions avec une modestie si spirituelle et si enjouée que le comte, charmé, lui proposa d'entrer à son service. David accepta. Le lendemain, il était installé à l'hôtel de Moret, en qualité de valet *di camera*.

Ce fut dans cette maison seigneuriale qu'il compléta son éducation et qu'il s'assimila plus particulièrement les poëtes français, parmi lesquels il affectionnait surtout Ronsard et Marot. Il y acquit aussi quelques notions de politique et de philosophie, notions très-superficielles sans doute, mais fort rares à cette époque dans un homme de sa classe et de son extraction. M. de Moret, gentilhomme des plus lettrés et des plus polis, ne s'étant point borné à se délecter de ses compositions musicales, mais l'ayant appelé à la rédaction de sa correspondance, David devint, en quelque sorte, son secrétaire et son confident. Cette position aiguisa son mérite ; elle lui donna aussi beaucoup de suffisance.

M. de Moret ayant été nommé ambassadeur en Écosse, Rizzio l'accompagna à Édimbourg. Il y arriva au mois de décembre 1562; il avait alors vingt-huit ans.

« Sa taille était moyenne, sa démarche aisée, son regard expressif, et sa chevelure blonde et bouclée était en parfaite harmonie avec la blancheur de son teint, avec les traits doux et réguliers de son visage. Seulement, il avait une épaule légèrement plus haute que

l'autre. » (*Les Stuarts dévoilés*, brochure anonyme, *Louvain* 1786.)

C'est sur cette épaule *légèrement plus haute que l'autre* que s'échafaude tout le système des gens qui ont prétendu canoniser Marie Stuart.

Sans se ranger parmi ces derniers, M. Édouard Fournier, dans un livre d'une désespérante érudition — *l'Esprit dans l'Histoire* — n'hésite pas à déclarer que Rizzio « n'avait rien d'attrayant. » Mais M. Édouard Fournier commet ici une erreur qu'il importe de rectifier. Le Rizzio, ou plutôt le Riccio dont il parle, d'après Fétis (*Biographie des musiens*) et d'après Hawkins (*Lichtenthal, Dictionnaire de musique,* traduit par Mondo), naquit à Brescia en 1540, entra au service de l'empereur à Vienne, se fit protestant et se maria à Dresde, alla à Kœnigsberg où il devint maître de chapelle du margrave de Brandebourg et y mourut très-tranquillement dans son lit vers 1581. On voit que ce ne saurait être le nôtre.

IV

Marie a parlé d'or, quand elle a répondu à James Douglas de Morton : « *C'est le plaisir que je ramène.* »

A peine Rizzio a-t-il mis le pied au palais qu'on voit la petite cour d'Holyrood se désembéguiner de sa morosité ordinaire et rabattre subitement le collet si haut monté de sa pruderie protestante. Les poëtes reprennent leur plume, les musiciens leurs instruments, Marie tout son esprit, toute sa gaieté, toutes ses couleurs. L'Italien est devenu le grand maréchal des fêtes galantes, le génie de la distraction. C'est lui qui ordonne les banquets, les

bals, les concerts, les spectacles. Les pavés d'Édimbourg ont beau crier au scandale sous la piaffe des chevauchées et des chasses royales; John Knox a beau prêcher en chaire « que les grands sont plus exercés à faire de la musique et à s'asseoir à des festins qu'à écouter la sainte parole de Dieu; » l'histoire tragique d'Hérodiade et de saint Jean-Baptiste a beau être opposée aux pastorales dans lesquelles la fille de Jacques V ne craint pas de remplir un rôle près de son favori *qui chante la basse* ; qu'importe ! Le gentil tapage des verres choqués, des *concetti* échangés et des baisers pris et rendus couvre tous ces bruits maussades. La reine est catholique d'ailleurs, et le catholicisme n'est-il pas la religion de sainte Thérèse qui plaignait le démon de ne pouvoir aimer? Puis, voilà si longtemps que ses charmes sont en grève et qu'elle n'a à caresser que sa beauté! Aussi, l'ennui délogé s'enfuit-il d'Holyrood : malheureusement il emporte avec lui un peu de la vertu de la femme, beaucoup de la réputation de la reine.

Car ce n'est pas impunément que Marie s'est renfermée de longues heures à rimer des sonnets ou à soupirer des *canzone*, avec ce pâle jeune homme que, dès l'abord, elle a trouvé au gré de ses yeux et de son cœur...

Et si, au lieu d'une action purement dramatique à raconter, nous avions une étude psychologique à écrire, il nous serait facile d'invoquer en faveur de Marie Stuart ce que le code moderne appelle *le bénéfice des circonstances atténuantes*.

Figurez-vous-la, en effet, esseulée et perdue au milieu d'un pays barbare, aiguillonnée des souvenirs de son adolescence et dévorée de cette soif de coquetterie et de protection à exercer que décuplent chez la femme l'oisiveté et l'abstinence. Les lords l'ont réduite à une sorte de *far niente* gouvernemental; son autorité est une sinécure; elle ne peut même régner sur les chiffons, car l'Océan est entre sa beauté et les modes nouvelles du Louvre. Avec cela que la politique, cette alchimie morale qui remue les destinées des peuples dans le creuset de la pensée, est une science si attrayante pour une jeune femme qui déborde de séve et qui n'a été mariée que juste le temps

nécessaire pour désirer l'être encore! La politique, c'est bon pour Élisabeth d'Angleterre, qui a les cheveux roux et le pied d'un gendarme! Marie a la nostalgie de la galanterie française; elle est rêveuse, nerveuse, immatérielle et matérielle à la fois comme l'ange qui veut l'encens des hommes, habituée à tous les luxes, ceux du corps et de l'esprit, et, de quelque côté qu'elle se tourne, elle se heurte à la cuirasse de ses barons et se déchire à leurs instincts plus grossiers encore que leur habit de combat et leur langage de taverne. Il n'y a pas même un clavecin à Holyrood, l'herbe pousse presque dans les appartements, la façade du château s'écaille et tombe en miettes. Quant aux courtisans, ils ne savent guère que converser à coups d'épieu avec les ours et les loups, et se nourrissent de bœuf saignant et de petite bière. Ajoutez des paysages tourmentés et d'une tristesse féroce, un soleil rouillé par la brume, une nature qui a inspiré à Ossian ses plus nébuleuses fantaisies. Maintenant, mettez en regard Rizzio, le midi dans le nord, la poésie dans la prose; Rizzio qui s'est frotté à la France et qui a apporté d'Italie ces philtres de séduction dont le secret s'éteindra avec Mazarin et Casanova; Rizzio tendre et passionné, enjoué et mélancolique, si fort de sa faiblesse, si dangereux dans son respect; Rizzio enfin qui connaît ce que la reine connaît, qui aime ce que la reine aime, et qui distrait, et qui est seul!... Avouez, madame, qu'il n'en faut pas tant pour que le péché vienne. Il est vrai que Marie lui épargne la moitié du chemin.

Un matin, elle emmène le musicien à Saint-André, et là, dans la maison d'un marchand, ils vivent, savourant la lune de miel, sans pompe et presque sans suite.

Puis, Rizzio est nommé secrétaire de la correspondance étrangère de Sa Majesté en remplacement du Français Raullet. Ce poste lui permettra de ne plus quitter la reine et de l'entretenir seule aussi souvent qu'il le voudra.

« Il réussit si bien dans cet emploi, écrit l'ambassadeur de Toscane dans une dépêche adressée au duc Côme Ier, que la plus grande partie des affaires du royaume lui passe par les mains. Il les

dirige avec tant de prudence et les mène à une si bonne fin qu'il en est très-affectionné de Sa Majesté. »

Notre Piémontais s'est, on le voit promptement façonné à sa nouvelle fortune. Sa politique est simple du reste et il l'arbore ouvertement : lier la reine avec le pape et le roi d'Espagne, la séparer de l'Angleterre et rompre avec le parti protestant, voilà le triple but auquel il tend. Marie est trop zélée catholique pour ne pas le suivre dans cette voie si conforme à ses sympathies ; les Guise l'y encouragent d'ailleurs. Des envoyés extraordinaires partent donc pour l'Escurial et pour le Vatican ; ils sont chargés des propositions de la reine, rédigées par Rizzio. Quant aux nobles, ils laissent faire ; Murray flatte le favori.

Seule Élisabeth s'alarme : « J'ai appris, dit-elle à l'ambassadeur de France, que ma sœur Marie favorise un Italien nommé David en lui accordant plus de crédit et d'autorité que ne le permettent ses affaires et son honneur. » Marie rit des colères d'Élisabeth. En même temps, Rizzio croît en puissance et en honneurs : il a la parole au conseil, reçoit les ambassadeurs étrangers et traite directement avec eux, chevauche à la droite de la reine dans toutes ses cavalcades, s'assied à sa droite dans tous ses petits soupers, donne le mot d'ordre aux sentinelles. Souvent on l'aperçoit le matin sortant de la chambre royale, les aiguillettes dénouées et l'épée sous le bras. Lui qui est arrivé en Écosse sous une livrée de valet, il a des pages, des écuyers, presque une garde. Un laird de Cockerill ayant, sous l'empire de l'ivresse, tiré la claymore dans le palais, l'ancien laquais de M. de Moret le fait arrêter et le fait pendre.

Sur ces entrefaites, le bruit s'étant répandu que la reine consentirait volontiers à se remarier, plusieurs prétendants se présentèrent, qui étaient issus des premières maisons souveraines de l'Europe : ce furent l'archiduc Charles, troisième fils de l'empereur d'Allemagne ; le prince héréditaire d'Espagne, don Carlos, le même qui fut exécuté depuis par les ordres de son père ; le duc d'Anjou, qui devint Henri III ; enfin Leicester, lequel était alors favori d'Élisabeth.

Marie consulta Rizzio. Celui-ci lui conseilla de s'en remettre en apparence au choix de la reine d'Angleterre. Marie envoya donc à Londres lord Jacques Melvil et le chargea de demander pour elle à « sa bonne sœur » ses avis et son patronage. Élisabeth avait, à cette époque, neuf ans de plus que la fille de Jacques V. Bien supérieure à cette dernière en politique, en philosophie, en histoire et en éloquence, elle savait lui être inférieure en grâces et en séductions; cette assurance lui avait mis au cœur une jalousie qui devait se tourner en haine mortelle, jalousie qu'elle ne pouvait dissimuler et qui se manifestait sans cesse par des questions et des impatiences. Les détails de l'ambassade de Melvil en font foi.

« Un jour Élisabeth lui montra le portrait de Marie Stuart qu'elle baisa fort tendrement, témoignant à Melvil grande envie de voir sa maîtresse. — Cela est bien facile, madame, répondit celui-ci : faites garder votre chambre sous le prétexte que vous êtes indisposée, et partez incognito pour l'Écosse, comme a fait le roi Jacques V pour la France, lorsqu'il voulut voir Madeleine de Valois, qu'il épousa depuis.

» — Hélas ! répondit Élisabeth, je le voudrais bien ; mais cela n'est pas si facile que vous le croyez. Dites néanmoins à votre reine que je l'aime tendrement, et que je veux que nous vivions plus amies que nous ne l'avons fait encore jusqu'à présent. — Puis passant à un sujet qu'elle paraissait depuis longtemps avoir envie d'aborder : Voyons, Melvil, continua-t-elle, dites-moi franchement : ma sœur est-elle aussi belle qu'on le dit?

» — Elle passe pour fort belle, répondit Melvil ; mais je ne puis en donner une idée à Votre Majesté, n'ayant pas de point de comparaison.

» — Je vais vous en donner un, dit la reine : est-elle plus belle que moi?

» — Madame, répondit Melvil, vous êtes la plus belle de l'Angleterre, et Marie Stuart est la plus belle de l'Écosse.

» — Enfin, laquelle des deux est la plus grande ? demanda

Élisabeth, que cette réponse, si habile qu'elle fût, ne satisfaisait pas entièrement.

» — C'est ma maîtresse, madame, reprit Melvil ; je suis forcé de l'avouer.

» — Alors, elle l'est donc trop, dit aigrement Élisabeth, car je suis de la plus grande taille. Et, continua-t-elle, quels sont ses amusements favoris ?

» — Madame, répondit Melvil, c'est la chasse, l'équitation, le luth et le clavecin.

» — Est-ce qu'elle est forte sur ce dernier instrument ? demanda Élisabeth.

» — Mais oui, madame, dit Melvil ; assez forte pour une reine.

» La conversation en resta là ; mais comme Élisabeth était elle-même excellente musicienne, elle chargea milord Husden d'introduire Melvil chez elle au moment où elle serait à son clavecin, afin qu'il pût l'entendre sans qu'elle eût cependant l'air de jouer pour lui. En effet, le même jour, Husden, conformément à ses instructions, conduisit l'ambassadeur dans une galerie qui n'était séparée de l'appartement de la reine que par une tapisserie ; de sorte que, l'introducteur l'ayant soulevée, Melvil put entendre à loisir Élisabeth, qui ne se retourna que lorsqu'elle eut achevé le grand morceau qu'elle était en train de jouer, au reste, avec beaucoup de talent. En apercevant Melvil, elle feignit d'entrer dans une grande colère, et voulut même le battre ; mais cette colère se calma peu à peu devant les compliments de l'ambassadeur, et finit par tomber lorsqu'il lui avoua que Marie Stuart n'était point de sa force. Mais ce n'était pas tout : fière de ce triomphe, Élisabeth voulut encore que Melvil la vît danser. En conséquence, elle retarda ses dépêches de deux jours pour qu'il pût assister à un bal qu'elle donnait. Ces dépêches contenaient le désir que Marie épousât Leicester ; mais cette proposition ne pouvait être prise au sérieux. »

Dans le même temps, un nouveau concurrent se présenta pour briguer la main de la reine : c'était lord Henry Darnley, fils du comte de Lennox.

Au physique, Henry Darnley était un jeune homme maigre, imberbe, la figure dessinée mollement, l'œil vague, la lèvre très-efféminée ; au moral, c'était un fourbe, un lâche et un hypocrite. Dès le début, il donna de son adresse une preuve non équivoque en s'attaquant, pour enlever l'affaire de son mariage, au personnage qui, de quelque façon qu'elle lui fût venue, paraissait exercer sur Marie une suprême influence, — à David Rizzio. Celui-ci fut-il acheté ou trompé par le fils du comte de Lennox? Il serait juste de s'arrêter à la dernière hypothèse. En effet, le Piémontais, soit qu'il conseillât comme amant, soit qu'il commandât comme ministre, n'avait jamais eu en vue que la gloire de la reine. Il est donc à présumer que, dans cette circonstance, il fut la dupe de Darnley et crut agir pour le bonheur de sa maîtresse. Quoi qu'il en soit, le jeune lord, appuyé par le favori, fut agréé, et, le 29 juillet 1565, Marie et lui recevaient la bénédiction nuptiale en l'église cathédrale d'Edimbourg.

Pendant les quatre mois qu'avaient duré les préliminaires de cette union, Darnley s'était montré fort empressé près de sa royale fiancée, affable, prévenant, modeste envers tout le monde, et éminemment affectueux et reconnaissant à l'endroit du favori, qu'il n'appelait pas autrement que « *mon cher Rizzio*, *mon cher cousin* et *mon ami.* » Le lendemain même du mariage, l'ambassadeur d'Angleterre écrivait à Élisabeth : « Ce n'est plus ce lord Darnley que nous avons connu ; ses paroles sont pleines d'orgueil et on le prendrait pour l'empereur du monde. »

Marie reconnut qu'elle s'était donné un maître, — et le pire de tous, jaloux, brutal, impérieux, plein de vices honteux, parmi lesquels l'ivrognerie et la débauche étaient les moindres ! — Alors elle lui ferma son cœur d'abord, sa chambre ensuite.

Darnley se souciait bien de l'un et de l'autre ! Ce qu'il voulait, c'était le pouvoir. Or, en épousant Marie, le fils du comte de Lennox n'était pas devenu roi, mais seulement mari de la reine. Il fallait, pour lui confier une autorité à peu près égale à celle d'un régent, que Marie lui accordât ce qu'on appelait la couronne matrimoniale,

couronne que, pendant sa courte royauté, avait portée François II. On comprend que, d'après la conduite de Darnley à son égard, Marie n'avait aucunement l'intention de la lui accorder. Aussi toutes les instances du jeune homme, de quelque forme qu'il les enveloppât, vinrent-elles se briser contre un refus constant et obstiné. Darnley, étonné de cette force de volonté qu'il n'avait point soupçonnée dans une femme qui s'était aussi imprudemment jetée dans ses bras, et niant chez les autres cette qualité qu'il était loin de posséder lui-même, chercha parmi les familiers de Marie lequel pouvait lui avoir inspiré cette résolution et la fortifier dans cet entêtement. Ses soupçons ne furent pas longtemps à se fixer : ils s'arrêtèrent sur Rizzio.

Dès ce moment, ses manières envers le favori devinrent pleines d'amertume et d'arrogance. Un jour, il l'apostropha rudement dans l'antichambre de la reine :

— Je sais, lui dit-il, que vous vous mêlez de mes affaires autrement qu'il ne convient à un homme parti de si bas. Mais prenez y garde, messer Rizzio, je pourrais bien vous faire repentir de vos conseils.

— Milord, il est certains conseils dont je me repens assez moi-même, riposta l'Italien, en faisant allusion à la part beaucoup trop active qu'il avait prise dans le mariage de Marie et de Darnley.

Celui-ci comprit le coup et la colère l'envahit de plus en plus.

— Quel est ici votre métier, poursuivit-il, sinon de jouer de la guitare et d'amuser la cour par vos momeries italiennes ?

— Je ne sais, milord, répondit le favori avec calme, si mon métier est tel que vous le dites ; mais ce que je sais, c'est que, parti de si bas, ainsi que vous me le reprochez, et élevé si haut par ma souveraine, j'essaye de lui rendre en dévouement ce que je dois à ses bontés.

Darnley allait répliquer, lorsque la reine, qui avait entendu le commencement du débat, intervint et, tirant Rizzio dans sa chambre, s'écria :

— Pour Dieu, mon cher signor, n'engagez pas de querelle avec

cet homme! Ne voyez-vous pas qu'il est ivre et qu'il se croit ici dans quelque hôtellerie, avec des matelots et des *cockatrices* (courtisanes), sa compagnie habituelle? Puis, jetant à Darnley un regard de mépris et de courroux :

— Monsieur, ajouta-t-elle, ne forcez pas la veuve de François II à venger les injures de Marie Stuart!

V

Le soir même de cette scène, sir James Douglas de Morton veillait en son logis, quand on vint l'avertir qu'un homme, qui avait refusé de se nommer, désirait l'entretenir en particulier.

James Douglas de Morton, dont ce n'est pas la première fois que nous prononçons le nom dans ce récit, appartenait à cette antique et puissante famille des Douglas, qui, lorsque la descendance mâle de Robert Bruce avait disparu, n'avait pas craint de disputer la royauté au chef de la maison de Stuart, et qui, depuis ce temps, avait constamment côtoyé le trône, tantôt son soutien, tantôt son ennemie.

Pendant tout le règne de Jacques V, grâce à la haine que leur portait le roi, les Douglas avaient non-seulement perdu toute leur influence, mais ils avaient été exilés en Angleterre. Cette haine venait de ce qu'ils s'étaient emparés de la tutelle du jeune prince, et l'avaient gardé prisonnier jusqu'à l'âge de quinze ans. Alors, avec l'aide d'un de ses pages, Jacques V s'était sauvé de Falkland, et avait gagné Stirling, dont le gouverneur était dans ses intérêts. Puis, à peine arrivé dans ce château, il avait fait proclamer que tout Douglas qui en approcherait à douze milles de distance serait poursuivi comme coupable de haute trahison. Ce ne fut pas tout, il

obtint un arrêt du parlement qui les déclara coupables de forfaiture et les condamna à l'exil ; ils demeurèrent donc proscrits tant que le roi vécut, et ne rentrèrent en Écosse qu'à sa mort. Il en résultait que, quoiqu'ils eussent été rappelés autour du trône, et qu'ils y occupassent, grâce à l'influence qu'avait eue Murray, qui, on se le rappelle, était Douglas par sa mère, les emplois les plus importants, ils n'avaient point pardonné à la fille la haine que leur portait le père. Aussi lord James Douglas, flairant un mécontent dans le visiteur inconnu, donna-t-il sur-le-champ l'ordre que celui-ci fût introduit auprès de lui.

Le visiteur n'était autre que Darnley, sous l'habit d'un bas officier des gardes.

— Comte, dit-il brusquement, un homme nous gêne également tous les deux en Écosse : il m'empêche, moi, d'être ce que je veux, le régent, le roi, le maître ; toi, il t'empêche d'être ce que je voudrais que tu fusses, le plus puissant, le plus riche, le plus honoré après moi. Veux-tu que nous nous débarrassions de cet homme ?

— Il s'agit du musicien ? demanda Douglas.

— Oui, répondit Darnley.

— Soit, reprit lord James. On peut le traiter comme ont été traités les favoris de Jacques III au pont de Lauder : lui faire son procès et le pendre.

Darnley frappa du pied avec colère :

— Comte, s'écria-t-il, crois-tu que la reine laisse faire le procès au favori ? Crois-tu que la maîtresse laisse pendre l'amant ? Non ; je veux que cet homme meure violemment, sans jugement ni confession, devant celle qui, depuis six mois, me fouette au visage de son amour adultère, de ses mépris et de ses menaces. Il y a longtemps que le procès est fait dans mon esprit et que j'ai condamné le coupable. Si tu me refuses ton aide, je m'en irai partout, en Écosse, en Angleterre, sur le continent jusqu'à ce que j'aie trouvé une tête qui me comprenne, un bras qui me venge ; et si, par aventure, la tête et le bras me manquaient, eh bien ! je me ferais moi-même le médecin de mon honneur et je poignarderais de ma main le baladin

aux pieds de la reine ! Maintenant réponds : es-tu pour moi ou contre moi ?

— Mais, hasarda Douglas, je suis chancelier du royaume, et, comme tel, chargé de faire exécuter les lois. Or, ce que vous me proposez est un complot qui a pour but la violation de toutes les lois divines et humaines.

— Niais ! répéta Darnley ; oui, ce soir encore, tu es chancelier du royaume, mais qui te répond que, demain, Rizzio ne le sera pas à ta place ?

Cette considération décida James Douglas.

— Je suis à vous, milord, dit-il ; seulement quelles garanties nous donnez-vous, à moi et à ceux qui me seconderont, que, la besogne faite, nous ne serons pas inquiétés ?

— Ma parole.

— Ce n'est pas assez ; nous voulons des garanties *écrites*.

— Vous les aurez.

— Alors assurez-vous de Ruthwen et de Murray ; je me charge de tout le reste.

Quelques instants après cette conversation, Darnley entrait à la taverne de *la Licorne*, théâtre ordinaire de ses orgies nocturnes.

Ruthwen l'y attendait, entouré de femmes et de flacons.

Darnley commença par renvoyer les femmes et par jeter les flacons par la fenêtre. Ruthwen eut une exclamation de surprise :

— Œil de Dieu ! à qui diable en as-tu ce soir, compagnon? Tu agis comme un sermon du révérend John Knox !

— J'ai, que si nous n'y mettons bon ordre, tu cours grand risque, mon pauvre Ruthwen, de t'en venir avec moi jeûner le bon vin et les jolies filles dans la cellule d'un cloître ou le donjon d'une forteresse...

— Est-ce que ta femme serait jalouse? demanda Ruthwen avec un sourire.

— La reine n'est plus ma femme, depuis le lendemain de nos noces, répondit Darnley. Mais il paraît que nos joies importunent les siennes et qu'elle a résolu de se défaire de moi et de ceux qu'elle

appelle mes associés de luxure et d'ivrognerie. C'est son Italien maudit qui lui souffle toutes ces belles choses.

— Ah! le favori? fit le jeune lord, en se soulevant à moitié du siége sur lequel le tenait cloué une vieille maladie de débauche, c'est bien ; je tuerai le favori.

Darnley saisit le bras de son nouveau complice.

— Merci, mon fidèle, fit-il : mais tu es encore bien faible et bien souffrant pour cela...

— Sois tranquille, repartit Ruthwen, je mettrai une cuirasse.

Ainsi fut arrêté le meurtre de Rizzio.

Darnley avait Douglas et Ruthwen; il leur adjoignit Georges Douglas, bâtard d'Angus, Lindsay, André Karrew, Lethington, les deux ministres d'Édimbourg John Knox et Craïg, le clerc de justice Bellenden, le clerc du protocole Makgill et les lairds de Brunston, de Calder et d'Ormiston. En même temps, le comte de Lennox partait pour Londres et s'abouchait avec les exilés, Murray, de Rothes, de Granges, de Glencairn et d'Orchitrée ; ce dernier était le beau-père de Knox. Tous adhérèrent au complot et promirent de se rendre sur la frontière pour être prêts à rentrer en Écosse aussitôt que le coup aurait réussi.

Randolph, ambassadeur d'Angleterre, eut pareillement connaissance de la machination. Le 13 février 1566, il écrivit à Leicester : « Je sais qu'il existe des pratiques pour s'emparer de la couronne malgré la reine; je sais que, si le projet réussit, on coupera la gorge de David avec le consentement du roi. »

On a vu tout à l'heure que lord James Douglas, se fiant médiocrement à la parole de Darnley, avait exigé de celui-ci des garanties *écrites*. A cet effet, on dressa deux *covenants* (contrats) par lesquels le roi — Darnley prenait ce titre — déclarait que, la reine étant circonvenue et trompée par des hommes pervers, notamment par un Italien nommé David, il s'était déterminé, avec l'assistance de la noblesse et d'autres personnes, à s'emparer de ces ennemis du royaume et, s'ils résistaient, à les frapper. Il s'engageait sur sa foi

de prince à soutenir et à défendre ses associés *en présence de la reine et dans l'intérieur du palais*. Nous montrerons plus tard comment il entendait interpréter ce dernier brin de phrase.

Ces deux *covenants* furent soumis à Randolph, qui en transmit copie à lord Cécil. Randolph et le comte de Bedford écrivaient, en date du 6 mars, au secrétaire d'État d'Élisabeth, en lui recommandant de garder le secret le plus absolu, excepté vis-à vis de la reine et de Leicester, sur l'entreprise prête à être mise à exécution : « Vous connaissez les mésintelligences qui se sont élevées entre la reine et son mari, parce que, d'un côté, elle lui a refusé la couronne matrimoniale, et parce que, de l'autre, il a appris qu'elle faisait de sa personne un usage qu'on ne saurait rapporter et qu'il nous répugnerait d'admettre comme réel, *s'il n'était pas trop connu*. Afin de supprimer ce sujet de scandale, il a résolu de se trouver présent à l'arrestation et à l'exécution de celui qu'il est en mesure de charger de ce crime et qui lui a causé le plus grand déshonneur qu'un homme puisse éprouver, et surtout un homme dans sa position. »

Ni Marie ainsi trahie, ni Rizzio ainsi menacé ne se doutaient de ce qui se tramait, l'une contre son pouvoir et contre son honneur, l'autre contre sa vie, bien que cette ténébreuse conjuration fût connue de tant de personnes. Cependant la reine n'ignorait pas l'aversion que certaine partie de sa noblesse avait manifestée à l'endroit de son trop intime et trop accrédité secrétaire. (Mignet, *Histoire de Marie Stuart*.) Dans un écrit où se trouvaient exprimés ses sentiments à cet égard, elle répondait avec une verve poignante aux prétentions des lords qui, s'autorisant des mérites de leurs ancêtres, voulaient tout conduire dans l'Etat, et elle ajoutait : « Si le roi trouve un homme de bas estat, pauvre en biens, fidèle en cœur et propre à la charge requise par son service, il ne luy osera commettre autorité, parce que les grands qui en ont desjà en veulent encore ! » Elle était donc bien fermement résolue à soutenir contre tous Rizzio, qui était cet homme de condition inférieure, à l'esprit généreux et au cœur fidèle. Rizzio, de son côté, comptait sur l'appui de la reine, sur l'amour de la femme : aussi méprisa-t-il plusieurs avis qu'il reçut

du complot. Sir Jacques Melvil, entre autres, essaya de toutes les façons possibles de lui faire comprendre les périls que courait un étranger de son mérite et de son influence dans une cour toute peuplée « d'assassins. » Comme le Balafré à Blois, Rizzio répondit : « *Ils n'oseraient* ! » et Jacques Melvil, convaincu qu'il en avait fait assez pour l'acquit de sa conscience, n'insista point davantage.

Vers le même temps, un prêtre français, qui passait pour un fort habile astrologue, sollicita une audience du favori et, ayant été reçu par lui :

— Monseigneur, lui dit-il, j'ai tiré hier votre horoscope et j'y ai vu que vous étiez en danger de mort.

— Mon père, répondit l'Italien, du jour où j'ai été honoré de la confiance de ma souveraine, j'ai fait d'avance le sacrifice de ma vie à ma position. Du reste, depuis que j'habite ce pays, j'ai eu mainte occasion de m'assurer que les gens y sont plus prompts à la menace qu'à l'effet. Donc prenez ceci et ne dérangez plus les astres pour moi. Et il lui donna sa bourse; mais l'astrologue insistant :

— Monseigneur, monseigneur, défiez-vous de certain bâtard !

C'était la deuxième fois que cette prédiction concernant les bâtards se reproduisait dans la vie de Rizzio; pourtant il n'y prit garde et, croyant qu'il s'agissait de Murray :

— Oh! reprit-il, quant à ce bâtard-là, j'aurai soin qu'il n'entre jamais assez loin en Écosse pour que son épée puisse m'atteindre, fût-elle longue de Dumfries à Édimbourg!

Il voulait dire que Murray, lequel avait été exilé en Angleterre après une révolte, y resterait toute sa vie, puisque Dumfries était une des premières places de la frontière.

Le 3 mars, avait commencé la grande semaine du jeûne général des réformés. Cette solennité religieuse avait attiré à Édimbourg les plus zélés protestants du royaume. Knox et Craïg, qui faisaient tous deux partie de la conspiration, choisirent en cette occasion les sermons les plus propres à exalter les esprits et à les préparer à ce qui allait s'accomplir. La Bible abondait en exemples sanglants : la mort d'Oreb et de Zeb, la défaite des Benjamites, l'histoire d'Es-

ther, l'exécution d'Aman enseignaient à des hommes effrayés et violents comment il fallait traiter les ennemis du peuple de Dieu. — Le 8, Darnley, ayant été averti que la reine était seule avec Rizzio, voulut s'assurer une bonne fois du degré de faveur dont le musicien jouissait auprès d'elle. En conséquence, il se rendit à son appartement par une petite porte dont il avait toujours la clef sur lui ; mais la clef eut beau tourner dans la serrure, la porte ne s'ouvrit point. Alors Darnley frappa.

— Qui va là ? demanda la voix de la reine.

— Moi Darnley, moi le roi, moi votre mari.

— Passez votre chemin, milord, répondit la voix qui se fit railleuse. Ce n'est pas ici la taverne de *la Licorne*.

Et Darnley fut laissé dehors.

Cette ironie l'exaspéra tellement qu'il réunit sur-le-champ chez lui les principaux conjurés, les adjurant d'en finir sans plus tarder. Ils venaient donc d'arrêter le plan de la sanglante tragédie et de s'en distribuer les rôles, lorsque tout à coup, au moment où l'on s'y attendait le moins, la porte s'ouvrit avec fracas et l'on vit apparaître Marie Stuart sombre, les sourcils froncés, les dents serrées, les narines flairant le meurtre, des ténèbres au front et des éclairs aux yeux.

— Milords, dit-elle, je sais quelle sinistre besogne vous brassez tous tant que vous êtes dans le silence et le mystère. Je vous tiens, vous et votre complot, dans ma main ; tremblez que je ne vous écrase en la refermant !

A ces mots, et avant que les lords eussent eu le temps de se reconnaître, elle referma la porte et disparut comme une vision éphémère, mais menaçante. Tous restaient atterrés. James Douglas recouvra le premier la parole :

— Messeigneurs, fit-il, nous jouons ici un jeu de vie et de mort, et cela non pas au plus habile et au plus fort, mais au plus prompt. Si nous ne perdons pas cet homme, nous sommes perdus. Ce n'est donc pas après-demain qu'il faut le frapper, mais bien ce soir.

Tous partagèrent cet avis. Le seul point qui y fut changé, c'est

que le meurtre n'aurait lieu que le lendemain, car il ne fallait rien moins qu'un jour d'intervalle pour rassembler les conjurés subalternes, lesquels étaient au nombre de cent cinquante.

Cette journée du lendemain, qui était le samedi 9 mars 1566, se leva pleine de frimas et de tempêtes. On eût dit que le crime avait choisi lui-même son décor : n'était-ce pas, en effet, un lieu bien propre à en augmenter l'horreur que ce vieux château de granit aux corridors embouchés par la bise, aux murailles déchirées par la pluie noire et la neige rageuse ? — Perdus dans leur amour, enfermés dans leur nid, Marie et Rizzio insultaient l'ouragan du bruit de leurs baisers. — Plusieurs fois, Darnley, qui s'était glissé jusqu'à la porte secrète, n'avait, suivant la belle expression d'un poëte, rien entendu que le silence, ce silence cent fois plus effrayant pour un mari que tous les tumultes, alors qu'il sait sa femme aux bras d'un autre. Puis, des *canzone* étaient venues jusqu'à lui par bouffées. C'était le favori qui chantait quelques-unes de ces douces mélodies qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours et que le peuple d'Édimbourg lui attribue encore. Ces mélodies étaient pour la reine un souvenir de son séjour en ce plaisant pays de France, dont les artistes venus à la suite des Médicis avaient déjà fait un écho de l'Italie ; mais Darnley les dévorait comme un affront et elles coulaient dans ses veines le plomb fondu de la jalousie. « Je déteste le Maure, et l'on croit dans le monde qu'il m'a remplacé dans mes fonctions maritales ; j'ignore si cela est vrai ; mais sur un soupçon de cette nature, j'agirai comme s'il y avait certitude. Voyons un peu : lui prendre sa place et me venger, double bénéfice ! » Ainsi parle Iago, dans Shakespeare. — Darnley avait la même ambition que Iago et il ne pouvait plus avoir les mêmes doutes. — Aussi, avec quelle effroyable impatience attendait-il l'heure convenue !

Sur le soir, les conjurés s'acheminèrent vers le château. Tous ceux que nous avons nommés, à l'exception de Knox et de Craïg, étaient là, armés jusqu'aux dents ; le reste se composait de soldats, véritables machines à meurtres, qui ne savaient même pas de quoi il

s'agissait; on les payait, ils tuaient, voilà tout. — Darnley leur ayant envoyé dans la journée le mot de passe, ils arrivèrent sans la moindre difficulté jusqu'à la poterne où le roi, enveloppé d'un manteau, avait remplacé le hallebardier de garde. La poterne livrée par lui, toute la bande s'engouffra dans le château. Aussitôt les cent cinquante soldats se glissèrent dans une cour, où ils se rangèrent sous des hangars, autant pour se garantir du froid que pour n'être pas aperçus sur la neige dont le sol était couvert. Une fenêtre mouchetait d'une tache de feu la façade grisâtre d'Holyrood; c'était celle du cabinet de la reine : au premier signal qui leur serait donné par cette fenêtre, les soldats devaient enfoncer la porte et accourir au secours des chefs de la conspiration.

Ces dispositions prises, Darnley guida Morton, Ruthwen, Lennox, Lindsay, André Karrew et le bâtard de Douglas jusqu'à une chambre contiguë au cabinet de la reine et qui n'en était séparée que par une portière de tapisserie. De cette chambre on pouvait entendre tout ce qui se passait dans le cabinet. Darnley les y installa, leur recommandant le silence; puis, leur donnant comme signal d'entrée le moment où ils lui entendraient crier : *A moi, Douglas!* il fit le tour par le corridor secret, « afin que, le voyant arriver par sa porte accoutumée, la reine ne prît aucun soupçon de cette visite imprévue. »

Le cabinet de la reine était une petite pièce d'environ douze pieds carrés. Marie y soupait, ce soir-là, avec lady d'Argyle, sa sœur naturelle, sir Arthur Erskine, son capitaine des gardes, le commandant d'Holyrood, le laird de Creich et Rizzio, qui avait sa toque sur sa tête. D'après de Thou et Melvil, ce dernier était, selon son habitude, assis à la droite la reine; Campden assure, au contraire, qu'il mangeait debout à un buffet. La joyeuse compagnie pépiait follement et se laissait aller avec abandon à la volupté de se sentir en un lieu bien chaud, capitonné, plein de lumière et de parfums, et devant une table rayonnante de fleurs, de cristaux, d'orfévreries et de femmes charmantes, alors que la rafale vient battre les fenêtres et que le vent mugit dans les cheminées... Tout à coup, les propos

galants se turent. Étonnée du silence de ses convives et du nuage d'inquiétude qui obscurcissait leur gaieté, et, soupçonnant à la direction de leurs regards que la cause de toute cette émotion se trouvait derrière elle, Marie se retourna à demi : — Darnley s'appuyait au dossier de son fauteuil.

Le roi était plus pâle que de coutume. Il se pencha en avant et mit sa lèvre sur le front de sa jeune femme : cette lèvre était glacée.

Marie se cabra violemment sous ce baiser. Ses yeux avaient plongé dans ceux de Darnley, et elle y avait lu que quelque chose de terrible allait se passer.

Au même instant, on entendit un pas lourd et traînant retentir dans la chambre voisine et se rapprocher du cabinet; puis, la portière se souleva et l'on vit émerger de l'ombre la tête livide de Ruthwen. Le jeune lord vacillait sous le poids de sa lourde armure et piquait le plancher de la pointe de son épée nue.

La reine le crut en délire.

— Que voulez-vous, milord? s'écria-t-elle, et d'où vous vient cette audace de vous présenter ainsi armé devant moi?

— Demandez cela au roi, madame, prononça Ruthwen d'une voix sourde. C'est à lui de vous l'apprendre.

Marie apostropha Darnley.

— Expliquez-vous, milord? Que signifie un pareil oubli de ma dignité et de la vôtre?

— Cela signifie, madame, riposta Darnley en désignant du doigt Rizzio que cet homme m'a fait une offense...

— Et quelle offense, s'il vous plaît, milord?

— La plus grande et la plus détestable qui se puisse faire à votre époux, à la noblesse et au peuple d'Écosse. Donc, j'entends qu'il sorte d'ici sur-le-champ.

— Cet homme est à moi, repartit Marie fièrement, et par conséquent n'a d'ordre à recevoir que de moi.

— *A moi, Douglas!* appela le roi.

Aussitôt Douglas, l'épée à la main, apparut derrière Ruthwen, et,

derrière Douglas, André Karrew et Lindsay, le pistolet au poing.

A la vue de Douglas, Rizzio jeta un grand cri.

Douglas était un bâtard !

Se rappelant la prédiction, le favori se sentit perdu. Il se jeta aux genoux de la reine, invoquant non pitié, mais justice.

— *Giustizia! giustizia!* criait-il en se cramponnant au bas de la robe de Marie.

Celle-ci avait bondi en avant et couvrait l'Italien de sa majesté. Mais elle avait trop compté sur le respect de cette noblesse habituée depuis cinq siècles à lutter corps à corps avec ses rois. André Karrew et Lindsay dirigèrent leurs pistolets contre sa poitrine, la menaçant de la tuer si elle s'obstinait plus longtemps à défendre celui dont la mort était résolue. En même temps, Darnley la saisissait à bras le corps et l'enlevait de devant Rizzio.

— Madame, je suis mort ! gémissait le malheureux. Sauvez-moi, sauvez ma vie !

Douglas le prit par les épaules et le poussa dans la chambre voisine où le suivirent les autres.

— Si nous le gardions jusqu'à demain pour le pendre? insinua Morton, en le voyant entrer pantelant et fou de terreur.

Lindsay appuya cette motion. Mais Georges Douglas :

— Par saint Angus ! mes maîtres, êtes-vous des traîtres?

Puis, tirant la dague de Darnley, que celui-ci lui avait donnée, et se retournant vers Rizzio :

— Tiens ! dit-il, voilà le coup royal !

Et il le frappa à la gorge.

— Oh ! la prédiction ! râla Rizzio — et il tomba.

Alors la bande des assassins s'abattit sur ce pauvre corps comme sur une curée et le déchira de cinquante-six coups de poignard. .

. . . .

. . . .

Le roi et la reine étaient restés en présence.

Le roi parlait. Il reprochait à la reine de n'avoir été sa femme

qu'autant que le favori l'avait bien voulu et de s'être donnée à David plus souvent qu'à lui-même.

Marie, ramassée sur elle-même, les coudes repliés, les ongles enfoncés dans le bois de son fauteuil, restait de marbre sous ces discours. La vie semblait s'être réfugiée sous l'arcade sombre de ses sourcils d'où jaillissaient des foudres muettes.

Au bout de quelques minutes, Ruthwen reparut, plus blafard et plus chancelant encore que la première fois. Darnley l'interrogea :

— Est-ce fini là-bas?

Ruthwen fit un signe affirmatif, et, comme dans l'état de convalescence où il se trouvait, il ne pouvait supporter davantage une plus longue fatigue, il s'assit. Ce mouvement fit éclater la reine.

— Milord, s'écria-t-elle, qui vous a permis de vous asseoir devant moi?

— Madame, répondit le jeune homme, ce n'est point par manque de respect, mais par faiblesse que j'en agis ainsi; car je viens de prendre pour le service de votre mari plus d'exercice que les médecins ne me le permettent.

Puis appelant un valet :

— Holà! qu'on m'apporte du vin! commanda-t-il en montrant, avant de le repousser au fourreau, son poignard tout ensanglanté; car voilà la preuve que je l'ai bien gagné.

Le valet obéit et Ruthwen vida son verre avec autant de tranquillité que s'il venait d'accomplir l'action la plus innocente.

— Milord, dit alors la reine en faisant un pas vers lui, il se peut que, comme je suis une femme, malgré le désir et la volonté que j'en ai, je ne trouve jamais l'occasion de vous rendre ce que vous me faites; mais, ajouta-t-elle en frappant son flanc avec énergie, — elle était alors enceinte de six mois, — celui que je porte là, et dont vous auriez dû respecter les jours, puisque vous respectez si peu ma majesté, me vengera dans l'avenir de toutes vos insultes.

En ce moment, on entendit tinter le tocsin et les conjurés refluèrent dans le cabinet.

— Madame, fit rudement l'un d'eux, si vous poussez un cri, si

vous appelez quiconque à votre aide, nous vous jetons par-dessus les murailles.

C'était le prévôt de la ville qui, ayant appris qu'il se passait quelque chose d'inusité à Holyrood, avait fait sonner les cloches et se dirigeait sur le château avec les bourgeois armés. Darnley se porta à leur rencontre.

— Messieurs, leur déclara-t-il, la personne de la reine et la mienne sont en sûreté, et il ne s'est rien passé ici que par mon ordre. Retirez-vous donc; vous en saurez davantage quand il en sera temps.

Lorsqu'il revint :

— Milord, lui dit Marie, je ne serai contente que le jour où votre cœur sera aussi désolé que l'est aujourd'hui le mien.

Ensuite regardant les assassins en face, comme pour graver leurs traits dans son esprit :

— Oh! murmura-t-elle, ce sang coûtera cher à quelques-uns d'entre vous!...

VI

La maxime favorite de Louis XI et de Catherine de Médicis : *Qui ne sait dissimuler ne sait régner*, revint-elle à la mémoire de Marie Stuart pendant la triste nuit qui suivit l'assassinat de Rizzio, nuit qu'elle passa si étroitement prisonnière que ses femmes même ne purent pénétrer jusqu'à elle? Nous le croyons sans oser l'affirmer. Toujours est-il que, le surlendemain, la reine sortait de la chambre du meurtre, appuyée au bras de Darnley qui ployait de bonheur sous ce faix délicieux. Un pacte de réconciliation avait été signé en face du sang à peine essuyé, et, trois jours

après, les deux époux s'envolaient vers le château de Dumbar, bien plus semblables à un couple d'amoureux en vacances qu'à un mari qui vient de faire tuer l'amant de sa femme et à une femme qui vient de voir tuer cet amant sous ses yeux.

A cette nouvelle, les assassins montèrent à cheval et gagnèrent à franc étrier la frontière d'Angleterre.

Bien leur en prit, — Darnley ne s'étant engagé à défendre ses associés qu'*en présence de la reine et dans l'intérieur du palais*.

Tous les conjurés subalternes que l'on put arrêter furent décapités ou pendus.

En même temps, Murray était rappelé, bien que sa participation au complot fût évidente, et Rizzio, qui avait été enterré sans appareil au seuil du temple le plus proche d'Holyrood, était exhumé et transporté avec pompe dans la sépulture des rois d'Écosse. Cette dernière mesure amena de nouvelles tempêtes dans le royal ménage.

De querelles en raccommodements, on arriva au 19 juin. Ce jour-là, Marie accoucha, au château d'Édimbourg, d'un fils qui fut depuis Jacques VI. Le baptême en eut lieu à Stirling. On remarqua que Darnley ne parut point à cette cérémonie, absence qui sembla fort scandaliser lord Bedford, envoyé de la reine d'Angleterre. En revanche, Jacques Hepburn, comte de Bothwell, y occupait le premier rang.

Jacques, quatrième comte de Bothwell et chef de la famille d'Hepburn, qui possédait une immense influence dans le Lothian occidental et dans le comté de Berwick, avait déjà passé la trentaine. D'une ambition qui ne connaissait ni limites, ni scrupules, son caractère offrait le plus affreux chaos de défauts et de vices; il était lâche, violent, cauteleux, brutal, dissimulé et sanguinaire, — un renard dans la peau d'un loup, Machiavel doublé de Scoronconcolo. Quelques historiens prétendent que, le soir du meurtre de Rizzio, soupant avec Huntly et d'Athole dans l'intérieur d'Holyrood, il était accouru au bruit, pour porter secours à la reine; d'autres — et ce sont les plus nombreux — affirment, au contraire, que les trois

compagnons, épouvantés par les rumeurs du palais, s'étaient sauvés par une fenêtre et avaient gagné au pied dans la campagne. Quoi qu'il en soit, Marie avait remarqué Bothwell et l'avait nommé lord gardien de toutes les marches du royaume. Il avait la taille forte, le nez gros, le poil roux et l'aspect insolent. Cette écorce peu séduisante cachait assurément l'homme le plus entreprenant et le plus dangereux de l'Écosse.

Les progrès de sa faveur vers la fin de l'été de cette même année éclatèrent aux yeux de tous. Il disposait de tous les emplois à la cour, où il dirigeait entièrement les volontés de la souveraine. Les courtisans tout aussitôt s'étaient tournés vers le soleil levant de cette nouvelle fortune et laissaient s'émacier dans l'ombre l'astre aux trois quarts rongé du crédit de Darnley ; on affectait de ne plus se découvrir quand celui-ci entrait, on lui parlait assis ; son train avait été diminué, sa vaisselle d'argent supprimée, et les quelques officiers, qui avaient consenti à lui continuer leurs services, les lui faisaient acheter par les dégoûts les plus amers. Quant à Marie, elle ne prenait même plus la peine de dissimuler son aversion pour lui, l'évitant sans ménagements, à un tel point qu'un jour qu'elle était allée avec Bothwell à Alway, elle en repartit aussitôt, parce que son époux les y était venu rejoindre. — Darnley ne se sentit pas seulement offensé par cette conduite de tout le monde à son égard : il se crut menacé et songea à se retirer sur le continent. Par ses ordres, un navire fut secrètement préparé pour le transporter en France, et, dans les derniers jours de septembre, son père étant venu le visiter à Stirling, il lui fit confidence de son dessein. Le comte de Lennox en écrivit immédiatement à la reine, qui se trouvait alors à Édimbourg. Le jour même où Marie reçut ce message (29 septembre) et où elle pouvait croire le roi déjà embarqué pour l'étranger, elle le vit subitement arriver au palais d'Holyrood : le faible prince venait essayer une réconciliation et tenter de rallumer dans le cœur de la jeune femme un sentiment dont le sang de Rizzio avait complétement noyé les capricieuses étincelles. Marie le reçut dans la chambre du conseil où elle avait fait convoquer les lords et appeler Du Croc,

ambassadeur de France. En leur présence, elle l'interpella hardiment et lui demanda à brûle-pourpoint pourquoi il voulait quitter l'Écosse ; les lords et Du Croc lui adressèrent la même question. Darnley hésita, se troubla, balbutia des réponses vagues et formula des accusations sans portée. Sur ce, la reine haussa les épaules et lui dit « *qu'elle se contentait de cela.* » Ainsi, d'accusateur le roi était devenu accusé. — Les deux époux se séparèrent plus froidement que jamais. — Le lendemain de cette entrevue, Du Croc écrivait à l'archevêque de Glascow : « Je n'ai pas la prétention d'annoncer d'avance comment tout cela finira, mais je dirai que ces affaires ne peuvent rester longtemps telles qu'elles sont sans amener de bien mauvaises conséquences. »

Le 6 octobre, la reine avait envoyé Bothwell vers la frontière du sud-est pour apaiser les querelles des lairds. Le 8, elle l'y suivit elle-même et se rendit à Jedburgh, afin d'y tenir ses assises et de joindre l'action de la justice à celle des armes. Or, Bothwell, ayant appris, au débotté, qu'un fameux bandit du pays, nommé John Elliot du Parck, avait osé se montrer dans les environs, se fit accompagner par quatre cavaliers et partit aussitôt pour l'arrêter. Ils le trouvèrent attablé dans une métairie, ayant à portée de la main une longue claymore, dont il s'escrima si furieusement que deux des cavaliers du comte d'Hepburn furent tués et que lui-même reçut au bras une blessure assez dangereuse. Marie allait se rendre au conseil lorsqu'on lui apporta cette nouvelle ; à l'instant, elle remit la séance au lendemain, et ayant donné l'ordre qu'on lui sellât un cheval, elle se mit en route pour le château de l'Ermitage qu'habitait le favori, et fit tout le chemin d'une traite, quoiqu'il y eût vingt milles et qu'il lui fallût traverser des bois, des marais et des rivières ; puis, après être restée quelques heures en tête-à-tête avec lui, elle repartit avec la même diligence pour Jedburgh, où elle fut de retour dans la nuit. « La fatigue, ajoute Crawford, et l'angoisse de son esprit pour le comte lui donnèrent le lendemain la maladie la plus dangereuse. » Bothwell accourut auprès d'elle ; Darnley s'y transporta aussi ; mais, cette fois, il éleva la voix et

reprocha amèrement à la jeune femme d'avoir compromis son honneur et sa vie par cette évidente imprudence. Alors Marie, croisant ses bras sur sa poitrine et le regardant avec un front superbe :

— Eh bien ! oui, dit-elle, j'éprouve pour M. de Bothwell une affection toute particulière. Après ? — Le ferez-vous encore assassiner par vos coupe-jarret, celui-là ?

Le roi n'osa répliquer. Ce n'était pas l'envie qui lui manquait de se débarrasser du comte ; mais, comme depuis sa trahison envers ses complices, il n'eût point trouvé en Écosse une lame qui eût voulu sortir du fourreau en sa faveur, il résolut d'aller rejoindre son père, le comte de Lennox, et de se servir de l'influence de ce dernier pour rallier les mécontents et s'en faire une armée avec laquelle il pût changer l'ordre des choses. Malheureusement, indiscret et imprudent comme d'habitude, il babilla de ce projet à quelques-uns de ses officiers, qui prévinrent Bothwell. Celui-ci ne parut s'opposer aucunement à ce voyage ; mais Darnley était à peine à un mille d'Édimbourg, qu'il ressentit d'affreuses douleurs ; il n'en persista pas moins à aller en avant ; toutefois force lui fut de s'arrêter à Glascow. Il fit immédiatement appeler le célèbre médecin Jacques Albrenets, qui lui trouva le corps couvert de pustules et déclara, sans hésitation, qu'il avait été empoisonné. Cette assertion a été combattue par plusieurs écrivains et notamment par Walter Scott ; le roi, prétendent-ils, souffrait tout simplement de la petite vérole. — Nous le voulons bien, mais que deviennent alors certaines phrases des lettres de la reine ? — Car la reine écrivait trois lettres...

Ces trois lettres, elle les adressait à Bothwell, de Glascow où elle s'était rendue pour soigner le malade ; elle les adressait à l'amant, du chevet du mari ; elle les adressait à l'assassin, du lit de la victime.

Un magistrat fameux a dit :

« Donnez-moi quatre lignes de l'écriture d'un homme et je me charge de le faire pendre. »

Nous vous donnons ici quatre pages de l'écriture de Marie Stuart,

Lisez-les attentivement, et, ce soin pris, dites-nous s'il n'y a pas là de quoi faire couper le cou par nos procureurs généraux à une demi-douzaine de dames Lafarge modernes !

Nous transcrivons textuellement :

PREMIÈRE LETTRE.

« Quand je suis partie du lieu où j'avais laissé mon cœur, jugez dans quel état j'étais, pauvre corps sans âme : aussi pendant tout le dîner n'ai-je parlé à personne, et personne n'a-t-il osé s'approcher de moi, car il était facile de voir qu'il n'y faisait pas bon. Lorsque je suis arrivée à une lieue de la ville, le comte de Lennox m'a envoyé un de ses gentilshommes pour me complimenter de sa part et pour l'excuser de ce qu'il n'était pas venu lui-même : il m'a fait dire, en outre, qu'il n'osait se présenter devant moi depuis la réprimande que j'avais faite à Cuningham. Ce gentilhomme m'a priée, comme de son propre mouvement, d'examiner la conduite de son maître, pour vérifier si mes soupçons étaient fondés. Je lui ai répondu que la peur était une maladie incurable, que le comte de Lennox ne serait pas si agité si sa conscience ne lui reprochait rien, et que, s'il m'était échappé quelques vivacités, ce n'étaient que de justes représailles de la lettre qu'il m'avait écrite.

» Aucun des habitants n'est venu me faire visite, ce qui me fait croire qu'ils sont tous dans ses intérêts ; de plus, ils en parlent en fort bons termes, ainsi que de son fils. Le roi envoya chercher hier Joachim, et lui demanda pourquoi je ne logeais point avec lui, ajoutant que ma présence le guérirait bientôt ; et me demanda aussi dans quel dessein j'étais venue ; si c'était pour me réconcilier avec lui ; si vous étiez ici ; si j'avais fait dresser l'état de ma maison ; si j'avais pris Paris et Gilbert pour secrétaires, et si j'étais toujours dans la résolution de congédier Joseph. Je ne sais qui l'a si bien instruit. Il n'est point jusqu'au mariage de Sébastien dont il ne soit informé. Je lui ai demandé l'explication d'une de ses lettres

dans laquelle il se plaignait de la cruauté de certaines gens. Il m'a répondu qu'il était frappé, mais que ma présence lui causait tant de joie qu'il croyait en mourir. Il m'a fait quelques reproches de ce qu'il me trouvait rêveuse ; je l'ai quitté pour aller souper ; il m'a priée de revenir : j'y suis allée. Il m'a fait alors l'histoire de sa maladie, et m'a dit qu'il ne voulait faire qu'un testament par lequel il me laisserait tout, ajoutant que j'étais un peu la cause de son mal, et qu'il l'attribuait à mon refroidissement. — Vous me demandez, ajouta-t-il, quels sont ces gens dont je me plains : c'est de vous, cruelle, de vous, que je n'ai jamais pu apaiser par mes larmes et par mon repentir. Je sais que je vous ai offensée, mais non pas sur l'article que vous me reprochez : j'ai offensé aussi quelques-uns de vos sujets, mais vous me l'avez pardonné. Je suis jeune, et vous dites que je retombe toujours dans mes fautes ; mais aussi un jeune homme comme moi, dépourvu d'expérience, ne peut-il point en faire, manquer à ses promesses, se repentir ensuite, et se corriger avec le temps ? Si vous voulez me pardonner encore une fois, je vous promets de ne plus vous offenser jamais. Toute la grâce que je vous demande, c'est de vivre ensemble comme deux époux, de n'avoir qu'une même table et qu'un même lit : si vous êtes inflexible, jamais je ne me releverai d'ici. Dites-moi, je vous prie, votre résolution ; Dieu seul sait ce que je souffre, et cela parce que je ne m'occupe que de vous, parce que je n'aime et n'adore que vous. Si je vous ai offensée quelquefois, c'est à vous que vous devez vous en prendre ; car, lorsque quelqu'un m'offense, s'il m'était permis de me plaindre à vous, je ne confierais point mes chagrins à d'autres ; mais lorsque nous sommes mal ensemble, je suis forcé de les renfermer en moi-même, et cela me rend fou.

» Il m'a ensuite fort pressée de rester avec lui et de loger dans sa maison ; mais je m'en suis excusée, et lui ai répondu qu'il avait besoin d'être purgé, et qu'il ne pouvait l'être commodément à Glascow : alors il m'a dit qu'il savait que j'avais fait venir une litière pour lui, mais qu'il eût mieux aimé faire le voyage avec moi. Il

croyait, je pense, que j'avais le dessein de l'envoyer dans quelque prison. Je lui ai répondu que je le ferais conduire à Craigmiller, qu'il y trouverait des médecins, que je resterais près de lui et que nous serions à portée de voir mon fils. Il m'a répondu qu'il ira où je voudrai le conduire, pourvu que je lui accorde ce qu'il m'a demandé. Il ne veut, au reste, être vu de personne.

» Il m'a dit plus de cent jolies choses que je ne puis vous rapporter et dont vous seriez vous-même surpris ; il ne voulait point me laisser aller, il voulait me faire veiller toute la nuit. Pour moi, je faisais semblant de tout croire, et je paraissais m'intéresser véritablement à lui. Au reste, je ne l'ai jamais vu si petit ni si humble ; et si je n'avais su combien son cœur s'épanche facilement, et combien le mien est impénétrable à tout autre trait *qu'à ceux dont vous l'avez blessé*, je crois que j'aurais pu me laisser attendrir : mais que cela ne vous alarme pas, *je mourrai plutôt que de renoncer à ce que je vous ai promis*. Pour vous, songez à en user de même vis-à-vis de ces perfides qui feront tous leurs efforts pour vous éloigner de moi ; je crois que tous ces gens-là ont été jetés dans le même moule : celui-ci a toujours la larme à l'œil, il s'incline devant tout le monde, depuis le plus grand jusqu'au plus petit ; il veut les intéresser en sa faveur et se faire plaindre. Son père a jeté aujourd'hui le sang par le nez et par la bouche ; jugez ce que signifient ces symptômes : je ne l'ai point encore vu, car il garde la maison. Le roi veut que je lui donne à manger moi-même, ou sans cela il ne mange point ; mais quoi que je fasse, vous n'y serez pas plus trompé que je ne m'y trompe moi-même. Nous sommes unis, vous et moi, à deux espèces de gens bien haïssables; *que l'enfer brise donc ces nœuds, et que le ciel en forme de plus beaux, que rien ne puisse rompre, qu'il fasse de nous le couple le plus tendre et le plus fidèle qui soit jamais ; voilà la profession de foi dans laquelle je veux mourir.*

» Excusez mon griffonnage : il faudra que vous en deviniez plus de la moitié, mais je n'y sais point de remède. Je suis forcée de vous écrire à la hâte tandis que tout le monde dort ici : mais

soyez tranquille, je prends à ma veille un plaisir infini ; car je ne puis dormir ainsi que les autres, ne pouvant dormir comme je le voudrais, c'est-à-dire *entre vos bras.*

» Je vais me mettre au lit; demain j'achèverai ma lettre : j'ai trop de choses à vous mander, la nuit est trop avancée : jugez de ma peine. C'est à vous que j'écris, c'est de moi que je vous entretiens, et je suis forcée de finir...

» Je ne puis cependant m'empêcher de remplir à la hâte ce qui me reste de papier. Maudit soit l'écervelé qui me tourmente si fort! sans lui je pourrais vous entretenir de choses plus agréables. Il n'est pas fort changé ; *et cependant il en a pris beaucoup.* Il m'a, au reste, presque fait mourir par la fétidité de son haleine ; car il l'a maintenant plus mauvaise encore que celle de votre cousin : vous devinez que c'est une nouvelle raison pour que je n'approche pas de lui ; au contraire, je m'en éloigne le plus que je peux et me tiens sur une chaise au pied de son lit.

» Voyons si je n'oublie rien.

» L'envoyé de son père pendant la route ;

» L'interrogation sur Joachim ;

» L'état de ma maison ;

» Les gens de ma suite ;

» Sujet de mon arrivée ;

» Joseph;

» Entretien entre lui et moi ;

» L'envie qu'il a de me plaire et son repentir ;

» Interprétation de sa lettre ;

» Le sieur de Lewingston.

» Ah ! j'oubliais cela. Hier Lewingston dit tout bas pendant le souper à la de Rère de boire à la santé de qui je savais bien, et de me prier d'y faire honneur. Après le souper, comme je m'appuyais sur son épaule auprès du feu, il me dit : N'est-il point vrai que voilà des visites bien agréables pour ceux qui les font et ceux qui les reçoivent? Cependant, quelque satisfaits qu'ils paraissent de votre arrivée, je défie que leur joie égale le chagrin de celui que

vous avez laissé seul aujourd'hui, et qui ne sera jamais content qu'il ne vous revoie. — Je lui demandai de qui il voulait me parler. Il me répondit alors en me serrant le bras : — D'un de ceux qui ne vous ont pas suivie ; et parmi ceux-là, il vous est facile de deviner qui je veux dire.

» J'ai travaillé jusqu'à deux heures au bracelet ; j'y ai enfermé une petite clef qui est attachée par deux cordons : il n'est pas aussi bien travaillé que je le voudrais ; mais je n'ai pas eu le temps de le faire mieux ; je vous en ferai la première fois un plus beau. Prenez garde qu'on ne vous le voie, car j'y ai travaillé devant tout le monde, et à coup sûr il serait reconnu.

» Je reviens toujours, malgré moi, à *l'attentat horrible que vous me conseillez*. Vous me forcez à des dissimulations et surtout à des trahisons qui me font frémir ; j'aimerais mieux mourir, croyez-moi, que de commettre de pareilles actions ; car cela me fait saigner le cœur. Il ne veut point me suivre que je ne lui promette de n'avoir qu'une même table et qu'un même lit que lui, comme auparavant, et de ne point l'abandonner si souvent. Si j'y consens, il fera, dit-il, tout ce que je voudrai, et me suivra partout : cependant il m'a priée de retarder mon départ de deux jours. J'ai feint de consentir à tout ce qu'il voulait, mais je lui ai dit de ne parler à personne de notre réconciliation, de peur qu'elle ne causât de l'ombrage à quelques seigneurs. Enfin je l'emmènerai partout où je voudrai... Hélas ! je n'ai jamais trompé personne ; mais que ne ferais-je pas pour vous plaire? *Ordonnez, et, quoi qu'il puisse arriver, j'obéirai.* Mais voyez vous-même si l'on ne pourrait pas imaginer *quelque secret moyen par forme de remède.* Il doit se purger à Craigmiller et y prendre les bains ; il sera quelques jours sans sortir. Autant que je puis le voir, il est fort inquiet : cependant il a grande confiance dans ce que je lui dis, mais sa confiance ne va pas jusqu'à s'ouvrir à moi. Si vous voulez, je lui découvrirai tout : je ne puis avoir de plaisir à tromper quelqu'un qui est dans la confiance. Au reste, il n'en sera que ce que vous voudrez : ne m'en estimez pas moins pour cela. C'est vous qui me l'avez conseillé ; jamais la ven-

geance ne m'eût emportée si loin. Quelquefois il m'attaque par un endroit bien sensible, et il me touche au vif quand il me dit que ses crimes à lui sont connus, mais qu'il s'en commet tous les jours de plus grands, que l'on entreprend inutilement de cacher, parce que tous les crimes, quels qu'ils soient, grands et petits, viennent à la connaissance des hommes et font la matière ordinaire de leurs entretiens. Il ajoute quelquefois, en me parlant de madame de Rère : Je souhaite que ses services vous fassent honneur. — Il m'a assuré que bien des gens croyaient, et qu'il le croyait lui-même, que je n'étais pas ma maîtresse ; c'est sans doute parce que j'ai rejeté les conditions qu'il m'offrait. Enfin, il est sûr qu'il est fort inquiet au sujet de ce que vous savez, et qu'il soupçonne même que l'on en veut à sa vie. Il entre en désespoir toutes les fois que la conversation tombe sur vous, sur Lethigton et sur mon frère. Au reste, il ne dit ni bien ni mal des absents ; mais, au contraire, il évite toujours d'en parler. Son père garde la maison : je ne l'ai point encore vu. Les Hamilton sont ici en grand nombre, et m'accompagnent partout ; tous les amis de l'autre me suivent chaque fois que je vais le voir. Il m'a priée de me trouver demain à son lever. Mon courrier vous dira le reste.

» Brûlez ma lettre : il y aurait du danger à la garder. D'ailleurs elle n'en vaut guère la peine, n'étant remplie que de pensées noires.

» Quant à vous, ne vous offensez pas si je suis triste et inquiète aujourd'hui, que pour vous plaire je passe par-dessus l'honneur, les remords et les dangers. Ne prenez donc pas en mauvaise part ce que je vous dis, et n'écoutez point les interprétations malignes du frère de votre femme ; c'est un fourbe que vous ne devez point entendre au préjudice de la plus tendre et de la plus fidèle maîtresse qui fut jamais. Ne vous laissez pas surtout fléchir par cette femme : ses feintes larmes ne sont rien en comparaison des larmes réelles que je verse, et de ce que l'amour et la constance me font souffrir pour parvenir à lui succéder ; c'est pour cela seul que je trahis, malgré moi, tous ceux qui pourraient traverser mon amour. Dieu me fasse

miséricorde et vous envoie toutes les prospérités que vous souhaite une humble et tendre amie, qui attend bientôt de vous une autre récompense. Il est fort tard ; mais c'est toujours à regret que je quitte la plume quand je vous écris ; cependant je ne finirai ma lettre que lorsque je vous aurai baisé les mains. Pardonnez-moi de ce qu'elle est si mal écrite : peut-être le fais-je exprès ainsi pour que vous soyez obligé de la relire plusieurs fois. J'ai transcrit à la hâte ce que j'avais mis sur mes tablettes, et le papier m'a manqué. Souvenez-vous d'une tendre amie, et écrivez-lui souvent : aimez-moi aussi tendrement que je vous aime, et souvenez-vous

» Des paroles de madame de Rère ;

» Des Anglais ;

» De sa mère ;

» Du comte d'Argyle ;

» Du comte de Bothwell ;

» De la demeure d'Édimbourg. »

DEUXIÈME LETTRE.

« Il paraît que vous m'avez oubliée pendant votre absence, d'autant plus que vous m'aviez promis, en partant, de me mander dans un plus long détail tout ce qui se passerait de nouveau. L'espérance de recevoir de vos nouvelles m'avait causé presque autant de joie qu'aurait pu m'en apporter votre retour : vous l'avez plus différé que vous ne me l'aviez promis. Pour moi, quoique vous ne m'écriviez point, je fais toujours mon rôle. Je le mènerai lundi à Craigmiller, et il y passera tout le mercredi. J'irais ce jour-là à Édimbourg pour m'y faire saigner, à moins que vous n'en ordonniez autrement. Il est plus gai qu'à l'ordinaire, et il se porte mieux que jamais. Il me dit tout ce qu'il peut pour me persuader qu'il m'aime ; il a pour moi mille attentions, et il me prévient en tout : tout cela m'est si agréable, que je n'entre jamais chez lui que mon

mal de côté ne me reprenne, tant sa compagnie me pèse. Si Paris m'apportait ce que je lui ai demandé, je serais bientôt guérie. Si vous n'êtes point encore de retour lorsque j'irai où vous savez, écrivez-moi, je vous prie, et mandez-moi ce que vous voulez que je fasse : *car si vous ne conduisez les choses avec prudence, je prévois que tout le fardeau tombera sur moi* : examinez tout et pesez mûrement la chose. Je vous envoie ma lettre par Beton, qui partira le jour qui a été assigné à Balfour. Il ne me reste plus qu'à vous prier de m'informer de votre voyage.

» Glascow, ce samedi matin. »

TROISIÈME LETTRE.

« Je me suis arrêtée où vous savez plus longtemps que je n'aurais fait, si ce n'eût été pour tirer de lui une chose que le porteur de ces présentes vous apprendra : c'est là une belle occasion d'envelopper tous nos desseins : je lui ai promis d'amener demain la personne que vous savez. Prenez soin du reste, si vous le trouvez bon. Hélas ! j'ai manqué à nos conventions; car vous m'avez défendu de vous écrire, ou de vous dépêcher un courrier. Au reste, mon dessein n'est point de vous offenser : si vous saviez de quelles craintes je suis agitée, vous n'auriez pas vous-même tant d'ombrages et de soupçons. Mais je les prends en bonne part, persuadée que je suis qu'ils n'ont d'autres principes que l'amour, amour que j'estime plus que tout ce qui est sous le ciel.

» Mes sentiments et mes bienfaits me sont de sûrs garants de cet amour, et me répondent de votre cœur; ma confiance est entière sur cet article; mais expliquez-vous, de grâce, et ouvrez-moi votre âme; autrement, je craindrai que, par la fatalité de mon étoile, et par l'influence trop heureuse des astres sur des femmes

moins tendres et moins fidèles que moi, je ne sois supplantée dans votre cœur, comme Médée le fut dans celui de Jason ; non que je veuille vous comparer à un amant aussi infortuné que Jason, et me mettre en parallèle avec un monstre tel que Médée, *quoique vous ayez assez d'influence sur moi pour me forcer à lui ressembler toutes les fois que l'exigera notre amour*, et qu'il s'agira de me conserver votre cœur, qui m'appartient, et qui n'appartient qu'à moi seule. Car j'appelle m'appartenir ce que j'ai acheté par l'amour tendre et constant dont j'ai brûlé pour vous, amour aujourd'hui plus vif que jamais, et qui ne finira qu'avec ma vie ; amour enfin qui me fait mépriser et les dangers et les remords qui en seront peut-être les tristes suites. Pour prix de ce sacrifice, je ne vous demande qu'une grâce, c'est de vous souvenir d'un lieu qui n'est pas loin d'ici : je n'exige pas que vous teniez demain votre promesse ; mais je veux vous voir, afin de dissiper vos soupçons. Je ne demande qu'une chose à Dieu : c'est qu'il vous fasse lire dans mon cœur, qui est moins à moi qu'à vous, et qu'il vous préserve de tout malheur, du moins pendant ma vie : cette vie ne m'est chère qu'autant qu'elle vous plaît et que je vous plais moi-même. Je vais me remettre au lit : adieu ; donnez-moi demain matin de vos nouvelles ; car je serai inquiète jusqu'à ce que j'en aie. Semblable à l'oiseau échappé de sa cage, ou à la tourterelle qui a perdu son compagnon, je serai seule à pleurer votre absence, si courte qu'elle puisse être. Cette lettre, plus heureuse que moi, ira ce soir où je ne puis aller, pourvu que le courrier ne vous trouve point endormi, comme je le crains. Je n'ai point osé l'écrire en présence de Joseph, de Sébastien et de Joachim, qui ne faisaient que de me quitter quand je l'ai commencée. »

N'y eut-il pas insigne folie de la part de Marie Stuart à couvrir presque un mètre de parchemin de semblables pattes de mouche et à aiguiser sur de pareilles fleurs de rhétorique la hache du bourreau de la reine d'Angleterre !

N'y eut-il pas aveuglement plus insigne encore de la part de

Bothwell à ne point brûler, comme on le lui recommandait, tout ce fatras amoureux et criminel, et à le renfermer dans une cassette que son familier Jacques Balfour devait vendre plus tard à Murray!

Alors qu'Élisabeth eut reçu cette cassette et pris connaissance de ce qu'elle contenait :

— Par la mordieu! ma gentille sœur d'Écosse, s'écria-t-elle, je tiens donc enfin votre vie et votre honneur entre mes mains!

Quos vult perdere, Jupiter dementat.

Que si vous nous demandez maintenant par quels artifices, par quels sortiléges, par quelles magies, Marie en était venue à enlacer sa nature toute de finesse, toute de sentiment, toute de *préciosité*, — antidatons ce mot d'un siècle, — à la vulgaire individualité de ce gentilhomme de taverne, qui n'était plus jeune, qui n'était point beau, qui ne possédait que l'esprit d'un casseur de pots et le cœur d'un traîneur de sabre, nous vous répondrons à l'instar du philosophe du bon empereur Charlemagne, qui, lorsqu'il ignorait une chose, disait tout simplement qu'il ne la savait pas :

« La femme est illimitée. »

Un poëte a dit cela, et c'est peut-être la première fois que la poésie a marché bras dessus bras dessous avec le bon sens.

VII

Le poison s'étant entêté à épargner Darnley, il fallait imaginer autre chose.

D'abord Bothwell chercha des hommes : il les trouva dans Lethington, dans lord Caithness, dans l'archevêque de Saint André et

surtout dans Ruthwen, Lindsay et d'Ormiston, ces anciens complices de l'assassinat de Rizzio.

La reine, on l'a vu, était toute prête à rouler dans le crime, pourvu que ce fût aux bras de son amant.

Celui-ci avait placé près d'elle un Français nommé Nicolas Hubert, qui le servait depuis bon nombre d'années et qu'on appelait communément *Paris*, du lieu de sa naissance. Ce Paris fut l'intermédiaire des volontés du favori. D'après ses instructions, Marie déclara à Darnley qu'elle allait le ramener de Glascow à Édimbourg où il passerait sa convalescence; seulement, la maladie du roi étant contagieuse, il n'habiterait point Holyrood : on le logerait à Kirch of Field.

Kirch of Field était un vaste champ aux portes de la ville, bien aéré, coupé de jardins, mais d'assez triste aspect, situé qu'il était entre le couvent de *Black-Friars* et un cimetière, et d'assez méchante réputation, rapproché qu'il était d'un carrefour appelé *la Pointe des voleurs*. Robert Balfour, créature de Bothwell, y possédait une maison entourée d'une sorte de parc qui isolait ce corps de logis des habitations du voisinage, parmi lesquelles celles du duc de Châtellerault et de l'archevêque de Saint-André en étaient éloignées d'une portée d'arquebuse. Cette maison avait été surnommée *le Prébendaire*. Les conjurés la choisirent. Paris aperçut deux fois, en conférence à ce sujet avec Balfour, Bothwell, qui le renvoya en lui disant : « Retourne-t'en à la royne et me recommande bien humblement à sa bonne grâce, et dis-luy que tout ira bien, car maistre Balfour et moy n'avons dormi de toute la nuit, ains avons mis ordre en tout et avons apresté le logis, et dis à la royne que je luy envoye ce diamant que tu luy porteras et que si j'avois mon cueur, je luy envoyerais tres-vollontiers. »

Marie répondit :

« Suivant la charge que j'ay reçue, j'ameine l'homme avec moy lundy. »

Malgré toutes les blandices dont l'accablait la jeune femme, le roi n'était point tranquille.

« Je suis tourmenté par des soupçons, avait-il dit à sir Thomas Crawford. Que Dieu juge entre *elle* et moi! »

Ce fut dans ces dispositions qu'il quitta Glascow pour se rendre à Kirch of Field. Il y arriva le 31 janvier 1567. La solitude du lieu parut l'impressionner désagréablement. A peine descendu de litière, il fit le tour de son nouveau domicile, et, comme il aperçut dans la muraille deux brèches assez grandes pour livrer chacune passage à un homme, il demanda instamment que ces deux brèches fussent bouchées. On le lui promit, mais on n'eut garde de le faire : la muraille resta libre et éventrée.

La maison était peu propre, du reste, à recevoir un roi et une reine. Petite, étroite, mal tenue, elle n'avait que le rez-de-chaussée composé d'un cellier et d'une autre pièce, et le premier étage, consistant en une galerie placée au-dessus du cellier, et en une chambre qui correspondait à la pièce du rez-de-chaussée. Darnley occupa le premier étage. Son page Taylor et ses deux camériers, Nelson et Edward Simon, s'établirent dans la galerie; il s'installa dans la chambre. On avait transformé le cellier du rez-de-chaussée en cuisine, et la reine s'était fait dresser un lit dans la pièce située immédiatement au-dessous de celle du roi.

Tandis que la victime s'étendait ainsi dans le cercueil, Bothwell poussait avec une diligence extrême les apprêts de son entreprise; outre les principaux conjurés dont nous avons parlé tout à l'heure et qui ne lui avaient apporté que l'appui moral de leur influence et de leur fortune, il s'en était adjoint quelques autres *pour tout faire* : son valet de chambre Dalgleihs, son tailleur Wilson, son portier Powrie et deux gentlemen de sac et de corde, Hay de Tallo et Hepburn de Bolton, dont il avait éprouvé le courage et le dévouement dans la guerre des frontières. En même temps, il avait envoyé chercher de la poudre à Dumbar, et il avait fait fabriquer de fausses clefs au moyen desquelles on pouvait pénétrer sans obstacles dans la maison de Balfour. Mais, pour essayer ces clefs et pour placer cette poudre, l'assistance de Paris lui était nécessaire; il s'ouvrit donc de ses projets au jeune domestique; celui-ci,

aux premiers mots de la confidence, se mit à trembler affreusement, *le cœur lui tourna*, il s'écria tout effaré :

— Hé! monseigneur, que me dites-vous là? C'est une horrible chose, en vérité!

— Qu'en penses-tu? demanda froidement Bothwell.

— Ce que j'en pense, monseigneur? Me pardonnerez-vous si je le dis selon mon pauvre esprit?

— Qu'est-ce, coquin? Vas-tu prêcher? Allons, parle, parle donc!

— Monseigneur, m'est avis que vous jouez une grosse partie et qui pourrait apporter beaucoup de trouble dans votre vie...

Bothwell lui posa en riant sa large main sur l'épaule.

— Imbécile! dit-il, est ce que tu crois que je fais tout ceci tout seul et de moi-même?

Dans le procès de Marie Stuart, Paris déclara plus tard, en rapportant cette conversation, que ces dernières paroles du favori lui avaient paru signifier que la reine était du complot. Il consentit donc à tout ce que l'on attendait de lui. Cette condescendance ou cette faiblesse eurent le gibet pour résultat.

La nuit du dimanche, 9 février, avait été fixée pour l'accomplissement du crime.

Le 7 au soir, Darnley, ayant aperçu de la lumière dans une maison voisine qu'il croyait inhabitée, demanda à qui cette maison appartenait. On lui répondit qu'elle servait de pied à terre à l'archevêque de Saint-André et que ce prélat y était arrivé de la veille. Cette nouvelle augmenta de beaucoup les inquiétudes du roi : l'archevêque de Saint-André était un de ses ennemis les plus déclarés.

Dans la nuit du 8, Darnley réveilla Taylor : il lui avait semblé entendre des pas d'homme dans l'appartement au-dessous du sien. Le page, qui était homme de résolution, prit une épée d'une main, un flambeau de l'autre, et descendit au rez-de-chaussée. Quelques instants après, il remonta et rassura son maître : tout était tranquille dans la maison et aux alentours.

Le lendemain, dans la matinée, la reine donna l'ordre qu'on en-

levât un lit de velours neuf qui meublait la chambre du roi et qu'on l'y remplaçât par un vieux; elle fit pareillement retirer de sa propre chambre une riche couverture de peau de martre qu'elle ne voulait sans doute point laisser perdre. — Ces soins étaient sinistrement puérils : une femme peut, il est vrai, posséder jusqu'à une certaine limite ; le droit d'avoir l'envie de biffer son mari de la vie de ce monde — mais elle nous semble impardonnable de lésiner sur les moyens.

Vers midi, Bothwell avait réuni dans ses appartements tous ses complices et avait assigné à chacun le poste qu'il devait occuper. La veille, Hepburn avait apporté à Holyrood la poudre renfermée dans un coffre. Cette poudre fut distribuée dans des sacs dont se chargèrent Dalgleish, Wilson et Powrie qui gagnèrent à travers les jardins *la Pointe des voleurs*, où Hay de Tallo, Hepburn et d'Ormiston vinrent les relayer. Ceux-ci introduisirent les sacs, par les deux brèches de la muraille, dans la maison de Balfour; Paris les attendait avec les fausses clefs: la poudre fut répandue en tas sur le plancher du rez-de-chaussée, au-dessous de la place qu'occupait le lit du roi; puis, d'Ormiston sortit et Hay de Tallo resta avec Hepburn dans la chambre même de la reine. Ceci fait, Paris remonta : il devait prévenir Marie.

Celle-ci, tandis que toute cette infernale besogne se terminait au rez-de-chaussée, causait tranquillement avec Darnley au premier étage. Jamais, depuis la mort de Rizzio, son esprit et sa beauté n'avaient étincelé en gerbes plus vives et plus lumineuses ; jamais elle n'avait étouffé son mari sous d'aussi luxueuses prodigalités de verve, d'attentions et de cajoleries. A ce beau feu flambant de jeunesse et de gaieté, le roi sentait peu à peu se fondre ses pressentiments et ses appréhensions ; il avait bu le pardon et l'oubli dans ces grands yeux si onctueux et si tendres qui, pour la première fois, semblaient s'asseoir sur les siens avec tant de volupté et d'abandon, et les spectres échevelés de ses nuits sans sommeil s'en étaient allés devant une caresse de cette main blanche et rose qui eût tenu dans un baiser. Pourtant, un an n'avait pas encore passé entre lui et le

soir fatal où, pendant que les assassins fouillaient à coups de dague la poitrine du Piémontais, Marie avait laissé siffler hors de ses lèvres blémies par l'épouvante, la colère et la douleur cette prophétique menace : « *Oh ! ce sang coûtera cher à quelques-uns d'entre vous !* » Marie se souvenait, elle, et le moment était venu pour Darnley de payer. Aussi, parfois, le flot envahisseur d'une haine implacable montait du cœur de la jeune femme à sa joue, qu'il marbrait d'une pâleur sinistre ; sa prunelle se dilatait avec une fauve expression de sensualité féroce, et sa bouche avait d'imperceptibles ondulations de vipère. Mais Darnley ne comprenait rien, n'entendait rien, ne voyait rien ; on lui promettait de l'aimer, peut-être passerait-on cette nuit-là avec lui, — il était ravi, il était fasciné, il était heureux ! — Nous ne voudrions pas introduire dans la mise en scène de ce drame une plaisanterie surannée, un mot si souvent répété *en blague* depuis les derniers jours de la Restauration ; cependant, eu égard au réveil qu'on leur préparait, ne pourrions-nous pas dire avec quelque raison que toutes les illusions du misérable *dansaient sur un volcan ?...* — Tout à coup, on heurta à la porte et Paris entra.

Il venait avertir la reine que son escorte l'attendait dans le jardin.

Marie se leva.

— Comment, madame, vous me quittez ? s'écria le roi tout surpris.

— Vous avez oublié, mylord, que j'ai marié ce matin mon valet de chambre Sébastien avec ma fille d'atours Marguerite Carwood, et que j'ai promis de venir ce soir en masque à leur bal.

— Mais, insista Darnley, ne m'aviez-vous pas fait espérer que vous resteriez avec moi jusqu'à demain ?

— Ceci est impossible ; que penseraient ce pauvre Sébastien et sa jeune femme ? Mais ne vous désolez point pour si peu, mon cher lord ; les noces seront finies demain, et, s'il plaît à Dieu, nous réparerons le temps perdu la nuit prochaine...

Et la reine appuya cette parole d'un sourire chargé de si consolantes promesses, que Darnley n'osa plus répliquer sur ce sujet. Il ajouta seulement :

— Vous savez, madame, que Nelson et Edward Simon, ayant

imprudemment brûlé leur matelas, sont allés coucher à la ville. Je vous serai donc obligé de m'envoyer du château un valet pour les remplacer, je n'aime pas à rester seul ici avec Taylor.

— Soyez tranquille, milord, la chose sera faite, répondit Marie. Maintenant, bonne nuit et à demain!

Elle descendit aussitôt, et Bothwell, qui commandait l'escorte, lui ayant offert la main, tous deux se dirigèrent aux flambeaux vers Holyrood.

La reine partie, la nuit, le silence et la solitude enveloppèrent *le Prébendaire* d'un triple voile.

Darnley ouvrit sa fenêtre ; un brouillard si intense se collait à la vitre, que la vue ne pouvait distinguer à deux pas.

Saisi par l'humidité, le roi se rejeta frissonnant dans la chambre ; en même temps, ses terreurs, un instant dissipées par la présence de la reine, sortaient de l'ombre et s'abattaient sur lui avec plus de force ; l'absence de bruit, de mouvement, de vie, pour ainsi dire, qui s'était faite aux alentours, le glaçait d'épouvante, et, avec l'épouvante, le remords commençait à lui tenailler le cœur. — Il attendit longtemps le valet qu'on lui avait promis ; ce valet ne vint pas. — Taylor s'était déjà couché dans la galerie, selon son habitude. Darnley se décida à en faire autant; il mit son épée nue sous son chevet, se déshabilla et prit sa Bible...

A ce moment, un craquement étrange résonna à l'étage inférieur : un homme marchait dans le cellier!

Appeler était inutile, sortir était dangereux; attendre était le seul parti qui restât au roi. Il éteignit donc sa lampe, de peur que sa lueur ne le dénonçât, et demeura immobile dans son lit, les cheveux hérissés, la sueur au front. « Si c'était l'Italien ? » pensait-il.

A Holyrood, le bal faisait rage.

A minuit, Bothwell s'esquiva et gagna ses appartements; là, il ôta son riche costume de velours noir doublé de satin et entrelacé d'argent, pour endosser un vêtement de drap brun qui recouvrait une cotte de mailles; il boucla ensuite à son côté une épée de com-

bat, agrafa deux pistolets et une dague à son ceinturon, et, après s'être embossé dans un large manteau de reître, il sortit, suivi de Dalgleish, de Wilson et de Powrie, descendit par l'escalier tournant du château dans le jardin de la reine et se dirigea vers la porte du sud que flanquait un corps de garde. Une sentinelle se promenait devant ce corps de garde. Elle croisa le mousquet et cria :

— Qui vive !

— Amis, répondit Powrie.

— Amis de qui ?

— Amis de moi, répliqua le favori en s'avançant et en se faisant reconnaître.

Le soldat releva son mousquet.

— Très-bien, milord, dit-il, passez.

La petite troupe traversa alors la Canongate en s'en fut donner contre la porte de Neitherbow qui était fermée. On réveilla le gardien John Galloway ; encore celui-ci ne consentit-il à ouvrir que sur l'assurance que les gens qui voulaient sortir étaient des amis de milord Bothwell et de fidèles serviteurs de la reine. Une fois dehors, on s'achemina vers Kirch of Field. Balfour faisait le guet à l'une des brèches de la muraille.

— Eh bien ! interrogea Bothwell, où en sommes-nous ?

— Tout est prêt, répondit Balfour, et nous vous attendions pour mettre le feu à la mèche.

— Un instant ! reprit vivement le favori, je veux auparavant m'assurer s'il est dans la chambre.

A ces mots, il ouvrit la porte de la maison avec une fausse clef, et, ayant monté l'escalier à tâtons, il alla, avec Hay de Tallo, écouter à la cloison du premier étage : on entendait la respiration de Darnley et celle de son page.

— Ils dorment, murmura Bothwell.

— Oui, fit à voix basse observer Hay de Tallo, mais il y en a un qui a le sommeil bien agité.

— Qu'importe ! ils sont-là, c'est tout ce qu'il faut. Finissons-en donc promptement !

Une mèche avait été préparée et n'attendait qu'une étincelle pour communiquer la flamme au volcan. Hepburn se chargea de l'allumer. Bothwell et les autres se retirèrent au fond du jardin. Au bout d'un moment Hepburn vint les rejoindre.

— C'est fait, dit-il.

Plusieurs minutes s'écoulèrent, longues comme des jours.

Tous ces hommes se regardaient avec une anxiété terrible et comme effrayés d'eux-mêmes.

Pourtant l'explosion n'arrivait pas...

Bothwell apostropha Hepburn.

—Mille diables! la main t'aura tremblé, mon maître. Je ne sais ce qui me retient d'aller faire la besogne moi-même...

— Gardez-vous-en bien, monseigneur, riposta l'aventurier. La mèche est allumée, j'en suis certain, et il pourrait vous arriver malheur. D'ailleurs, j'y vais aller voir, pour vous prouver que je n'ai pas peur.

Et il disparut dans l'ombre.

On attendit de nouveau.

Deux minutes après, Hepburn bondissait au milieu de ses compagnons.

— La mèche brûle, murmura-t-il; je m'en suis assuré en passant la tête par un soupirail; dans quelques secondes, le feu aura atteint la poudre et...

L'aventurier n'acheva pas.

Une épouvantable détonation fit osciller le sol; une immense colonne de flammes et d'étincelles tourbillonna jusqu'au ciel, forçant la nuit à reculer; la maison de Balfour vola en débris; la ville et le golfe se teignirent un instant d'une clarté rougeoyante qui surpassait la lumière du jour le plus vif; puis tout rentra dans l'obscurité, et le silence ne fut plus interrompu que par la chute des pierres, des solives et des madriers qui retombaient aussi pressés que la grêle dans un ouragan.

Rizzio était vengé!

VIII

A trois heures du matin, Bothwell, qui s'était couché à deux heures et demie, feignait de dormir, quand son sécretaire Georges Hackett entra chez lui pour lui apprendre l'événement.

— *Fy! trahison!* s'écria le favori en s'élançant hors de son lit; et, s'étant habillé, il courut chez la reine.

La reine avait été réveillée par l'explosion.

Que se passa-t-il dans cette entrevue entre ces deux complices, dont l'un venait confirmer à l'autre l'accomplissement du crime qu'ils avaient tramé ensemble? — C'est ce que savent seuls Marie, Bothwell et Dieu. — Au jour, le favori sortit de la chambre royale et, se mettant à la tête d'une compagnie des gardes, se transporta à Kirch of Field.

Le corps de Darnley avait été lancé dans un jardin du voisinage; il avait été garanti de l'action du feu par les matelas sur lesquels il était couché, et comme sans doute, dans sa terreur, il s'était seulement jeté sur son lit, enveloppé dans sa robe de chambre et ses pantoufles aux pieds, on crut qu'il avait été étranglé d'abord, puis porté là. Telle est l'opinion de MM. Mignet et Dargaud. Mais la version la plus probable fut que les meurtriers s'en étaient tout simplement rapportés à la poudre; cet auxiliaire était assez puissant par lui-même pour qu'on n'eût pas à craindre qu'il manquât son effet.

Le cadavre, enlevé par les soldats, fut apporté à Holyrood et étendu, dans une salle basse, sur un banc où Marie vint le contempler avec plus de curiosité que de douleur. Le soir, on l'envoya

dormir incognito à côté de celui de Rizzio. La reine, du reste, ne témoigna en cette circonstance ni ces emportements, ni cette affliction, ni ce courage dont elle avait fait preuve lors de l'assassinat de son musicien. Renfermée toute la journée dans ses appartements, elle ne communiqua avec ses plus fidèles serviteurs que par l'entremise de Bothwell. La nuit tombée, quelques courtisans furent admis à lui présenter leurs compliments de condoléance. Melvil était du nombre. « Nous la trouvâmes, dit-il, en sa chambre bien close, les chandelles allumées ; elle était assise dans son lit et mangeait des œufs frais avec grand appétit. »

Le lendemain, une dépêche du conseil fut expédiée à Catherine de Médicis, pour l'informer de ce qui se passait. A cette dépêche, dont se chargea Clarnault, était jointe une lettre pour l'archevêque de Glascow ; dans cette lettre, la jeune femme déplorait l'horrible *accident* qui venait d'épouvanter l'Écosse. « Je ne sçais poinct de qui il vient, » ajoutait-elle. Cependant, le mercredi 12, elle se décidait à promettre, par une proclamation, deux mille livres sterling à qui pourrait donner quelques éclaircissements sur les auteurs de l'attentat. Or, à peine cette proclamation était-elle affichée à la porte du Tolbooth ou prison de la ville, qu'un écrit était placardé à ses côtés, qui répondait :

« *Voulant gagner la somme promise, moi, qui ai fait de bonnes perquisitions, affirme que les véritables meurtriers du feu roi ne sont autres que les deux Balfour, Jacques Bothwell et* LA REINE. »

Le favori fit lacérer ce placard ; mais le peuple l'avait déjà lu, et sa voix, qui est celle de Dieu, commençait à parler haut.

C'est ainsi que Bothwell, ayant porté à un tailleur un magnifique pourpoint trop étroit pour lui, en le priant de l'arranger à sa taille, l'ouvrier le reconnut pour avoir appartenu à Darnley et dit :

— C'est juste ; l'habitude est que le bourreau hérite du patient.

Ajoutons que la conduite de Marie n'était point de nature à écarter

les soupçons de sa personne. Le cérémonial usité à la cour d'Écosse prescrivait aux veuves des rois de se retirer pendant quarante jours dans une chambre entièrement fermée ; le douzième jour, la jeune femme fit ouvrir ses fenêtres et, le quinzième, elle partit avec son amant pour le château de Seyton où, pendant un mois, elle *s'emparadisa* de galas, de cavalcades et de jeux de toute espèce. « On voyait avec étonnement, écrit à cette occasion Fraser Titler, historien d'ailleurs très-favorable à Marie, que, deux semaines après la mort du roi, tandis que dans le pays et dans la capitale tout le monde était encore dans la consternation à cause des derniers événements que l'on sentait être une tache au caractère national, la cour, à Seyton, ne fut occupée que de plaisirs. La reine et Bothwell s'amusaient à faire des paris au tir contre Huntly et Seyton, et, un jour, ils obligèrent ces lords à payer la partie qu'ils avaient perdue par un dîner à Traneat. »

Il fallut que Du Croc, l'ambassadeur de France, allât faire à Marie des représentations sur ses façons d'agir et qu'il la ramenât malgré elle à Édimbourg. Son retour y fut accueilli par le silence du populaire ; une seule femme dans la foule s'écria :

— Dieu sauve la reine, *si elle n'est pas coupable !*

C'est que le *tolle* de l'opinion publique contre les deux complices était général, non-seulement en Écosse, mais dans tous les pays environnants; tandis qu'à Édimbourg, prêtres et ministres demandaient à Dieu avec la même véhémence de révéler les coupables et de venger la victime ; tandis que Bothwell s'y sentait tellement désigné par la réprobation universelle qu'il tenait toujours, quand quelqu'un l'approchait, sa main sur la poignée de sa dague, Élisabeth envoyait à Marie une lettre chargée d'accusations et de reproches, et Catherine de Médicis elle-même, si coulante d'ordinaire en ces sortes d'affaires, ne cachait point à sa bru combien il était urgent qu'elle se disculpât au plus vite du fait dont on l'incriminait. De son côté, le comte de Lennox réclamait énergiquement justice et le peuple le soutenait avec tant de violence que la reine fut contrainte de lui donner satisfaction : elle mit donc son favori en juge-

ment. Il est vrai que toutes les mesures furent prises pour ôter à l'accusateur le moyen de convaincre l'accusé. Le 28 mars, le père de Darnley reçut avis que le jury serait rassemblé le 12 avril : c'était quatorze jours qu'on lui accordait pour réunir des preuves mortelles contre l'homme le plus puissant de toute l'Écosse ! Le délai était dérisoire, le procès devait l'être pareillement ; aussi Lennox jugea-t-il à propos de n'y point comparaître. Bothwell, au contraire, se présenta au tribunal escorté de deux mille de ses partisans et de deux cents arquebusiers qui se saisirent des portes aussitôt qu'il fut entré, « de sorte qu'il paraissait bien plutôt un roi qui va violer les lois qu'un accusé qui vient s'y soumettre. » Or si, dans une *cause célèbre* de l'antiquité, la vue de quelques soldats disséminés dans le Forum intimida tellement Cicéron, qu'il en perdit toute éloquence, quelle action n'eurent-elles pas, les deux cents arquebuses de Bothwell, sur les pauvres jurés d'Écosse, qui n'étaient point des Cicérons ! Les avocats *à mèche* parlèrent tant et si bien que les débats furent clos en un instant et que le favori fut acquitté. Le jour même de ce succès, il fit placarder ce cartel :

« *Quoique je sois suffisamment lavé, par la décision de mes juges, du meurtre du roi dont on m'a faussement accusé, cependant, pour mieux prouver mon innocence, je suis prêt à me battre contre quiconque avancera que j'ai tué Darnley.* »

Le lendemain, on trouva cette réponse clouée avec la lame d'un poignard contre la porte du tribunal :

« *J'accepte le défi, pourvu que tu choisisses un terrain neutre.* »

Bothwell n'eut garde de donner suite à cette rodomontade.

Mais ce n'était pas assez pour lui que d'avoir été déchargé de son crime ; il voulait encore en escompter les bénéfices.

Dès ce moment, le bruit se répandit qu'il aspirait à la main de la

reine. Quelque singulier et quelque insensé que parût ce mariage, les relations des deux amants étaient si connues que personne ne douta que ce ne fût la vérité. Mais comme tout était soumis au favori, soit par crainte, soit par ambition, deux hommes seulement osèrent protester à l'avance contre cette union : l'un fut lord Herris, et l'autre Jacques Melvil.

Marie résidait à Stirling, lorsque lord Herris, profitant d'une absence momentanée de Bothwell, vint se jeter à ses genoux et la supplia de ne point se perdre d'honneur en épousant le meurtrier de son mari. Alors la jeune femme, faisant au vieux serviteur signe de se relever :

— Nous n'avons pas besoin de vos conseils, milord, dit-elle, et, si nous nous remarions, ce qui n'est guère probable, nous n'oublierons plus que nous sommes petite-fille de Henri VIII et veuve de François II.

« Melvil ne se laissa point décourager par ce précédent, et feignit d'avoir reçu une lettre qu'un de ses amis, nommé Thomas Bishop, lui écrivait d'Angleterre. Il montra cette lettre à la reine; mais Marie, aux premières lignes, reconnut le style et surtout l'amitié de son ambassadeur, et donnant la lettre au comte de Lidington, qui était présent :

— Voilà, lui dit-elle, une lettre fort singulière. Lisez-la. C'est un tour de la façon de Melvil.

» Lidington jeta les yeux sur la lettre; mais, parvenu à la moitié à peine, il prit Melvil par la main, et l'entraînant dans l'embrasure d'une fenêtre :

— Mon cher Melvil, lui dit-il, vous étiez fou, certainement, quand tout à l'heure vous avez communiqué cette lettre à la reine; car, dès que le comte de Bothwell en aura connaissance, et ce ne sera pas long, il vous fera assassiner. Vous avez agi en honnête homme, c'est vrai; mais, à la cour, mieux vaut agir en homme habile. Retirez-vous donc au plus vite; c'est moi qui vous le dis.

» Melvil ne se fit point répéter cet avis, et s'absenta huit jours. Lidington ne s'était pas trompé; à peine Bothwell était-il de retour

près de la reine, qu'il sut tout ce qui s'était passé. Il éclata alors en imprécations contre Melvil et le fit chercher partout ; mais il ne put le trouver. »

Les choses en étaient là, lorsque Marie repartit de Stirling pour Édimbourg. Elle était accompagnée de Huntly, de Lidington, de Melvil, de ses femmes et de quelques pages et écuyers. Arrivée à la tête du pont d'Almont, la petite troupe y fut brusquement arrêtée par un gros de soldats aux couleurs de Bothwell : ceux-ci occupaient toute la largeur du pont, mousquet haut et pique en arrêt. Huntly voulut parlementer avec eux, et s'adressant à l'officier qui les commandait :

— Avez-vous donc envie de nous refuser le passage ? demanda-t-il, et n'avez-vous pas reconnu Sa Majesté ?

— Nous n'avons reconnu personne, répondit l'officier, et personne ne passera sans un sauf-conduit de milord comte. Avez-vous ce sauf-conduit ?

— Et depuis quand, continua Huntly, une reine a-t-elle besoin de sauf-conduit pour voyager dans son royaume ? Allons, monsieur, vous êtes fou, et votre maître est bien coupable. .

— Ou bien amoureux, murmura Marie en souriant.

En ce moment, une nuée de cavaliers enveloppa l'escorte. Au premier rang galopait Bothwell, buffle au poitrail, rapière au poing. Les trois gentilshommes l'interpellèrent à l'envi :

— Milord, milord, que signifie cette conduite?

— Elle signifie, répliqua Bothwell froidement, que vous êtes tous mes prisonniers. Est-ce donc la première fois dans notre Écosse qu'un homme reprend son bien où il le trouve, qu'un sujet fait violence à son roi, et qu'un amant enlève sa maîtresse ?

Puis, poussant son cheval vers le cheval de la reine et saisissant celui-ci au mors :

— Çà, madame, ajouta-t-il, il vous faut sur-le-champ revenir avec moi à Stirling. Si ma compagnie vous déplaît, je ne suis pas las de la vôtre. D'ailleurs interrogez nos rapières, nos mousquets et nos hallebardes : ils vous diront que vous n'êtes point libre d'agir

selon votre volonté et que, puisque c'est moi qui ai la force, c'est vraiment moi qui suis le roi.

Les trois lords mirent la main à leur épée et regardèrent Marie.

— Qu'ordonne la reine ? demandèrent-ils.

— La reine ordonne que vous rendiez vos épées, messieurs, répondit la jeune femme.

Et, tournant bride, elle suivit Bothwell tranquillement.

Cette scène avait été concertée entre eux le matin même.

Le lendemain, Huntly, Lidington et Melvil furent mis en liberté, et, dix jours après, la reine et son favori rentraient côte à côte dans la capitale.

Le surlendemain de ce retour, il y avait fête de l'estomac à la taverne de *la Licorne*. Bothwell traitait les *Compagnons de la pinte*, — Lindsay, Morton, Ruthwen, Maitland, Balfour et quelques autres, — assassins de Rizzio coudoyant les assassins de Darnley dans la fraternité du Porto et du Malvoisie, — quand, à l'apogée de l'orgie, un clerc entra, portant plume, parchemin et écritoire. Alors Bothwell, martelant la table du poing pour commander le silence :

— Milords, dit-il, puisqu'il est avéré que j'ai enlevé la reine, l'autre jour, il doit l'être pareillement que j'ai porté atteinte à son honneur, et que mon action lui a causé un tort très-grave...

Les convives opinèrent affirmativement du gobelet.

— Eh bien ! continua l'orateur, comme il est du devoir de tout honnête gentilhomme de réparer, autant qu'il est en lui, le tort qu'il a pu faire à la réputation d'autrui, je ne demande pas mieux que de rendre l'honneur à la reine et je consens à l'épouser.

Un formidable *tutti* d'éclats de rire salua cette *motion*.

— Mais, hasarda Maitland du fond de son verre, si tu épouses la reine, on criera que c'est pour cela que tu as fait sauter le roi !

— Maitland, vous êtes ivre ! riposta Bothwell. Est-ce que le grand jury d'Écosse ne m'a pas solennellement absous de ce méfait ? Est-ce que je ne suis pas aussi innocent de la mort de ce faquin de Darnley...

— Que nous le sommes tous de celle de ce fripon de Rizzio, ajouta cyniquement Lindsay.

— Après tout, poursuivit Ruthwen, Sa Majesté ne peut pas faire autrement que d'accepter ta main, quelque tache qu'il y ait dessus, *puisqu'elle t'a jugé bon pour coucher avec elle.*

L'assemblée entière fut de cet avis.

— Donc, conclut le favori, j'ai fait venir un clerc qui va rédiger l'acte. Je le signerai, vous le signerez tous, et, quand la reine aura vu toutes nos signatures, du diable si elle osera nous refuser la sienne !

Et, sur cette table de taverne, au milieu des verres à moitié vides et des bouteilles renversées, fut rédigé et signé l'acte qui déclarait indispensable l'union de la petite-fille d'un roi d'Angleterre et de la veuve d'un roi de France avec un soudart aviné !

L'étrange *considérant* énoncé par Ruthwen ne fut pas même oublié dans cette pièce que l'on peut consulter dans les archives de la *Société archéologique* d'Édimbourg où elle a été déposée.

« Cependant deux choses s'opposaient encore à ce mariage : la première, c'est que Bothwell était déjà marié trois fois, et que ses trois femmes étaient vivantes ; la seconde était qu'ayant enlevé la reine, cette violence pouvait faire regarder comme nulle l'alliance qu'elle contracterait avec lui : on s'occupa d'abord de la première de ces difficultés, comme la plus difficile à résoudre.

» Les deux premières femmes de Bothwell étaient de naissance obscure ; par conséquent, on dédaigna de s'inquiéter d'elles. Mais il n'en était point ainsi de la troisième, fille du comte Huntly, le même qui avait été écrasé sous les pieds des chevaux, et sœur de Gordon, qui avait eu la tête tranchée. Heureusement pour Bothwell que ses déportements passés faisaient désirer le divorce à sa femme avec autant d'ardeur qu'il le poursuivait lui-même. On n'eut donc point de peine à la décider à porter une plainte en adultère contre son mari. Bothwell avoua qu'il avait eu un commerce criminel avec une parente de sa femme, et l'archevêque de Saint-André, le même qui était venu se loger dans cette maison solitaire de Kirch of Field

pour assister à la mort de Darnley, prononça la sentence de dissolution. Le procès fut intenté, poursuivi et jugé en dix jours.

» Quant au second obstacle, relatif à la violence employée vis-à-vis de la reine, Marie se chargea de le lever elle-même ; car, s'étant transportée au tribunal, elle déclara que non-seulement elle pardonnait à Bothwell la conduite qu'il avait tenue à son égard, mais encore que, le reconnaissant pour un bon et fidèle sujet, elle comptait l'élever incessamment à de nouveaux honneurs. Elle le créa, en effet, duc d'Orkeney, l'investit du commandement du château d'Édimbourg, et lui donna celui de Blackness, l'Inch et la supériorité sur le Leith. Enfin, le 15 du même mois, c'est-à-dire quatre mois à peine après la mort de Darnley, avec une légèreté qui tenait de la folie, Marie, qui avait sollicité une dispense pour s'unir à un prince catholique, son parent au troisième degré, épousa Bothwell, parvenu protestant qui, outre son divorce, était encore bigame, et qui se trouva ainsi avoir quatre femmes vivantes, y compris la reine. »

La cérémonie fut triste. Quelques familiers seuls du favori y assistèrent. L'ambassadeur de France, quoiqu'il fût une créature des Guise, refusa formellement d'y figurer.

Jusqu'à ce moment, Bothwell avait agrafé un manteau sur ses vices ; une fois marié, il les laissa resplendir en plein soleil. Le lendemain même des noces, Du Croc écrit à Charles IX et à Catherine de Médicis : « Vos Majestés ne sçauroient mieux faire que de trouver bien mauvais ce mariage, car il est très-malheureux et desjà l'on est à s'en repentir. Jeudy 15 mai, Sa Majesté m'envoya quérir où je m'aperçus d'une estrange façon entre elle et son mari ; ce qu'elle me voullut excuser disant que, si je la voyois triste, c'est parce qu'elle ne se vouloit réjouir, ne désirant que la mort. Hier, estant renfermée dans un cabinet avec le comte de Botwell, elle cria tout hault qu'on luy baillast un couteau pour se tuer. Ceux qui estoient dedans la chambre l'entendirent. Ils pensent que sy Dieu ne luy aide, elle se désespérera. »

Or, il y avait de quoi se désespérer : Bothwell n'aimait que le plaisir, mais le plaisir bruyant et trivial qui sonne dans un cornet sous les angles des dés et se boit dans un gobelet d'étain ou sur les lèvres d'une ribaude. Il installa au palais ses habitudes de cabaret, et Marie, qui s'était si souvent flattée *d'apprivoiser le sanglier*, ainsi qu'elle le disait elle-même en plaisantant, sentit, trop tard, hélas ! que le sanglier était le maître dans sa bauge. Elle ne se révolta pourtant pas : Bothwell était un de ces hommes qui dominent et qui aveuglent. Retranchée dans une passion qui restera comme un problème, elle endura d'être délaissée, insultée, soupçonnée ; car le nouveau duc d'Orkeney, craignant qu'elle ne se lassât de lui aussi vite que de Darnley, avait imaginé de lui torturer le cœur, pour l'occuper, par une jalousie dont personne n'était dupe. Qu'était devenue la froide, la hautaine, la coquette Marie d'autrefois ? — Elle pleurait des vers dans le genre de ceux-ci :

Et vous doutez de ma ferme constance,
O mon seul bien et ma seule espérance,
Et ne vous puis asseurer de ma foi ;
Vous m'estimez légère que je voy.
Et, si n'avez en moi nulle asseurance,
Et soupçonnez mon cœur sans apparence,
Vous défiant à trop grand tort de moy.
Vous ignorez l'amour que je vous porte,
Vous soupçonnez qu'autre amour me transporte,
Vous estimez mes paroles au vent,
Vous dépeignez de cire, las, mon cœur,
Vous me pensez femme sans jugement
Et tout cela augmente mon ardeur.

Mais toute cette poésie s'émoussait sur la prose de Bothwell et les scènes se multipliaient d'une si effrayante façon que, pour s'y soustraire, la reine saisissait un jour un poignard à la ceinture d'Arthur Erskine et menaçait de s'en frapper.... — Il est vrai que, le lendemain, elle savait trouver, pour excuser son tyran, de ces raisons naïves que Dieu met au cœur des femmes aimantes. Bothwell n'était-il pas « *son seul bien et sa seule espérance !* » Elle l'adorait — et c'était là son châtiment.

Cependant une confédération formidable s'était formée contre les deux époux. Marie la connaissait et elle en raillait les chefs avec sa verve habituelle : Athole n'était qu'une girouette ; avec une pâtée de shillings elle pourrait, dès qu'elle le voudrait, fermer la bouche à Argyle ; quant à Morton, ses bottes étaient encore déchirées et crottées des suites de son dernier exil. Or, un soir que lord Borthwick lui donnait une fête et qu'elle allait se mettre à table, on vint lui annoncer qu'une troupe de deux mille cavaliers entourait le château. La reine comprit de suite que c'était à elle qu'on en voulait ; elle fit fermer les portes, et, tandis que lord Hume les enfonçait, elle prit un habit de page, monta à cheval, sortit par le parc et gagna la campagne. Bothwell vint la retrouver le lendemain ; tous deux se réfugièrent à Dumbar.

Vingt-quatre heures après l'attaque de Borthwick, à Athole, à Argyle et à Morton s'étaient joints le comte de Mar, les lairds de Grange et de Tullibardin, sir Lindsay de Byres, Huntly, Boyd, Glencairn, Lindley, Lethington, Ruthwen, Maitland, etc., etc. L'Écosse entière se levait en armes pour tirer le fils de Darnley des mains qui avaient assassiné le père et retenaient la mère captive. C'était plus qu'un complot, c'était une révolte ; c'était plus qu'une révolte, c'était une révolution.

A la place du lion d'Écosse, les confédérés avaient fait peindre sur leur bannière le meurtre de Darnley. A côté du cadavre du roi gisant sous un arbre, ils avaient représenté son jeune fils à genoux, levant les mains au ciel et s'écriant : *O Dieu, juge et venge ma cause !* La vue de ce lugubre tableau impressionna vivement les populations ; de toutes parts, elles accoururent se ranger autour des ennemis du favori. Celui-ci avait confié le commandement d'Édimbourg à un homme dont il se croyait sûr, à ce Jacques Balfour qui avait joué un rôle si important dans le drame de Kirch of Field. Mais ce misérable essaya de se racheter de l'assassinat par la trahison : non-seulement il rendit aux confédérés la ville et la citadelle, mais encore il leur remit un petit coffret d'argent, dont le

chiffre, un F couronné, indiquait l'origine ; François II l'avait, en effet, donné à Marie, et celle-ci en avait fait présent à Bothwell. Les lords l'ouvrirent et y trouvèrent le contrat de mariage des deux époux, douze pièces de vers de la main de la reine (celle entre autres que nous avons transcrite tout à l'heure), enfin les trois fameuses lettres dont nous avons cité plus haut la teneur. C'était pour les ennemis de la jeune femme une riche et précieuse trouvaille et qui valait mieux qu'une victoire ; car une victoire ne leur livrait que la vie de la reine, tandis que la trahison de Balfour leur livrait son honneur. — Le coffret et les lettres furent envoyés à Murray; ce dernier les conserva avec soin jusqu'au jour où Élisabeth en eut besoin pour faire couper le cou à sa sœur ; c'était d'un homme de précaution et d'un bon frère.

Bothwell, de son côté, avait rassemblé ses partisans et levé quelques troupes. La reine en prit le commandement, vêtue d'une cotte écarlate qui ne lui allait qu'à mi-jambe, montée sur un cheval de bataille, la rapière au côté, les pistolets aux fontes. Les deux armées se rencontrèrent à Carberry-Hill. Aussitôt Du Croc intervint et, voulant tâcher d'éviter l'effusion du sang, se rendit au quartier général des confédérés pour essayer de négocier une réconciliation ; mais aux premiers mots qu'il prononça dans ce sens :

— Monsieur, lui dit en l'arrêtant sir Williams Kirkaldy de Grange, la reine se trompe étrangement si elle nous prend pour des rebelles ; nous faisons, au contraire, acte de loyaux et fidèles sujets en cherchant à la soustraire malgré elle à une tutelle indigne de son caractère et de celui de la nation. Ce n'est point contre elle que nous marchons, mais contre *le malheureux qui la retient*. Assurez-la donc de tous nos respects et exprimez-lui le regret où nous sommes d'être obligés de tirer l'épée contre la mère de notre roi. Toutefois, qu'elle sache bien que cette épée ne rentrera au fourreau que quand milord de Bothwell sera sorti de son lit — mort ou vif.

Du Croc revint vers la reine. Il la trouva sur un petit tertre, très-animée et très-résolue. L'ambassadeur lui baisa la main et lui

rendit compte de sa mission ; lorsqu'il en fut à parler du dévouement dont les lords avaient protesté :

— Vraiment, s'écria Marie avec amertume, ils le montrent bien, ce dévouement, en accusant aujourd'hui celui qu'ils ont justifié jadis et avec lequel ils m'ont mariée.

Dans ce moment, arriva Bothwell.

— Est-ce donc à moi qu'ils en veulent? demanda-t-il d'une voix forte et de façon à être entendu de toute l'armée.

— Milord, répondit Du Croc, je viens de conférer avec eux ; ils m'ont affirmé qu'ils étaient les très-humbles serviteurs de Sa Majesté — et vos ennemis mortels, ajouta-t-il tout bas.

Bothwell pâlit et se tut ; alors Marie avec impatience :

— Voyons, monsieur Du Croc, que nous conseillez vous ?

— La prudence, madame.

— Vive-Dieu ! fit fièrement la jeune femme, vous ignorez donc qu'en Écosse il y a un vieux proverbe qui dit que ce qu'il y a de plus prudent, c'est le courage.

Et elle ordonna aux trompettes de sonner le boute-selle pour engager l'action.

Mais les troupes refusèrent de monter à cheval.

A cette vue, Marie, magnifique de colère et d'indignation, se jeta à travers les compagnies, apostrophant chaque homme en particulier et le cravachant d'un reproche de lâcheté. Mais les soldats lui ripostèrent rudement :

— Hé, madame, si c'était pour le bien du pays, nous n'hésiterions pas à marcher, eussions-nous devant nous toutes les armées de la terre ! Mais nous ne voulons pas nous battre pour la fortune d'un homme et le caprice d'une femme. Que votre mari se défende ! Pour nous, nous resterons ici l'arme au pied et pas un ne bougera.

Une autre honte et une autre douleur attendaient encore la pauvre Marie.

Bothwell, vaniteux et fanfaron comme toujours, avait fait proposer aux lords confédérés le *combat singulier*. A l'instant même, tout ce qu'il y avait de noblesse dans le camp opposé avait accepté

le cartel, et sir Kirkaldy de Grange, sir Murray de Tullibardin et sir Lindsay de Byres s'étaient empressés de faire savoir au favori qu'ils se tenaient à sa disposition. Mais, lorsque vint le moment d'aller sur le terrain, les velléités de courage de Bothwell s'évanouirent subitement, la peur le prit et il chercha, pour motiver sa couardise, de si étranges prétextes que tout le camp en éclata en clameurs ironiques. La reine, rouge de honte, comprit alors que tout était désespéré et qu'elle était condamnée sans appel, la cause que ce misérable abandonnait lui-même d'une si déshonorante façon ; elle envoya donc un héraut aux avant-postes des confédérés et le chargea d'en ramener le laird de Grange dont elle estimait particulièrement la générosité et la prudhomie. Bothwell était absent quand elle donna cet ordre. Tout à coup, on le vit accourir, ivre de colère.

— Madame, s'écria-t-il, savez-vous que Kirkaldy entre au camp? A moi, arquebusiers! à moi! Il ne faut pas que ce rebelle sorte vivant d'ici.

Mais les arquebusiers demeurèrent immobiles sur un signe de la reine, et celle-ci répondit froidement :

— Milord, c'est moi qui ai mandé sir Williams.

— Et qu'en voulez-vous faire, je vous prie?

— Je veux essayer de vous sauver, *mon cher cœur*, car je vous aime...

Et elle fondit en larmes. (*Mémoires de Melvil.*)

Le laird de Grange approchait ; Marie alla au-devant de lui. Le résultat de leur conférence fut que la reine passerait dans le camp des confédérés, leur remettrait son fils et rentrerait avec eux à Édimbourg où il serait statué sur les mesures à prendre pour le bien du royaume. En échange de cette soumission, Bothwell pourrait se retirer sans être inquiété et il ne serait plus informé du meurtre de Darnley. Comme Marie insistait beaucoup sur le premier de ces deux points :

— Madame, lui dit sir Williams, je vous engage ici ma foi de gentilhomme que votre mari sera oublié, — à moins que votre conduite future ne nous force à nous en ressouvenir.

Ces conditions solennellement jurées de part et d'autre, Marie eut sur la hauteur de Carberry un dernier entretien avec Bothwell.

Que se dirent-ils dans cette suprême entrevue? — Le capitaine d'Inchkeit, qui en fut le témoin oculaire, raconte :

« On les vit parler avec beaucoup d'agitation et puis se séparer avec une grande angoisse et douleur. Sur la fin, le duc (Bothwell) demanda à la reyne si elle ne vouloit garder la promesse de fidélité qu'elle lui avoit faite; de quoy elle lui assura. Là-dessus luy bailla la main, ainsi comme il départit et puis s'en alla et monta à cheval en petite compagnie, environ une douzaine de chevaulx et ses amis, et partit au galop, tirant le chemin vers Dumbar. »

Les deux époux ne devaient plus se revoir.

Après ce sacrifice, la reine revint au laird de Grange. « Personne ne la pouvait regarder sans estre ému de compassion. »

— Milord, murmura-t elle en étouffant ses sanglots, je suis prête à vous suivre, et voici ma main en signe de parfaite confiance.

Kirkaldy mit un genou en terre, baisa respectueusement cette main ; puis il tint l'étrier à la reine, et, marchant à côté de sa monture dont il prit la bride, il la conduisit au camp des confédérés.

« Tout ce qu'il y avait de seigneurie et de noblesse dans l'armée la reçut avec des marques de respect telles qu'elle n'en pouvait désirer de plus grandes ; mais il n'en fut pas de même des soldats et des communes gens. A peine la reine fut-elle arrivée à la seconde ligne qui était formée par eux, qu'il s'éleva de grands murmures et que plusieurs voix crièrent : « *Au bûcher, l'adultère!* » Cependant Marie supporta assez stoïquement ces outrages ; mais, tout à coup, elle vit se dresser devant elle la bannière que nous avons décrite, avec ses peintures terribles et sa menaçante devise. — A son aspect Marie arrêta son cheval tout court, et voulut retourner en arrière ; mais à peine eut-elle fait quelques pas, que la bannière accusatrice lui ferma de nouveau le passage. Partout où elle alla, elle rencontra cette fatale apparition. Sans cesse, pendant deux heures, elle

eut devant les yeux et le cadavre du roi demandant vengeance, et le jeune prince, son fils, priant Dieu de punir les meurtriers. Enfin elle ne put supporter plus longtemps cette vue, et, jetant un cri, elle se renversa en arrière, ayant complétement perdu connaissance, et prête à tomber, si on ne l'avait retenue.

Le soir, elle rentra à Édimbourg, toujours précédée de cette cruelle bannière ; elle avait déjà plus l'air d'une prisonnière que d'une reine, car, n'ayant pas eu un instant de la journée à donner à sa toilette, ses cheveux retombaient épars sur ses épaules ; son visage était pâle et portait la trace de larmes ; enfin ses vêtements étaient couverts de poussière et de boue. Là, et à mesure qu'elle avançait dans la ville, les huées de la populace et les malédictions de la multitude la poursuivirent. Enfin, à demi morte de fatigue, brisée de douleur, courbée de honte, elle arriva dans la maison du lord-prévôt ; mais à peine y fut-elle, que toute la population d'Édimbourg se pressa sur la place, avec des cris qui de temps en temps prenaient un caractère de menace effrayant. Plusieurs fois alors Marie voulut s'approcher de la fenêtre, espérant que son aspect, dont elle avait si souvent éprouvé l'influence, désarmerait toute cette multitude ; mais à chaque fois elle vit, comme un rideau sanglant, se déployer entre elle et le peuple cette bannière, traduction terrible des sentiments de la multitude [1].

Cependant toute cette haine s'adressait encore plutôt à Bothwell qu'à elle ; c'était Bothwell que l'on poursuivait dans la veuve de Darnley. Les malédictions étaient pour Bothwell : Bothwell était l'adultère, Bothwell était le meurtrier, Bothwell était le lâche ; tandis que Marie était la femme faible et fascinée, qui, le soir même, donna une nouvelle preuve de sa folie.

En effet, aussitôt que la nuit en s'avançant eut dispersé cette multitude, et qu'un peu de silence se fut rétabli, Marie, cessant d'être agitée pour son propre compte, revint aussitôt à Bothwell, qu'elle avait été obligée d'abandonner, et qui à cette heure était proscrit et

[1] Alexandre Dumas, Mignet, Dargaud.

fugitif; tandis qu'elle, à ce qu'elle croyait, allait reprendre son titre et son rang de reine. Avec cette éternelle confiance de la femme en son propre amour, auquel elle mesure toujours l'amour d'autrui, elle pensa que la plus grande douleur de Bothwell n'était point d'avoir perdu la richesse et la puissance, mais de l'avoir perdue, elle. Elle lui écrivit donc une longue lettre, où, s'oubliant elle-même, elle lui promettait, avec les expressions de l'amour le plus tendre, de ne jamais l'abandonner et de le rappeler auprès d'elle aussitôt que la séparation des lords confédérés lui en donnerait le pouvoir ; puis, cette lettre écrite, elle appela un soldat, lui donna une bourse pleine d'or, et le chargea d'aller porter cette lettre à Dumbar, où devait être Bothwell, et, s'il en était déjà parti, de le suivre jusqu'à ce qu'il le rejoignît.

Alors elle se coucha et s'endormit plus tranquille ; car, toute malheureuse qu'elle était, elle croyait qu'elle venait d'adoucir des malheurs encore plus grands que les siens.

Le lendemain, la reine fut réveillée par le pas d'un homme armé qui entrait dans sa chambre. Étonnée et effrayée à la fois de cet oubli des convenances, qui ne lui indiquait rien de bon, Marie se souleva sur son lit, et, en écartant les rideaux, aperçut, debout devant elle, lord Lindsay de Byres : c'était, elle le savait, un de ses plus vieux et de ses plus anciens ennemis ; aussi lui demanda-t-elle, d'une voix qu'elle essayait vainement de rendre assurée, ce qu'il voulait d'elle à une pareille heure.

— Connaissez-vous cet écrit, madame ? demanda lord Lindsay d'une voix rude, en présentant à la reine la lettre qu'elle avait écrite pendant la nuit à Bothwell, et que le soldat avait portée aux lords confédérés, au lieu de la remettre à son adresse.

— Oui, sans doute, milord, répondit la reine ; mais suis-je donc déjà prisonnière, que ma correspondance soit interceptée ? ou bien n'est-il plus permis à une femme d'écrire à son mari ?

— Quand le mari est un traître, répondit Lindsay, non, madame, il n'est plus permis à une femme d'écrire à son mari, à moins cependant que cette femme ne soit de moitié dans sa trahison ; ce qui

me paraît, au reste, bien prouvé par la promesse que vous faites à ce misérable de le rappeler auprès de vous.

— Milord, s'écria Marie, interrompant Lindsay, vous oubliez que vous parlez à votre reine?

— Il y eut une époque, madame, répondit Lindsay, où je vous eusse parlé d'une voix plus douce et en inclinant les genoux, quoiqu'il ne soit point dans notre nature, à nous autres, vieux Écossais, de nous modeler sur vos courtisans de France; mais depuis quelque temps, grâce à vos changements d'amours, vous nous tenez si souvent en campagne, le harnais sur le dos, que notre voix s'est enrouée à l'air glacé de la nuit, et que nos genoux raidis ne peuvent plus plier dans nos cuissards : il faut donc que vous me preniez tel que je suis, madame, aujourd'hui que, pour le bonheur de l'Écosse, vous n'êtes plus libre de choisir vos favoris.

Marie pâlit affreusement à ce manque de respect, auquel elle n'était point encore accoutumée; mais bientôt renfermant, autant qu'il lui était possible, sa colère en elle-même :

— Mais encore, milord, dit-elle, si disposée que je sois à vous prendre tel que vous êtes, faut-il, au moins, que je sache à quel titre vous venez près de moi. Cette lettre que vous tenez à la main me ferait penser que c'est comme espion, si votre facilité à entrer dans ma chambre sans y être demandé ne me portait à croire que c'est comme geôlier. Ayez donc la bonté de me dire duquel de ces deux noms il faut que je vous appelle.

— Ni de l'un ni de l'autre, madame : car je suis tout bonnement votre compagnon de route, le chef de l'escorte qui doit vous conduire au château de Lochleven, votre future résidence. Et encore, à peine arrivé là, serai-je obligé de vous y laisser, pour venir aider les lords confédérés à choisir un régent au royaume.

— Ainsi, dit Marie, c'était comme prisonnière et non comme reine que je m'étais rendue à sir Kirkaldy? Les choses étaient convenues autrement, ce me semble; mais je suis aise de voir combien de temps il faut à de nobles Écossais pour trahir les engagements qu'ils ont jurés.

— Votre Grâce oublie que ces engagements étaient pris à une condition, reprit Lindsay.

— Et à laquelle? demanda Marie.

— C'est que vous vous sépareriez à tout jamais du meurtrier de votre mari; et voilà qui fait foi, ajouta-t-il en montrant la lettre, que vous aviez oublié votre promesse avant qu'il ne nous fût venu à l'idée de révoquer la nôtre.

— Et pour quelle heure est fixé mon départ? dit Marie que cette discussion commençait à lasser.

— Pour onze heures, madame.

— C'est bien, milord; comme je ne veux pas faire attendre Votre Seigneurie, vous allez avoir la bonté, en vous retirant, de m'envoyer quelqu'un pour m'aider à m'habiller, à moins que je n'en sois réduite à me servir seule.

Et, en prononçant ces paroles, Marie fit un geste si impérieux que, quelque envie qu'eût Lindsay de répondre, il s'inclina et sortit. Derrière lui Marie Seyton entra.

Il n'entre pas dans le cadre de notre récit d'accompagner Marie Stuart dans sa captivité au château de Lochleven, ni dans sa romanesque évasion, accomplie, comme on sait, pendant la nuit du 2 au 3 mai 1568. Nous ne raconterons pas davantage comment, vaincue à Landside par les confédérés, elle forma et exécuta la funeste résolution de chercher un asile auprès d'Élisabeth. De nos jours, nous avons vu le même vertige s'emparer d'un autre fugitif royal, qui, comme la fille de Jacques V, se fia à la générosité de l'Angleterre, son ennemie, et qui retrouva dans le climat de Sainte-Hélène l'échafaud de Fotheringay.

C'est dans la grande salle de cette forteresse que se passe l'épilogue de notre drame, le 18 février 1587.

Sur une plate-forme de planches, élevée de deux pieds, large de douze, toute entourée de barrières et recouverte de serge noire, une femme est agenouillée, la tête sur un billot. Un mouchoir de batiste brodé d'or est sur ses yeux; d'une main, elle tient un crucifix, et, de l'autre, un livre d'heures; ses épaules nues jaillissent d'un corset de satin cramoisi. A sa droite, trois gentilshommes sont appuyés sur leur épée; à sa gauche, deux personnages, vêtus de couleurs sombres, marmottent, qui une sentence, qui une prière. Derrière elle, un groupe de serviteurs s'abîme dans une douleur profonde. Devant elle, un homme tout habillé de rouge se tient accoudé sur une hache.

Les trois gentilshommes sont sir Amyas Paulett, gouverneur du château, et les comtes de Kent et de Shrewsbury, commissaires d'Élisabeth d'Angleterre; les deux personnages aux vêtements à mine lugubre sont le docteur Flechter, doyen de Peterborough, et le greffier Robert Beale; le groupe des serviteurs est composé de Jane Kennedy, de Marie Seyton, d'Elspeth Curle, de Bourgoin, de Gorjon, de Didier, de Gervais et de quelques autres Français fidèles à l'exil et au malheur. Quant à l'homme habillé de rouge, vous l'avez reconnu : c'est le bourreau.

La femme commence sa dernière oraison :

— *In manus tuas, Domine...*

Mais la hache s'abat, et le reste de la prière disparaît dans un bruit affreux d'os et de chairs broyés !

Car la hache est entrée dans le crâne, et il en faut deux coups encore avant que la tête, détachée du buste, ne bondisse dans un flot de sang !...

Alors le bourreau ramasse cette tête et la montrant :

— Dieu sauve la reine Élisabeth ! dit-il.

— Dieu pardonne à la reine Marie Stuart ! répondent les assistants.

Puis, des soldats font évacuer la salle ; tout le monde se retire, les portes se referment — et le cadavre reste seul avec le bourreau.

Fermez les yeux — madame — il va se passer une chose infâme!

Et, si vous voulez voir, les yeux fermés, invoquez Brantôme — ou souvenez-vous du sergent Bertrand...

Le bourreau, ce dernier galant, cet amant posthume de Marie Stuart, n'eut pas à déterrer sa proie!

. . . .

. . . .

Qu'était donc devenu Bothwell?

De Dumbar où nous l'avons laissé le 15 juin 1567, Bothwell avait gagné les Orkades.

Le laird de Grange l'y poursuivit et faillit s'emparer de sa personne, après un combat acharné dans lequel deux des navires du favori furent coulés bas.

Bothwell, alors, se réfugia dans la mer du Nord. La galère qu'il montait, jetée par une tempête sur les côtes de Norwége, y fut visitée par un bâtiment de guerre danois, et le meurtrier de Darnley, trouvé sans papiers, fut arrêté comme pirate et conduit en Danemark, dont le roi Frédéric II ne consentit pas à le livrer aux confédérés, mais le fit enfermer dans le fort de Malmoë. Bothwell y resta jusqu'à sa mort, qui survint en 1576. Sa captivité fut une expiation de neuf années qui se passèrent entre la crainte d'être livré aux gouvernements d'Angleterre et d'Écosse, réclamant sans cesse son extradition, et le désespoir d'une solitude sans fin. — Ses complices avaient été exécutés à Édimbourg, le 3 janvier 1568.

LES AMANTS

DE

LA VESTALE

LEICESTER ET ESSEX

1554 — 1603

I

Ce soir-là, qui était le soir du dimanche des Rameaux de l'an d'échafauds, de gibets et de bûchers 1554, maître Énéas Dulverton, grand shérif de la Tour de Londres, — le même qui passe en accessoire à travers le beau drame d'Hugo, *Marie Tudor*, — fut averti par un Josuah Farnaby quelconque qu'un prisonnier de qualité venait d'être amené au greffe et devait être écroué immédiatement.

La reine Marie la Catholique, que d'autres ont appelée avec plus de raison Marie la Sanglante, n'ayant point l'habitude de laisser chômer ses geôliers ou ses bourreaux, même aux jours des fêtes carillonnées et pendant la sainte semaine, maître Énéas était accoutumé à cette sorte de dérangement. Il descendit donc sans retard dans cette grande salle du rez-de chaussée de la Tour, qui, selon l'expression d'un vieil historien, *entendoit à chaque heure tomber*

de si illustres larmes, et y trouva le prisonnier annoncé, quatre gardes et un constable. Ce dernier tendit au shérif un parchemin auquel pendait le sceau des Tudor.

— Ordre de la reine, dit-il.

Maître Énéas baisa respectueusement, selon le cérémonial du temps, la large empreinte de cire rouge, et ouvrit le registre d'écrou.

Il allait, d'après l'usage, y consigner les noms, âge, titres et délit de l'arrivant, lorsque le *qui vive?* des sentinelles reconnut au dehors une troupe de cavaliers. Le pont-levis grinça, la herse gémit, les grilles crièrent, le pavé des cours sonna sous le fer des chevaux, un bruit d'armes et d'éperons retentit dans les corridors, puis la porte massive roula avec fracas sur ses gonds, et un nouveau constable, quatre nouveaux gardes et un nouveau prisonnier s'engouffrèrent dans la salle.

Quand nous écrivons *prisonnier*, la plume nous fourche : en effet, lorsque la personne ainsi introduite se fut débarrassée de la cape mouchetée de boue et trempée de pluie qui enveloppait son corps et masquait son visage, on vit saillir des plis du drap une taille et un corps où les deux sexes se mariaient dans le double caractère distinctif de leur beauté. Par la hardiesse, par la vigueur de sa charpente, la taille accusait l'homme; mais elle dénonçait la femme par la richesse de son buste, le moelleux de ses lignes et la rondeur de ses contours. La tête, avec son front puissant, son regard songeur et son teint olivâtre, avait un aspect de décision, de crânerie, de force masculine; mais cet aspect se corrigeait, s'adoucissait, se féminisait par le sourire d'une bouche ciselée à l'antique et par l'or lumineux d'une chevelure touffue, frisée et crespelée. Ce teint et cette chevelure personnifiaient la lutte des deux principes les plus opposés, — du Nord et du Midi, de la passion et de la raison, du bien et du mal.

Le sourire, dans son arc vermeil, faisait tenir toutes les victorieuses séductions, toutes les incompréhensibles faiblesses.

Sous ses sourcils froncés, le regard couvait l'orgueil et l'implacable volonté.

— Ordre de la reine, prononça le second constable en exhibant un second papier.

— La reine a donc employé toute sa journée à signer des ordres? grommela le digne Énéas Dulverton. Puis il ajouta : — Tout à l'heure ; j'ai quelqu'un à expédier auparavant.

La prisonnière toisa le geôlier avec hauteur.

— Maître, dit-elle, j'ai le droit de passer partout la première, même pour descendre les marches d'un cachot, même pour monter celles d'un échafaud.

Le shérif s'inclina machinalement, décontenancé par cette superbe.

— Vous aurez soin, poursuivit la jeune femme avec le ton de commandement qu'elle eût pu prendre en son logis, que l'on transporte dans la prison qui m'est destinée les objets que j'ai avec moi, mon luth, mes livres, Isocrate surtout et Tite-Live, avec le *Nouveau Testament*. Je désirerais également qu'on y allumât un grand feu, car je travaillerai toute la nuit...

— Avez-vous de l'argent? demanda maître Énéas.

— De l'argent?

— Sans doute ; les règlements de la Tour n'accordent le feu gratuit aux prisonniers que du 1er décembre au 1er mars ; or, nous sommes le 11 mars.

— Oh! oh! murmura la prisonnière, dont la lèvre se plissa sardoniquement, il paraît que Sa Majesté trouve le moyen de faire pleurer à ses sujets autant d'argent que de larmes et de sang. Voilà, certes, une façon d'augmenter les revenus de la couronne que ne m'a point enseignée le docte Roger Ascham, mon professeur d'économie politique. En attendant, puisque nous sommes ici dans une hôtellerie royale, et puisque notre hôtesse Marie nous réclame d'avance le prix de notre gîte par la bouche de son valet, exécutons-nous et payons.

Et elle porta la main à l'aumônière à fermoir d'acier qu'une chaîne de même métal attachait à sa ceinture.

Mais soudain une vive rougeur nuança sa joue brune.

L'aumônière était vide.

— Eh bien? interrogea maître Énéas.

La prisonnière se déganta lentement. Son gant ôté laissa paraître une main sévère, noble, pleine d'autorité et d'énergie, malgré la morbidesse de sa forme et la mignardise de ses fossettes. Quoique parfaitement délicate, elle était cependant plus grande qu'une main de femme ordinaire, dimension qui accuse un esprit vif et résolu, capable de toutes les hardiesses. Phidias, dans son meilleur temps. n'avait jamais rien sculpté de plus pur ni de plus divin. — A l'annulaire de cette main brillait une riche émeraude. La jeune femme la tira de son doigt et la tendit au shérif.

— Prenez, dit-elle; il y a bien là de quoi, je pense, m'avoir une flambée de sarments.

Le geôlier allongea la griffe.

— Pas si vite, maître, fit alors une voix.

En même temps, un nouveau personnage s'avançait dans le cercle de lumière que dégageait la lampe suspendue au plafond.

Ce nouveau personnage était ce premier prisonnier qui attendait maître Énéas pendant l'entrée de la jeune femme, et qui, pendant tout ce colloque, s'était tenu assis à l'écart, dans l'ombre et le silence.

Il salua galamment la prisonnière, et, lui présentant une escarcelle brodée et parfumée :

— Votre Grâce, dit-il, me permettra-t-elle de lui épargner un léger ennui ?

Mais la jeune femme, se reculant brusquement :

— Dieu me damne! monsieur, s'écria-t-elle avec fierté, je crois que vous m'offrez votre bourse!

— Ne sommes-nous point dans une hôtellerie, continua le prisonnier, et un voyageur ne peut-il pas en obliger un autre, quand tous deux sont d'assez bonne maison pour que l'humiliation doive être dans le refus et non dans l'offre? Tenez, madame, nous sommes arrivés ici le même jour, à la même heure et probablement sous le poids des mêmes accusations; nous avons le même âge, la même

religion, je dirai presque les mêmes goûts ; car, moi aussi, j'aime passionnément la musique, et, si l'on cherchait bien dans mes bagages, l'on y trouverait certainement les *Annales de Tacite* et les *Discours d'Isocrate* ; peut-être aurons-nous la même fin ! Qui sait ce que nous réserve demain, sous un règne où les bourreaux ne suffisent plus aux patients et où la noblesse d'Angleterre figure plus souvent aux solennités de Tyburn qu'à celles de Westminster ? Eh bien ! je crois qu'il y a dans tout cela mieux qu'un simple hasard, mieux qu'une simple rencontre : sans doute il existe entre nous une de ces affinités secrètes que l'astrologue prédit sans les expliquer ; sans doute des liens mystérieux enchaînent côte à côte nos deux étoiles, aujourd'hui obscurcies par une nuée jalouse. Laissez-moi substituer à ces chimères la réalité d'un bien mince service ; laissez-moi ajouter un lien à ces liens, — et acceptez ceci. A la Tour, ma vie ne m'appartient pas ; que je sois libre au moins de disposer de mon argent !

La prisonnière considérait son interlocuteur avec attention.

Celui-ci était un jeune cavalier à la taille svelte et élégante, au visage d'un ovale irréprochable, au large front, au nez royalement modelé, à la bouche souriante et admirablement épanouie. Cependant, de toute cette perfection, il résultait une impression étrange : les yeux, un peu bridés, scintillaient d'une malice inquiétante ; la bouche était doucereusement perfide ; les pommettes, violemment accusées, indiquaient une opiniâtreté sauvage. La voix de ce sympathique discoureur avait elle-même, sous son enjouement, sous ses caresses, quelque chose de faux, d'ironique, de cruel. La jeune femme lui demanda :

— Me connaissez-vous, milord ?

— Madame, je n'ai point cet honneur.

— Prenez-y garde alors : votre courtoisie pourrait vous être mortelle.

— Hé quoi ! madame, j'aurais le bonheur de mourir pour vous, pour vous, si rayonnante de beauté, de charme et de majesté ! En vérité, je n'espérais pas tant de ma mauvaise fortune. On prétend

que j'ai conspiré et je compte bien me défendre; mais qu'on me fasse un crime de vous avoir servie, et je me tairai; oh! oui, je me tairai, trop content d'acheter, s'il le faut, au prix de ma tête, la gloire d'avoir pu un instant me proclamer l'esclave, je n'ose dire le chevalier, de la personne la plus accomplie qu'il m'ait jamais été donné de contempler!

Toute cette exagération poétique du langage du temps — qu'on retrouvera, en France, dans Ronsard et sa pléiade, en Angleterre, dans Shakespeare et ses contemporains — prenait, en passant par la bouche du jeune homme, un tel accent de sincérité et de naturel, que la prisonnière sentit tomber pièce à pièce l'armure de froideur et de défiance dont elle s'était cuirassée.

— C'est bien, fit-elle, j'accepte votre bourse; en échange, recevez ce joyau. Mon étoile ne sera pas toujours assombrie par l'orage, et puisque la vôtre, dites-vous, est destinée à coudoyer la mienne, nous nous retrouverons en ce temps, vous me remettrez cette bague et j'acquitterai ma dette.

Le cavalier mit un genou en terre et effleura de ses lèvres la main qui lui tendait le bijou.

— Comment vous nomme-t-on? reprit la jeune femme.

— Robert Dudley, madame.

— Seriez-vous parent au comte Jean qui mourut décapité pour avoir favorisé Jane Gray dans sa rébellion?

— Je suis son fils.

— Et de quoi êtes-vous accusé présentement?

— D'avoir trempé dans le complot de Thomas Wyat, dont le but était, je crois, de renverser la reine Marie pour mettre sur le trône la princesse Élisabeth. Or, j'arrive du continent, où je voyage depuis mon enfance; le nom de ce Wyat a été prononcé hier devant moi pour la première fois et je n'ai jamais vu la princesse.

— Est-ce bien vrai, cela? interrogea de nouveau la prisonnière, en pointant son regard dans celui de son interlocuteur, comme pour y démêler la sincérité de la pensée de celle de la réponse.

— Aussi vrai, madame, que c'est ce soir la première fois que je

rencontre Votre grâce. Au reste, ajouta le jeune homme, si c'est conspirer pour une femme que de l'aimer sans la connaître, j'avoue que je suis un furieux conspirateur ; *habemus confitentem reum*, pourront dire les juges de la reine Marie.

— Vous aimez la princesse Élisabeth?

— N'est-elle pas, à ce qu'on affirme, la plus belle, la plus digne et la plus malheureuse? A ces titres, elle a droit à toute l'adoration, à tout le respect, à tout le dévouement de tout bon gentilhomme et de tout bon Anglais.

— Finissons, interrompit maître Eneas ; les prisonniers ne doivent pas converser ensemble.

— Oui, finissons, répéta la jeune femme. Aussi bien, monsieur, mon incognito pourrait s'effaroucher de tout ce que vous lui offrez si gracieusement : adoration, respect, dévouement, et votre bourse par-dessus le marché ! en vérité, vous me ruineriez en reconnaissance !

Puis, se tournant vers le shérif : — Maître, lui dit-elle, écrivez que je m'appelle Élisabeth Tudor, fille du roi Henri VIII et sœur de la reine Marie...

Saluant alors d'un sourire tout à fait royal Dudley qui s'inclinait profondément :

— Au revoir, dit-elle, vous que j'ai trouvé au seuil de ma prison, et que j'espère, si Dieu est juste, retrouver au pied de mon trône.

II

Quatre ans après cette entrevue, dont nous avons puisé tous les détails dans les *Mémoires* de Walsingham, lequel l'avait entendu conter à la reine et à Dudley eux-mêmes, le 17 novembre 1558,

Marie Tudor expire et Élisabeth lui succède dans le gouvernement de la Grande-Bretagne.

Élisabeth est née à Greenwich, le 7 septembre 1533, d'Anne de Boleyn et d'Henri VIII, ce Barbe-Bleue qui a encombré l'Angleterre de supplices et érigé le bourreau en comparse de ses amours.

Son enfance, sa jeunesse se sont traînées de prison en prison, de la Tour à Richmond, de Richmond à Windsor, de Windsor à Woodstock. Dans cette affliction et dans cette solitude, le travail seul l'a consolée ; elle s'est recueillie, elle a étudié, elle a appris. A vingt-cinq ans, elle sait la politique, l'histoire, la philosophie, les sciences, les belles lettres, l'éloquence, les langues vivantes et les langues mortes, le dessin, la musique ; elle a traduit Cicéron, commenté Euripide, discuté Mélanchthon. Son jugement, son caractère, son aspect n'ont rien de la femme. Son frère Édouard l'a baptisée *miss Tempérance*.

Sa marche d'Hatfield à Londres, le jour de son couronnement, est un triomphe. Ce jour-là, elle rentre en souveraine dans cette même Tour où nous l'avons vue pénétrer tout à l'heure en captive, et, avec la solennité dont elle marquera tous ses discours, avec l'importance qu'elle saura attacher à ses actes et à sa personne, elle y remercie publiquement l'Être suprême de l'avoir « sauvée comme Daniel de la fosse aux lions. » Dans la soirée, la ville est couverte de feux de joie : le matin, on a abattu sept cents potences.

Ce jour-là aussi, Robert Dudley a rapporté son anneau à Élisabeth ; en échange, il a reçu le brevet de grand-maître de l'artillerie.

Robert Dudley est le troisième fils de Jean Dudley « lequel en a laissé cinq, tous bien faicts. » A l'époque où nous le présentons à nos lecteurs, un auteur contemporain écrit : « C'est un garçon de bonne mine et la hauteur de son front ne diminue en rien de ses charmes ; il semble que l'art et la nature ayent travaillé à le former ; son air prévient et a tous les agréments que l'on peut souhaiter, et, outre cela, il dance avec une propreté sans pareille et une des meilleures dances de ce temps-ci est appelée *la dance de mylord Robert.* »

Complétons ce crayon naïf :

Robert Dudley a à peu près l'âge de la reine; nous avons esquissé précédemment sa plastique; dans ses habits, dans ses manières, dans son langage, il raffine le luxe, l'étourderie et la politesse des cours de France et d'Italie, ces arbitres suprêmes du goût au seizième siècle; mais sa frivolité n'est qu'apparente et ses allures évaporées doublent sa force en la masquant; son esprit superficiel est celui dans lequel une femme se mire si volontiers, et ne brille par aucune de ces supériorités qui offusquent le plus souvent une maîtresse ; pour le bien absolument nul, il est prime-sautier pour le mal, intrigue naturellement, machine comme on respire et possède pour les batailles mesquines livrées à l'ombre du trône une aptitude innée tirant sur le génie. Chimiste et alchimiste au moral et au physique, il élabore dans tout creuset, — soit la pensée ou la cornue, — le poison de la flatterie, les piments du désir, le philtre qui fait aimer, le breuvage qui tue; il sait corrompre les cœurs et rassasier les sens; il boit des perles et de l'ambregris pour se rendre plus robuste dans l'exercice de la volupté, et il apporte dans les plaisirs dont il régale ses conquêtes toutes les combinaisons érotiques des bacchanales de l'antiquité. C'est par l'adulation qu'il s'est introduit dans les bonnes grâces d'Élisabeth, c'est par l'adulation qu'il s'y maintiendra. Nous vous l'avons montré escomptant l'avenir avec une audacieuse habileté; nous vous le montrerons, dans le cours de ce récit, profitant de sa fortune pour lâcher la bride à toutes les passions mauvaises, à la cupidité, à l'avarice, à l'orgueil, à la haine, à la vengeance, et pour ensevelir quiconque le gêne ou le domine dans des sapes ténébreuses et impunies. Car nous le déshabillerons de tout prestige, ce *magister elegantiarum* du règne d'Élisabeth, ce trait d'union placé par Joseph Prudhomme entre Don Juan et Lovelace, ce Tartufe d'une Elmire couronnée qui ne veut du plaisir que l'assaisonnement. Les Leicester modernes, prostitués aux caprices des princesses de bastringue ou de trottoir, ne nous inspirent pas plus de dégoût et de mépris : — la boue est plus horrible sur le velours du trône que sur le pavé de la rue.

Pour arriver à la cour, Robert Dudley, marié en 1556, s'est empressé de devenir veuf : il a compris qu'Élisabeth ne souffrira point de rivale.

En effet, c'est en vain que celle-ci se proclame homme de toutes les forces d'une défectuosité corporelle sur laquelle nous reviendrons, elle est et reste femme par la jalousie, par la vanité, par la coquetterie, par le perpétuel et incessant besoin d'adorations qui constituent au premier chef l'essence des filles d'Ève. Paraître non-seulement belle, mais la plus belle, voilà le souci de ses nuits, la préoccupation de ses jours, l'ambition de sa vie, la politique de son règne. Cette beauté, malheur à qui l'effleurera d'un doute, d'une dénégation, d'une raillerie! La reine vengera la femme : — de 1558 à 1603, c'est la reine qui règne, mais c'est la femme qui dicte.

Voyez :

Le pape Paul IV a dit : « Il n'est guère possible qu'elle tienne un royaume, *quoiqu'elle ait la main grosse.* » Cette parole va faire l'Angleterre protestante.

Le 9 février 1559, les deux Chambres déclarent Élisabeth *reine de droit divin*; le 18, la Chambre haute la reconnaît pour *gouvernante de l'Église ainsi que de l'État*; le 22 mars, cette reconnaissance reçoit l'assentiment des communes—et voilà la révolution religieuse accomplie. La main est assez grosse pour réunir le sceptre spirituel au sceptre temporel.

M. de Buzanval a plaisanté sa bouche, « laquelle se contractoit vilainement pour prononcer le françois. » C'est bien : la France n'obtiendra rien de l'Angleterre, tant qu'Henri IV n'aura pas fait offrir à la reine, par M. de Biron, satisfaction du propos de M. de Buzanval.

Les Provinces-Unies se sont violemment séparées de l'Espagne et ont sollicité l'appui de l'Angleterre. Élisabeth s'inquiète bien, en vérité, des Provinces-Unies! « Les Hollandais, répond-elle, ont tort de faire tant de tumulte pour la messe. » Mais voici qu'un fait arrive, qui change singulièrement cette indifférence en sympathie. Écoutez plutôt du Maurier :

« Le prince Maurice, rapporte cet écrivain dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la Hollande*, estant un jour en bonne humeur, dit à mon père que la reyne Elisabeth, par une foiblesse ordinaire à son sexe, désiroit si fort estre tenue pour belle, que MM. des Etats, aiant envoié une ambassade des principaux du pays suivis de beaucoup de jeunes hommes des Provinces-Unies, un Hollandois de la suite des ambassadeurs, à la première audience qu'ils eurent, après avoir considéré attentivement la reyne, dit à un gentilhomme anglois qu'il avoit connu en Hollande qu'il ne sçavoit pas pourquoy on parloit si peu avantageusement de la reyne, qu'il la trouvoit fort à son gré et que s'il en estoit le maitre, il luy feroit bien voir qu'elle estoit capable d'enflammer un honneste homme, ce qu'il disoit en regardant souvent la reyne et en se retournant vers l'Anglois. La reyne qui avoit la vue attachée sur ce particulier plus que sur les ambassadeurs, sitôt que l'audience fut finie, envoia quérir l'Anglois et luy ordonna de luy dire de quoy l'avoit entretenu le Hollandois. L'Anglois s'estant fort long-temps excusé sur ce que ce n'estoit que des bagatelles indignes d'être dites à Sa Majesté, la reyne le pressa extraordinairement et fut contraint de luy dire naïvement la chose et de luy avouer la passion extrême que le Hollandois témoignoit d'avoir pour sa personne royalle. Le résultat de l'affaire fut que les ambassadeurs furent régalés chacun d'une chaine d'or de huit cents écus; mais le Hollandois, qui avoit trouvé la reyne si belle, eut une chaine de seize cents écus, c'est-à-dire le double, et il l'a portée à son col toute sa vie. »

Hé! bonhomme du Maurier, le « résultat de l'affaire » est plus important que vous ne croyez : l'indépendance des Provinces-Unies reconnue, l'Espagne brouillée avec l'Angleterre, l'alliance française proclamée, le Portugal soulevé, Lisbonne bombardée, les Flandres dévastées par une guerre d'un demi-siècle, les mers couvertes de débris et de sang, voilà ce qu'amènera le propos en l'air d'un gars qui se sent en appétit de chair fraîche et qui le dit tout cru. Ah! il peut bien, ce Hollandais dont l'histoire n'a pas même ramassé le nom, la porter à son cou toute sa vie, cette chaîne d'or « de seize

cents écus! » C'est Philippe II qui la payera, et elle lui coûtera cher ; elle lui coûtera les millions de l'*Armada*, toute une armée de matelots et de soldats, le dixième de son vaste empire! — Deux grains d'encens grossier brûlés sous le nez d'une femme incendieront l'Europe! Un compliment tiré sur une coquette cassera l'aile à l'aigle de Charles-Quint!

Jugez si Robert Dudley doit réussir auprès d'une telle princesse! Un an ne s'est pas écoulé qu'il est déjà nommé chevalier de la Jarretière, grand écuyer, grand veneur, conseiller privé, surintendant de l'université de Cambridge. Dans cette dernière ville, c'est lui qui a obtenu de la reine qu'elle répondrait en latin aux harangues des professeurs. A Londres, on ne l'appelle que *le cœur de la cour.*

Cependant la fine fleur des maisons souveraines brigue la main d'Elisabeth : le roi de Suède, le duc de Holstein, frère du roi de Danemark, l'archiduc Charles, deuxième fils de l'empereur Ferdinand, le prince Casimir, fils de l'électeur palatin, sont sur les rangs. En Angleterre même, de simples gentilshommes, enhardis par l'illustration de leur origine ou de leurs talents, par le charme de leur esprit ou de leur figure, le comte d'Arondel, le duc de Norfolk, le chevalier Pickering, ne craignent pas d'aspirer à partager le trône et le lit de la fille d'Henri VIII. Dudley se garde bien d'entrer en lice avec ces concurrents redoutables ; ne demandant rien, mais espérant tout, il se contente d'insinuer à la reine que les alliances étrangères ont toujours été funestes à l'État, et s'il lui rappelle l'exemple de son père qui n'a pas dédaigné de choisir une épouse hors des porte-couronne, c'est pour confisquer à son profit le sentiment qui pourrait l'engager à imiter cette conduite. Diplomatie perdue! Pour être déguisés sous les formes les plus gracieuses, les refus d'Élisabeth n'en sont pas moins formels. Alors commence la grande comédie de ce règne; les deux chambres, les lords, le peuple veulent marier la reine : Marion au rebours, la reine pleure, la reine crie, la reine ne veut pas qu'on la marie. En vain, Paul Wentworth proclamera en plein parlement : « Qu'en se

refusant à une union désirée, la souveraine court risque d'éprouver les effets de la colère céleste et de s'aliéner la nation. » En vain, le docteur Smith s'écriera dans les Communes : « Que parmi les grands législateurs, on a compté jusqu'à trois femmes, — la reine Palestina, qui, avant le déluge, a réglé toutes les choses relatives à la guerre ; la reine Cérès, qui a établi des peines pour réprimer les malfaiteurs, et la reine Marie. femme de Bathilaüs et mère du roi Italicus, dont les lois avaient pour objet la conservation des mortels vertueux ; mais que toutes trois ayant eu un époux, sinon plusieurs, Élisabeth, si elle désire leur ressembler, doit au plus tôt fixer son choix. » Éloquence de Wentworth, amphigouri de Smith, représentations des Chambres, prières de la foule, rien n'y fera. « On n'a que faire d'insister là-dessus, je ne me marierai jamais ; mon royaume me tient lieu d'époux, et mes sujets sont mes enfants. Quand je ne serai plus, je veux qu'on grave sur mon tombeau : *Ci-gît Élisabeth, qui gouverna tant d'années et mourut vierge.* » Ainsi parle à Melvil la fière *vestale assise sur le trône de l'Occident.*

Interrogez la science : elle vous dira le mot de cette vertu d'Hyrcanie.

Ce mot, c'est tout au plus si on pourra le lire sur le cadavre de la femme. « Elle commanda à ses officiers, écrit l'abbé Siri, d'empêcher qu'on touchât à son corps et qu'on le vît nud après sa mort, cela pour des raisons qu'il est malaisé d'expliquer. »

Vestale, soit; mais le feu qu'elle se vante d'entretenir sur l'autel de la déesse de la sagesse, elle l'aura allumé avec une étincelle empruntée aux trépieds qui fument à Lesbos, au socle de la statue de Venus hermaphrodite !

Cette étincelle, Dudley la lui aura rapportée.

Aussi Dudley est-il créé coup sur coup seigneur de Kénilworth, de Dembigh et de Chirek. Dudley a, à toute heure du jour et de la nuit, ses entrées chez la reine. Qu'elle travaille en son cabinet avec Bacon, Cécil ou Walsingham ; qu'elle courre le daim à Richmond; qu'elle descende la Tamise de Londres à Greenwich, un croissant de

perles au front, dans une barque enguirlandée de lumières, précédée et suivie de musiques ; qu'allongeant derrière elle un éclatant sillage de gardes nobles, de mousquetaires, d'écuyers, de pages et de porte-flambeaux, elle aille applaudir le *Soliman et Persade* d'un Dennery du temps ou l'*Aiguille de ma commère Gurton* d'un Sardou de l'époque, dans le cirque-théâtre de Black-Friars, à la porte duquel Shakespeare garde encore les chevaux ; qu'elle soupe en masque à la fameuse taverne de *la Sirène* avec le comédien Tarleton, *qui daube sur tout le monde*, ou qu'elle donne à Windsor un de ces bals où groupes de pierreries et touffes de beautés tourbillonnent avec de tels flamboiements que l'œil s'y trouble et ne distingue plus qui sont les diamants, ni qui sont les femmes, — Dudley est là, toujours là, comme son ombre, l'ombre de la grande Élisabeth ! Celle-ci semble mettre à afficher son amant autant de soin que d'autres prendraient à le cacher. Elle a retourné la maxime : *Si non castè, saltem cautè*. Foin des apparences ! Le « corps de la place » est seul barricadé — et pour cause !

Le favori a des courtisans si nombreux qu'il ne peut les compter. Son orgueil en arrive à des proportions telles, que parfois la reine est obligée de le rappeler à la modestie. « Un gentilhomme de la verge-noire (huissiers du palais portant un petit bâton d'ébène) nommé Bowyer, ayant reçu l'ordre de la reine d'examiner avec soin tous ceux qui se présenteraient pour entrer dans le cabinet, arrêta un capitaine fort bien fait et de la cour de milord Robert, sous prétexte qu'il n'était pas bien connu. Le capitaine, irrité de ce refus et comptant sur le crédit de son patron, fit des menaces à Bowyer et lui dit qu'il pourrait bien le faire casser. Dudley étant survenu et ayant appris le sujet du démêlé, dit publiquement à Bowyer qu'il n'était qu'un coquin et qu'il ne serait pas longtemps de la verge-noire. Dudley ne fut pas plus tôt entré que Bowyer, qui était un homme hardi, le suivit et se jeta aux pieds de la princesse à laquelle il conta l'aventure et lui demanda avec la soumission requise si c'était à milord Robert ou à elle qu'il fallait obéir ? La reine sur cela regardant Dudley : — Je vous ai voulu du bien, milord, dit-elle,

mais je ne veux ici qu'une maîtresse et point de maître, et prenez garde qu'il n'arrive rien à Bowyer, si vous ne voulez pas qu'on vous fasse rendre compte à la rigueur. »

Sur ces entrefaites, Marie Stuart consulte Élisabeth sur le choix d'un époux.

Vous avez vu dans le récit précédent comment la reine d'Angleterre fait mine de lui proposer son favori.

Grand émoi à la cour. Dudley, tout effrayé de ce que sa maîtresse paraisse vouloir se séparer de lui, s'en va quereller Cécil et Bacon qu'il accuse de sa disgrâce. Élisabeth le rassure :

— Je vous ai proposé, dit-elle, mais soyez tranquille, elle vous refusera.

Et elle le fait chancelier de l'université d'Oxford et comte de Leicester, nom et titre que l'histoire lui a conservés et sous lesquels nous le désignerons désormais. Dans le même moment, Charles IX lui envoie le cordon de Saint-Michel.

Melvil raconte :

« La cérémonie de créer comte de Leicester milord Robert se fit à Westminster avec beaucoup de solennité, la reine aidant elle-même à lui mettre les ornements. Il était à genoux devant elle dans un grand sérieux, pendant que la reine ne se pouvait pas empêcher de lui faire cent caresses, tantôt en le pinçant doucement, tantôt en lui passant la main sur la tête et sur l'épaule, quoique l'ambassadeur de France et moi y fussions présens. »

Élisabeth ne s'est point trompée : Marie Stuart lui fait réponse que le nouveau comte de Leicester est d'une naissance trop inférieure pour prétendre à la main de la fille de tant de rois !

La mer passerait dans l'âme d'Élisabeth sans effacer un mot, une syllabe, une lettre de cette phrase terrible. Il existe au monde un être qui méprise Leicester et qui ose le dire ! Une femmelette, une roitelette crache son dédain à la face de l'amant de celle dont Sixte-Quint dira ; « Il n'existe dans le monde que trois *grands hommes*, — Henri IV, Élisabeth et moi ! » Il n'y a que tout le sang de Marie Stuart qui puisse laver un tel refus. Puis, la reine d'Écosse a la taille

élancée, la peau blanche, le pied microscopique. Il est nécessaire qu'elle expie cette injure, et qu'elle s'humilie, et qu'elle demande grâce, et qu'elle ne garde rien de son insultante beauté. Vous vous souvenez de cette parole à Melvil :

— Ah ! elle est plus grande que moi ! Elle l'est donc trop.

La hache du bourreau se chargera de *raccourcir* Marie Stuart.

En attendant, Élisabeth encourage l'industrie, l'agriculture, le commerce, améliore de la façon la plus remarquable le système financier dans ses États, discipline les armées, crée des chantiers et des arsenaux, construit des vaisseaux, fonde des comptoirs. Toutes ces graves occupations ne l'absorbent pas tant qu'elle ne puisse consacrer une bonne partie de la journée à ses chiffons. Avant de faire tomber la tête de Marie Stuart, elle a entrepris de faire tourner celle de son ambassadeur; pour cela, elle va déployer toutes ses coquetteries et toutes ses robes. « Elle avait, écrit Melvil, des habits de chaque pays et elle en prit un tous les jours. A la fin, elle voulut savoir de moi quelle sorte d'ajustement lui allait le mieux; à quoi je répondis qu'à mon avis, c'était la mode italienne, et il sembla que cette réponse ne lui déplaisait pas, car elle aimait fort à faire parade de ses cheveux blonds, en sorte qu'un petit bonnet à l'italienne était ce qui lui plaisait le plus. »

Un soir du mois de juin 1566, ce même Melvil apporte à Londres la nouvelle de l'accouchement de Marie Stuart. Il y a bal à Windsor; Élisabeth figure dans un quadrille avec Leicester; tout à coup, le ministre Cécil se glisse jusqu'à elle et murmure :

— La reine d'Écosse vient de mettre au monde un fils.

A ces mots un sourd rugissement s'échappe de la poitrine de la princesse, son visage pâlit, son œil s'effare, elle chancelle et s'affaisse sur un fauteuil... Un cercle se forme autour d'elle, et Leicester, qui n'a rien entendu, hasarde une question.

— Pardieu ! milord, répond Élisabeth avec impatience, ne savez-vous pas que Marie Stuart est accouchée d'un fils, tandis que moi, je ne suis qu'un tronc stérile, qui mourra sans laisser de rejeton?

Puis, secouant le front, comme pour en faire tomber la colère et la douleur :

— Allons, votre main, poursuit-elle. Cette nouvelle me donne vraiment envie de danser.

Et le bal continue, et le quadrille interrompu est repris et terminé.

Quel secret obstacle empêche donc la reine d'Angleterre de devenir ce qu'elle regrette si furieusement de ne pas être?

Il y a sur ce point plusieurs versions. Nous citerons la plus décente ; encore serons-nous obligés de n'en donner qu'en latin certaines expressions qui, bien que tombées de la plume d'un prélat et de la bouche d'un pape, pourraient effaroucher nos lecteurs :

« Je ne sais pas, dit Amelot de la Houssaye, si tout ce que l'on a écrit des amours ou des amants de la reine Élisabeth est vrai ; mais *vulvâ carebat*, et il est certain que cette même raison qui l'empêchait de se marier, devait l'empêcher d'aimer le déduit. Elle pouvait bien aimer et elle aima en effet ses favoris, mais de la manière qu'elle était faite, elle ne pouvait connaître charnellement aucun homme sans souffrir d'atroces douleurs, ni devenir grosse sans s'exposer inévitablement à perdre la vie dans le travail de l'enfantement. »

III

En mai 1568, à la suite d'événements que nous avons contés plus haut, Marie Stuart, fuyant l'insurrection victorieuse, écrivait à Élisabeth ce double billet en vers et en prose :

« Ma chère sœur,

» Je vous ai assez souvent priée de recevoir mon navire agité en votre port durant la tourmente. Si à ce coup il y trouve port de

salut, j'y jetterai mes ancres pour jamais : autrement la barque est en la garde de Dieu, car elle est prête et calfeutrée pour se défendre en course contre toutes les tourmentes. J'ai pleinement procédé avecques vous, encore fais-je : ne prenez point en mauvaise part si j'écris ainsi, ce n'est point défiance que j'ai de vous, comme il appert, car je me repose du tout sur votre amitié. »

Ce sonnet accompagnait la lettre :

Un seul penser qui me profite et nuit,
Amer et doux, change en mon cœur sans cesse
Entre le doute et l'espoir qui m'oppresse,
Tant que la paix et le repos me fuit.

Donc, chère sœur, si cette carte suit
L'affection de vous voir qui m'oppresse,
C'est que je vis en peine et en tristesse,
Si promptement doux effet ne s'ensuit.

J'ai vu ma nef relâcher par contrainte
En haute mer, proche d'entrer au port,
Et temps serein se convertir en trouble;

Ainsi je suis en soucy et en crainte;
Non pas de vous, mais si souvent à tort
Fortune rompt voille et cordage double !

Élisabeth tressaillit de joie en recevant cette double lettre; depuis huit ans que sa haine allait croissant chaque jour contre Marie Stuart, elle l'avait constamment suivie des yeux, comme une louve une gazelle; enfin, la gazelle venait chercher un refuge dans l'antre de la louve : Élisabeth n'en avait jamais espéré autant ; elle expédia aussitôt l'ordre au shérif du Cumberland de faire savoir à Marie Stuart qu'elle était prête à la recevoir. Un matin, on entendit sonner du cor sur le rivage ; c'était l'envoyé de la reine Élisabeth qui venait chercher la reine Marie Stuart.

Alors il y eut de grandes instances autour de la fugitive, pour qu'elle ne se fiât point à une rivale de puissance, de gloire et de beauté; mais la pauvre reine dépossédée était pleine de confiance dans celle qu'elle appelait sa bonne sœur, et croyait qu'elle allait, libre et exempte de soins, occuper à la cour d'Élisabeth la place due à son rang et à ses malheurs : elle persista donc, malgré tout ce qu'on put lui dire, et se mit en route avec une petite suite; arrivée au bord du golfe de Solway, elle y trouva le gardien des frontières anglaises : c'était un gentilhomme nommé Lawther, qui la reçut avec les plus grands égards, mais qui lui signifia qu'il ne pouvait permettre qu'à trois de ses femmes de l'accompagner; Marie Seyton réclama aussitôt son privilége... La reine lui tendit la main.

— Hélas ! mignonne, lui dit-elle, ce devrait cependant bien être le tour d'une autre, et tu as déjà assez souffert pour moi et avec moi.

Mais Marie, sans pouvoir répondre, se cramponna à sa main, faisant de la tête signe que rien au monde ne pourrait la séparer de sa maîtresse.

Alors tous ceux qui accompagnaient la reine renouvelèrent leurs instances pour qu'elle ne persistât point dans cette fatale résolution, et comme elle était déjà au tiers de la planche qui conduisait à la chaloupe, le prieur de Dundrennan entra jusqu'aux genoux dans l'eau pour essayer de la retenir ; mais tout fut inutile : la reine avait pris sa résolution. En ce moment Lawther s'approcha d'elle.

— Madame, lui dit-il, recevez de nouveau mes regrets de ce que je ne puis offrir une réception cordiale en Angleterre à tous ceux qui voudraient vous y suivre ; mais notre reine nous a donné des ordres positifs, et il est de notre devoir de les exécuter. M'est-il permis de faire observer à Votre Majesté que la marée est favorable ?

— Des ordres positifs ! s'écria le prieur ; vous l'entendez, madame ? Oh ! vous êtes perdue si vous quittez ce rivage ! Arrière, pendant qu'il en est temps encore ! arrière, madame, au nom du ciel ! A moi ! sires chevaliers, à moi ! ajouta-t il en se retournant vers les seigneurs qui avaient accompagné Marie Stuart ; ne permettez pas que votre reine vous abandonne, et vous fallût-il lutter

à la fois contre elle et contre les Anglais, retenez-la, messeigneurs, au nom du ciel! retenez-la!

— Que signifie cette violence, sire prêtre? dit le gardien des frontières; je suis venu ici sur la demande expresse de votre reine; elle est libre de retourner vers vous, et il n'y a pas besoin de recourir à la force pour cela.

Puis s'adressant à la reine:

— Madame, lui dit il, de votre pleine et entière volonté, vous convient-il de me suivre en Angleterre? Répondez, je vous en supplie, car il est important à mon honneur que le monde sache que vous m'avez suivi librement.

— Monsieur, répondit Marie Stuart, je vous demande pardon, au nom de ce digne serviteur de Dieu et de sa reine, de ce qu'il a pu dire d'offensant pour vous. C'est librement que je quitte l'Écosse et que je me remets entre vos mains, dans la confiance où je suis que je serai maîtresse ou de rester en Angleterre près de ma royale sœur, ou de retourner en France, près de mes dignes parents.

Ensuite se retournant vers le prêtre:

— Votre bénédiction, mon père, et que Dieu vous protége.

— Hélas! hélas! murmura l'abbé en obéissant à la reine, ce n'est pas nous qui avons besoin de la protection de Dieu, mais bien vous, ma fille. Puisse la bénédiction d'un pauvre prêtre écarter de votre tête royale les malheurs que je prévois.

Alors la reine tendit la main au shérif, qui la conduisit dans l'esquif, suivie de Marie Seyton et de deux autres femmes seulement. Aussitôt les voiles furent déployées, et le petit bâtiment commença de s'éloigner des rivages du Galloway, pour s'avancer dans le Cumberland. Tant qu'on put l'apercevoir, ceux qui avaient accompagné la reine demeurèrent sur la plage, lui faisant des signes d'adieu, que, debout sur la poupe de la nef qui l'emmenait, elle leur rendait avec son mouchoir. Enfin, la barque disparut, et tous éclatèrent en plaintes ou en sanglots. Ils avaient raison, car les pressentiments du bon prieur de Dundrennan n'étaient que trop vrais, et c'était la dernière fois qu'ils avaient vu Marie Stuart.

En arrivant sur les côtes d'Angleterre, la reine d'Écosse trouva des messagers d'Élisabeth chargés de lui exprimer de sa part tout le regret que leur maîtresse éprouvait de ne pouvoir ni l'admettre en sa présence, ni lui faire l'accueil affectueux auquel la portait son cœur. Mais il était essentiel, ajoutèrent-ils, qu'auparavant la reine se justifiât de la mort de Darnley, dont la famille, étant sujette de la reine d'Angleterre, avait droit à sa protection et à sa justice.

Marie Stuart était si aveuglée, qu'elle ne vit point le piége, et offrit aussitôt de prouver son innocence à la satisfaction de sa sœur Élisabeth ; mais à peine celle-ci eut-elle entre les mains la lettre de Marie Stuart, que d'arbitre, elle se fit juge, et nommant des commissaires pour entendre les parties, somma Murray de comparaître et de venir accuser sa sœur. Murray, qui connaissait les intentions secrètes d'Élisabeth à l'égard de sa rivale, n'hésita point un instant. Il arriva en Angleterre porteur de la cassette qui contenait les trois lettres que nous avons rapportées, des vers et quelques autres documents qui prouvaient que la reine avait non seulement été la maîtresse de Bothwell du vivant de Darnley, mais encore qu'elle avait eu connaissance de l'assassinat de son mari. De leur côté, lord Herris et l'évêque de Ross, avocats de la reine, soutinrent que ces lettres avaient été supposées, que l'écriture en était contrefaite, et demandèrent, pour vérifier ce fait, des experts qu'ils ne purent obtenir ; de sorte que cette grande contestation resta pendante pour les siècles à venir, et que rien encore, à cette heure, n'est résolu affirmativement sur ce sujet, par les savants ni par les historiens

Après cinq mois d'enquête, la reine d'Angleterre fit savoir aux parties que, n'ayant, par cette procédure, rien pu découvrir contre l'honneur de l'accusateur ni de l'accusée, toutes choses resteraient dans le même état jusqu'à ce que l'un ou l'autre pût lui fournir de nouvelles preuves.

Cette décision étrange permettait à Élisabeth de ne point lâcher sa prisonnière ; mais qu'allait-on faire de celle-ci? La reine s'en ouvrit à Leicester. Le favori pratiquait l'empoisonnement sous les deux espèces : les théories perverses qui gangrènent les âmes et les

venins subtils qui foudroient les corps. Il conseilla nettement à sa royale maîtresse d'envoyer sa rivale rejoindre ses ancêtres au moyen de substances dont il garantissait l'action prompte et mystérieuse; mais Élisabeth voulait un jugement public qui flétrît la fille de Jacques V avant de la tuer; elle repoussa donc cet expédient.

Leicester dépêcha alors au secrétaire d'État Walsingham un théologien chargé de le convaincre de la nécessité et de la légitimité de ce crime; Walsingham ne péchait pas par excès d'honnêteté; il était, en outre, l'ennemi particulier de la reine d'Écosse; néanmoins il rejeta avec horreur la proposition du favori. Celui-ci ne se découragea pas pour cela : il expédia son théologien à sir Amyas Paulett, lequel commandait au château de Sheffield où Marie était détenue, avec mission de lui faire comprendre quel service ce serait rendre à Élisabeth que d'abréger l'existence de celle qui, déjà condamnée dans la pensée de sa rivale, tardait tant à mourir. Mais sir Amyas, tout grossier et tout dur qu'il fût vis-à-vis de sa prisonnière, déclara à l'envoyé de Leicester que, tant qu'elle serait chez lui, elle n'aurait rien à craindre du poison ni du poignard, attendu qu'il goûterait tous les mets qui lui seraient servis et que nul ne l'approcherait qu'en sa présence. Le brave gouverneur se conduisit mieux encore : quelques affidés du favori ayant pénétré à Sheffield dans l'intention d'assassiner Marie, il les fit arrêter et jeter dehors avec menace de pendaison s'ils s'aventuraient jamais à l'ombre des murailles du château. Décidément milord Robert n'avait pas de chance : il tombait sur des diplomates scrupuleux et sur des geôliers incorruptibles!

En ce temps-là, Thomas, duc de Norfolk, se prit de compassion pour la reine d'Écosse. Thomas, duc de Norfolk, était un grand seigneur très-estimé en Angleterre et sur le continent, en raison de sa magnificence, de sa loyauté et de son courage, trois qualités pour lesquelles le favori, naturellement avare, cauteleux et poltron, ne pouvait le souffrir. Le duc écrivit à Marie Stuart et lui proposa de l'enlever de Sheffield, de l'épouser ensuite et de lui rendre la couronne. La prisonnière accepta avec joie et répondit à Norfolk une

lettre pleine d'effusion et de reconnaissance, dans laquelle elle l'appelait *son fiancé* et *son sauveur*. Le soir de son arrivée à Londres, le messager porteur de cette lettre rencontra, en se rendant chez le duc, un capitaine de la cour de Leicester qui le coudoya fort insolemment, quoique la rue fût large et le passage libre. Ce messager était Français : il mit flamberge au vent, l'autre l'imita ; mais, au même instant, quatre ou cinq bandits sortirent d'une taverne et se joignirent au capitaine. Quelques minutes après, le Français roulait sur le pavé, la poitrine trouée de coups de rapière, et la lettre de Marie Stuart était triomphalement apportée à Leicester qui la faisait aussitôt passer à Élisabeth. — Le lendemain, Norfolk fut arrêté, jugé, condamné et exécuté. — Tout le royaume pleura sa mort et une haine violente contre le favori commença à fermenter dans les rangs de la noblesse, de la bourgeoisie et du peuple.

Plusieurs années après, Walsingham, qui avait pour maxime : *Il n'est jamais trop tôt pour savoir ce qui se passe*, reçut, par Pelly, l'un de ses espions, avis qu'un jeune gentilhomme catholique, nommé Babington, avait, de concert avec un prêtre appelé Savage et dix de ses amis, formé le projet de poignarder Élisabeth et de placer Marie Stuart sur le trône d'Angleterre. Le secrétaire d'État en parla immédiatement à Leicester.

— Laissez-le faire, s'empressa de répondre celui-ci ; on les prendra au dernier moment, la reine sera furieuse et nous pourrons enfin nous débarrasser de celle qui m'a humilié d'un si insolent refus.

On voit que milord Robert n'avait pas perdu la mémoire.

Les conjurés furent, en effet, arrêtés la veille du jour fixé pour l'exécution du complot.

Ce fut une grande joie pour Élisabeth que cette tentative imprudente et désespérée, qui, d'après le texte de la loi, mettait enfin les jours de sa rivale entre ses mains. Des ordres furent aussitôt donnés à sir Amyas Paulett de se saisir des papiers de la prisonnière et de la transporter au château de Fotheringay. Le geôlier, alors, feignant de se relâcher de sa sévérité ordinaire, offrit à Marie

Stuart, sous prétexte du besoin qu'elle avait de prendre l'air, de faire une promenade à cheval. La pauvre captive, qui, depuis trois ans, n'avait vu la campagne qu'à travers les barreaux de sa prison, accepta avec joie, et sortit entre deux gardes, montée, pour plus grande sûreté, sur un cheval dont les jambes étaient entravées. Ces deux gardes la conduisirent au château de Fotheringay, sa nouvelle demeure, où elle trouva l'appartement qu'elle devait habiter déjà tout tendu de noir. Marie Stuart venait d'entrer vivante dans son tombeau. Quant à Babington et à ses complices, ils avaient été exécutés.

En même temps, Élisabeth enjoignait à une commission extraordinaire de quarante commissaires de se réunir et de procéder sans relâche au procès de la reine d'Écosse. Les commissaires arrivèrent à Fotheringay le 14 octobre 1586 et commencèrent aussitôt l'instruction. Mais Marie nia avec véhémence toute participation au complot de Babington et soutint avec énergie qu'elle n'avait jamais fait quoi que ce fût au préjudice de la reine d'Angleterre. Dénégations et protestations ne furent point écoutées.

Cependant M. de Châteauneuf, ambassadeur de France à Londres, voyait les choses de trop près pour se tromper à leur marche : en conséquence, au premier bruit qui lui revint de la mise en jugement de Marie Stuart, il en informa Henri III. Celui-ci dépêcha à Londres M. de Bellièvre, qui, accompagné de M. de Châteauneuf, se rendit à Richmond et harangua la reine.

« Élisabeth répondit non-seulement dans la même langue française, mais dans le plus beau langage qui se parlât à cette époque, et, se laissant emporter à la passion, remontra aux envoyés de son frère Henri que la reine d'Écosse l'avait toujours poursuivie, et que c'était la troisième fois qu'elle avait voulu attenter à sa vie par une infinité de moyens ; ce qu'elle avait déjà trop supporté et avec trop de patience, mais que jamais chose ne l'avait si profondément blessée au cœur que la dernière conspiration ; cet événement, ajouta-t-elle avec tristesse, lui ayant plus fait pousser de soupirs et verser de larmes que la perte de tous ses parents, d'autant plus que la reine d'Écosse était sa proche parente à elle-même et touchait au

roi de France; et comme, dans leurs remontrances, messeigneurs de Châteauneuf et de Bellièvre lui avaient mis en avant plusieurs exemples tirés des histoires, elle reprit, pour leur répondre à cette occasion, le ton pédant qui lui était habituel, et leur dit qu'elle avait beaucoup vu et lu de livres en sa vie, et plus que mille autres de son sexe et de sa qualité n'avaient coutume de faire, mais qu'elle n'avait jamais trouvé en eux un seul exemple d'un acte pareil à celui qu'on avait projeté sur elle, acte poursuivi par une parente, que le roi son frère ne pouvait et ne devait pas soutenir en sa méchanceté, quand c'était au contraire un devoir à lui de hâter la punition qui était une justice: puis, elle ajouta, s'adressant particulièrement à M. de Bellièvre et en redescendant des hauteurs de son orgueil à un visage gracieux, qu'elle avait grand regret qu'il ne lui fût pas député pour une meilleure occasion ; que dans quelques jours elle ferait réponse au roi Henri, son frère, de la santé duquel elle s'inquiéta avec sollicitude, ainsi que de celle de la reine mère, qui devait éprouver une si grande fatigue de la peine qu'elle prenait à remettre la paix dans le royaume de son fils; et alors, sans vouloir en plus entendre, elle se retira dans sa chambre.

» Les envoyés revinrent à Londres où ils attendirent la réponse promise; mais, tandis qu'ils l'attendaient sans qu'elle arrivât, ils apprirent sourdement l'arrêt de mort rendu contre la reine Marie, ce qui les détermina à retourner à Richmond pour faire de nouvelles remontrances à la reine d'Angleterre. Après deux ou trois voyages infructueux, ils furent enfin, le 15 décembre, admis pour la seconde fois en sa présence royale.

» La reine ne nia point que l'arrêt eût été rendu, et comme il était facile de voir qu'elle ne comptait pas en cette circonstance user du droit de grâce, M. de Bellièvre, jugeant qu'il n'y avait rien à faire, réclama un sauf-conduit pour retourner près de son roi : Élisabeth le lui promit sous deux ou trois jours.

» Le mardi suivant, 17 du même mois de décembre, le parlement, ainsi que les principaux seigneurs, furent convoqués au palais de Westminster, et là, en pleine audience et devant tous, fut pro-

clamée et prononcée la sentence de mort contre Marie Stuart ; puis, cette même sentence, avec un grand apparcil et une grande solennité, fut lue sur les places et dans les carrefours de la ville de Londres, d'où elle se répandit par tout le royaume ; et sur cette proclamation, les cloches sonnèrent pendant vingt-quatre heures, tandis que les ordres les plus sévères étaient donnés à chacun des habitants d'allumer des feux de joie devant leur maison, comme on a coutume de faire en France, la veille de la Saint-Jean-Baptiste. »

Les ambassadeurs français ne se rebutèrent point : ils sollicitèrent une nouvelle audience et furent admis de nouveau, le 6 janvier, en présence d'Élisabeth. Alors M. de Bellièvre recommença de lui adresser avec respect, mais en même temps avec fermeté, les remontrances de son maître. La reine les entendit d'un air d'impatience et en se tourmentant fort sur son fauteuil ; enfin, ne pouvant plus se contenir, elle éclata, et se levant toute rougissante de colère :

— M. de Bellièvre, dit-elle, avez-vous bien charge du roi, mon frère, de me tenir un pareil langage ?

— Oui, madame, répondit en s'inclinant M. de Bellièvre, j'en ai le commandement exprès.

— Et vous avez ce commandement écrit de sa main ? continua Élisabeth.

— Oui, madame, reprit l'ambassadeur avec le même calme.

— Eh bien ! s'écria Élisabeth, sans plus garder de mesure, je vous demande copie de cette lettre, signée de votre propre main, et songez que vous répondrez de chaque mot que vous y aurez ôté ou ajouté.

— Madame, répondit M. de Bellièvre, ce n'est point le propre des rois de France, ni de leurs agents, de falsifier ni lettres ni écrits ; vous aurez donc dès demain matin les copies que vous demandez, et je vous réponds sur mon honneur de leur exactitude.

— Assez, monsieur, assez ! dit la reine ; et faisant un signe à tous ceux qui étaient dans la salle de sortir, elle demeura près d'une heure avec MM. de Châteauneuf et de Bellièvre. Nul ne sait ce qui se passa dans cette entrevue, sinon que la reine s'engagea à envoyer un ambassadeur au roi de France, lequel, promit-elle, serait de retour à Paris, sinon avant, au moins en même temps que M. de Bellièvre, et serait porteur de sa résolution suprême sur les affaires de la reine d'Écosse : alors Élisabeth se retira en faisant comprendre aux envoyés français que toute tentative nouvelle qu'ils feraient pour la revoir serait inutile.

Le 13 janvier, les ambassadeurs reçurent leurs passe-ports et, en même temps, l'avis qu'un navire de la reine les attendait à Douvres.

A peine furent-ils partis, qu'Élisabeth expédia son secrétaire Davison à sir Amyas Paulett. Il était chargé de le sonder de nouveau à l'égard de la prisonnière ; effrayée malgré elle d'une exécution publique, la reine s'était ralliée aux idées d'empoisonnement ou d'assassinat émises par Leicester ; mais sir Amyas Paulett déclara qu'il ne laisserait entrer personne près de Marie que le bourreau, et encore faudrait-il qu'il fût porteur d'un *warrant* parfaitement en règle. Davison rapporta cette réponse à Élisabeth, qui, en l'écoutant, frappa plusieurs fois du pied, et lorsqu'il eut fini, s'écria :

— Par la mordieu ! voilà un scrupuleux drôle qui fait sonner sans cesse sa fidélité et n'en sait pas donner une preuve !

Alors il fallut bien qu'Élisabeth se décidât ; elle demanda le *warrant* à Davison, qui le lui présenta, et, oubliant qu'elle était fille d'une reine qui était morte sur l'échafaud, elle le signa sans laisser paraître aucune émotion ; puis, y ayant fait apposer le grand sceau d'Angleterre :

— Allez, dit-elle en riant, annoncer à Walsingham que tout est fini pour la reine Marie ; mais dites-lui cela avec des ménagements, car, comme il est malade, j'aurais peur qu'il n'en mourût de saisissement.

La plaisanterie était d'autant plus atroce, que Walsingham était connu pour l'ennemi le plus acharné de la reine d'Écosse.

Nous avons indiqué, dans la première partie de ce livre, comment la sentence reçut son accomplissement, le 18 février 1587, dans la grande salle du château de Fotheringay.

« Une heure après la mort de Marie Stuart, Henry Talbot, qui y avait assisté, partit à franc étrier pour Londres, portant à la reine la relation de la mort de sa rivale ; mais, aux premières lignes qu'elle lut, Élisabeth, fidèle à son caractère, poussa de grands cris de douleur et d'indignation, disant qu'on avait mal compris ses ordres et qu'on s'était trop hâté, et que tout cela était la faute du secrétaire d'État Davison, à qui elle avait donné le *warrant* pour le conserver jusqu'à ce qu'elle eût pris une résolution, et non pour l'envoyer à Fotheringay. En conséquence, Davison fut envoyé à la Tour et condamné à une amende de dix mille livres sterling, comme ayant surpris la religion de la reine. » Cependant, au milieu de cette douleur, un embargo est mis sur tous les vaisseaux qui se trouvent dans les différents ports du royaume, afin que la nouvelle de cette mort n'arrive à l'étranger, et surtout en France, que par des émissaires habiles, qui puissent donner à l'exécution les couleurs les moins défavorables pour Élisabeth. En même temps les scandaleuses fêtes populaires qui ont signalé la lecture de l'arrêt célèbrent la nouvelle de l'exécution. Londres s'illumine, des feux de joie s'allument devant les portes, et l'enthousiasme est tel, que l'on force l'ambassade française et qu'on y va prendre du bois pour ranimer les bûchers lorsqu'ils commencent à s'éteindre.

Consterné de cet événement, M. de Châteauneuf était encore renfermé à l'ambassade lorsqu'il reçut, quinze jours après, une invitation d'Élisabeth de la venir voir à la maison de plaisance de l'archevêque de Cantorbéry. M. de Châteauneuf s'y rendit avec l'intention bien positive de ne pas lui dire un mot de ce qui s'était passé ; mais dès qu'elle l'aperçut, Élisabeth, vêtue de noir, se leva, alla à lui, et, le comblant de prévenances, lui dit qu'elle était prête à mettre toutes les forces de son royaume à la disposition de Henri III pour l'aider à triompher de la Ligue. Châteauneuf reçut

toutes ces offres d'un visage froid et sévère, sans dire, ainsi qu'il se l'était promis, un seul mot de l'événement qui les avait habillés, la reine et lui, de deuil. Mais, le prenant par la main, elle le tira à l'écart, et là avec de grands soupirs :

— Ah ! monsieur, lui dit-elle, depuis que je ne vous ai vu, il m'est arrivé le plus grand malheur qui puisse m'advenir ; je veux parler de la mort de ma bonne sœur, la reine d'Écosse, de laquelle je jure par Dieu lui-même, mon âme et salut, que je suis parfaitement innocente. J'avais signé l'ordre, c'est vrai ; mais les gens de mon conseil m'ont fait un tour dont je ne me puis apaiser ; et je jure Dieu que, si ce n'était le long temps qu'ils me font service, je leur ferais trancher la tête. J'ai un corps de femme, monsieur ; mais dans ce corps de femme il y a un cœur d'homme.

Châteauneuf s'inclina sans répondre ; mais sa lettre à Henri III et la réponse de celui-ci prouvent que ni l'un ni l'autre ne fut un instant dupe du Tibère féminin.

IV

Nous croyons vous avoir suffisamment démontré, par le rôle qu'il joua dans ce sinistre épisode, combien milord comte de Leicester incarne peu l'idéal de *chevalerie* dans lequel les Élisabeth bourgeoises d'aujourd'hui ont confit sa mémoire.

Après la comédie des passions, le drame des intérêts.

Leicester avait été marié deux fois.

On ignore le nom de sa première femme ; on ne sait pas davantage de quelle façon elle disparut. *Cherchez à qui le crime profite*, dit un vieil axiome de droit.

En 1572, le favori avait épousé en secondes noces lady Douglas-

Howard, baronne de Sheffield. Celle-ci possédait une immense fortune, mais elle n'était plus jeune et n'était point jolie; aussi la reine avait-elle fermé les yeux sur cette union. Du reste, au bout de quelques mois de mariage, la nouvelle comtesse avait été saisie d'une maladie étrange : ses cheveux, ses dents, ses ongles étaient tombés, son corps s'était horriblement amaigri, et elle était devenue si faible qu'à peine pouvait-elle se remuer, parler ou respirer. Dans ces circonstances, Leicester s'empressa de la répudier; mais, en renvoyant la femme, il garda la fortune. Lady Douglas ne lui réclama rien. Le divorce prononcé, la santé lui était revenue peu à peu, et elle s'estimait heureuse de n'avoir perdu que ses biens là où elle aurait pu laisser la vie.

Vers la même époque, un gentilhomme rivalisait, à Londres, de succès avec le favori; on le nommait Gautier Dévereux, comte d'Essex. Comme Leicester, c'était un beau cavalier et un beau diseur, très-couru des dames et fort prisé d'Élisabeth, laquelle se délectait souvent de sa gaieté, de sa franchise et de son esprit. Le favori le détestait et le craignait, mais il lui eût été difficile de le *supprimer* violemment. Gautier était, en effet, d'une loyauté et d'une bravoure à toute épreuve; l'argent ne tenait pas plus dans sa bourse que son épée dans le fourreau; ses partisans étaient aussi nombreux dans la Cité qu'à Windsor, et sa conduite marchait tellement au grand jour qu'elle défiait toute accusation, toute calomnie, toute méfiance.

En 1565, il avait épousé une jeune fille qu'il aimait et dont il était aimé, miss Flammy Knowles [1]. Celle-ci possédait un teint d'une blancheur éblouissante, encore relevée par le noir décidé de ses cheveux, de grands yeux bleus coquettement suppliants, un nez d'une coupe délicatement aquiline, et une bouche dont la forme, la fraîcheur et le coloris n'avaient rien de comparable; en outre, « sa

[1] Certains historiens l'appellent *Lettice* Knowles. Nous lui avons conservé le nom que lui donne Audrey, qui nous a fourni tous les détails de cet épisode.

taille répondait à son visage, les grâces semblaient diriger ses regards et ses mouvements, et ses mains, ses bras, son maintien, sa démarche ne laissaient rien à désirer pour avoir la charmante image d'une personne accomplie. »

Le jour où son mari la présenta à la cour, Leicester se sentit envahi par une âpre et immense envie de posséder cette femme ; seulement, maître de ses sensations et devinant que l'œil de la reine pesait sur lui, il enfouit au plus profond de son cerveau et de sa poitrine les bouillonnements de sa pensée et les élancements de son cœur. Cependant, avant la fin de cette première entrevue, il avait décidé, dans son immuable volonté, que cette splendide créature lui appartiendrait.

Quelque temps après, un sommelier, appelé Sam Burton, fut chassé par milord Robert et sollicita du comte d'Essex la faveur d'entrer dans sa maison ; ce dernier y consentit. Étant parti pour l'Irlande et ayant emmené avec lui ce sommelier, un jour qu'à Dublin il venait de monter à cheval pour passer en revue les troupes qui se trouvaient sous son commandement, il demanda un verre de malvoisie ; Burton lui apporta ce verre ; mais à peine le comte l'eut-il effleuré de ses lèvres qu'il ferma les yeux, poussa un grand soupir et glissa, évanoui, au bas de sa monture. Des valets accoururent et le transportèrent sur son lit ; il y expira au bout d'une heure, sans avoir repris connaissance.

Cette mort causa dans Londres une vive émotion ; néanmoins, Burton ne fut point inquiété ; il était rentré au service du favori, et celui-ci le couvrait de son tout-puissant patronage.

La jeune veuve, en deuil, se retira dans ses domaines. Aussitôt Leicester réclama un congé qui, disait-il, lui était nécessaire pour régler les affaires de l'université d'Oxford. La reine, sans se douter de rien, accéda à sa requête, et le favori quitta la cour ; mais il ne fit que passer à Oxford, et se rendit chez l'un de ses familiers, dont le château avoisinait celui de la belle Flammy. L'amant d'Élisabeth était plein de ressources et de séductions. Ne l'avait-on pas vu, à Londres, jeter aux yeux des plus farouches puritains

la poudre de son hypocrisie? Reçu chez la comtesse, il commença par pleurer avec elle et sut si bien pétrir de ses propres larmes la douleur de la pauvre femme, qu'il en forma pour lui-même un attachement sans bornes. Les regrets combattus pied à pied, les souvenirs délogés peu à peu, il installa à la place le magnétisme de sa personne. On se consola, on l'aima, on l'agréa. Mais, cette fois, il ne fallait pas songer à demander le consentement de la reine : lady Essex avait trop de jeunesse et de beauté pour qu'Élisabeth lui cédât son mignon sans ombrage.

Le mariage se fit secrètement, et Leicester cacha sa lune de miel dans son château de Kénilworth.

En ce temps-là, le duc d'Anjou sollicitait la main de la reine.

Celle-ci temporisait, suivant son habitude. Un jour, le cardinal de Châtillon, ambassadeur du duc, la somma de lui donner une réponse décisive, et, comme elle remettait cette réponse au retour du favori :

— Eh! madame, dit le prélat, milord comte se trouve trop bien où il est pour songer à revenir de si tôt, et Votre Majesté prend, ce me semble, beaucoup de souci d'un homme qui ne le mérite guère, étant en ce moment occupé de rire d'elle avec une autre.

Élisabeth ne fit qu'un bond de son fauteuil au cardinal, et, secouant M. de Châtillon avec violence :

— Monseigneur, s'écria-t-elle, voilà des paroles que vous allez m'expliquer sur l'heure, ou, par ma mère! tout Français, tout ambassadeur, tout prêtre que vous soyez, vous ne sortirez pas vivant d'ici!

Le prélat apprit alors à la reine le mariage de Leicester, qu'il avait découvert par ses espions.

A l'instant, le capitaine des gardes partit pour Kénilworth avec l'ordre d'arrêter le favori.

Élisabeth l'attendit à la Tour. Quand il y arriva :

— Milord, lui dit-elle, je vous ai souvent répété : — Prenez garde à l'oreiller sur lequel vous posez votre tête!... Vous avez eu tort de ne pas suivre mon conseil.

— En quoi suis-je coupable? balbutia Leicester, effaré devant cet ouragan de colère.

— On assure, poursuivit Élisabeth, que vous vous êtes marié, là-bas, je ne sais où, dans vos terres, sans me consulter, moi, la reine! moi qui vous ai pris, gentillâtre inconnu et fils de rebelle, pour vous porter si haut que la justice du royaume ne saurait même vous atteindre! moi, à qui vous devez deux fois fidélité comme sujet et comme amant! — Est-ce vrai?

— C'est faux!

— Des preuves! milord, des preuves! Vous n'avez pas pensé que je vous croirais sans preuves, n'est-ce pas?

Leicester appela à lui tout son infernal génie d'intrigue.

— Madame, répondit-il, depuis un mois je prépare, à Kénilworth, des fêtes dignes d'être offertes à Votre Majesté; tout sera prêt dans trois jours. Daignez accepter mon hospitalité; alors je confondrai mes ennemis, et je vous donnerai cette preuve que vous exigez de moi, que je n'ai jamais cessé d'être le sujet le plus humble, le plus reconnaissant et le plus dévoué de ma reine.

— Soit, fit Élisabeth, vous avez trois jours; mais ayez soin que la preuve dont vous parlez me suffise, sinon, comte, je jure Dieu que je me souviendrai que la hache n'est pas encore émoussée, qui a décapité deux traîtres, Edmond de Northumberland, votre aïeul, et votre père, Jean Dudley.

Le surlendemain, la pluie tombait fine et perçante; l'air était glacial et le ciel, gris. C'était une des journées d'automne, brumeuses et maladives, où un vent de cimetière passe à travers les airs de la porte fermée et les fissures des fenêtres closes. Au château de Kénilworth, dans sa chambre à coucher, en face du foyer, Flammy était assise, triste et silencieuse: l'avant-veille, on était venu chercher Leicester de la part de la reine, et Leicester ne revenait pas. Or, si peu qu'elle eût vécu à la cour, la veuve du comte d'Essex n'ignorait pas combien la fille d'Henri VIII avait hérité de la férocité en amour de son père, et elle tremblait, la pauvre femme, car elle

avait reporté sur Robert les trésors d'affection autrefois voués par elle à Gautier. — Hâtons-nous d'ajouter que, dans son âme hermine aucun soupçon n'avait pu se glisser de la part que son second mari avait prise à la mort du premier. — Elle était donc là, front pâle et cœur saignant; elle oubliait que les menaces de la colère royale grondaient au-dessus d'elle, pour ne songer qu'à cette tête chérie qu'une jalousie impitoyable allait peut-être jeter en présent au bourreau... — Depuis le départ du maître, la vie semblait s'être arrêtée dans le château. Au delà des murailles, les lande allongeaient leurs pentes mornes et désolées, bosselées çà et là d'une pierre druidique ou d'une touffe d'ajoncs maigres. Tout à coup, des cloches se mirent à parler : elles disaient le glas des trépassés.

La comtesse se leva et alla à la fenêtre.

Des valets s'occupaient à draper de tentures noires le porche de la chapelle. Celle-ci s'éclairait de lueurs funèbres; à travers le vitrail enluminé, on voyait la flamme des cierges vaciller autour d'un riche catafalque.

D'autres valets passèrent, portant un cercueil.

Une terreur indicible s'abattit sur la jeune femme; elle se cramponna à un rideau pour ne pas tomber, et cette question monta de sa poitrine à ses lèvres :

— Qui donc est mort?

— Je vais vous l'apprendre, répondit une voix.

Leicester venait d'entrer.

Flammy courut à lui, les bras ouverts; mais le comte, la repoussant du geste vers la fenêtre :

—Vous demandez, reprit-il, pour qui sont faits tous ces préparatifs? N'avez-vous donc pas remarqué le double écusson qui les décore? Voyez, madame, regardez : il y a là Essex et Leicester. Dites-moi maintenant qui a le droit ici d'accoler dans son deuil le blason de l'un aux armes de l'autre, sinon la veuve du premier et l'épouse du second?

— Oh! s'écria la comtesse, la reine sait tout, et vous allez me tuer!

— La reine sait tout, en effet; elle sera ici demain soir et quiconque chercherait du regard à sa suite, serait certain d'y apercevoir le bourreau. Or, j'ai résolu de prévenir le bourreau.

— Et vous voulez que nous mourrions ensemble? O mon cher lord, je le veux aussi; avec vous, je mourrai non-seulement sans regrets, non-seulement sans remords, mais avec joie, avec bonheur, avec ravissement!

Leicester secoua la tête négativement.

— Vous ne m'avez pas compris, poursuivit-il. Certes je vous ai bien aimée; le malheur arrivé au feu comte d'Essex en fait foi. Mais ce qu'un homme de ma trempe aime par-dessus toute chose, c'est lui-même; c'est le vertige du rang, de la fortune, de la puissance; c'est l'envie de toute une cour, la crainte de tout un peuple, l'attention de tout un monde, la royauté sur une reine enfin! Je ne me sens ni assez résigné, ni assez fort, ni assez amoureux pour quitter tout cela. Pour vous posséder, je n'ai pas reculé devant ce que Bacon appelle un *crime* et Machiavel une *entreprise* : Gautier Déveреux a été empoisonné par mon ordre. Jugez si j'hésiterai en face de quoi que ce soit, aujourd'hui qu'il s'agit de ma propre personne.

La jeune femme tomba à genoux en murmurant :

— Mon Dieu, pardonnez-lui! Mon Dieu, pardonnez-moi!

Le favori tira de son pourpoint un flacon dont il vida le contenu dans une coupe; il reprit ensuite :

— Rassurez-vous : ce flacon ne renferme qu'un narcotique puissant qui va vous endormir d'un sommeil si profond, si semblable à la mort, que l'œil du plus habile médecin s'y tromperait et que tous ceux qui vous verront tout à l'heure, étendue blanche et froide sur le lit funéraire, se signeront comme devant un cadavre. — Demain, quand Élisabeth arrivera, elle se heurtera à un cercueil; ce cercueil, elle le regardera descendre dans le caveau de mes ancêtres; puis, elle s'imaginera que le marbre et le bronze lui gardent sa rivale jusqu'au jugement dernier. Mais vous vous réveillerez, Flammy; la porte de cette tombe, contre laquelle s'évanouiront la colère, la jalousie, la vengeance, je la rouvrirai, moi, quand la reine sera partie,

et je vous emporterai dans une retraite sûre, que mes soins vous ont préparée, où ma tendresse vous suivra, et où, morte pour le monde entier, vous vivrez pour votre époux, pour votre amant !...

— Mais, demanda froidement la comtesse, qui m'assure que le narcotique de Leicester n'est pas le poison d'Essex? Qui m'assure que le sommeil ne durera pas éternellement? Qui m'assure que la porte du tombeau se rouvrira jamais?

— Il y a deux clefs à ce tombeau, répondit le comte, en voici une; je garde l'autre. D'ailleurs, madame, ajouta-t-il avec un de ces regards qui barrent le chemin à toute espérance, ne tentez pas ma patience, le temps presse, prenez votre parti sans retard; car, si vous ne le prenez pas, c'est moi qui le prendrai pour vous.

La jeune femme regarda son mari en face.

— Donnez-moi donc cette coupe, dit-elle, et, si vous me trompez, que le ciel vous absolve de cette nouvelle *entreprise !*

. . . .

. . . .

La comtesse de Leicester fut inhumée dans la nuit même.

Le lendemain matin, le comte ordonna qu'on lui sellât un cheval et s'en fut au galop jusqu'à l'Océan.

Arrivé aux falaises de Kénilworth qui surplombent la mer de cent vingt pieds, il poussa sa monture jusqu'au sommet le plus escarpé de ces masses granitiques, et, la forçant à se cabrer sur l'abîme, il lança une clef dans l'espace où elle disparut au milieu des tourbillons d'écume...

Puis il revint au château où il avait fait mander des maçons.

Ceux-ci murèrent la porte du caveau.

Leicester assista à la besogne.

Elle finissait, alors que la reine Élisabeth fit irruption dans la chapelle, traînant en laisse le bourreau.

— Madame, lui dit le favori, quand on a affirmé à Votre Majesté que j'étais marié, on lui a menti : je suis veuf.

Les fêtes durèrent quinze jours à Kénilworth.

Le seizième, le cardinal de Châtillon « partit pour l'autre monde » et le sommelier Sam Burton s'embarqua pour le continent.

Il est vrai que cet excellent domestique se fit pendre pour vol à la Rochelle et qu'au pied du gibet, il confessa n'avoir pas été tout à fait étranger au trépas de Son Éminence.

Si vous croyez que nous ayons broyé de l'horreur à plaisir, lisez Audrey, *Annales du Berkshire.*

V

Leicester est alors à l'apogée de la faveur et de la puissance. A son échine se greffe une effroyable queue de spadassins, d'aventuriers, d'astrologues, de nécromanciens, de *toxicologistes*, de juges prévaricateurs, d'espions, de cuisiniers, de proxenètes et de mignons. Tout ce monde suit l'exemple du maître, jargonne à l'italienne, s'habille à la française et se couvre de parfums ; c'est le temps des barbes en éventails, des roses de rubans sur l'oreille, des fraises à trois étages, des pourpoints à busc, des grègues *à bouffants et à bouillons*, des moustaches gommées, des chapeaux en pain de sucre, des bottes coiffées de dentelles et des sonnets sur *don Cupido, monarque des jupons et empereur des hauts-de-chausses.* Quels mets nouveau le favori n'invente-t-il pas, pour rendre sa table plus somptueuse et plus délicate ! Quels plaisir infâmes n'emprunte-t-il pas à l'étranger, pour en épicer ses orgies et celles de sa royale maîtresse ! Toutes ces futilités ne l'empêchent pas de falsifier les testaments des morts, afin d'en hériter, et de faire des procès à ses voisins, afin de s'arrondir des terres à sa bienséance : il corrompt

la loi dans ce pays de la loi ! Sussex le gêne, et Sussex meurt ; Throgmorton le gêne, et Throgmorton meurt, -- ce dernier à sa table, en soupant avec lui, d'une rasade qu'il lui a versée ! Ce faisant, il feint le dévot, et, dupes de ses mômeries, les puritains de Londres osent à peine appeler le feu du ciel sur Sodome-Greenwich et Gomorrhe-Richmond. Bref, il a entre les mains l'épée, le poignard, le poison, les sceaux, la hache, le sceptre ; qui lui résistera ? — La plume.

En 1584, paraît la *République de Leicester*, pamphlet qui dévoile toutes les impudences, toutes les turpitudes, tous les crimes du favori. Devant ce morceau de papier, Élisabeth pâlit sur son trône. Elle se hâte de commander à son conseil privé des lettres justificatives où tous les faits allégués contre son amant sont déclarés faux « non-seulement à la connaissance des signataires, mais encore à la connaissance de la reine. » Mensonges perdus ! L'effet a été foudroyant, le coup est porté, les libelles pleuvent dru, et les cachots se rouvrent, et les potences se relèvent. Sera puni de la prison perpétuelle quiconque aura écrit deux fois, *même sans le publier* : « que personne puisse succéder à la reine autre que la postérité *naturelle* issue de son corps. » Cette affectation de substituer le mot *naturelle* au mot *légitime*, pourrait, en effet, faire supposer que le favori tient en réserve quelque enfant qu'il voudrait porter sur le trône comme *issu* de la reine, au cas où celle-ci viendrait à mourir. — Mais où a-t-on vu que la prison ait jamais découragé l'écrivain ? Malgré la Tour et malgré Tyburn, le pamphlet continue son œuvre, et Leicester, incessamment harcelé, mordu, déchiré par ses piqûres vengeresses, n'a d'autre ressource que de passer dans les Flandres, où il commandera contre Philippe II les forces des Pays-Bas révoltés : peut-être la popularité du général écrasera-t-elle l'impopularité du galantin !

Dans les Flandres malheureusement, milord Robert, qui est un petit homme de guerre, se trouve épée contre épée avec le duc de Parme, qui est un grand capitaine. Il faut voir comme cet Espagnol vous malmène notre Anglais, et comme il vous le bat, et comme il

vous le pourchasse, à Zutphen, à l'Écluse, partout! Avec cela, que les alliés d'Élisabeth commencent à se plaindre ; le favori les gruge, les vole, les pille. Bientôt défaites et murmures prennent une telle proportion, que Leicester est obligé de retourner à Londres ; mais, avant de quitter les Provinces-Unies, ne se fait-il pas frapper une médaille représentant un chien de berger qui abandonne son troupeau, avec cette double devise : *Invitus desero — Non gregem sed ingratos!* Oui certes, c'est avec regret que Leicester quitte les bons Hollandais, mais avec le regret du boucher qui ne peut égorger le mouton, après l'avoir tondu ! — Malgré tout son aveuglement, la reine est sur le point de se fâcher de cette outrecuidance. Il est vrai que Philippe II vient faire diversion à ce courroux. Philippe II veut en finir avec l'Angleterre qui le taquine : il a équipé l'*Armada*.

L'*Armada* est une flotte qui compte trois cent cinquante voiles manœuvrées par neuf mille marins Cette flotte porte soixante-sept mille huit cents soldats.

Pour faire face à ce monstrueux armement, Élisabeth a une dizaine de mille hommes, un journal et son favori.

Le journal est le premier qui paraisse dans le royaume ; il est intitulé *English Mercury* (*le Mercure anglais*.) « Il doit exalter le patriotisme des citoyens et animer les esprits à la défense. »

Quant au favori et à l'armée, la reine les présente l'un à l'autre au camp de Tilbury. « Mon lieutenant général, dit-elle dans une proclamation, tiendra ma place à la tête de mes troupes, et jamais prince n'aura commandé à de plus nobles, à de plus dignes sujets. »

Par bonheur pour l'Angleterre, le coup de vent qui souffle dans la nuit du 2 au 3 septembre emporte l'*Armada* et change ainsi la forme du monde.

Vers la fin de cette même année, Leicester se retira à Cornbury.

On prétend qu'ayant entendu parler de la serviette avec laquelle le jeune dauphin, frère de Charles VIII, s'était essuyé en jouant à la paume, et dont le contact seul lui avait donné la mort, et que le bruit public lui ayant apporté, de l'autre côté du détroit, l'histoire

des gants de senteur de Jeanne d'Albret, le favori alla s'enfermer dans le lieu ordinaire de ses manipulations et de ses expériences pour y combiner des substances dignes de rivaliser avec ces secrets que la tradition nous a légués comme la plus sublime expression de la science toxique.

Il ne sortit pas de Cornbury : atteint tout à coup de vomissements terribles qui le mirent en un instant à l'agonie, il y trépassa le 20 décembre 1558, à l'âge de cinquante-sept ans.

Par un juste retour, les émanations des venins qu'il s'occupait à élaborer lui avaient été fatales et la punition du ciel le frappait par son péché même.

Ainsi, pris dans leur propre poison, avait fini le pape Alexandre VI et devait finir le chevalier de Sainte-Croix, — ces deux chimistes distingués entre lesquels il importait de restituer sa place à milord Robert Dudley, comte de Leicester.

VI

Gautier Dévereux, comte d'Essex, empoisonné à Dublin au bénéfice de Leicester, avait eu de Flammy Knowles, dont vous savez la fin tragique, un fils né le 10 novembre 1567 à Nethewood, dans le Herefordshire, et qui portait le titre et le nom de son père.

Le ministre Cécil, à qui Essex l'avait recommandé, à son départ pour l'Irlande, avait fait élever ce fils à l'université de Cambridge où il s'était distingué par son ardeur au travail et sa solidité de jugement. D'écolier passé maître, d'enfant devenu jeune homme, Robert Dévereux s'était retiré dans ses terres du pays de Galles, annonçant son intention d'y vivre en tête à tête avec la science, loin des plaisirs et de la cour. C'était à cette époque un pâle et mélancolique adolescent, dont le front se penchait chargé de soucis pré-

coces, et dont le regard allait fouillant le passé avec une curiosité sombre. Peut être l'enfant avait-il vu, dans le demi-jour bleuâtre des cloîtres, l'ombre de sa mère glisser vers lui, traînant son linceuil de granit et murmurant de vagues prières ? Peut-être le jeune homme avait-il entendu, dans le silence des heures d'étude, le spectre de son père lui parler de cette voix terrible que prend pour éveiller la vengeance endormie le spectre du vieux roi de Danemark sur la plate-forme du château d'Elseneur ? Toujours est-il qu'il devenait de mois en mois plus solitaire et plus taciturne. Cette solitude et cette taciturnité parurent pleines de menaces à Leicester. Il eût pu certainement dépêcher à cet autre Hamlet un autre Laërte avec des lames envénimées, et ses laboratoires regorgeaient de substances bien autrement perfides, bien autrement puissantes que la primitive jusquiame ; cette fois, cependant, il fit faire trêve au poignard et au poison, non par pitié, mais par excès de défiance, la mort du fils pouvant remettre en question celle des parents ; tuer était facile, corrompre lui sembla plus sûr. Il manda donc à Londres Robert Dévereux ; celui-ci ne s'y rendit qu'avec répugnance. Mais à peine l'eut-on attablé aux nuits flamboyantes, harmonieuses et embaumées de Windsor, de Greenwich et de Richmond ; à peine eut-il bu l'orgueil et l'ambition versés par les yeux des beautés qui entouraient Élisabeth ; à peine une épée eut-elle frémi sous sa main, qu'il ne songea plus qu'à faire son chemin par la guerre et par la galanterie dans cette société dont la galanterie et la guerre étaient les deux occupations. En 1586, après la campagne de Flandres, il était grand écuyer ; en 1588, après le camp de Tilbury, il était général de cavalerie ; en 1589, après la mort de Leicester, il était favori en pied et chevalier de la Jarretière. En moins de trois années, cet Hamlet manqué avait oublié l'ombre pour la gloire et le spectre pour l'amour, — ombre pour ombre, spectre pour spectre.

« On avoit sacrifié le père, écrit Nanton, et l'on ne pouvoit guère s'empescher de regarder le fils, dont la présence renouvelloit le souvenir du passé et estoit par manière de dire une vivante image du

feu comte. D'ailleurs ce jeune seigneur avoit des qualitez : il estoit honneste, libéral, brave, sincère et de bonne apparence. Ses manières obligeantes prirent la reyne qui ne pouvoit se lasser d'avoir les yeux sur luy. » Bohun ajoute : « Sa bonté lui fit souvent emploier sa faveur à faire du bien aux honnestes gens et à secourir les pauvres et ceux qu'il voyoit opprimez. » Il est certain qu'Essex fut l'antipode de Leicester ; il ne lui ressembla que par un point — l'orgueil ; encore, chez le nouveau favori, ce défaut avait-il des allures si bouillantes, si juvéniles, si héroïques, qu'il pouvait presque passer pour une qualité ! Il commença pourtant à lui jouer des tours dès cette époque.

Un jour, à une passe-d'armes à Richmond, sir Charles Blunt, qui devint plus tard lord Montjoy, ayant désarçonné tous les tenants, reçut d'Élisabeth, pour prix de sa victoire, une dame d'échecs d'or richement émaillée. Tout fier de cet honneur, le jeune gentilhomme se présenta le lendemain au lever de la reine avec ce bijou attaché au bras par un ruban cramoisi. Essex le rencontra sur l'escalier et l'ayant toisé avec arrogance :

— Oh ! oh ! dit-il, nous aurons bientôt un jeu d'échecs complet, car voici déjà *le fou* qui porte *la dame*.

— Soit, riposta sir Charles ; mais *le fou* pourrait bien tuer *le roi*.

Ces propos échangés, tous deux descendirent dans le parc et dégaînèrent. Après avoir ferraillé quelque temps, Essex reçut de son adversaire, qui était plus âgé que lui et plus expert en fait d'armes, un coup de pointe qui lui traversa le genou. Lorsqu'on vint annoncer ce résultat à la reine :

— Par la mordieu ! s'écria-t-elle, il fallait bien que quelqu'un lui apprît à vivre, car il n'y a pas moyen d'avoir raison de lui.

Et elle réconcilia les deux rivaux.

Furieux de cette mésaventure, Essex demanda à aller faire ses preuves à l'armée. Justement une expédition se préparait, dont le commandement était confié à sir Norris et à Francis Drake, dans le but de replacer sur le trône de Portugal le fils bâtard du dernier roi, don Antonio, prieur de Crato. Mais Élisabeth répondit au jeune

homme qu'ayant déjà très-honorablement combattu à Zuphten, sa bravoure était assez connue pour qu'il se dispensât d'en donner de nouvelles marques ; en même temps, l'expédition reçut l'ordre de prendre la mer. Alors Essex équipa secrètement un petit bâtiment et s'embarqua un beau matin pour aller rejoindre Norris et Drake, qui bombardaient Lisbonne. Cette escapade causa à la reine un mécontentement extrême ; ce fut bien pis, quand, au retour de la campagne, elle apprit qu'il s'était marié en cachette avec la fille unique de Walsingham, veuve de sir Philippe Sidney, lequel avait été tué dans les Flandres ! Elle lui adressa à ce sujet les plus sanglants reproches et parla de l'exiler à Kénilworth. Mais le jeune homme rudement :

— Madame, dit-il, je ne vous conseille point de m'envoyer à Kénilworth ; je pourrais rencontrer par là l'ombre de ma mère et lui demander comment il se fait qu'il y eut au château des funérailles dans la nuit de votre arrivée, parce que milord de Leicester avait épousé la veuve de Gautier Dévereux, mon père, comme j'ai épousé celle de Philippe Sidney, mon ami.

La reine ne répliqua rien et le comte resta en faveur.

L'année suivante il fut chargé de commander un corps de troupes expédié par Élisabeth à Henri IV contre les Espagnols et contre la Ligue. Il ne fut pas plus tôt débarqué en Normandie qu'il poussa jusque sous les murs de Rouen des reconnaissances dans l'une desquelles son jeune frère tomba à ses côtés, mortellement blessé d'un coup de mousquet. Exaspéré de cette mort, Essex écrivit à Henri IV qu'il allait bombarder Rouen, le prendre et le brûler.

— Ventre-saint-gris ! s'écria le Bearnais, à la lecture de cette lettre, cet enragé le ferait comme il le dit ! Passe encore si Rouen était en Angleterre !

Et l'autorisation demandée fut refusée. Essex, ennuyé, repartit pour Londres. Sa présence y était nécessaire pour déjouer les complots des envieux de sa fortune ; ceux-ci étaient nombreux ; les partisans du jeune comte ne l'étaient pas moins. En effet, de même que tous les hommes tarés et peu scrupuleux, les bandits et les mi-

gnons, tous les pêcheurs en eau trouble, venaient naturellement à Leicester. Essex, par sa haute mine, ses façons chevaleresques et son intrépidité populaire, ralliait les jeunes, les intelligents, les actifs, quiconque brûlait de se faire un nom et aimait mieux porter la cuirasse sous la tente que le pourpoint à la cour. Ses amis remplissaient les camps; ses ennemis étaient au conseil. Ces derniers lui imputèrent un libelle publié en pays étranger sous ce titre : *Conférences concernant la succession à la couronne d'Angleterre.* Élisabeth y était fort maltraitée. Elle somma le favori de se justifier. Celui ci se contenta de répondre : « Que sa maîtresse avait à son endroit une bien petite tendresse si elle ajoutait foi à de semblables calomnies, et que, pour lui, il était prêt à passer sur le continent, assuré de gagner sa vie partout où il y aurait des coups à donner et à recevoir. » Élisabeth avait passé la cinquantaine; elle mettait dans sa passion pour le comte tout l'emportement de cet âge; puis, habituée par Leicester à la soumission, à la servilité, au plat ventre, ce qu'elle aimait surtout dans Essex, c'était le front superbe, le cœur inflexible, l'orgueil que rien ne pouvait dompter. Loin de le disgracier, elle l'envoya à Douvres, comme général en chef des troupes qui y avaient été réunies dans l'appréhension d'une descente des Espagnols. Cette descente n'ayant pas eu lieu, ces troupes furent embarquées pour tenter un coup de main sur Cadix. Lord Howard et Essex furent les chefs de cette expédition. La veille du jour où elle mit à la voile, le comte vint prendre congé de la reine.

— Madame, lui dit-il, je pars demain pour étendre au loin la gloire de Votre Majesté; mon seul regret, en la quittant, est de laisser auprès d'elle des gens intéressés à me nuire et qui n'y manqueront pas, du moment que je ne serai plus là.

Élisabeth ôta de son doigt l'émeraude que nous lui avons vu, au début de ce récit, donner à Robert Dudley, et que celui-ci lui avait rendue, et, la présentant à Essex :

— Milord, répondit-elle, si jamais un danger menace votre vie, si jamais une accusation pèse sur votre tête, si jamais un crime même est commis par vous, renvoyez-moi cet anneau. Quel que soit

le danger, je l'écarterai; quelle que soit l'accusation, je la mépriserai; quel que soit le crime, je le pardonnerai.

Ne perdez pas de vue cette bague; elle a fait le prologue de notre drame, elle en fera l'épilogue.

Moins de six semaines après, Cadix est emporté d'assaut; Essex s'est battu comme un Roland; son avis est qu'on garde la ville. « Il importe, écrit-il à la reine à ce sujet, que l'Angleterre ait toujours un pied sur la terre d'Espagne. » L'avis du comte, négligé au seizième siècle, a prévalu au dix-neuvième : l'Angleterre a dans Gibraltar son pied sur la terre d'Espagne; ce pied, elle l'a chaussé de remparts et éperonné de canons. — Le 10 août 1596, l'expédition rentrait à Plymouth; Essex y fut l'objet des ovations populaires les plus bruyantes et les plus enthousiastes; les femmes du port, entre autres, tinrent à honneur « de le baiser sur les deux joues, » et comme un de ses officiers s'étonnait qu'il y eût consenti :

— Monsieur, lui dit Essex, ces accolades qui sentent le poisson me plaisent mieux que celles qui sentent l'ambre, car elles viennent le plus souvent d'un bon cœur et d'un visage frais.

Le mot fut rapporté à la reine. Celle-ci, qui depuis 1588, se couvrait de parfums, se blanchissait les joues et se noircissait les sourcils, s'en montra excessivement mortifiée. De là éclatèrent entre les deux amants ces scènes entées sur les motifs les plus frivoles et dont la progression devait perdre le comte. « Il oublioit sans cesse, écrit Nanton, qu'il avoit affaire à une princesse sur le retour, et, par conséquent, plus ombrageuse, semblable à un beau jour que des nuages obscurcissent vers le soir. »

Un an après, une nouvelle flotte se rassembla à Plymouth, destinée à aller détruire les préparatifs que l'Espagne hâtait à la Corogne et au Ferrol dans le but d'envahir l'Irlande. Essex « qui ne se sentoit jamais si aise que le harnois de guerre au dos, » et qui mettait à fuir la passion sénile d'Élisabeth un empressement que ses ennemis exploitaient avec avantage, prit passage sur cette flotte

en qualité de général d'armée. Malheureusement la tempête dispersa les bâtiments anglais en même temps que la jalousie en divisait les commandants; cette expédition fit donc beaucoup de bruit et peu d'effet, et les Espagnols, dit Bohun, en eurent plus de peur que de mal.

Chevalier des ordres, grand écuyer, général en chef depuis 1589, le favori avait été nommé, en 1593, membre du conseil privé ; en 1597, grand-maître de l'artillerie; en 1598, grand-maréchal d'Angleterre. Cette même année, la mort de Burleigh l'avait fait chancelier de l'université de Cambridge. Arrivé à ce point culminant, le vertige le prit : il en perdit la tête et y perdit la tête. Les hommes de plume étaient contre lui; les gens d'épée étaient avec lui. Il ne s'inspira que de ces derniers et s'en trouva mal : en dépit de toutes les conspirations militaires, la maxime cicéronienne *Cedant arma togæ* aura toujours force de loi.

La lutte commença dans le conseil alors qu'il fut question de faire la paix avec l'Espagne; Essex eut à ce sujet une discussion des plus violentes avec le marquis de Winchester, grand trésorier du royaume. Pour justifier son opinion, le favori publia un pamphlet intitulé : *Apologie adressée à M. Antoine Bacon, en faveur du comte d'Essex, contre ceux qui faussement et malicieusement le représentent comme le seul obstacle à la paix et à la tranquillité de la patrie.* Cet écrit ne ménageait pas les vérités à Élisabeth. La cour s'entretenait beaucoup, en ce moment, d'une passion romanesque qu'Essex aurait publiquement affichée pour la jeune comtesse de Nottingham, femme d'un de ses principaux ennemis; la reine prit le pamphlet pour prétexte et contraignit son amant à partir pour l'Irlande, où une révolte dangereuse avait éclaté. Il y arriva le 12 mars 1598. On vit alors une chose étrange : Essex, le hardi capitaine, si prompt à la bataille et dont les coups de main avaient la rapidité de la foudre, escarmoucha, temporisa et finit par signer avec Tyrone, chef des rebelles, un traité peu honorable et peu avantageux pour la cause royale. Le traité signé, il revint secrètement à Londres et se cacha dans son hôtel; le comte de Not-

tingham y découvrit sa présence et la signala à Élisabeth. Celle-ci prit aussitôt avec elle lord Winchester et le grand amiral Howard, et se transporta, malgré l'heure avancée de la nuit, à l'hôtel d'Essex; elle y trouva le comte.

— Milord, lui demanda-t-elle, d'où vient que vous avez déserté votre poste, abandonné vos troupes, trahi votre mission?

Essex tira un parchemin de dessous son pourpoint.

— Je suis venu, répondit-il, apporter ce traité à Votre Majesté.

Mais la reine froissant le parchemin :

— Un traité? Quoi! vous avez traité avec Tyrone! sans notre participation, sans notre assentiment, sans nos ordres!

— Madame, ce que j'ai fait pour éviter l'effusion du sang, j'avais le droit de le faire, je n'ai pas outrepassé mes pouvoirs, je défie qu'on me le prouve.

— Donc, reprit Élisabeth, vous avez eu peur, peur devant un rebelle, devant un bandit! Car c'est pour cacher cette peur, n'est-ce pas, que vous êtes revenu à Londres, dans cette maison, incognito, la nuit, avec tout le mystère dont s'enveloppent les traîtres?...

Essex répliqua fièrement :

— Madame, personne ici n'a le droit de m'insulter, pas même la reine! Elle sait bien, du reste, que je ne suis ni lâche, ni traître...

— Et qu'êtes-vous donc alors, monsieur?

— Moi, madame? je suis amoureux.

— Ah! rugit Élisabeth, il l'avoue! il ose l'avouer! Par la mordieu!...

Et elle frappa le comte de son gant au visage.

Essex bondit sous l'affront et jetant la main à la garde de son épée :

— Oh! s'écria-t-il, si j'avais devant moi Henri VIII au lieu d'Élisabeth!... un homme au lieu d'une femme!

Lord Howard s'élança entre lui et la reine.

Celle-ci sortit, tandis que le favori disait à lord Winchester :

— Sur mon honneur! la vieillesse rend cette femme toute difforme et son esprit n'est pas moins tortu que son corps.

Cette dernière parole hâta le procès du comte, qui comparut, en janvier 1600, devant le conseil. Il s'y défendit avec tant d'éloquence, de modération et de raison, que ses juges, et Cécil même, son ennemi juré, ne purent s'empêcher de rendre justice à la loyauté de ses intentions et de sa conduite en Irlande; mais, pour avoir manqué de respect envers la reine, on le condamna à être dégradé de ses titres, honneurs et emplois, excepté de celui de général de la cavalerie. Cette décision l'affecta cruellement. Élisabeth pourtant lui avait voué une telle tendresse « qu'elle lui eust vollontiers rendu le tout, si il eust voullu faire soumission. » Malheureusement son secrétaire, Henri Cuffe, le dissuada de ce dessein, et l'engagea, au contraire, à s'adresser à Jacques VI, roi d'Écosse, héritier présomptif de la couronne, lequel ne pouvait manquer de faire de lui le plus puissant d'Angleterre, s'il lui offrait son épée et ses services. Essex écouta Henri Cuffe; une active correspondance s'engagea entre le favori et le roi. Ce dernier promit au comte de le *faire monter plus haut que le trône*; il lui tint parole : au seizième siècle, une seule chose dépasse le trône en hauteur, — c'est l'échafaud.

Le 7 février 1601, Essex réunit dans son hôtel ses plus dévoués partisans et leur proposa de marcher en armes sur le palais, d'en finir avec les ministres et de forcer Élisabeth à convoquer un nouveau parlement. Ces trois propositions venaient d'être débattues et adoptées, quand Robert Sackeville, fils du marquis de Winchester, entra sans avoir été annoncé.

— Milord, lui dit Essex, la reine vous a sans doute envoyé ici pour observer ce qui s'y passait; eh bien, rapportez-lui que je suis en bonne compagnie. Voici Southampton, Rutland, Montjoy, Owen, Salisbury, les meilleurs cœurs, les meilleurs noms, les meilleures lames! Maintenant, si vous avez en poche un ordre pour m'arrêter, essayez de l'exécuter, Allons, voyons, m'arrêtez-vous?

Sackeville nia qu'il eût cet ordre; mais, vingt minutes après,

arrivait un officier porteur d'un message qui commandait au comte de se rendre sur-le-champ chez le grand trésorier, où se tenait le conseil. En même temps, Southampton avertissait Essex qu'Antoine Bacon ne parlait de rien moins que d'aller tout conter à la reine, si l'on n'achetait son silence. Cet Antoine Bacon était un gentilhomme « impotent des pieds, mais de bonne tête, » que le comte avait recueilli sous son toit et entre les mains duquel toute la correspondance avec Jacques VI avait passé. Salisbury offrit de lui fermer la bouche avec son poignard.

— Bah ! fit Essex, à quoi bon nous charger du sang d'un Judas? Qu'on le paye et qu'il se taise !

— Mais, hasarda l'argentier du comte, c'est que nous n'avons pas un écu dans nos coffres.

— Eh bien! dites-lui que je lui fais présent de la moitié de cet hôtel.

— Votre Seigneurie oublie sans doute qu'hier soir, en soupant, elle lui a déjà donné cette moitié.

— Alors qu'il prenne l'autre.

Le lendemain, dès le petit jour, on vit se diriger vers le logis du comte des groupes de gentilshommes en tenue de campagne, casque en tête, dague, pistolets et rapière au ceinturon, cuirassés jusqu'au ventre, bottés jusqu'à l'échine. A midi, il y en avait plus de trois cents dans la cour. Les portes de cette cour étaient fermées et gardées comme celles d'une forteresse. Lord Eggerton, envoyé de la reine, s'en vint heurter au guichet ; Essex le reconnut et le fit introduire ; mais sa suite resta dehors.

— Sa Majesté, dit l'envoyé, m'a chargé de vous demander, milord, la cause de ce mouvement extraordinaire.

— Monsieur, répondit le comte, l'épée d'un Essex ne remue jamais dans le fourreau sans en sortir tout entière. On m'a forcé de porter la main à cette épée ; je vais donc la tirer pour trancher d'un seul coup les mailles de cette lâche conspiration des Cécil et des Winchester qui depuis si longtemps nous enveloppe de toutes parts. A la reine donc, messeigneurs, à la reine !

— A la reine ! à la reine ! répétèrent les conjurés en se répandant par la ville.

Le projet du favori était de soulever le peuple, de s'emparer du palais et de proclamer Jacques VI ; il avait, pour réussir, compté sur l'immense popularité attachée à son nom et sur la haine générale amassée contre les ministres. Mais la foule est indifférente où ses intérêts directs ne sont pas en jeu. S'il se fût agi d'un enchérissement sur le prix des laines ou sur la taxe des houblons, John Bull eût montré poings et crocs ; mais il n'était question que de remplacer un parti par un parti, un cabinet par un cabinet, un gouvernement par un gouvernement, et il regarda, les bras croisés, du seuil des boutiques et des tavernes, l'émeute des grands seigneurs piétiner dans une boue et sous une pluie de février. Au bout de deux heures, non-seulement Essex n'avait pas rallié un seul bourgeois, mais il avait perdu les trois quarts de ses compagnons !

A mi-chemin de la Cité, on rencontra Henri Cuffe. Le secrétaire apportait de tristes nouvelles : des forces imposantes étaient massées autour du palais et les conjurés venaient d'être décrétés d'arrestation comme coupables de haute trahison et de lèse-majesté. Devant ces mots terribles, le noyau des subalternes s'éparpilla dans toutes les directions. Il ne resta autour du comte que Southampton et une douzaine de gentilshommes. Ceux-ci interrogèrent leur chef du regard.

— Tout est perdu ! leur répondit Essex. Que ceux qui veulent épargner de la besogne au bourreau se replient sur l'hôtel et s'y fassent tuer avec moi !

On battit en retraite. Dans Ludgate, ont eut une lueur d'espoir : des barricades s'étaient élevées de tous côtés ; le peuple se mettait donc enfin de la partie !

Les conjurés s'élancèrent vers ces retranchements improvisés en agitant les chapeaux et en criant : — Essex ! Essex !

Vingt mousquets leur crachèrent une réponse ; cinq gentilshommes tombèrent morts ; les barricades étaient occupées par les soldats de la reine.

Essex et Southampton, couverts du sang de leurs amis, se jetèrent à travers les ruelles voisines, passèrent le fleuve sur une barque de pêcheur et, après mille dangers, arrivèrent à l'hôtel, où ils se retranchèrent.

Pendant ce temps, Élisabeth, sans qu'une seule nuée de terreur ombrât son front ou crispât son sourire, calme, superbe, impénétrable, tenait sa cour à Windsor. Sur le soir, le marquis de Winchester arriva. Pendant qu'il se penchait sur les mains royales pour les saluer d'un baiser, il entendit cette question tomber dans son oreille :

— Eh bien ! milord, tout est-il fini là-bas ?

— Tout est fini, madame, répondit Winchester à voix basse ; mais le sang a coulé dans les rues de Londres.

— Robert est-il donc mort ou blessé ? demanda la reine.

— Ni l'un ni l'autre, madame ; seulement, il s'est renfermé en son logis avec Southampton et menace de s'y défendre par le fer et le plomb, comme dans une forteresse. Qu'ordonne à ce sujet Votre Majesté ?

Élisabeth appela son capitaine des gardes.

— Monsieur, commanda-t-elle, vous allez sur-le-champ occuper l'hôtel d'Essex et arrêter le comte. Si l'hôtel résiste, brûlez-le, dussiez-vous, pour mettre le feu à ce nid de rebelles, incendier tout un quartier ! Emmenez pour cela autant d'hommes qu'il vous faudra, mille, dix mille, toute une armée ! Où un homme en vaut deux, Essex en vaut dix. Mais prenez-le vivant, vivant, entendez-vous ! Votre tête me répond de la sienne.

Le capitaine partit et trouva l'hôtel préparé à une résistance opiniâtre : portes closes, terrasses crénelées, fenêtres matelassées. Le feu s'ouvrit de part et d'autre et il y eut quelques cadavres ; puis l'officier d'Élisabeth demanda à parlementer.

Essex le reçut au guichet, et, lorsqu'il eut entendu ce qui avait été ordonné par la reine :

— Monsieur, demanda-t-il, si je me rends à vous, mes compa-

gnons seront-ils libres d'aller où bon leur semblera, sans qu'il leur arrive aucun mal ?

— Sa Majesté, répondit le capitaine, n'a parlé que de Votre Grâce. Que les autres aillent en paix !

— C'est bien, fit alors le comte en passant son épée à travers le guichet, voici mon épée et je suis votre prisonnier ; mais Dieu est témoin que je ne cède que pour éviter le malheur d'autrui et sans me soucier du mien propre.

Quelques instants après, les portes furent ouvertes et le favori, suivi de Southampton, qui n'avait pas voulu abandonner son ami, s'alla placer lui-même au milieu des soldats. Tous deux furent conduits à la Tour.

Leur procès s'instruisit rapidement : trois jours après, ils comparurent devant une commission de vingt-cinq pairs et furent condamnés à mort.

Lorsqu'on apporta la sentence à Élisabeth, celle-ci se mit à interroger le marquis de Winchester, les ministres, les juges, le greffier, jusqu'au dernier constable, jusqu'au dernier geôlier.

— Le condamné ne vous a-t-il rien remis pour moi ? une lettre, un joyau, une bague, quelque chose enfin ?

Tout le monde répondit :

— Non, madame.

La reine signa l'arrêt.

Du jour où cet arrêt fut prononcé au jour où il reçut son exécution, on vit la fille de Henri VIII, livide, courbée, vieillie de dix années, errer dans le palais comme une tigresse blessée, étouffant de rauques sanglots, rongeant sa griffe puissante et s'arrêtant à chaque fenêtre pour lancer des regards flamboyants sur la Tour, amas de pierres sinistres, complice de toutes les monstruosités des mauvais règnes, des flancs duquel elle ne pouvait arracher cet homme qui ne voulait pas lui-même arracher un anneau de son doigt !

Car c'était cet anneau qu'attendait Élisabeth.

L'anneau n'arriva pas.

Le 25 février 1601, après une nuit où, fait extraordinaire dans cette saison, les éclairs et le tonnerre avaient lutté dans un ciel lugubre comme l'orgueil et la pitié dans le cœur de la reine, à six heures du matin, Robert Dévereux, comte d'Essex, eut la tête tranchée.

Voulez-vous savoir maintenant ce qu'était devenue l'émeraude de la reine?

« La reyne Elyzabeth, raconte du Maurier, aïant donné une bague au comte d'Essex, attendoit toujours, dans le temps de sa condamnation, qu'il la luy rendist pour luy donner grâce, selon sa parole. Le comte, dans sa dernière extrémité, eust recours à la comtesse Howard, sa parente, et la fist supplier par une personne confidente de bailler cette bague à la reyne en mains propres ; mais son mary, qui estoit fort l'ennemy du comte, l'en empescha, d'où la comtesse garda la bague et le comte fust décapité. Quelque temps après, lady Howard estant malade et près de la mort, fit quérir la reyne et celle-ci estant au chevet de son lit, luy confessa la chose...

» La reyne se retira aussitôt, frappée d'une douleur mortelle, fut quinze jour à soupirer sans rien prendre du tout, se couchant tout habillée et se relevant cent fois la nuit; enfin elle mourut de de faim et de douleur d'avoir consenti à la perte de son amant, qui avoit recouru à sa miséricorde. »

LES AMOUREUX

D'ANNE D'AUTRICHE

RICHELIEU, BUCKINGHAM, MAZARIN

1623 — 1666

La loi salique a préservé la France de cette huitième plaie des gouvernements et des peuples qu'on appelle *le favoritisme* et qui vaut, à elle seule, les sept autres, — lesquelles, au dire de messire Agrippa d'Aubigné, sont : la guerre, la peste, la famine, la prévarication, la gabelle, le saint-siége et les courtisans.

En effet, où la femme ne peut régner, le favori n'existe pas.

Nous ne voulons point affirmer par là que toutes les épouses de nos rois aient réalisé la condition que l'ancienne Rome exigeait de la femme de César. Non; beaucoup d'entre elles ont été soupçonnées avec raison, depuis la pieuse reine Blanche qu'aima Thibaut, comte de Champagne, et dont l'Église canonisa les trop platoniques tendresses, jusqu'à cette impudique Isabeau de Bavière qui ouvrit à tout venant son lit et la France; depuis Marguerite de Bourgogne jusqu'à Marie-Antoinette; depuis la tour de Nesle jusqu'à l'affaire du collier.

Mise en lumière par la plume de Louis Blanc, l'*Affaire du collier* a plus que suffisamment démontré la certitude d'une intrigue galante entre Marie-Antoinette et le cardinal-prince Louis de Rohan. La monarchie y laissa son honneur; elle devait, cinq ans plus tard, laisser sa tête sur la place de la Révolution.

Quant à la tour de Nesle, elle découpe sa silhouette fantastique dans les souvenirs du peuple, enveloppée d'une vapeur de meurtre, le front dans un ciel noir que troue une lune d'Anne Radcliffe, les pieds dans un fleuve rougeâtre qui charrie des cadavres...

Le drame a consacré la légende : tour à tour personnifié par Bocage, Frédérick et Mélingue, Buridan tient sa place au Valhalla des types populaires.

Cette hôtellerie royale, où l'on aimait *à la nuit* et où la *couchée* se payait avec du sang, allongeait sa façade de onze grandes arcades et son enclos planté d'arbres sur l'emplacement occupé depuis par le collége Mazarin et le bâtiment de la Monnaie; ses cours spacieuses, ses corps de logis et ses jardins étaient à peu près circonscrits par les rues Mazarine, de Nevers et le quai de Conti, autrefois nommé quai de Nesle.

La *tour* se dressait à l'extrémité occidentale de l'hôtel, à l'angle formé par le cours de la Seine et le fossé de Philippe-Auguste. Elle avait cent vingt pieds de haut et dominait le comble de la galerie du Louvre, assis en face d'elle, de l'autre côté de l'eau.

Brantôme, dans *les Dames galantes* (discours deuxième, article 1er), raconte qu'une reine de France, dont il ne cite pas le nom, se tenait là d'ordinaire, « laquelle, faisant le guet aux passants, les faisoit appeler et venir à soy; et les faisoit précipiter du haut de la tour *qui paroît encore*, en bas, en l'eau et les faisoit noyer. Je ne veux pas dire, ajoute-t-il, que cela soit vray, mais le vulgaire, au moins la plupart de Paris l'affirme; et n'y a si commun qu'en luy montrant la tour seulement et en l'interrogeant, que de luy-mesme ne le die. »

Jean Second, poëte hollandais, mort en 1536, appuie l'assertion

de Brantôme dans une pièce de vers latins qu'il a composés sur la tour de Nesle (*Epigrammat. libro*, p. 140. édit. Lugd. Batav.)

Mayenne en fait mention dans son *Histoire d'Espagne*, t. I, p. 560.

Villon, qui écrivait ses vers au quinzième siècle, dans un temps plus rapproché de l'événement, y ajoute son témoignage. Donnant quelques détails nouveaux, il nous apprend que les malheureuses victimes étaient renfermées dans un sac, puis jetées dans la rivière. A la seconde strophe de sa *Ballade des Dames du temps jadis*, il se demande:

Où la Royne
Qui commanda que Buridan
Fut jeté, en ung sac, en Seine

Ce Buridan, dont parle Villon, échappa au piége on ne sait comment. Il se retira à Vienne en Autriche, où il fonda une université, et son nom devint célèbre dans les écoles de Paris au quinzième siècle.

En 1741, un maître ès-arts de l'université de Leipsick composa un petit ouvrage sous le titre de *Commentaire historique sur les jeunes écoliers parisiens que Buridan*, etc.

Comme on le voit, la chronique de la tour de Nesle était devenue européenne.

Cette reine, dont parlent à la fois Brantôme, Jean Second, Mayenne et Villon, passa successivement pour être Jeanne de Navarre, épouse de Philippe le Bel, puis Marguerite de Bourgogne, première femme de Louis X, ainsi que ses deux sœurs, Jeanne et Blanche, toutes trois les brus de Philippe le Bel.

Mais Robert Gaguin, historien du quinzième siècle, s'est porté le défenseur de Jeanne de Navarre. Après avoir parlé de la conduite des trois princesses épouses des trois fils de Philippe le Bel, et de leur châtiment, il ajoute : « Que ces désordres et leur suite épouvantable donnèrent naissance à une tradition injurieuse à la mé-

moire de Jeanne de Navarre, épouse de Philippe le Bel. Suivant cette tradition, elle faisait jeter de la fenêtre de sa chambre dans la rivière les écoliers qu'elle attirait. Un seul de ces écoliers, *Jean Buridan*, eut le bonheur d'échapper au supplice qu'il avait encouru; c'est pourquoi il publia ce sophisme avant de s'exiler : *Ne craignez pas de tuer une reine, cela est quelquefois bon.* (*Reginam interficere nolite timere, bonum est.*) »

Ainsi Gaguin ne conteste pas le fait; il le confirme et le développe, se plaignant seulement, et ce n'est pas sans raison, qu'on l'attribuât à Jeanne de Navarre, qui ne vivait pas du temps de Buridan.

Quant à Marguerite de Bourgogne et à ses sœurs Jeanne et Blanche, elles n'ont pour sauvegarde ni la protection d'une date, ni le verdict de l'histoire. Tout le monde sait, au contraire, que les trois sœurs se livraient à la conduite la plus scandaleuse; deux d'entre elles avaient pour complices les deux frères, Philippe et Gauthier d'Aunay; la tour de Nesle appartenant alors à la princesse Jeanne était le lieu de leurs entrevues. Mais un jour, dit Godefroy de Paris :

Tout chant et baudor et leesce
Tornés furent à grand destrèce
Du cas qui lors en France avint,
Dont escorcher il en convint,
Deux chevaliers joli et gai
Gautier et Philippe d'Aunay.

En effet, ces deux jeunes hommes furent tout à coup arrêtés, ainsi que la reine et les princesses ses sœurs.

Philippe avoua qu'il était l'amant de Marguerite, femme de Louis X, et Gauthier celui de Blanche, comtesse de la Marche.

La confession ainsi faite, dit Godefroy :

L'eure ne fut pas moult retraite
Que donnée fut la sentence,
Si furent jugiés sans doutance

Les deux chevaliers de leur *faire*
D'une sentence si amère
Por leur traïson et péchié,
Que ils furent escorchié.
. . . .
. . . .
Et puis traîné et pendu.

Marguerite et Blanche furent conduites aux Andelys et renfermées, dit Godefroy, dans une espèce de basse-fosse,

Où longuement en prison furent
Et de confort moult petit eurent.

On les transféra des Andelys à Château-Gaillard, forteresse de Normandie. Là, par ordre de Louis X, Marguerite fut étranglée avec une serviette, selon les uns ; avec ses propres cheveux, selon les autres. Blanche, épargnée et divorcée, prit le voile à l'abbaye de Maubisson, où elle termina sa vie. Quant à Jeanne, plus heureuse que ses sœurs, elle parvint à se justifier tant bien que mal, et son mari Philippe le Long la rappela auprès de lui.

Le chevalier de Bois-Bourdon, amant d'Isabeau de Bavière, n'eut pas plus de bonheur que les frères d'Aunay. Rencontré par Charles VI, au moment où il sortait clandestinement de Vincennes, séjour de sa maîtresse, il fut appréhendé au corps et écroué au Châtelet par Tanneguy-Duchatel, sur l'injonction du roi ; puis, après avoir été appliqué à la question ordinaire et extraordinaire, « on le mit en ung sac de cuir et fust jeté par-dessus le pont. » Le premier roman historique d'Alexandre Dumas, *Isabelle de Bavière*, et un drame émouvant de MM. Anicet-Bourgeois et Lockroy, *Perrinet Leclerc*, ont initié le public à ce sanglant épisode.

Mais Philippe d'Aunay et Bois-Bourdon ne furent pour Marguerite et Isabeau que des *caprices* sans influence sur l'action gouvernementale.

Une seule femme fit sentir à la France quel pouvoir une paire

d'yeux bien allumés, éclairant un joli visage, peut posséder sur la politique des États.

Cette femme fut la reine Anne d'Autriche — qu'aimèrent Richelieu, Buckingham et Mazarin.

Ce fut vers le milieu de l'année 1615 que l'on annonça au jeune roi Louis XIII son prochain mariage avec l'infante Anne d'Autriche, fille aînée de Philippe III et de la reine Marguerite.

Louis XIII montrait peu de goût pour les plaisirs. La nature l'avait fait dévot et mélancolique. Il atteignait quatorze ans, lorsque son mariage fut résolu ; et tandis qu'à cet âge le roi son père, d'amoureuse mémoire, courait, comme il le dit lui-même, bois et montagnes, pourchassant femmes et filles avec l'ardeur de ce sang impétueux qui continua de brûler sous ses cheveux gris, le jeune prince se préoccupa de cette union comme d'un lien qu'il reconnaissait déjà saint et indissoluble, et, au lieu de se laisser entraîner par les appétits de la chair, si ordinaires au printemps de la vie, il apporta dans la conduite de cette *affaire* l'amour-propre et la défiance d'un homme qui ne veut pas être dupé.

En conséquence, dès qu'il apprit à Bordeaux que sa future s'avançait vers la Bidassoa, il dépêcha au-devant d'elle Luynes, son favori, sous prétexte de lui remettre une lettre ; mais, en réalité, pour qu'il pût savoir, de la bouche d'un homme dans lequel il avait toute confiance, si la jeune princesse était digne de la réputation de beauté qu'on lui faisait.

Luynes laissa donc le roi à Bordeaux où il était venu avec toute

la cour, et s'avança au-devant du cortége qui amenait la petite reine ; c'est ainsi que l'on appelait Anne d'Autriche, pour la distinguer de la reine mère Marie de Médicis. L'ayant rencontrée de l'autre côté de Bayonne, il descendit aussitôt de cheval, s'approcha de sa litière, et mettant un genou en terre :

— De la part du roi, dit-il, à Votre Majesté.

Et, en même temps, il présenta à la princesse la lettre de Louis XIII.

Anne d'Autriche prit la lettre, la décacheta et lut ce qui suit :

« Madame, ne pouvant, selon mon désir, me trouver auprès de vous à vostre entrée dans mon royaume, pour vous mettre en possession du pouvoir que j'y ay, comme de mon entière affection à vous aymer et servir ; j'envoye devers vous, Luynes, l'un de me plus confidents serviteurs, pour, en mon nom, vous saluer et vous dire que vous estes attendue de moy avec impatience, et pour vous offrir moy-mesme l'un et l'autre. Je vous prie doncques le recevoir favorablement et le croire de ce qu'il vous dira, de la part, Madame, de vostre plus cher amy et serviteur,

» LOUIS. »

Cette lecture terminée, l'infante remercia gracieusement le messager, lui fit signe de remonter à cheval et de marcher près de sa litière, et rentra dans la ville tout en s'entretenant avec lui.

Le lendemain, elle le renvoya avec cette réponse, que le peu d'habitude qu'elle avait de la langue française la forçait d'écrire en espagnol et que nous traduisons textuellement :

« Sire, j'ai vu avec plaisir M. de Luynes qui m'a donné de bonnes nouvelles de la santé de Votre Majesté. Je prie pour elle et suis désireuse de faire ce qui peut être agréable à ma mère ; ainsi il me tarde d'achever mon voyage et de baiser la main de Votre

Majesté, que Dieu garde comme je le souhaite. Je baise la main de Votre Majesté.

» ANNE. »

Luynes repartit en toute hâte, car il avait d'excellentes nouvelles à rendre au roi. L'infante était belle à ravir ; mais, nous l'avons dit, Louis XIII était difficile à satisfaire ; soit curiosité, soit défiance, il voulut juger sa fiancée par ses propres yeux. Il monta donc à cheval, sans bruit, incognito, escorté de deux ou trois personnes seulement, s'en vint dans le faubourg de Bordeaux, entra dans une maison par la porte de derrière, alla s'établir à une fenêtre du rez-de-chaussée et attendit.

Le mot d'ordre avait été donné : comme le carrosse de l'infante arrivait devant la maison où se trouvait le roi, le duc d'Épernon, qui avait sa leçon faite, se présenta pour la haranguer ; de sorte que, pour répondre à cet honneur, Anne d'Autriche fut forcée de sortir à moitié par la portière de l'équipage ; Louis put donc, tout à son aise, contempler sa royale fiancée.

La harangue finie, la petite reine continua son chemin, et le jeune prince, enchanté que la réalité répondît si bien au récit de son envoyé, se remit en selle, piqua des deux et, par des rues qui abrégeaient le chemin, regagna le palais avant que le cortége de l'infante n'y fût parvenu.

La cérémonie du mariage se célébra le 25 novembre 1615. Après la bénédiction nuptiale et le gala qui la suivit, les deux époux furent mis au lit, chacun par sa nourrice qui ne le quitta pas. Ils demeurèrent ensemble cinq minutes, après quoi la nourrice du roi le fit lever et l'infante resta seule, car il avait été décidé que la consommation du mariage ne s'effectuerait que deux ans plus tard, eu égard à l'extrême jeunesse des conjoints : ceux-ci n'avaient pas tout à fait vingt-huit ans à eux deux !

Le temps marcha. De belle, Anne d'Autriche devint charmante. « Elle avoit, écrit madame de Motteville, une mine douce et majestueuse qui ne manquoit jamais d'effet. La couleur meslée de vert

de ses yeux rendoit leurs regards plus vifs et leur puissance devoit estre fatale à beaucoup d'illustres particuliers. Ses cheveux blonds estoient si longs et si abondans que rien n'estoit si agréable que de la voir peigner. Ses mains joignoient l'adresse avec une extrême blancheur, si bien que les spectateurs estoient toujours ravis, quand elle les faisoit voir ou à sa toilette en s'habillant, ou à table quand elle prenoit ses repas. Sa gorge estoit enfin fort belle, et ceux qui aimoient le beau auroient eu sujet de se plaindre du soin qu'elle prenoit de la cacher, si la pudeur qui le lui faisoit faire ne les eût forcés d'estimer ce qui s'opposoit à leur plaisir. » — Louis XIII n'était pas de ces gens-là, en vérité ! On sait quelle terreur insurmontable, quelle monstrueuse antipathie le fils d'Henri IV ne rougit point d'affecter pendant sa vie entière pour le nu en général et, en particulier, pour ces deux fruits chafriolants et savoureux dont la mode laissait alors s'arrondir à découvert la pulpe d'argent et de rose, fruits d'amour et de volupté si souvent grapillés par le Béarnais hors du corset de ses maîtresses ! Tandis que le sang espagnol écumait en ardeurs et en désirs dans les veines de sa jeune femme, le roi chassait, soit aux petits oiseaux, dans les jardins des Tuileries, avec Luynes et ses pies-grièches, soit à la grosse bête, sur le pont du Louvre, avec Vitry et son pistolet. C'était, du reste, un prince à la fois fier et timide, d'une bravoure héroïque et d'une hésitation d'enfant, violent et sournois, plein de tempêtes et de réserve, expansif et emporté par boutades, mais surtout cruel avec passion, avec délices, avec raffinement. Pour le corriger de ce dernier défaut, son père avait été jusqu'à le battre deux fois de verges de sa propre main : la première, parce qu'il avait écrasé entre deux pierres la tête d un moineau vivant ; la seconde, parce qu'ayant pris en aversion un jeune seigneur, il avait fallu tirer un coup de pistolet sans balle à ce gentilhomme, lequel, prévenu d'avance, s'était laissé cheoir comme s'il était mort, ce dont l'ami futur de Montmorency et de Cinq-Mars avait ressenti une si grande joie, qu'il en avait été malade. A cette double correction, la reine Marie de Médicis s'était fort récriée ; mais le Béarnais, ne tenant aucun compte

de ses réclamations, lui avait répondu ces paroles prophétiques :

— Madame, priez Dieu que je vive; car, croyez-moi, ce méchant garçon-là vous traitera à la diable quand je n'y serai plus.

La prédiction n'avait pas tardé à s'accomplir : en 1617, après l'assassinat du maréchal d'Ancre, la reine mère, privée de son rang et de ses honneurs, avait été reléguée à Blois, plutôt comme prisonnière que comme exilée.

Pendant toutes ces intrigues, toutes ces conspirations, toutes ces vêneries, Anne d'Autriche s'amusait. *A giovine cuor, tutto è giuoco* (tout est plaisir pour un jeune cœur). Éprise de « cette belle galanterie qui, sans blesser la vertu, est capable d'embellir un cœur, » elle coquetait avec M. de Montmorency, avec le vieux duc de Bellegarde, avec le jeune duc d'Anjou. Ce fut là le premier grief qu'elle se créa dans l'esprit de son mari. Dès l'enfance, le roi s'était montré jaloux de ce frère, qui, aussi gai et aussi *en dehors* que Louis XIII était sombre et *en dedans*, semblait avoir hérité, sinon du courage et de la loyauté de leur père, du moins de son esprit et de sa bonne humeur; la légèreté de la reine ne contribua pas peu à changer cette ancienne inimitié en une haine mortelle. En effet, Anne traitait cérémonieusement Gaston en public, mais l'appelait tout simplement *mon frère* dans ses lettres, et, en petit comité, chuchotait toujours avec lui, familiarité insupportable au roi, qui, comme nous l'avons dit, était de sa personne, le plus timide et le plus ombrageux de tous les hommes. (*Mémoires de Richelieu*) De son côté, Marie de Médicis, sans cesse à l'affût du pouvoir qu'elle venait de perdre, soufflait, avec ce machiavélisme qu'elle avait puisé à la cour de Florence, sur ce feu mal éteint, tandis que le duc d'Anjou lui-même, dont on connaît le caractère inconséquent, aventureux et lâche, se plaisait, pour ainsi dire, à réchauffer à petites haleines la colère de son aîné par mille hostilités secrètes ou apparentes. C'est ainsi qu'il dit à la reine, en présence de plusieurs témoins, un jour qu'elle sortait d'une église où elle était allée faire une neuvaine pour que sa stérilité cessât :

— Madame, vous venez de solliciter vos juges contre moi ; je

consens que vous gagniez votre procès, si le roi a assez de crédit pour me le faire perdre.

Le mot revint aux oreilles de Louis XIII qui en fut d'autant plus courroucé que le bruit de son impuissance commençait à se répandre.

Ce bruit, auquel la stérilité d'une princesse remplie de force, de jeunesse, et admirablement conformée, semblait donner toute consistance, amena, de la part de Richelieu, une des plus étranges et des plus hardies propositions qu'un ministre ait jamais faites à une reine et un cardinal à une femme.

Ébauchons à vol de plume cette grande et sombre figure du cardinal-duc, qu'on appelait *l'Éminence rouge*, pour le distinguer du père Joseph, son confident, qu'on appelait *l'Éminence grise*.

A cette époque, c'est-à-dire vers 1623, Armand-Jean Duplessis avait à peu près trente-huit ans. A cinq ans, il avait perdu son père, François Duplessis, seigneur de Richelieu et chevalier des ordres du roi. Celui-ci laissait trois fils, dont le futur cardinal était le dernier : le premier s'était fait tuer à l'armée; le second, évêque de Luçon, avait renoncé à ce bénéfice pour entrer aux Chartreux; le jeune Armand hérita de cet évêché et s'en fut à Rome, en 1607, pour se faire sacrer. C'était alors Paul V qui était pape. Le Saint-Père demanda au postulant s'il avait l'âge exigé par les canons, c'est-à-dire vingt-cinq ans. Armand répondit résolûment que oui, quoiqu'il n'en eût que vingt-trois. Puis, après la cérémonie, il demanda au pape de l'entendre en confession et lui avoua alors le mensonge dont il venait de se rendre coupable. Paul V lui donna l'absolution, mais le même soir, le montrant à l'ambassadeur de France, Malaincourt : « Voici, dit-il, un jeune homme qui sera un grand fourbe! *Questo giovine sara un gran furbo.* »

De retour en France, l'évêque de Luçon allait beaucoup chez l'avocat Le Bouthellier, qui avait des relations avec Barbin, l'homme de confiance de la reine mère. Ce fut là que le contrôleur général fit connaissance avec lui, goûta son esprit, pressentit son avenir, et, pour aider autant qu'il était en lui à sa fortune, le présenta à la

maréchale d'Ancre, qui l'employa à de petites négociations dont il s'acquitta si habilement, qu'elle le présenta à la reine, qui fut à son tour si vite convaincue de son mérite, qu'en 1616, elle le fit secrétaire d'État.

Il occupait ce poste, quand, en 1617, se trama entre le roi, Luynes et Vitry, la terrible affaire de l'assassinat du maréchal, sur laquelle nous n'avons dit qu'un mot. Le 25 avril, veille du jour désigné pour e crime, à onze heures du soir, Armand Duplessis venait de se mettre au lit, lorsqu'on lui apporta une lettre qui contenait, sur tout ce qui devait se passer le lendemain, des détails tellement précis, tellement complets, tellement circonstanciés qu'il n'y avait pas de doute qu'ils n'émanassent d'une personne parfaitement informée. Après avoir parcouru cette révélation, le nouveau secrétaire d'État tomba dans une méditation profonde ; ensuite, ayant relevé la tête, il murmura :

— Bah ! rien ne presse, la nuit porte conseil.

Et, poussant la lettre sous son traversin, il se recoucha et s'endormit.

Le 26, à onze heures du matin, la première chose que monseigneur de Luçon apprit à son lever, fut la mort du maréchal d'Ancre.

N'oublions pas qu'il devait sa fortune à la maréchale.

Jean-Armand partagea cependant la disgrâce de la reine mère, mais, aussitôt que celle-ci eut fait sa soumission, il eut le chapeau rouge. Dès ce moment, 5 septembre 1622, il prit le titre et le nom de cardinal de Richelieu.

Or, il y avait trois mois à peu près qu'il avait obtenu cette faveur, et qu'investi de la confiance du roi, il commençait à attirer à lui cette toute-puissance qui fit Louis XIII si petit et lui si grand, lorsqu'un jour il se fit annoncer chez la reine à l'heure où les dames du palais venaient de la quitter, pour l'entretenir, disait-il, des affaires de l'État.

La reine le reçut assise sur des carreaux, à la mode espagnole. Elle n'avait près d'elle qu'une vieille femme de chambre qui l'avait

suivie de Madrid ; elle se nommait doña Estefana et parlait à peine le français.

Le cardinal, comme cela lui arrivait souvent, était en habit de cavalier. Moins l'épée, il avait toute la mine d'un homme de guerre. On sait d'ailleurs que, comme la plupart des prélats du temps, il portait la moustache et la royale. Moustache et royale s'en allaient déjà grisonnants et émaciaient encore sa figure allongée, aux yeux perçants et au front large. Toute sa personne dégageait cette puissance morale qui a fait de lui un des politiques les plus extraordinaires qui aient jamais existé.

Anne d'Autriche s'était promptement aperçue d'une chose, dont les femmes, au reste, s'aperçoivent toujours : c'est que Richelieu se montrait près d'elle plus galant que ne doit l'être un cardinal, plus tendre qu'il ne convient à un ministre. Elle fit au prélat signe de s'asseoir.

Tous les détails de la conversation qui va suivre sont minutieusement rapportés par Brienne.

— Madame, commença Richelieu, j'ai fait connaître à Votre Majesté que je désirais causer avec elle des affaires du royaume, mais j'aurais dû dire, pour m'exprimer plus sincèrement, que j'avais à l'entretenir de ses propres affaires.

— Monsieur le cardinal, répondit la jeune femme, je sais déjà qu'en plusieurs occasions, et surtout en face de la reine mère, vous avez pris mes intérêts fort à cœur, et je vous en remercie. J'écoute donc Votre Éminence avec la plus grande attention.

— Le roi est malade, madame.

— Bouvard le dit, monsieur, mais il ajoute que cette maladie n'est pas dangereuse.

— Parce que les gens de l'art n'osent pas déclarer ce qu'ils pensent à Votre Majesté. Mais j'ai moi-même interrogé Bouvard et, comme il n'a nulle raison de dissimuler avec moi, il m'a révélé la vérité.

— Et cette vérité ?...

— Est que le roi est atteint d'une maladie dont il ne guérira jamais.

Le cardinal prononça ces paroles avec un tel accent de vérité, et cette funèbre prophétie s'accordait si bien avec les craintes qu'elle avait mille fois conçues, qu'Anne d'Autriche ne put s'empêcher de froncer soucieusement son beau sourcil et de pousser un soupir.

Richelieu s'aperçut de la disposition d'esprit de la reine et continua :

— Votre Majesté a-t-elle songé quelque fois à la situation dans laquelle elle se trouverait si le roi venait à mourir?

La figure de la jeune femme s'assombrit de plus en plus.

— Cette cour, poursuivit le prélat, où vous êtes regardée comme une étrangère, n'est peuplée que de vos ennemis. La reine mère vous déteste. Peut-être espérez-vous être soutenue par le duc d'Anjou, par un enfant, et quel enfant encore !... Avez-vous jamais pris la peine de lire dans ce cœur lâche et dans cette pauvre tête, où tous les désirs avortent, non pas faute d'ambition, mais faute de courage? Défiez-vous de cette impuissante amitié, madame, si vous comptez vous appuyer dessus, car au moment du danger, elle pliera sous votre main.

— Mais il y a vous, monsieur le cardinal, ne puis-je pas compter sur vous?

— Oui, sans doute, madame, si je ne devais pas être entraîné dans la catastrophe qui vous menace; mais ce Gaston, qui succédera à son frère, me hait; mais Marie de Médicis, dont il est l'enfant chéri et qui pétrit son cœur comme elle ferait d'une cire molle, reprendra tout le pouvoir, et ne me pardonnera pas les marques de sympathie que je vous ai données. Si le roi meurt sans enfants, nous sommes perdus tous deux ; on me relègue dans mon évêché de Luçon et l'on vous renvoie en Espagne où un cloître vous attend. C'est une triste perspective quand on a rêvé comme vous la royauté, ou mieux que cela encore, la régence!

— Monsieur le cardinal, la destinée des rois, comme celle des autres hommes, est dans les mains de Dieu.

— Oui, dit le cardinal en souriant, et c'est pour cela que Dieu a dit à sa créature : Aide-toi, et le ciel t'aidera.

La reine jeta de nouveau sur Richelieu un de ces regards clairs et profonds qui n'appartenaient qu'à elle.

— Je ne vous comprends pas, dit-elle.

— Et avez-vous quelque désir de me comprendre? demanda Richelieu.

— Oui, car la situation est grave.

— Il y a des choses difficiles à dire.

— Non pas, si l'on s'adresse à quelqu'un qui entende à demi-mot.

— Votre Majesté me permet donc de parler?

— J'écoute Votre Éminence.

— Eh bien ! il ne faut pas que la couronne, en cas de mort du roi, tombe aux mains du duc d'Anjou, car le sceptre du même coup tomberait aux mains de Marie de Médicis.

— Que faut-il faire pour empêcher cela ?

— Il faut qu'au moment où le roi Louis XIII mourra, on puisse annoncer à la France qu'il laisse un héritier de sa couronne.

— Mais, reprit Anne en rougissant, Votre Éminence sait bien que jusqu'à présent Dieu n'a pas béni notre union.

— Votre Majesté croit-elle que la faute en soit à elle?

Une autre femme qu'Anne d'Autriche eût baissé les yeux, car elle commençait à comprendre ; mais, tout au contraire, la fière princesse fixa son regard intelligent et profond sur le cardinal ; Richelieu soutint ce regard avec le sourire du joueur qui risque tout son avenir sur un seul coup de dé.

— Oui, dit-elle, je comprends ; c'est quatorze ans de royauté que vous m'offrez en échange de quelques nuits d'adultère !...

— En échange de quelques nuits d'amour, madame, s'écria le prélat déposant son masque politique pour prendre le visage de l'homme amoureux, car je n'apprends rien à Votre Majesté en lui disant que je l'aime[1], et que, dans l'espérance d'être payé de cet

[1] Mme de Motteville constate, elle aussi, cet amour de Richelieu pour Anne d'Autriche; seulement elle n'en raconte pas l'aveu de la même ma-

amour, je suis prêt à tout faire, à tout risquer, à joindre enfin mes intérêts aux siens, et à courir la chance d'une même chute dans l'espoir d'une même élévation.

Le cardinal n'était pas encore à cette époque l'homme de génie et le ministre inflexible qui se révéla depuis, car, dans ce cas-là, celle qui fut si faible devant Mazarin eût peut-être plié sous Richelieu. Mais, à cette époque, le cardinal, répétons-le, n'était qu'au commencement de sa fortune, et nul regard, excepté le sien peut-être, ne pouvait sonder les profondeurs de l'avenir.

Anne d'Autriche prit donc en mépris cette audacieuse proposition, et résolut de voir jusqu'où irait cet amour du cardinal.

— Monseigneur, dit-elle, la proposition est inusitée et vaut, vous en conviendrez, la peine qu'on y réfléchisse. Laissez-moi la nuit et la journée de demain pour me consulter.

— Et, demanda le cardinal tout joyeux, et demain soir j'aurai l'honneur de mettre de nouveau mes hommages aux pieds de Votre Majesté?...

— Demain soir j'attendrai Votre Éminence.

— Et avec quels sentiments Votre Majesté permet-elle que je m'éloigne d'elle?

La hautaine Espagnole imposa silence à son orgueil, et avec un charmant sourire tendit la main au cardinal.

Le cardinal baisa ardemment cette belle main, et se retira transporté de joie.

Quant à Anne d'Autriche, après être restée un moment pensive, le sourcil froncé et la bouche rieuse, elle rentra dans sa chambre à coucher et ordonna que le lendemain, aussi matin que possible, on lui fît venir Mme de Chevreuse.

nière. « La reine me confia, dit-elle, qu'un jour Son Éminence luy parla d'un air trop galant pour un ennemy et qu'il luy fit un discours fort passionné, mais qu'ayant voulu luy répondre avec colère et mépris, le roy, dans ce moment, estoit entré dans le cabinet où elle estoit, qui, par sa présence, avait interrompu sa réponse; que, depuis cet instant, elle n'avoit jamais osé recommencer cette harangue, craignant de luy faire trop de grâce en luy faisant voir qu'elle s'en souvenoit. »

Mme de Chevreuse, qui a joué dans l'imbroglio de ce règne le rôle de ces Nérine et de ces Lucette que Molière a appelées *femmes d'intrigue*, avait épousé en premières noces ce Charles-Albert de Luynes dont la fortune avait grandi si fort et si vite, arrosée par le sang du maréchal d'Ancre. C'était une jolie et folle créature de vingt-trois ou vingt-quatre ans, très-spirituelle, très-évaporée, et qui, logée au Louvre, du vivant de son mari le connétable, avait eu avec Louis XIII de grandes familiarités. Le roi avait d'abord semblé prendre un plaisir extrême à son babil, puis sa chasteté s'était effarouchée des libertés et des avances de cette favorite *in partibus fidelium*, et il lui avait dit un jour :

— Madame de Luynes, je vous préviens que je n'aime mes maîtresses que de la ceinture en haut.

— Cela étant, sire, riposta la connétable, vos maîtresses feront comme Gros-Guillaume : elles se ceindront au milieu des cuisses.

Après la mort de M. de Luynes, sa veuve s'était remariée à Claude de Lorraine, duc de Chevreuse, et Marie de Médicis l'avait placée près de sa bru, un peu pour la distraire par ses saillies, beaucoup pour la corrompre par son exemple. Les deux jeunes femmes étaient promptement devenues amies, et, comme on le pense bien, c'était pour lui conter toute sa conversation avec le cardinal, que la reine avait si grande hâte de voir la duchesse.

Alors fut arrêté entre ces deux têtes à l'évent un projet qui devait, selon elles, guérir à tout jamais Son Éminence de sa passion inconsidérée.

Continuons avec Brienne :

Le soir, quand tout le monde fut retiré, Richelieu se présenta de nouveau, comme il en avait reçu la permission : la reine l'accueillit parfaitement, mais parut seulement émettre des doutes sur la réalité de l'amour dont Son Éminence lui avait parlé la veille ; alors le cardinal appela à son secours les serments les plus saints, et jura qu'il se sentait prêt à exécuter pour la reine les hauts faits que les chevaliers les plus en renommée, les Roland, les Amadis, les Galaor, avaient exécutés autrefois pour la dame de leur pen-

sée, et que, d'ailleurs, si Anne d'Autriche voulait le mettre à l'épreuve, elle acquerrait bien vite la conviction qu'il ne disait que l'exacte vérité. Mais, au milieu de ses protestations, la jeune femme l'interrompit :

— Voyez le beau mérite, de tenter des prouesses dont l'accomplissement donne la gloire ; c'est ce que tous les hommes font par ambition aussi bien que par amour. Mais ce que vous ne feriez pas, monsieur le cardinal, parce qu'il n'y a qu'un homme véritablement amoureux qui consentirait à le faire, ce serait de danser une sarabande devant moi.

— Madame, je suis aussi bien cavalier et homme de guerre qu'homme d'Église, et mon éducation, Dieu merci, a été celle d'un gentilhomme ; je ne vois donc pas ce qui pourrait m'empêcher de danser devant vous, si tel était votre bon plaisir, et que vous me promissiez de me récompenser de cette complaisance.

— Mais vous ne m'avez pas laissé achever, dit la reine ; je disais que Votre Éminence ne danserait pas devant moi avec un costume de bouffon espagnol.

— Pourquoi pas ? répondit le cardinal ; la danse étant en elle-même une chose fort bouffonne, je ne vois pas pourquoi l'on n'assortirait pas le costume à l'action.

— Comment, reprit Anne d'Autriche, vous danseriez une sarabande devant moi, vêtu en bouffon, avec des sonnettes aux jambes et des castagnettes aux mains ?

— Oui, si cela devait se passer devant vous seule, et, comme je vous l'ai dit, que j'eusse promesse d'une récompense.

— Devant moi seule, c'est impossible ; il vous faut bien un musicien pour marquer la mesure.

— Alors prenez Boccau, mon joueur de violon ; c'est un garçon discret et dont je réponds.

— Ah ! si vous faites cela, s'écria la reine, je vous jure que je serai la première à avouer que jamais amour n'a égalé le vôtre.

— Eh bien ! madame, vous serez satisfaite ; demain, à cette même heure, vous pouvez m'attendre.

Anne donna sa main à baiser au prélat, qui se retira plus joyeux encore que la veille.

La journée du lendemain se passa dans l'anxiété. La reine ne pouvait croire que le cardinal se décidât à faire une pareille folie ; mais Mme de Chevreuse n'en faisait pas un instant de doute, disant savoir de bonne source que Son Éminence était amoureuse de la reine à en perdre la tête.

A dix heures, la reine était assise dans son cabinet ; Mme de Chevreuse, Vauthier et Beringhen étaient cachés derrière un paravent. La reine disait que le cardinal ne viendrait pas, Mme de Chevreuse soutenait toujours qu'il viendrait.

Boccau arriva, il tenait son violon et annonça que son Éminence le suivait.

En effet, dix minutes après le musicien, un homme entra, enveloppé d'un grand manteau qu'il rejeta aussitôt qu'il eut fermé la porte. C'était le cardinal lui-même, dans le costume exigé ; il avait des chausses et un pourpoint de velours vert, des sonnettes d'argent à ses jarretières et des castagnettes aux mains [1].

Anne d'Autriche eut grand'peine à tenir son sérieux en voyant l'homme qui gouvernait la France accoutré d'une si étrange manière ; mais cependant elle prit cet empire sur elle, remercia le cardinal du geste le plus gracieux, et l'invita à pousser l'abnégation jusqu'au bout.

Soit que le cardinal fût véritablement assez amoureux pour faire une pareille folie, soit qu'ainsi qu'il l'avait laissé paraître, il eût des prétentions à la danse, il ne fit aucune opposition à la demande, et, aux premiers sons de l'instrument de Boccau, se mit à exécuter les figures de la sarabande, avec force ronds de jambes et évolutions de bras. Malheureusement, grâce à la gravité même avec laquelle Richelieu procédait à la chose, ce spectacle atteignit à un

[1] Nous croyons devoir répéter à nos lecteurs que nous ne faisons pas ici du roman à plaisir et que les moindres particularités de cette anecdote sont très-authentiquement consignées dans Brienne, où ils les trouveront comme nous.

grotesque si véhément, que la reine ne put garder son sérieux et éclata de rire. Un rire bruyant et prolongé sembla lui répondre alors comme un écho. C'étaient les spectateurs cachés derrière e paravent qui faisaient chorus. Le cardinal s'aperçut que ce qu'il avait pris pour une faveur n'était qu'une mystification, et sortit furieux. Aussitôt Mme de Chevreuse, Vauthier et Beringhen firent irruption ; Boccau lui-même suivit l'exemple, et tous cinq avouèrent que, grâce à cette imagination de la reine, ils venaient d'assister à un des spectacles les plus réjouissants qui se pussent imaginer.

Les pauvres insensés qui jouaient avec la colère du cardinal-duc !

« Il est vrai que cette colère était encore inconnue. Après la mort de Bouteville, de Montmorency, de Chalais et de Cinq-Mars, on n'eut certes pas osé risquer cette terrible plaisanterie. »

Tandis que les amis d'Anne d'Autriche riaient ainsi, Richelieu, rentré chez lui, vouait à la jeune femme et à sa confidente une haine éternelle.

La reine ne l'aimait pas !

Il ne lui manquait plus que d'avoir un rival !

Il l'eut : — trois ans après cette aventure, Georges Villiers, duc de Buckingham, arriva à Paris.

II

Georges Villiers, duc de Buckingham, était né le 20 août 1592, à Brookesby, dans le comté de Leicester. « Tout ce que la nature peut répandre au dehors de beauté, de grâce et de souplesse, elle en avait doué ce jeune homme. » Sa noblesse, par son père, était an-

cienne ; par sa mère, illustre. Envoyé à Paris à l'âge de dix-huit ans, c'est-à-dire vers l'époque même où le roi Henri IV mourait, de la même façon que lui, Buckingham, devait mourir plus tard, il était revenu à Londres, parlant élégamment le français, montant à cheval parfaitement, de première force sur les armes et dansant à ravir. Aussi frappa-t-il agréablement la vue de Jacques VI dans un divertissement que lui donnèrent, en 1615, les écoliers de Cambridge. Ce prince, qui alliait la pédanterie à la frivolité et ne savait, dit Clarendon, rien refuser aux charmes d'un beau visage et d'un bel habit, voulut qu'on lui présentât le jeune Georges ; et, un courtisan s'étant écrié que ce dernier était un véritable Ganymède, le roi attrappa le mot au vol et nomma sur-le-champ Villiers son échanson (*kopbearer*). Jacques VI commençait à se dégoûter du comte de Sommerset, le seul favori peut-être auquel le peuple anglais n'ait jamais rien eu à reprocher ; celui-ci ayant quitté la cour, le nouvel échanson accapara tellement les bonnes grâces de son maître, qu'en moins de deux ans, il était créé chevalier, gentilhomme de la chambre, vicomte, marquis, grand amiral, gardien des cinq ports, enfin dispensateur absolu de tous les honneurs, dons, offices et revenus des trois royaumes. Ce fut alors que, pour se réconcilier sans doute avec le jeune prince de Galles, sur lequel, un soir, il avait osé lever la main, il lui proposa d'aller voir, incognito à Madrid, l'infante qu'on lui destinait. Cette équipée eut lieu ; mais les façons écervelées de Buckingham et de son compagnon ayant choqué les graves préjugés de l'étiquette espagnole, les négociations furent rompues entre les cabinets de Windsor et de l'Escurial. Cette rupture causa un vif chagrin au roi, mais ne l'empêcha pas de nommer Buckingham duc, de marquis qu'il était. Jacques VI étant mort en 1625, les chambres se préparèrent à attaquer le duc, et une accusation de haute trahison fut portée contre lui. Mais il avait déjà jeté ses filets sur le nouveau roi ; entre son parlement et son favori, Charles Ier n'hésita pas : il cassa le parlement. Avec Cromwell, celui-ci devait prendre sa revanche.

Dans les derniers moments du règne précédent, le comte de

Carlisle avait été expédié en France en qualité d'ambassadeur extraordinaire, chargé de solliciter pour le prince de Galles la main de madame Henriette, sœur de Louis XIII. Le comte de Carlisle avait emmené avec lui milord Rich, qui fut depuis comte Holland. A son retour à Londres, celui-ci vanta fort à Buckingham la beauté de la reine Anne, déclarant que, s'il avait quelque espoir de plaire à une pareille princesse, il risquerait joyeusement fortune et existence, dans la ferme persuasion que la perte de l'une serait bien payée par un regard, et la perte de l'autre par un baiser. Il n'en fallait pas tant pour aiguillonner la curiosité du duc ; il obtint donc du roi la faveur d'aller le représenter à Paris dans les négociations du mariage, et, au commencement de l'année 1625, il arrivait au Louvre « avec tant d'agréments et de magnificence, qu'il donnoit de l'admiration au peuple, de l'amour aux dames, de la jalousie aux maris et de la haine aux galants. » Louis XIII fut un de ces maris et Richelieu un de ces galants.

Les mémoires du temps nous ont conservé la relation exacte de la première entrevue de Buckingham et d'Anne d'Autriche.

Buckingham, introduit dans la salle du trône, s'avança, accompagné d'une suite nombreuse, vers le roi et la reine, auxquels il devait remettre ses lettres de créance. Il était vêtu d'un pourpoint de satin blanc, broché d'or, sur lequel était jeté un manteau de velours gris-clair, tout brodé de perles fines. Cette nuance si dangereuse pour le teint d'un homme de l'âge du duc, — il pouvait, à cette époque, avoir trente-deux ans, — doit nous prouver quel éclat avait la figure de Buckingham, puisque *cette parure lui seyait*. Bientôt on s'aperçut que toutes les perles avaient été cousues avec un lien de soie si frêle, qu'elles se détachaient par leur propre poids et tombaient à terre. Cette magnificence, un peu brutale dans sa délicatesse même, ne serait plus de mise aujourd'hui, grâce à nos mœurs hypocrites et vaniteuses ; mais alors on ne se fit pas scrupule d'accepter les perles que le duc offrait si courtoisement à ceux qui, prenant d'abord la rupture du fil pour un accident, s'empressaient de les ramasser pour les lui rendre.

L'imagination de la jeune reine fut vivement frappée « par la vue d'un cavalier aussi accompli, qui avoit tous les trésors d'un grand roi à dépenser et tous les joyaux de la couronne d'Angleterre pour se parer. » De son côté, Georges Villiers n'avait pu admirer Anne d'Autriche sans la désirer de toutes les forces de sa nature impétueuse et romanesque. Anne d'Autriche avait alors vingt-trois ans. Sa taille et sa démarche étaient celles d'une déesse; ses yeux jetaient des reflets d'émeraude; sa bouche, petite et vermeille, était éminemment gracieuse dans le sourire, mais aussi profondément dédaigneuse dans le mépris; tous les poëtes du temps avaient chanté à l'envi le modelé et la blancheur incomparables de ses bras; enfin, ses cheveux, qui, de blonds qu'ils étaient dans son enfance, étaient devenus châtains, et qu'elle portait frisés très-clair, encadraient merveilleusement son visage, auquel le censeur le plus rigide n'eût pu souhaiter qu'un peu moins de rouge, et le statuaire le plus exigeant qu'un peu plus de finesse dans le nez. « Encore, ajoute Mme de Motteville, qui nous a légué ce portrait, la grosseur de ce nez n'allait-elle point mal avec de grands yeux et contribuait-elle à lui rendre la physionomie plus grave. »

En homme expert dans la stratégie amoureuse, Buckingham n'avait pas seulement compté sur sa bonne mine et sur ses semailles de pierreries pour battre en brèche la vertu de la reine; il lui fallait encore avoir près d'elle quelque auxiliaire dont l'adresse et le dévouement pussent dépister les soupçons du roi et les limiers du cardinal. Mme de Chevreuse, aventureuse plus que pas un aventurier des cinq royaumes d'Europe, s'offrit à lui, et il l'acheta sans marchander. Un nœud de diamants de cent mille livres, un prêt de deux mille pistoles, et puis, peut-être bien aussi, le côté hasardeux de l'entreprise, firent l'affaire.

D'après le conseil et avec l'argent du duc, Mme de Chevreuse imagina d'offrir au roi et à la reine fête et collation en son hôtel. Leurs Majestés acceptèrent l'invitation. A cette occasion, Louis XIII fit présent à sa jeune femme d'un nœud d'épaule qui se terminait par douze ferrets en diamants.

Un rapport que Richelieu se fit adresser après coup, et que nous publions textuellement, comme d'autres l'ont fait avant nous, va nous permettre de suivre pas à pas, et sous ses différents travestissements, Buckingham dans cette fête.

D'abord, la reine, après être descendue de voiture, désira faire un tour dans les parterres; en conséquence, elle s'appuya sur le bras de la duchesse et commença sa promenade. Elle n'avait pas fait vingt pas, qu'un jardinier se présenta devant elle et lui offrit d'une main une corbeille de fruits et de l'autre un bouquet. La reine prit le bouquet; mais, au moment où elle accordait ce salaire à la prévenance dont elle était l'objet, sa main toucha celle du jardinier, qui lui dit quelques mots tout bas. La reine fit un geste d'étonnement; et ce geste et la rougeur qui l'accompagna sont consignés dans le rapport où nous puisons ces détails.

A l'instant même, le bruit se répandit que le galant jardinier n'était autre que le duc de Buckingham. Aussitôt chacun se mit en quête, mais il était déjà trop tard, le jardinier avait disparu, et la reine se faisait dire la bonne aventure par un magicien qui, à l'inspection seule de sa belle main, qu'il tenait entre les siennes, lui contait des choses si étranges, que la reine ne pouvait cacher son trouble en les écoutant; enfin, ce trouble augmenta au point que la princesse perdit tout à fait contenance, et que Mme de Chevreuse, effrayée des suites que pouvait avoir une pareille folie, fit signe au duc qu'il avait outre-passé les bornes de la prudence, et l'engagea désormais à plus de circonspection.

Toujours est-il que, quels que fussent les discours qu'elle entendit, Anne d'Autriche les souffrit, quoiqu'elle ne se fût pas plus méprise aux hommages du magicien qu'à ceux du jardinier; la reine avait de bons yeux, et, d'ailleurs, son officieuse amie était là qui voyait double.

Le duc de Buckingham excellait dans l'art de la danse, qui, à cette époque, — nous en avons vu la preuve dans la sarabande dansée par le cardinal, — n'était dédaignée de personne; les têtes cou-

ronnées elles-mêmes avaient à cœur cette sorte de supériorité dont les dames se montraient fort touchées. Louis XIII composait lui-même la musique des ballets qu'on dansait devant lui, et il en avait surtout un de prédilection, qu'on appelait le ballet de la *Merlaison*. On sait, en ce genre, les succès de Grammont, de Lauzun et de Louis XIV.

Buckingham figura donc avec un éclat surprenant dans un certain ballet de démons, qu'on avait imaginé ce soir-là comme le plus gracieux divertissement dont on pût réjouir Leurs Majestés Le roi et la reine applaudirent le danseur inconnu, qu'ils prirent — il est probable qu'un seul des deux commit cette erreur — pour un seigneur de la cour de France. Enfin, le ballet terminé, Leurs Majestés se préparèrent à ouvrir la séance du divertissement le plus pompeux de la soirée ; là aussi Buckingham remplissait un rôle, et il l'avait non pas choisi, mais usurpé d'une manière bien audacieuse et bien adroite.

C'était la coutume alors de flatter les rois jusque dans leurs plaisirs, et les Orientaux, si habiles dans ce genre de courtisanerie, étaient mis à contribution par les maîtres des cérémonies français. La coutume des mascarades, dans le genre de celle que nous allons raconter, se perpétua jusqu'en 1720, et fut appliquée une dernière fois à ces fêtes de nuit données par Mme du Maine, en son palais de Sceaux, et qu'on appelait *les nuits blanches*. Il s'agissait de supposer que tous les potentats de la terre, et surtout ceux des pays mystérieux qui sont situés de l'autre côté de l'équateur, les fabuleux sophis, les khans bizarres, les mogols riches à milliards et les incas souverains des mines d'or, s'étaient avisés de se réunir pour venir adorer le trône du roi de France ; ces monarques devaient être représentés par des princes des maisons souveraines de France. MM. de Lorraine, de Rohan, de Bouillon, de Chabot et de La Trémouille, furent désignés par le roi pour faire partie du divertissement. Le jeune chevalier de Guise, fils du Balafré, qui faisait le Grand Mogol, était frère cadet de M. de Chevreuse. La veille, Buckingham était allé le trouver, et, comme ce jeune seigneur était

fort gêné, le duc avait mis à sa disposition, pour la mascarade du lendemain, non-seulement sa bourse, mais encore tous les joyaux de la couronne d'Angleterre, que Jacques VI avait laissé emporter à son représentant.

C'était plus que n'eût osé espérer le chevalier : il tendit la main à Buckingham et lui demanda quelle chose il pouvait faire pour reconnaître un si grand service.

— Écoutez, lui dit Georges, je voudrais, c'est une satisfaction puérile peut-être, mais c'est une chose qui me fera grand plaisir, je voudrais trouver une occasion de porter à la fois sur mon habit toute cette cargaison de pierreries que j'ai apportées avec moi ; prêtez-moi votre place une partie de la soirée de demain ; tant que le Grand Mogol restera masqué, je ferai le Grand Mogol ; au moment où il faudra se démasquer, je vous rendrai votre place. Nous pourrons ainsi jouer, vous ostensiblement, moi en secret, chacun notre rôle. Nous ferons un seul personnage à nous deux, voilà tout ; vous souperez, et je danserai. Cela vous convient-il ainsi ?

Le chevalier de Guise trouvait la chose trop facile pour refuser le marché, et tout fut arrêté, entre les deux seigneurs, comme le désirait Buckingham.

Le chevalier accepta donc, se croyant l'obligé du duc et reconnaissant en lui son maître; car, quoique ses folies eussent fait quelque bruit en France, il était loin encore d'approcher, pour l'extravagance surtout, d'un amoureux comme Buckingham.

Les choses furent faites ainsi qu'il était convenu, et le duc, masqué, resplendissant au feu des lustres et des flambeaux, apparut aux regards de la reine, escorté d'une suite nombreuse dont la magnificence n'égalait point, mais ne déparait pas la sienne.

La langue orientale est fertile en comparaisons emphatiques et en poétiques allusions. Buckingham mit tout son art à glisser à la reine plusieurs compliments passionnés ; cette situation plaisait d'autant plus à l'esprit aventureux du duc et à l'esprit romanesque d'Anne d'Autriche, qu'elle était fort dangereuse ; le roi, le cardinal

et toute la cour étaient là ; et comme le bruit s'était déjà répandu que le duc se trouvait au bal, chacun regardait de tous ses yeux, écoutait de toutes ses oreilles, mais nul ne se doutait que ce Grand Mogol, que l'on prenait pour le chevalier de Guise, fût Buckingham lui-même. Aussi le divertissement eut-il un si prodigieux succès, que le roi ne put s'empêcher d'en témoigner sa satisfaction à Mme de Chevreuse.

Enfin arriva le moment où l'on annonça que le roi était servi ; c'était l'heure de se démasquer, et des salons avaient été préparés à cet effet. Le Grand Mogol et son porte-sabre se retirèrent dans un cabinet : le porte-sabre n'était autre que le chevalier de Guise, qui prit à son tour les habits du duc, et s'en alla souper en costume de Grand Mogol, tandis que Buckingham avait pris le sien. L'entrée du chevalier fut un véritable triomphe, et il lui fut adressé force compliments sur la richesse de ses habits et sur la grâce avec laquelle il avait dansé.

Après le souper, le chevalier vint rejoindre le duc dans le cabinet où celui-ci l'attendait ; là la transformation s'opéra de nouveau. Le chevalier redevint simple porte-sabre, le duc remonta au rang de Grand Mogol, puis ils rentrèrent dans la salle ; il va sans dire que la richesse du costume de ce puissant souverain et le poste élevé qu'il occupait dans la hiérarchie des têtes couronnées, lui valurent l'honneur d'être choisi par la reine pour danser avec elle. Buckingham eut ainsi jusqu'au matin toute liberté d'exprimer, sous le masque et dans le tumulte de la fête, des sentiments qui, grâce aux confidences préparatoires de Mme de Chevreuse, n'étaient déjà plus un secret pour la reine.

Enfin quatre heures du matin sonnèrent, et le roi parla de se retirer ; la reine ne fit aucune instance pour rester, car déjà, depuis quelques minutes, les cinq monarques avaient disparu, et avec eux s'étaient évanouis l'entrain du bal et l'ornement de la fête. Anne d'Autriche regagna donc son carrosse ; un laquais à la livrée et aux armes de la connétable se tenait à la portière pour l'ouvrir et la refermer. A la vue de la reine, il mit un genou en terre, mais au

lieu d'abaisser le marchepied, il tendit la main ; la reine reconnut là la galanterie de son amie Mme de Chevreuse ; mais cette main lui pressa si doucement le pied, qu'elle baissa les yeux sur l'officieux serviteur, et qu'elle reconnut Buckingham. Si bien préparée qu'elle fût à tous les déguisements que le duc pouvait prendre, son étonnement fut néanmoins si grand, qu'elle poussa un cri et qu'une vive rougeur lui monta au visage ; ses officiers s'approchèrent aussitôt pour savoir la cause de cette émotion, mais la reine était déjà au fond de son carrosse avec Mmes de Launoy et de Vernet. Le roi revint dans le sien avec le cardinal.

Malheureusement, quelques jours après, Richelieu éventa toutes ces ruses. Il apprit en outre, — et toute la cour le sut bientôt, — qu'il existait à l'hôtel de l'ambassade d'Angleterre une sorte de chapelle toute tapissée de soie de Perse et éclairée nuit et jour par un grand nombre de bougies, chapelle où le portrait de la reine était placé sous un dais de velours bleu, surmonté de plumes blanches et rouges. Buckingham n'en approchait qu'avec le recueillement d'un prêtre devant le Christ. De plus, un autre portrait d'Anne d'Autriche, miniature entourée de diamants, ne quittait pas sa poitrine sur laquelle il était fixé par une chaîne d'or. Son zèle fanatique pour cette miniature semblait indiquer qu'il la tenait de la reine même, « et M. le cardinal, doublement jaloux, parce qu'il était doublement déçu, comme galant et comme politique, passa de bien mauvaises nuits à ce propos. »

Aussi sema-t-il toute sa police autour des deux amoureux et de leur confidente ; le roi, de son côté, officiellement averti, enveloppa sa jeune femme d'une triple barrière de gardiens, de surveillants et d'espions. Loin de décourager le duc, toutes ces précautions l'excitèrent, au contraire, davantage, et il se décida à braver le minotaure jusque dans son Louvre pour obtenir enfin une entrevue d'une heure seul à seul avec Anne d'Autriche. Celle-ci, consultée à ce sujet par Mme de Chevreuse, répondit qu'elle n'aiderait en rien, mais qu'elle laisserait faire. C'était tout ce qu'on lui demandait.

Il y avait, en ce temps-là, une tradition fort populaire à Paris, laquelle affirmait qu'un fantôme revenait dans le vieux palais des rois. Ce fantôme était du sexe féminin, et les gens de service l'avaient baptisé la *Dame blanche*. La connétable proposa à Georges Villiers de jouer le rôle de la *Dame blanche*. Jugez si le jeune homme accepta avec enthousiasme !

Laissons parler les *Archives de la police*

« On discuta quelque temps pour savoir si l'entrevue aurait lieu le soir ou dans la journée. Le duc insista pour qu'elle eût lieu le soir. Mme de Chevreuse prétendit que c'était trop risquer, parce que, parfois, le soir, le roi descendait chez la reine. On en référa à Anne d'Autriche, qui se rangea de l'avis de milord, le jour enlevant à ce dernier tous les bénéfices de son déguisement. Elle ajouta qu'on pouvait se fier à son valet de chambre Bertin ; que ce serviteur resterait en sentinelle et à portée de voir si Louis XIII sortait de ses appartements, et que, le cas échéant, on tiendrait une porte de dégagement ouverte pour faire sauver le duc. » Rendez-vous fut pris pour dix heures. A neuf, Buckingham se rendit chez la connétable. Celle-ci mettait la dernière main à une robe blanche d'une coupe bizarre, parsemée de larmes noires et ornée de deux têtes de mort, posées l'une sur la poitrine, et l'autre entre les deux épaules ; un bonnet étrange, blanc et noir comme la robe, une vaste cape et un sombrero complétaient le costume.

— Hé quoi ! madame, s'écria le duc à cette vue, avez-vous pu penser que je consentirais à m'affubler d'un pareil accoutrement ? En vérité, j'aimerais mieux renoncer à voir la reine, que de devoir ce bonheur à un si grotesque équipage!

— Milord, répondit Mme de Chevreuse, votre coquetterie se révoltera plus tard ; ma maîtresse nous attend...

— Mais, continua Buckingham de plus en plus dépité, je serai horriblement ridicule ainsi. Or, vous vous connaissez trop bien aux choses d'amour, chère duchesse, pour ne pas savoir que, chez la femme, il n'est point de passion qui tienne devant le ridicule.

— Duc, ce que je sais en ce moment, c'est que la reine a eu

grand'peine à accorder ce rendez-vous, c'est qu'elle se repentira peut-être demain de sa faiblesse, c'est qu'enfin elle ne pardonnera jamais, — et je ferais comme elle, — à un homme qui se dit si ardemment épris, d'avoir rencontré une occasion de l'entretenir, et de n'avoir pas saisi cette occasion.

— Mais, encore une fois, en me voyant ainsi, la reine trouvera dans ses yeux des armes contre son cœur...

— Qu'importe, si ces armes doivent tomber à votre voix et devant un esprit que double la passion ? Allons, duc, habillez-vous. Là, vrai, je me fais une fête de voirmilord de Buckingham, le représentant du roi Charles Ier, l'ambassadeur d'Angleterre, l'homme sur lequel repose l'avenir des deux plus puissants royaumes de l'Europe, enjuponné et travesti en *Dame blanche !*...

— J'obéis, duchesse, mais j'enrage.

— Enragez, monseigneur, mais hâtez-vous. Cette importante discussion nous a déjà pris un quart d'heure, et nous avons encore bien des choses à faire.

Ce disant, la duchesse tirait d'un meuble des ciseaux d'or, un rouleau d'une sorte de taffetas rose et une boîte de bois de senteur remplie de cire molle et blanche.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Buckingham.

— C'est une nouvelle invention de Norblin, le physicien de la couronne ; ce taffetas rose et cette cire vont me servir à vous déguiser le visage, comme le costume que vous allez prendre la peine d'endosser vous déguisera le reste du corps.

— Mais ne pourrais-je mettre un loup ?

— Point ; le loup pourrait tomber et chacun vous reconnaîtrait, monseigneur, tandis qu'avec ma pellicule, c'est tout au plus si vous vous reconnaîtrez vous-même.

— Tête-Dieu ! duchesse, Sa Majesté Louis XIII vous a donc payée pour favoriser ses intérêts aujourd'hui ?

— C'est cela, jurez comme un païen et dites-moi des injures ! Allons, encore un quart d'heure écoulé ! Nous n'avons plus que trente minutes.

— Je me livre, duchesse, je me livre. Exterminez-moi à votre fantaisie...

Et, avec force soupirs, Buckingham se remit aux mains de la connétable et la laissa superposer la pellicule à tous les méplats de son visage, dont elle changea entièrement la configuration. Cette première opération terminée, il ôta son manteau, mais garda le reste de son costume, par-dessus lequel il passa la longue robe blanche dont nous avons donné la description, puis il enferma ses longs cheveux dans le bonnet fantastique, recouvrit d'un loup son visage déjà recouvert de la pellicule, se coiffa du sombrero, s'enveloppa du manteau, et, moitié riant, moitié maugréant, offrit son bras à la duchesse. Un carrosse attendait à la porte. Au guichet du Louvre, le valet de chambre Bertin était en sentinelle; les mousquetaires de service, en apercevant Georges Villiers, demandèrent quel était cet homme. — C'est, répondit Mme de Chevreuse, un astrologue italien que Sa Majesté m'a chargée de lui amener. — Le carrosse passa.

Une fois le guichet traversé, on ne rencontra plus personne jusque chez la reine. « Celle-ci avait eu la précaution d'éloigner Mme de Flottes, sa dame d'honneur, et était dans une anxiété qu'on peut comprendre. A la porte, le valet Bertin abandonna le duc et la connétable, et alla se mettre en observation sur l'escalier du roi. Mme de Chevreuse avait une clef de l'appartement ; elle n'eut donc pas besoin de frapper ; elle ouvrit, introduisit Buckingham et entra après lui ; seulement elle laissa la clef à la porte, afin que Bertin pût les prévenir en cas d'alarme. »

Ce que Buckingham avait redouté arriva : — à l'aspect de son étrange attirail, Anne d'Autriche, quelle que fût sa frayeur, emplit la chambre d'éclats de rire. Alors Georges « voyant qu'il n'avait pas d'autre parti à prendre que d'entrer dans cette humeur joyeuse, commença à faire les honneurs de sa personne avec tant de gaieté, de goût, et, par-dessus cela, tant d'amour, » que la jeune femme sentit toute son hilarité s'en aller à la dérive et s'abandonna peu à peu à l'enivrement de ce langage spirituel et passionné. Le duc

profita de ce changement avec son habileté ordinaire ; « il rappela à Anne d'Autriche que le but de cette entrevue était de lui remettre une lettre confidentielle dont l'avait chargé sa belle-sœur, et la supplia, — cette lettre ne devant être connue de personne, — d'éloigner jusqu'à sa confidente. La reine, *qui désirait du fond du cœur le tête à-tête autant que Buckingham*, ouvrit la porte de son oratoire et y entra, laissant la porte ouverte, mais en faisant signe à Buckingham de la suivre. A peine le duc fut-il dans l'oratoire, que Mme de Chevreuse referma doucement la porte derrière eux. »

Dix minutes à peu près s'écoulèrent.

Tout à coup, Bertin accourut, tout épouvanté, en criant : — Le roi !

Mme de Chevreuse se précipita vers la porte de l'oratoire et l'ouvrit en répétant : — Le roi ! le roi !

Buckingham, dépouillé de sa robe, le visage encadré dans sa blonde et soyeuse chevelure, la moustache au vent, vêtu seulement de son costume si riche et si chevaleresque, était aux pieds de la reine. A peine s'était-il trouvé en tête-à-tête avec elle, qu'il avait jeté loin de lui son déguisement, abandonné son bonnet ridicule, enlevé son masque, ôté la pellicule, et s'était, au risque de ce qui pouvait en arriver, montré tel qu'il était, c'est-à-dire comme un des plus beaux et des plus élégants cavaliers qui fussent au monde. (*Archives de la police.*)

Cependant il n'y avait pas de temps à perdre : Mme de Chevreuse ouvrit un petit couloir qui conduisait de l'oratoire au corridor commun et y poussa le duc ; elle le suivit avec Bertin, portant toute la défroque ; Anne d'Autriche referma la porte et alla, à demi-pâmée, tomber sur un fauteuil.

Buckingham et Bertin voulaient sortir du Louvre à l'instant même. La connétable, qui ne perdait jamais la tête, les arrêta et força le duc de revêtir de nouveau son travestissement ; cette précaution prise, elle le lâcha. Mais le galant ambassadeur n'était pas au bout de ses peines. Arrivé à l'extrémité du corridor, il y rencontra des gens du petit service ; il voulut alors retourner en arrière, mais son manteau tomba. Heureusement ce qu'avait prévu madame de

Chevreuse se réalisa aussitôt : en voyant cette robe funèbre semée de larmes et de têtes de mort, les gens du petit service poussèrent de grands cris et s'enfuirent en criant qu'ils avaient vu la femme blanche. Buckingham comprit qu'il fallait profiter de leur frayeur et jouer le tout pour le tout : il s'élança à leur poursuite, et, tandis qu'ils fuyaient par des dégagements connus d'eux, et que Bertin, ramassant le manteau et le chapeau, les emportait précipitamment dans sa chambre, il atteignit l'escalier, gagna la porte, et se trouva dans la rue.

Heureusement le valet de chambre Bertin s'était trompé : le roi avait bien quitté son appartement, mais ce n'était point pour descendre chez la reine ; ayant, le lendemain, une grande chasse au vol, il avait voulu, pour ne pas perdre de temps, aller coucher au lieu du rendez-vous. En conséquence, il avait passé devant la porte de la reine, mais ne s'était pas même arrêté pour prendre congé d'elle, devant revenir le jour suivant au Louvre.

A son retour, il apprit que la fameuse *Dame blanche* avait été vue par les gens de service. Louis XIII était superstitieux et croyait aux apparitions, et à celle-ci surtout qui était traditionnelle ; il fit venir les gens qui avaient vu le fantôme, leur demanda les détails les plus circonstanciés sur ses allures et son costume et comme leur récit se trouvait en harmonie avec celui qu'il avait entendu faire étant enfant, il n'émit aucun doute sur la réalité de l'apparition.

Mais le cardinal était moins crédule que le roi, et, par l'entremise de Bois-Robert, ayant séduit Patrick O'Reilly, valet de chambre du duc, il en obtint tous les renseignements que nous venons de rapporter. (*Archives de la police*.)

Sur ces entrefaites, le mariage de madame Henriette se fit. M. de Chevreuse fut désigné pour tenir la place de Charles Ier, dont il était parent par Marie Stuart, et, le 11 mai 1625, la bénédiction nuptiale fut donnée à la princesse et à son époux provisoire par le cardinal de la Rochefoucauld, sur un théâtre construit devant le portail de Notre-Dame.

Charles Ier avait hâte de voir sa femme ; aussi, presque aussitôt, la cour se mit-elle en route pour conduire la jeune reine jusqu'à la ville d'Amiens. Ce fut dans cette ville qu'arriva la fameuse aventure du jardin, aventure qu'à quelques détails près, on trouve consignée de la même façon dans Laporte, dans Mme de Motteville et dans Tallemant des Réaux.

Les trois reines, Marie de Médicis, Anne d'Autriche et madame Henriette, n'ayant point trouvé dans la ville un logis assez considérable pour les recevoir toutes trois, avaient pris des hôtels séparés. Celui d'Anne d'Autriche était situé près de la Somme, avec de grands jardins qui descendaient jusqu'à la rivière ; il était donc en général, à cause de son étendue et de sa situation, le rendez-vous des deux autres princesses, et par conséquent, du reste de la cour. Un soir donc, la reine, *qui aimait fort à se promener tard*, avait prolongé sa promenade. Buckingham lui donnait la main et milord Rich accompagnait Mme de Chevreuse. Après un grand nombre de tours, d'allées et de venues, la reine, qui s'était assise, et autour d'elle toutes les dames de sa maison, se leva, reprit la main du duc et s'éloigna. Elle n'avait invité personne à la suivre, et personne ne la suivit ; mais comme il faisait nuit close, la reine et son cavalier disparurent bientôt derrière une charmille. Au reste, cette disparition, ainsi qu'on le pense bien, n'était pas demeurée inaperçue : on échangeait déjà quelques sourires malins et quelques coups d'œil expressifs, quand tout à coup on entendit un cri étouffé et l'on reconnut la voix de la reine. Aussitôt Putange, son premier écuyer, sauta par-dessus la charmille l'épée à la main, et vit Anne d'Autriche qui se débattait aux bras de Buckingham. A la vue de Putange, qui accourait en le menaçant, le duc, forcé d'abandonner la reine, dégaîna à son tour. Mais la reine se jeta au devant de Putange, criant en même temps à Buckingham qu'il eût à se retirer à l'instant même pour ne pas la compromettre. Buckingham obéit ; il était temps : toute la cour accourait ; lorsqu'on arriva, le duc avait disparu. — Ce n'est rien, dit la reine aux personnes de sa suite ; le duc de Buckingham s'était éloigné en me

laissant seule, et j'ai eu si grand'peur de me trouver ainsi perdue dans l'obscurité, que j'ai poussé ce cri qui vous a fait accourir.

On fit semblant de croire à cette version, mais il est inutile de dire que la vérité transpira. Laporte raconte, en toutes lettres, que le duc *s'émancipa jusqu'à vouloir caresser la reine*, et Tallemant des Réaux, très-malveillant au reste pour la cour, va plus loin encore.

Le lendemain de cette aventure, Mme de Conti disait « que de la ceinture en bas, Anne d'Autriche pouvait *peut-être* répondre au roi de sa vertu, mais qu'il n'en était assurément pas de même de la ceinture en haut. »

Mme de Motteville va continuer à nous renseigner sur les événements qui signalèrent ce lendemain.

Ce jour-là, madame Henriette devant partir, la reine mère voulut reconduire sa fille pendant quelques lieues encore. Le carrosse était composé de Marie de Médicis, d'Anne d'Autriche, de madame Henriette et de la princesse de Conti. La reine mère et madame Henriette étaient dans le fond, Anne d'Autriche et la princesse de Conti sur le devant.

Arrivées au lieu de la séparation, les voitures s'arrêtèrent. Milord de Buckingham vint ouvrir la portière et offrit la main à madame Henriette pour la conduire dans le carrosse qui lui était destiné et où l'attendait Mme de Chevreuse, qui devait l'accompagner en Angleterre. Mais à peine le duc l'eut-il déposée à sa place, qu'il revint vivement, rouvrit la portière une seconde fois, et, malgré la présence de Marie de Médicis et de la princesse de Conti, prit le bas de la robe de la reine et le baisa à plusieurs reprises ; puis, sur l'observation d'Anne d'Autriche que cette étrange marque de son amour la pouvait compromettre, le duc se releva et s'enveloppa un instant dans les rideaux de la voiture. Alors on s'aperçut qu'il pleurait, car si l'on ne pouvait voir ses larmes, on entendait ses sanglots. La reine n'eut pas le courage de se contenir plus longtemps, et pour cacher les pleurs qui s'échappaient de ses paupières, elle porta son mouchoir à ses yeux. Enfin,

comme s'il eût pris une résolution soudaine, comme si par un violent effort, il se fût vaincu lui-même, Buckingham, sans aucun autre adieu et sans observer l'étiquette, s'arracha de la voiture de la reine, s'élança dans celle de madame Henriette, et donna l'ordre de partir.

A Boulogne, Buckingham trouva la mer si mauvaise, qu'il lui fut impossible de s'embarquer. Il accueillit ce contre-temps avec une explosion de joie dont on se ressentit à Amiens. La reine lui envoya Laporte, et une active correspondance fut échangée. Pour les besoins de cette correspondance, le gouverneur d'Amiens avait ordre de tenir ouvertes toute la nuit les portes de la ville.

Poursuivons — avec Mme de Motteville, à qui nous rendons grâce du fond de l'âme et du bout de la plume : la bonne dame nous a singulièrement mâché la besogne.

Au retour de son troisième voyage, Laporte informa la reine que le même soir elle reverrait Buckingham. Le duc avait annoncé qu'une dépêche, qu'il avait reçue de Charles Ier, nécessitait une dernière conférence avec la reine mère, et qu'en conséquence, il allait partir dans trois heures pour Amiens. Le retard de trois heures était nécessaire pour donner le temps à Laporte de prévenir la reine. Le duc la faisait supplier, en outre, au nom de son amour, de s'arranger de façon qu'il la trouvât seule.

Cette demande mit Anne d'Autriche en grand émoi. Cependant il est probable que le duc eût obtenu l'entrevue qu'il désirait ; car la reine, sous prétexte que son médecin devait la saigner, avait déjà invité tout le monde à se retirer, lorsque Nogent-Beautru entra et dit tout haut que le duc de Buckingham et milord Rich venaient d'arriver chez la reine mère pour affaire de conséquence.

Cette nouvelle annoncée publiquement renversait tous les projets d'Anne d'Autriche; il était difficile maintenant qu'elle demeurât seule sans donner des soupçons sur le motif qui lui faisait désirer la solitude. Elle appela donc son médecin, et se fit réellement saigner, espérant que cette opération éloignerait tout le monde; mais, quelques instances qu'elle pût faire et quelque désir qu'elle exprimât

de se reposer, elle ne put éloigner la comtesse de Lannoy, que la reine avait quelques motifs de croire vendue au cardinal-duc. Elle attendit donc dans une inquiétude croissante ce qui allait arriver.

A dix heures, on annonça le duc de Buckingham.

La comtesse de Lannoy ouvrait déjà la bouche pour dire que la reine n'était pas visible ; mais Anne, craignant sans doute quelque éclat de la part du duc, donna l'ordre de faire entrer.

A peine cette permission fut-elle transmise à celui qui la sollicitait, que le duc se précipita dans la chambre.

La reine était au lit et Mme de Lannoy debout à son chevet.

Le duc demeura atterré en voyant que la reine n'était pas seule, comme il s'y attendait ; son visage était si bouleversé, qu'Anne d'Autriche eut pitié de lui et lui dit en espagnol quelques mots de consolation, lui expliquant qu'elle n'avait pas pu demeurer seule et que sa dame d'honneur était restée dans sa chambre presque malgré elle.

Alors le duc tomba à genoux devant le lit, baisant les draps avec des transports si violents, que Mme de Lannoy lui fit observer que ce n'était pas la coutume en France de se conduire ainsi à l'égard des têtes couronnées.

— Eh! madame, répondit alors le jeune homme avec impatience, je ne suis pas Français, et les coutumes de la France ne peuvent m'engager ; je suis le duc Georges Villiers de Buckingham, ambassadeur du roi d'Angleterre, et par conséquent représentant moi-même une tête couronnée. En cette qualité, continua-t-il, il n'y a ici qu'une personne qui ait le droit de me donner des ordres, et cette personne, c'est la reine.

Alors, se retournant vers Anne d'Autriche :

— Oui, madame, reprit-il, ces ordres, je les attends à vos genoux, et j'y obéirai, je le jure, à moins qu'ils ne me commandent de ne plus vous aimer.

La reine embarrassée ne répondait rien, et essayait inutilement

d'armer son regard d'une colère qu'elle n'avait pas dans le cœur. Ce silence indigna la vieille dame qui s'écria :

— Jésus Dieu ! madame ! n'a-t-il pas osé dire à Votre Majesté qu'il l'aimait !

— Oh ! oui ! oui ! s'écria Buckingham, oui, madame, je vous aime, ou plutôt je vous adore à la manière dont les hommes adorent Dieu ; oui, je vous aime, et je répéterai l'aveu de cet amour à la face du monde entier, parce que je ne sais pas de puissance humaine ni divine qui puisse m'empêcher de vous aimer. Et maintenant, poursuivit-il, en se relevant, je vous ai dit ce que j'avais à vous dire, et je n'ajouterai plus qu'une chose, c'est que mon seul but désormais sera de vous revoir, que j'emploierai tous les moyens pour cela, et que j'arriverai à ce but, malgré le cardinal, malgré le roi, malgré vous-même, dussé-je, pour réussir, bouleverser l'Europe !

Et à ces mots, saisissant la main de la reine et la couvrant de baisers malgré les efforts qu'elle faisait pour la retirer, le duc s'élança hors de l'appartement.

A peine fut-il dehors, qu'Anne d'Autriche, rompant la digue à sa douleur, laissa retomber sa tête sur son oreiller qu'elle noya de larmes. La comtesse de Lannoy ayant paru fort scandalisée de cette expansion :

— Hé ! madame, s'écria la jeune femme, laissez-moi, laissez-moi seule ! Je ne veux ici d'autre compagnon que mon chagrin.

Une heure après, doña Estefana se rendit à l'hôtellerie où le duc était descendu ; on remarqua que la fidèle camériste portait sous sa mante un petit coffret au chiffre de la reine, et qu'en sortant de chez l'ambassadeur, elle n'avait plus ce coffret.

Trois jours après, Buckingham prit la mer.

Le surlendemain de son embarquement, le père Séguirent, confesseur du roi, étant entré de grand matin chez la reine, doña Estefana murmura :

— *Teatino tan de magnana á visitar esta señora, non es buena segnal, ni por bien.* Si ce moine vient visiter Sa Majesté de si

bonne heure, c'est qu'il n'a pas de bonnes nouvelles à lui apprendre.

En effet, le roi et le cardinal, qui, pendant que tout cela se passait, se trouvaient à Fontainebleau, avaient été avisés de ces incidents par une lettre de Mme de Lannoy : Mme du Vernet, dame d'atours d'Anne d'Autriche, était congédiée; Putange, son écuyer, chassé; Laporte, son porte-manteau, exilé. En outre, le comte de Rochefort, âme damnée de Son Éminence, ayant assuré à Richelieu que le coffret envoyé à Buckingham par la reine ne pouvait contenir autre chose que les ferrets de diamants donnés par son mari à cette princesse, la première phrase dont Louis XIII salua sa jeune femme, à son retour au Louvre, fut celle-ci :

— Madame, messieurs les échevins de Paris nous offrent dans huit jours bal à l'hôtel de ville. J'entends que vous assistiez à ce bal, parée des ferrets de diamants dont je vous ai fait cadeau; vous ne l'oublierez pas, j'y compte.

Le coup était terrible.

Richelieu tenait déjà deux de ces ferrets : il les avait payés cinquante mille livres.

C'était lady Clarick, ancienne maîtresse du duc, qui les lui avait envoyés. Avertie par Rochefort, lady Clarick s'était fait inviter à une fête, à Londres, où Buckingham devait danser et lui avait coupé ces deux ferrets dans la foule.

Le jour du bal arriva.

A minuit, Louis XIII fit son entrée dans la salle. Il était accompagné de S. A. R. Monsieur, du comte de Soissons, du duc de Longueville, du duc d'Elbeuf, du comte d'Harcourt, du comte de la Roche Guyon, de M. de Liancourt, de M. de Baradas, du comte de Cramail et du chevalier de Souvray. Sa Majesté resta quelque temps à recevoir les compliments de Messieurs de la Ville et à répondre aux saluts des dames. Le cardinal alors s'approcha et lui remit une boite. Le roi l'ouvrit et y trouva les deux ferrets.

— Que signifie cela? demanda-t-il à Richelieu.

— Rien, répondit le ministre; seulement, si la reine vient au bal

avec ses ferrets, ce dont je doute, comptez-les, sire, et si vous n'en trouvez que dix, interrogez Sa Majesté; il faudra bien qu'elle vous dise en quel endroit elle a perdu ou quel larron lui a dérobé les deux ferrets que voici.

En ce moment, Anne d'Autriche parut, et un cri d'admiration s'échappa de toutes les bouches. La *bella creatura* était vêtue à l'espagnole d'un habit de satin vert en broderies d'or et d'argent; elle portait des manches pendantes, renouées sur les bras avec de gros rubis qui lui servaient de boutons; elle avait une fraise fermée et était coiffée d'un petit bonnet de velours, de même couleur que son habit, surmonté d'une plume de héron; par-dessus toute cette toilette retombaient gracieusement de son épaule ses aiguillettes ornées de leurs ferrets de diamants. Le roi, à cette vue, tressaillit de joie et le cardinal de colère.

Les violons ayant sonné, Louis XIII s'avança vers Mme la présidente avec laquelle il devait danser, et S. A. Monsieur vers Anne d'Autriche. Le ballet dura une heure; il avait seize entrées. A peine fut-il fini, que le roi se dirigea vivement vers la reine.

— Je vous remercie, madame, lui dit-il, de la déférence que vous avez témoignée pour mes désirs; mais je crois qu'il vous manque deux ferrets et je vous les rapporte.

— Comment, sire, s'écria la jeune femme en jouant la surprise, vous m'en donnez encore deux autres? mais alors cela m'en fera donc quatorze!

Louis XIII compta : les douze ferrets se trouvaient sur Sa Majesté.

Voici le mot de l'énigme.

Buckingham n'était pas resté longtemps sans s'apercevoir de la soustraction qui lui avait été faite, et, se doutant bien que cette soustraction avait un but hostile à son amour, il avait aussitôt mandé son secrétaire et son joaillier. Le secrétaire avait, sans perdre une minute, rédigé et fait promulguer une ordonnance qui enjoignait, sous peine de mort, à tout capitaine de navire, à tout patron de barque, de n'avoir pas à lever l'ancre avant trois jours; puis, tandis que le conseil, la cour et le peuple, se demandaient avec étonnement,

presque avec terreur, la cause de cette mesure, le joaillier avait confectionné deux ferrets exactement semblables à ceux qui manquaient, et, la nuit suivante, un léger bâtiment avait emporté ces bijoux vers la France... Anne d'Autriche les avait donc reçus douze heures avant que son mari lui intimât l'ordre de s'en parer.

Richelieu était de nouveau dupé. Il lui fallait tout le sang de l'homme, toutes les larmes de la femme pour éteindre le courroux qu'alluma dans son cœur cette mystification. La conspiration de Chalais lui permit de les faire couler à loisir.

IV

Chalais était maître de la garde-robe. Son naturel léger, inconséquent et railleur lui avait fait de nombreux ennemis, parmi lesquels le roi n'était pas le moindre. En habillant Sa Majesté, il contrefaisait ses grimaces et ses tics habituels, ce que le timide et vindicatif Louis XIII avait plus d'une fois remarqué dans la glace devant laquelle il se tenait. Chalais, d'ailleurs, ne s'arrêtait pas là ; il se moquait tout haut du chaste fils d'Henri IV, de ses tendances quasi claustrales et de sa faiblesse physique. Toutes ces plaisanteries avaient déjà jeté beaucoup de froid entre Louis et son maître de garde-robe, lorsqu'un matin, Louvigny, cadet de la maison de Grammont, vint prier le jeune homme de lui servir de second contre le comte de Candale, fils aîné du comte d'Épernon, avec lequel il s'était pris de querelle à propos de la duchesse de Rohan que tous deux aimaient. Chalais refusa net, Louvigny jouissant dans ces sortes d'affaires d'une détestable réputation. « Ce méchant garçon, dit Bassompierre, fut si fort piqué de ce refus qu'il s'en alla du même pas révéler au cardinal ce qu'il savait et ce qu'il ne savait point. »

Or ce que Louvigny savait, c'est que Chalais avait écrit au nom

de Gaston, duc d'Anjou et frère du roi, — de Monsieur, si l'on veut, — à M. de la Valette, au comte de Soissons et au marquis de Laisques pour les engager, avec l'Espagne, dans une ligue contre Son Éminence ; et ce qu'il ne savait pas et qu'il affirma cependant, c'est que Chalais s'était proposé de tuer le roi, et que Monsieur et ses amis avaient promis de se tenir à la porte de Sa Majesté pendant le coup, afin d'appuyer l'assassin, s'il avait besoin de leur concours. La reine, ajoutait-il, avait eu connaissance du complot.

Richelieu communiqua à Louis XIII la révélation de Louvigny. Le roi s'exclama aussitôt qu'il fallait faire arrêter son maître de la garde-robe, son frère et sa femme ! Mais le ministre s'y opposa : il voulait avoir entre les mains les lettres que Chalais adresserait au roi d'Espagne et les réponses de celui-ci. — Une ruse diabolique de Rochefort lui livra d'abord les lettres ; les réponses arrivèrent à Nantes, où la cour voyageait. — Le jour qu'il les reçut, Chalais eut une entrevue avec la reine et avec Monsieur. Dans la nuit, comme il sortait de chez Mme de Chevreuse, un peloton de mousquetaires l'enleva et le conduisit en prison. Au matin, la nouvelle de cette arrestation éclata comme un coup de foudre.

Le jeune homme était accusé d'avoir, de concert avec Gaston et Anne d'Autriche, voulu assassiner le roi. C'était, disent les uns, avec une chemise empoisonnée ; c'était, disent les autres, en le frappant d'un coup de poignard. Le caractère de la reine la plaçait au-dessus de ces odieuses incriminations : femme, elle avait aimé ; épouse, elle avait pu tromper ; mais, dans l'un ni dans l'autre cas, sa pensée n'était jamais allée jusqu'au crime. Richelieu le savait ; mais Richelieu avait terriblement de choses sur le cœur ; ce maître tout-puissant du roi et du royaume était le valet de sa jalousie ; cet amant illustre et dévoué de la France n'était pour Anne d'Autriche qu'un Bartolo stupide et ténébreux.

Chalais niait tout. Là n'était pas l'essentiel : Son Eminence avait composé elle-même le tribunal, et le tribunal condamnerait ; l'essentiel était de convaincre le roi de la culpabilité de la reine et de

Monsieur, conviction qui pouvait pousser l'une à l'exil et l'autre à l'échafaud. Or, le roi doutait ; le roi, inquiet, maussade, tourmenté, maladif, tournant à tous les vents, vacillant à tous les souffles, tiré à toutes les passions, ballotté par tous les sentiments, cédant à tous les courants, emporté par le flux vers la justice, jeté par le reflux vers la clémence, traînant le long de la ville ses amertumes, ses indécisions et son ennui ; le roi, disons-nous, prenait vingt fois par jour la plume pour signer une demande de divorce ou un arrêt de mort, et ne confiait le plus souvent au papier qu'un règlement de vénérie ou une fanfare nouvelle notée pour ses cors. Le roi dormait mal surtout ! Ses nuits se peuplaient de cauchemars et de fantômes. Quand le cardinal était là, tout allait bien : sa robe rouge effrayait le remords ; mais lorsque cette marée couleur de sang s'était retirée, laissant le pauvre prince à découvert en face de sa conscience, il éclatait en rages folles, en rébellions insensées contre ce prêtre qui ne lui laissait qu'une royauté de chenil et de garenne, et il se prenait à songer que Gaston était son frère, après tout, et que cette belle jeune femme était venue à lui les bras ouverts, dont il s'était bêtement détourné, exigeant qu'elle se glaçât à son contact, au lieu de se réchauffer au sien... — Son favori Barradas, son secrétaire Tronson, son valet de chambre Sauveterre l'encourageaient dans ces idées de revirement. Il est vrai qu'Anne d'Autriche semblait atterrée et que le duc d'Anjou s'épuisait en colères inutiles; mais Mme de Chevreuse se remuait pour eux deux, et l'opinion publique, qu'on ne sollicite jamais vainement en France en faveur des persécutés, commençait à gronder autour du ministre. — Celui-ci comprit qu'il lui fallait à tout prix reconquérir le roi et l'opinion : — un soir, il s'habilla en cavalier et descendit dans le cachot de Chalais ; une demi heure après, il forçait la porte de Louis XIII, et, sans prononcer une parole, tendait au prince un papier. Ce papier contenait l'aveu entier du prisonnier ; il reconnaissait pour véritables ses propositions l'Espagne et l'acquiescement de cette puissance à ces propositions ; il accusait la reine, il accusait Monsieur.

A cette lecture, Louis XIII jeta les hauts cris et sauta au cou de

Richelieu, l'appelant son seul ami, son protecteur, le sauveur de son prince et de son pays !

Pour ne point laisser sa tête dans cette affaire, Gaston fit tout ce qu'il plut au cardinal : il désavoua Chalais, épousa Mlle de Montpensier et se retira à Châteaubriand. Quant à la reine, elle fut sommée par le roi de comparaître devant le conseil. Là, on la fit asseoir sur un tabouret et on lui montra la déposition de Louvigny et les aveux de Chalais. Richelieu lui reprocha ensuite d'avoir conspiré la mort de son mari pour épouser Monsieur.

Jusque-là Anne d'Autriche s'était retranchée dans un silence hautain; mais, à cette dernière accusation, elle se leva et se contenta de répondre avec un dédaigneux sourire :

— Je n'aurais point assez gagné au change.

Chalais paya pour tout le monde : il fut condamné à mort et exécuté.

Lisez le récit de cette boucherie, où un soldat, qui servait de bourreau, déchiqueta, avec une doloire de tonnelier, le pauvre jeune homme, lequel, au vingtième coup, criait encore : *Jésus ! Maria!* — Quand vous aurez lu, vous pardonnerez à la Révolution d'avoir inventé la guillotine.

Pendant que Richelieu abreuvait ainsi sa haine des larmes et de l'humiliation d'Anne d'Autriche, Buckingham, à Londres, ne perdait pas l'espoir, ayant été amant aimé, de devenir amant heureux.

Il est permis de croire que la reine, avec laquelle il n'avait jamais cessé de correspondre, tantôt par l'intermédiaire de Laporte, tantôt par les soins de Mme de Chevreuse, alors exilée en Lorraine, l'encourageait dans cette idée; aussi faisait-il solliciter instamment par Charles Ier l'autorisation de revenir à Paris comme ambassadeur, autorisation que Louis XIII, ou plutôt le cardinal, refusait avec un acharnement égal à celui qu'on mettait à la lui demander. Or, ne pouvant pas venir en ami, Buckingham résolut de venir en ennemi. La guerre allait donc donner raison à cette phrase par nous citée de Mme de Motteville sur les yeux incendiaires de la belle princesse :

« Des nations entières ont senti à leur dommage quel pouvoir ils ont sur les hommes, et sa bouche, quoique d'une manière fort innocente, a été complice de tous les maux qu'ils ont faits ! »

Le ministre anglais commença par exciter des tracasseries entre Charles Ier et madame Henriette; les *Mémoires de Richelieu* contiennent à ce sujet des détails fort curieux. Mais Louis XIII, sur la recommandation du cardinal, fit la sourde oreille aux plaintes de sa sœur. Quelque temps après, des armateurs anglais s'étant emparés de plusieurs vaisseaux marchands français, le duc fit valider cette prise par sentence de l'amirauté. Il y avait certes là un violent prétexte de rupture; pourtant le gouvernement du roi ne parut pas s'apercevoir de cette grave infraction à la foi jurée. Alors Buckingham chercha dans toute l'Europe un endroit où il pût blesser son rival de telle façon qu'un cri de colère sortît de sa poitrine, et son épée, du fourreau : cet endroit, il le trouva sur la côte de France même; il y était indiqué par une triple ligne de remparts et de canons et on l'appelait la Rochelle.

Ce dernier boulevard du protestantisme avait refusé d'ouvrir ses portes à Richelieu. Celui-ci, la cuirasse au dos, était venu l'assiéger, ce qui faisait dire à Bassompierre, lequel était de la religion et se trouvait parmi les assiégeants : « Vous verrez que nous serons assez bêtes pour le prendre. » Buckingham décida Charles Ier à offrir son appui aux Rochellois, reçut à Londres le duc de Soubise et le comte de Brancas, leurs envoyés, et, prenant en personne le commandement d'une flotte de cent voiles, s'abattit, pour ravitailler la place, sur l'île de Ré qu'il occupa, à l'exception de la citadelle. En même temps, il réunissait, dans une ligue formidable contre la France, l'Angleterre, l'Autriche, l'Espagne, la Bavière, la Lorraine et la Savoie. L'existence de cette ligue fut promptement dénoncée au cardinal. Il en informa le roi et ne lui laissa pas ignorer que l'amour de Buckingham pour la reine allait jeter tout ce trouble dans le royaume.

Aussi, Louis XIII étant tombé malade à Villeroi, au moment où il se rendait à la Rochelle, la reine accourut de Paris pour le visiter,

Or, l'ordre avait été donné à M. d'Humières, premier gentilhomme de la chambre, de ne laisser entrer personne dans l'appartement du roi, sans en demander auparavant la permission à l'auguste malade. Le pauvre gentilhomme crut que la reine devait être exceptée d'un pareil ordre, et l'introduisit sans l'annoncer. Dix minutes après, Anne d'Autriche sortit tout en larmes de la chambre de son mari, et M. d'Humières reçut l'ordre de quitter la cour.

Cependant Buckingham, tout à la fois ministre, amiral et général, poursuivait avec une vertigineuse activité son projet d'invasion en France. Ce projet avait rencontré en Angleterre une assez vive opposition; cette opposition se changea en émeutes, lorsqu'on apprit à Londres que l'entreprise de l'île de Ré n'avait eu aucun résultat et qu'une seconde expédition venait de rentrer à Portsmouth sans avoir rien fait ni rien tenté. Accusé de n'avoir soulevé la Rochelle que pour livrer les protestants à la vengeance de Richelieu, assailli par les cris de toutes les familles que sa folle passion avait mises en deuil, obligé, pour obtenir des subsides, de convoquer un troisième parlement après avoir menacé, insulté et cassé les deux premiers, l'amoureux d'Anne d'Autriche opposa un front d'airain à toutes ces tempêtes et ne daigna pas même déguiser le frivole motif qui lui faisait épuiser de sang et d'or une nation et la déshonorer à plaisir pour la satisfaction de ses extravagances. Le lendemain de son retour dans la capitale, le peuple se rua sur son hôtel et massacra son médecin. Le duc fit alors afficher une proclamation dans laquelle il annonçait qu'il n'avait rappelé la flotte que pour en prendre lui-même le commandement. A cette proclamation on répondit par le placard suivant :

« *Qui gouverne le royaume? le roi. Qui gouverne le roi? le duc? Qui gouverne le duc? le diable... — Que le duc y prenne garde, ou il aura le sort de son docteur.* »

Buckingham, qui était fort brave, haussa les épaules à cette menace.

Le 22 août, il arriva à Portsmouth; le 23, après avoir reçu, dans la maison qu'il occupait sur la rade, le duc de Soubise et les députés de la Rochelle, comme il se retournait pour adresser la parole au duc de Fryar, une vive douleur le fouetta au côté; il y porta la main et sentit le manche d'un couteau...

Au même instant, il aperçut un homme qui fuyait.

— Ah! le misérable! s'écria-t-il, il m'a tué!

Et, arrachant le couteau sanglant de sa blessure, il s'affaissa entre les bras de ceux qui le suivaient, et rendit le dernier soupir.

A terre se trouvait un chapeau; au fond de ce chapeau était un papier, et sur ce papier on lut ces mots :

« *Le duc de Buckingham était l'ennemi du royaume; c'est pour cela que je l'ai tué.* »

Plusieurs officiers coururent aux fenêtres et crièrent;

— Arrêtez l'assassin! l'assassin est nu-tête.

Un homme marchait sans chapeau dans la rue; il était pâle, mais paraissait fort calme et fort tranquille. Une grande clameur s'éleva :

— Voilà l'assassin du duc.

— Oui, répondit cet homme, arrêtez-moi : c'est moi qui l'ai tué.

On se précipita sur lui et on le conduisit devant les juges. Là, il déclara tout, soutenant qu'il avait cru bien mériter de la patrie en frappant celui qui perdait Charles Ier par ses pernicieux conseils, niant avoir eu des complices et prétendant ne s'être porté à cette action par aucun motif de haine particulière. On découvrit cependant que cet homme, qui était lieutenant, avait deux fois demandé au duc, qui le lui avait deux fois refusé, le grade de capitaine. Il mourut avec la fermeté d'un fanatique et le calme d'un martyr; on le nommait John Felton.

L'Europe entière tressaillit à la nouvelle de ce crime.

Louis XIII ne voulut laisser à personne le soin de l'annoncer à la reine.

— Madame, lui dit-il, j'ai la satisfaction de vous apprendre que la Providence vient enfin de nous délivrer d'un de nos plus grands ennemis : milord duc de Buckingham est mort assassiné.

Anne d'Autriche devint très-pâle ; pour ne pas tomber, elle appuya sur une console sa belle main, qui semblait alors une main de cire, et, regardant le roi avec des yeux épouvantés :

— Oh ! mais c'est impossible ! s'écria-t-elle, j'ai reçu tout à l'heure une lettre de lui.

Louis XIII ne releva pas cette imprudente parole, occupé qu'il était à savourer la douleur de la reine avec cette cruauté froide qui formait l'un des mauvais côtés de son caractère. Cette joie de son mari ôta à la jeune femme toute espèce de doute sur l'étendue de son malheur, et, quand le roi se fut retiré, enchanté et souriant, elle s'agenouilla sur un coussin et pleura, la tête enfoncée entre ses bras palpitants...

V

Neuf ans après les événements que nous venons de raconter, le 5 décembre 1637, le roi Louis XIII alla rendre une visite à son ancienne *amie*, Mlle Louise Motier de la Fayette qui, au mois de mars précédent, s'était retirée au couvent de la Visitation de Sainte-Marie, situé rue Saint-Antoine, où elle avait pris le voile sous le nom de *sœur Angélique*. Cette visite dura environ quatre heures. Sa Majesté en sortit environ sur les huit heures du soir. Il faisait une bourrasque horrible, mêlée de pluie et de grêle, et une

obscurité à ne pas voir à deux pas devant soi. Le cocher demanda au roi s'il retournait à Grosbois d'où il venait; Louis XIII alors parut se faire violence, et après un instant d'hésitation :

— Non, dit-il, nous allons au Louvre.

Ce fut pour Anne d'Autriche un grand étonnement lorsqu'elle vit entrer son mari qui, depuis si longtemps, semblait avoir oublié le chemin de chez elle. Elle se leva et salua respectueusement. Louis XIII lui prit la main, la baisa avec cette gaucherie qui le rendait si ridicule auprès des femmes, et d'une voix embarrassée :

— Madame, il fait gros temps, je ne puis retourner à Grosbois, je viens donc vous demander un souper pour ce soir et un gîte pour cette nuit.

— Ce me sera un grand honneur et une grande joie d'offrir l'un et l'autre à Votre Majesté, répondit la reine, et je remercie Dieu maintenant de cette bourrasque qu'il nous a envoyée et qui m'effrayait si fort tout à l'heure.

Neuf mois, jour pour jour, après cette nuit, Louis XIV vint au monde.

Mille rumeurs étranges enveloppèrent cette naissance.

Ce dauphin avoué et reconnu n'était pas, affirmait-on, le premier enfant d'Anne d'Autriche. Un an auparavant, en 1636, cette princesse était accouchée clandestinement d'un garçon qui avait disparu sans que personne pût dire de qui il était advenu, ni ce qu'il était devenu. De plus, lors de la seconde grossesse, M. de Guitaut, capitaine des gardes de la reine, avait raconté non-seulement que ce n'était pas Louis XIII qui avait eu l'idée d'aller coucher et souper au Louvre, mais encore que, pendant cette mémorable soirée du 5 décembre, c'était Anne d'Autriche qui deux fois avait envoyé quérir au couvent de la Visitation son auguste époux. Il y aurait donc eu scène préparée où Sa Majesté aurait joué le rôle de dupe et endossé de sa signature les œuvres d'autrui. — Pourquoi non? —

Le vieil axiome narquois : *Is pater est quem nuptiæ demonstrant*, rit au nez de tous les maris

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas les rois !

Nous allons voir apparaître et grandir le père présumé de ces deux enfants, dont l'un illuminera l'Europe de son soleil, tandis que l'autre s'éteindra dans la nuit des cachots et de l'histoire, la face couverte d'un masque d'acier.

Buckingham mort, Richelieu n'avait pas lâché pour cela son ressentiment et sa jalousie. Sa tragédie de *Mirame,* composée en collaboration avec Desmarets, fut remplie d'allusions amères contre Anne d'Autriche. On y remarqua les vers suivants :

Celle qui vous paraît un céleste flambeau,
Est un flambeau funeste à toute ma famille,
Et peut-être à l'État...................

Plus loin, Mirame, après avoir été accusée de trahison envers le pays, s'accusait elle-même d'un autre crime :

Je me sens criminelle, *aimant un étranger*
Qui met, pàr mon amour, cet État en danger.

C'étaient des vers méchants et de méchants vers. Louis XIII en accepta cependant la dédicace que Desmarets *signa seul.* Il est vrai qu'en même temps il refusait celle de *Polyeucte*, de peur d'être obligé de donner à Corneille les deux cents pistoles qu'avait coutées la dédicace du *Cid* à M. de Montauron. *Polyeucte* fut donc dédié à la reine.

Au reste, le temps approchait où celle-ci allait être délivrée des deux hommes qui lui avaient fait une jeunesse si triste ; Richelieu et Louis XIII se mouraient. Dans cette course au tombeau, ce fut le cardinal qui arriva le premier.

Il s'alita le 30 novembre 1642.

L. 4 décembre, un gentilhomme de la maison d'Anne d'Autriche étant venu lui demander comment il se portait :

— Mal, monsieur, répondit-il, et dites à Sa Majesté que si, dans le cours de ma vie, j'ai pu l'offenser en quelque chose, je la supplie humblement de me pardonner.

Il fallait que Richelieu se sentît bien mortellement frappé pour prononcer cette amende honorable.

En effet, le gentilhomme n'était pas plus tôt sorti, que Son Éminence expirait.

Il sembla que le ministre attirât le roi dans la mort. — Le 3 avril 1643, Louis XIII se leva pour la dernière fois ; le 20, il déclara la reine régente, en présence de M. le duc d'Orléans, de M. le prince de Condé et de toute la cour ; le 23, il reçut l'extrême-onction ; enfin, le 14 mai, jour de l'Ascencion, il s'éteignit, au bout de trente-trois ans de règne, à une heure près midi. — Plus tenace que Richelieu, il trépassa cramponné à ses rancunes ; à cette heure suprême, M. de Chavigny s'étant penché vers lui pour protester, au nom d'Anne d'Autriche, contre les accusations d'adultère et de trahison si souvent prodiguées à l'endroit de cette princesse :

— En l'état où je suis, répondit le moribond, je dois lui pardonner, mais je ne puis la croire.

Après les funérailles, la régente fit au Louvre une entrée solennelle. « De Saint-Germain jusqu'à Paris la route était couverte de carrosses et l'on n'entendait de toutes parts qu'applaudissements et bénédictions. »

On eût cru assez volontiers que, débarrassée des deux geôliers qui avaient cadenassé sa vie dans la mélancolie, la retraite et l'humiliation ; libre non-seulement de piaffer elle-même à travers tout bonheur et toute indépendance, mais encore d'ouvrir la cage à la nichée sans cesse retenue de ses fantaisies, de ses souvenirs, de ses espérances ; maîtresse absolue du royaume et d'elle-même, riche, puissante, émancipée, Anne d'Autriche allait fondre la dernière pis-

tole de ses coffres au dernier rayon de ses yeux, pour en frapper une médaille à l'amour qui a rompu sa chaîne, *amori patienti et invicto*, à l'Amour patient et invincible. — Il n'en fut rien : les pistoles restèrent dans les coffres, où monsignor Giulio Mazarini les trouva et les consigna héroïquement jusqu'à sa mort ; quant à ces éclairs qui avaient allumé le cœur de Buckingham et menacé d'incendier la France et l'Angleterre, les larmes les avaient rouillés, sinon éteints, et le grand soleil d'une passion publique ne pouvait plus que les blesser, tout affaiblis qu'ils s'étaient à pleurer dans l'ombre et le mystère. — A force de dissimuler, la reine était devenue hypocrite ; sa pureté s'était tournée en pruderie, sa piété s'était aigrie en dévotion ; le déguisement s'était fait habit, le masque s'était fait visage. Anne d'Autriche ressemblait à cette fiancée de la ballade écossaise qui, le soir de son mariage, se blottit en jouant dans un bahut dont la lourde porte se referme sur elle, sans qu'elle puisse parvenir à la rouvrir ou à appeler ; au bout de dix ans seulement, un valet, par hasard, retrouve la jeune fille dans ce tombeau improvisé, tout aussi belle que le jour où elle y est entrée, mais morte, mais froide, mais raide, mais momifiée ! Dix années de contrainte avaient agi de même sur l'épouse de Louis XIII ; son sang s'était cristallisé en marbre ; la femme s'était figée en statue. — Dans cette disposition de corps et d'esprit, il est évident que la reine ne devait pas appartenir au plus fringant, au plus tumultueux, au plus héroïque, mais au plus fin, au plus utile et au plus discret. Richelieu et Buckingham n'avaient guère réussi qu'à introduire violemment dans son existence le roman, avec toutes ses péripéties douloureuses, entraînantes, échevelées et brutales ; il lui restait à tâter, par contraste, de cette tendresse bourgeoise qui hait les aventures et que le monde tolère en raison de sa monotonie et de son manque absolu d'émotions. — D'ailleurs Richelieu et Buckingham cuvaient leur passion sous six pieds de terre, et c'est surtout pour les Artémises de tous les rangs et de toutes les époques que le proverbe dit : *Mieux vaux goujat debout qu'empereur au cercueil.* Or si nous ajoutons foi à une dépêche contemporaine de l'ambassadeur

vénitien Sagredo, Giulio Mazarini était non-seulement très-vivant, mais fort, jeune, robuste, agréable, bien fait, civil, adroit, impassible, infatigable, avisé, prévoyant, secret, éloquent, persuasif, courtois et fécond en expédients. — La reine égréna ce chapelet de qualités et se le passa au cou. — Voilà comment celle qui s'était dérobée aux tentatives hautaines de l'Éminence rouge, celle qui s'était refusée aux chevaleresques folies du duc Charmant, se livra tout de son long à un prestolet italien à museau de fouine et à gambades de Scaramouche. « *Oïmè! povera principessa!* » s'écria le cardinal Bentivoglio, lorsqu'il apprit les liens qui, dans la suite, unirent son ancien laquais à la mère de Louis XIV, *oïmè ! povera principessa!* il faut que les hommes lui aient fait bien du mal, pour qu'elle se soit rabattue sur un singe! »

Voyons venir ce singe :

Giulio Mazarini, dont nous avons francisé le nom en celui de Jules Mazarin, naquit, le 14 juillet 1602, à Piscina, dans l'Abruzze, et étudia d'abord à Rome, puis en Espagne. De retour en Italie vers 1622, dans la tragédie que firent représenter les Jésuites à l'occasion de la canonisation de leur bienfaiteur, le jeune homme remplit, aux applaudissements de tous, le rôle d'Ignace de Loyola : — c'était d'un assez bon augure pour un *piccolo abbate* qui se destinait à la diplomatie. — Vers cette époque, il entra chez le cardinal Bentivoglio. En quelle qualité ? on n'est pas fixé sur ce point : ses ennemis affirment que ce fut en qualité de domestique. Quoi qu'il en soit, son maître reconnut bientôt chez lui de singulières capacités, car, un jour, l'ayant conduit chez le cardinal Barberino :

— Monseigneur, dit-il à son collègue, j'ai de grandes obligations à votre illustre famille; mais je crois m'acquitter envers elle en vous donnant ce jeune homme que je vous amène.

Barberino regarda avec étonnement celui qui lui était présenté d'une façon si honorable; mais il ne le connaissait pas même de vue :

— Je vous remercie du présent, répondit-il; maintenant puis-je

savoir comment se nomme celui que vous me donnez avec une si belle recommandation?

— Giulio Mazarini, monseigneur.

— Mais s'il est tel que vous le dites, demanda le défiant prélat, pourquoi me le donnez-vous?

— Je vous le donne, parce que je ne suis pas digne de le garder.

— Eh bien! soit, je l'accepte de votre main. Mais à quoi le jugez-vous bon?

— *A tout*, monseigneur.

— Si cela est comme vous le pensez, répondit Barberino, nous ne ferions pas mal de l'envoyer en Lombardie, avec le cardinal Ginetti.

Cette présentation lui ouvrit la route des honneurs. Recommandé comme il l'était, Mazarin fut chargé de quelques petites négociations qu'il accomplit assez heureusement et qui lui facilitèrent la voie à de plus grandes. Enfin, en 1629, lorsque Louis XIII, en forçant le pas de Suze, contraignit le duc de Savoie à se séparer des Espagnols, le cardinal Sacchetti, qui représentait le pape à Turin, revint à Rome et laissa Mazarin avec le titre d'internonce et ses pleins pouvoirs pour conclure la paix.

Les nouvelles fonctions dont le jeune diplomate était chargé l'amenèrent à faire plusieurs voyages, dont l'un fut la source de sa fortune. Il vint à Lyon en 1630, fut présenté à Louis XIII, qui s'y trouvait alors, et, après la présentation, causa deux heures avec le cardinal de Richelieu, lequel fut si charmé de cette conversation, où l'adroit Italien avait déployé les ressources de son esprit et la finesse de ses vues, qu'il sortit en disant : — Je viens de parler au plus grand homme d'État que j'aie jamais rencontré.

On comprend que, du moment où Richelieu avait conçu d'un homme une pareille opinion, il fallait que cet homme fût à lui. Mazarin rentra en Italie entièrement dévoué aux intérêts de la France.

Cependant tous ses efforts n'avaient pu amener la paix : les Es-

pagnols assiégeaient Cazale, et les Français voulaient secourir la place. Mazarin, en passant d'un camp à l'autre, obtint d'abord une trêve de six semaines; puis, ce temps expiré, comme toutes ses tentatives de pacification avaient été inutiles, et que les Français marchaient au combat, il s'élance au galop dans l'étroit intervalle qui les séparait des Espagnols, afin de tenter un dernier effort sur le maréchal de Schomberg. Mais celui-ci, dans l'espoir de la victoire, propose des conditions presque inacceptables. Mazarin ne se rebute pas : il court aux Espagnols déjà sous les armes, s'adresse à leur général, exagère les forces des Français, lui montre sa position et celle de son armée comme désespérée, obtient de lui les conditions demandées par le maréchal de Schomberg et pousse aussitôt son cheval à toutes brides vers notre armée, en criant : *la paix! la paix!* Mais nos soldats, comme leur général, voulaient une bataille. On répond aux cris de Mazarin par les cris de *point de paix! point de paix!* accompagnés d'une vive fusillade. Le négociateur ne se laisse point intimider par le danger, il passe au milieu des balles qui se croisent, son chapeau à la main, et criant toujours : *la paix! la paix!* arrive ainsi près de Schomberg qui, étonné qu'on lui accorde avant la bataille plus qu'il n'aurait osé demander après une victoire, accepte le traité et fait poser les armes à ses troupes. Deux heures après, les préliminaires de la paix, confirmée l'année suivante par le traité de Cherasco, étaient signés sur le champ de bataille.

En 1634, Richelieu, qui voulait avoir Mazarin près de lui, le fit nommer vice-légat d'Avignon ; en 1639, il était envoyé en Savoie avec le titre d'ambassadeur extraordinaire; enfin, le 16 décembre 1641, il fut créé cardinal, et, le 25 février de l'année suivante, l reçut la barette des mains mêmes de Louis XIII. De plus, à son lit de mort, Richelieu recommanda particulièrement trois hommes à son maître; — ces trois hommes étaient Chavigny, des Noyers et monseigneur Jules.

Depuis quelque chose comme deux ans, ce dernier fréquentait assidûment les réunions du soir dans les appartements de la

reine, appelées *le petit-conseil*; il y avait été admis sur la présentation de lord Montaigu et avait promptement accaparé les bonnes grâces d'Anne d'Autriche par ses *concetti* et ses cabrioles. Pourtant, lorsque trois jours après les funérailles du roi, le parlement déclara la reine régente « pour avoir le soin et l'éducation de la personne de Sa Majesté et l'administration entière des affaires, demeurant, au reste, en son pouvoir de faire choix de telles personnes que bon lui semblerait pour délibérer, » ni Mazarin, ni Chavigny n'assistèrent à cette déclaration ; leur absence fut remarquée, et on les regarda tous deux comme en disgrâce. — Or, le soir même où les deux amis, qui, disait-on, s'étaient juré l'un à l'autre de faire cause commune dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, étaient, d'après l'opinion générale, occupés à préparer leurs bagages pour retourner, qui en Italie, qui dans ses terres, on les aurait trouvés fort tranquillement attablés au jeu chez le commandeur de Souvray, qui venait de leur donner à souper. Tout à coup, Beringhen entra.

En voyant paraître le premier valet de chambre de la reine, Mazarin se douta qu'il venait à son intention. Aussi donna-t-il sur-le-champ ses cartes à tenir à Bautru, et il passa avec le nouveau venu dans une chambre voisine, sans s'inquiéter du regard dont le poursuivait Chavigny, qui jouait à la même table.

— Monseigneur, dit Beringhen, je viens vous donner une bonne nouvelle.

— Laquelle? demanda Mazarin, avec son sourire froid et sa voix soyeuse.

— C'est que la reine est, à l'égard de Votre Éminence, dans de meilleures dispositions qu'on ne le croit.

— Et qui peut vous faire penser une chose si heureuse pour moi, monsieur de Beringhen?

— Une conversation que je viens d'entendre entre elle et M. de Brienne, dans laquelle, sur l'avis de M. de Brienne, elle s'est dite disposée à vous faire premier ministre.

Contre l'attente du messager, le sourire commencé sur les lèvres

du cardinal s'effaça ; sa figure redevint froide, et un regard impassible, mais profond, sembla plonger jusqu'au fond du cœur du messager.

— Ah ! ah ! fit-il ; vous avez entendu cette conversation ?

— Oui, monseigneur.

— Et que disait Brienne ?

— Il disait à la reine que, puisqu'il lui fallait un premier ministre, Votre Éminence était, dans ce cas, le meilleur choix qu'elle pût faire, non-seulement comme homme rompu aux affaires, mais comme serviteur dévoué.

Mazarin dessina une pirouette.

— Merci, cher monsieur de Beringhen, fit-il, et tenez pour certain que dans l'occasion, je me souviendrai de la peine que vous avez prise pour m'annoncer cette bonne nouvelle.

Et il glissa vers la salle du jeu ; mais Beringhen le rattrapant par un ruban :

— Est-ce tout ce que Votre Éminence daigne me dire?

— Que voulez-vous que je vous dise?... Vous m'annoncez que vous avez surpris une conversation dans laquelle la reine a manifesté les meilleures intentions à mon égard. Je n'ai à remercier que vous, et je vous remercie.

Beringhen vit que Mazarin, craignant sans doute un piége, était résolu de jouer serré ; il comprit la faveur dont allait jouir le rusé Italien, et pressentit que le lendemain il y aurait une foule de gens désireux de s'attacher à sa fortune ; il résolut donc de prendre position le jour même.

— Écoutez, monseigneur, dit-il, je serai franc avec Votre Éminence : je ne viens pas de mon propre mouvement.

— Ah ! ah ! fit Mazarin, et au nom de qui venez-vous ?

— Je viens au nom de la reine.

Les yeux du futur ministre rayonnèrent de joie.

— Alors, c'est autre chose, dit-il ; parlez, mon cher monsieur de Beringhen, parlez.

Beringhen lui raconta qu'il n'avait rien entendu de la conversation

de la reine et de M. de Brienne, conversation qui cependant avait eu lieu, mais qui lui avait été entièrement rapportée par Sa Majesté.

— En ce cas, dit Mazarin, c'est donc Sa Majesté qui vous a chargé de venir me trouver ?

— Elle-même, répondit Beringhen.

— Sur votre honneur ?

— Foi de gentilhomme ! Elle désire savoir si elle peut faire fond sur vous, et si, dans le cas où elle vous soutiendra, vous la soutiendrez ?

Aussitôt, passant de l'extrême défiance à la confiance extrême :

— Monsieur de Beringhen, reprit Mazarin, retournez vers la reine, et dites-lui que je remets, sans condition aucune, ma fortune entre ses mains. J'ai peine à le faire, il est vrai, sans avertir M. de Chavigny, nos intérêts étant communs ; mais j'ose espérer que Sa Majesté me gardera le secret, comme, de mon côté, je le garderai religieusement.

— Monseigneur, dit Beringhen, j'ai bien mauvaise mémoire, et je crains vraiment d'affaiblir les termes dont vous vous servez, en les reportant à la reine. Je vais faire demander du papier, une plume et de l'encre et vous me les donnerez, s'il vous plaît, par écrit.

— Non pas ; car, si nous demandions toutes ces choses, Chavigny se douterait que nous sommes en conférence et non en causerie.

— Eh bien ! riposta Beringhen en tirant des tablettes de sa poche et en les présentant avec un crayon au cardinal, écrivez avec ceci.

Il n'y avait pas à reculer ; monseigneur Jules prit les tablettes, le crayon et écrivit nombre de choses ; ensuite il rendit les tablettes tout ouvertes à Beringhen qui lut la promesse et qui, après l'avoir lue, secoua la tête.

— Eh quoi ! demanda le cardinal, trouvez-vous, mon cher Beringhen, que ce billet ne dise pas tout ce qu'il doit dire ?

— Au contraire, répondit Beringhen, je le trouve si bien tourné

que je donnerais beaucoup de choses, et la reine aussi, j'en suis sûr, pour qu'il fût écrit à la plume au lieu de l'être au crayon. Le crayon s'efface vite, monseigneur, vous le savez.

— Dites à la reine que plus tard je l'écrirai à l'encre, sur le papier, sur le parchemin, sur l'acier, où elle voudra, et que je le signerai de mon sang, s'il le faut.

— Ajoutez cela en post-scriptum, monseigneur, dit Beringhen, qui tenait à faire les affaires en conscience ; il y a encore de la place.

Le cardinal écrivit le post-scriptum demandé, et Beringhen, tout joyeux du succès de sa négociation, rapporta la promesse au Louvre.

La reine était encore avec le comte de Brienne, lorsque rentra Beringhen. Le comte de Brienne, par discrétion, voulut se retirer; mais la reine le retint. Après avoir lu avec une grande joie ce que le cardinal avait écrit, elle donna les tablettes à garder à Brienne qui, remarquant *qu'outre la promesse de Mazarin, il y avait sur ces tablettes plusieurs choses écrites encore*, voulut les rendre à Beringhen pour qu'il les effaçât, mais Beringhen refusa de les reprendre. Alors, en présence de la reine, le comte les cacheta et, rentré chez lui, les enferma dans une cassette d'où elles ne sortirent que lorsque la reine les lui demanda, c'est-à-dire lorsqu'eut paru la déclaration du parlement à laquelle Mazarin poussa de toute sa force, sûr de regagner plus qu'il n'avait perdu. (*Mémoires de Brienne.*)

Ce même jour, les tablettes furent apportées au cardinal par M. le Prince, que la reine voulait mettre bien avec lui, et qui était chargé de lui donner en même temps le brevet par lequel Anne d'Autriche, non-seulement lui rendait la place qu'il avait perdue, mais encore le nommait chef de son conseil.

Quelles pouvaient donc être ces *plusieurs autres choses* écrites sur les tablettes et que la reine voulait qu'on effaçât, — ces choses

que le fidèle Beringhen jugea prudent de sceller sous cachet et de renfermer sous serrure?

Sans-doute n'avaient-elles point trait aux affaires de l'État et n'intéressaient-elles que les affaires particulières du prélat et de la régente.

Quoi qu'il en soit, à la vue de cette faveur aussi immense qu'inattendue et imméritée, de méchants bruits commencèrent à sourdre. On assura que, depuis 1635, Mazarin était l'amant d'Anne d'Autriche.

Ainsi se trouvait expliquée la naissance miraculeuse de Louis XIV, après vingt-deux ans de stérilité.

Ainsi se trouvera peut-être encore résolue plus tard l'énigme historique de l'*Homme au masque de fer.*

VI

« Ceux qui ont partagé la disgrâce des grands pensent avoir le droit de partager leur puissance; mais c'est la loi générale et commune, que ceux qui arrivent par un parti doivent d'abord, tant ses exigences sont grandes, se brouiller avec ce parti. Voilà ce qui fait de l'ingratitude une vertu royale. »

Mme de Chevreuse allait s'offrir en consécration à cet axiome politique et en holocauste à cette *vertu royale.*

Mme de Chevreuse revenait en France. Depuis vingt ans elle était l'amie d'Anne d'Autriche; depuis dix ans elle était persécutée pour elle ; exilée, proscrite, chassée du pays, menacée de la prison, elle avait fui, déguisée sous des vêtements d'homme, costume qu'elle

portait, au reste, aussi élégamment que celui de femme [1], et, de même qu'Annibal allait partout cherchant des ennemis au peuple romain, elle avait, dans tous les royaumes de l'Europe, cherché des ennemis à Richelieu.

Comme tout ce qu'entreprenait Mme de Chevreuse, son retour faisait grand bruit; elle était sortie de Bruxelles avec vingt carrosses et rentrait en France avec un train de reine. Sans doute, en se rappelant son ancienne influence sur Anne d'Autriche, au temps de ses amours et de ses malheurs, elle se croyait la seule et véritable régente, et elle accourait, toute joyeuse, dans la ferme persuasion qu'elle n'avait qu'à se présenter pour reprendre son ancien rang de favorite en pied, d'amie en chef et de confidente sans partage. Malheureusement, comme toutes les exilées, la pauvre femme n'avait point senti marcher le temps et croyait retrouver toutes choses en l'endroit où elle les avaient laissées. Or, non-seulement les sentiments privés de la reine avaient changé, mais encore ses sentiments politiques, les uns subissant l'influence des hommes, les autres celle des événements. Mme de Chevreuse rappelait à Anne d'Autriche sa liaison intéressée avec son beau-frère et sa sympathie pour Buckingham. Mais la veuve de Louis XIII n'était plus la jeune princesse persécutée, alliée aux intrigues de Gaston et prête à bouleverser le pays pour assurer le triomphe de sa beauté;

[1] Elle était retirée à Tours. Richelieu lui envoya un exempt qui devait l'arrêter et la mener à la tour de Loches. Elle reçut l'exempt à merveille, lui fit faire bonne chère et lui dit qu'ils partiraient le lendemain; mais pendant la nuit elle passa des habits d'homme qu'elle tenait prêts à tout hasard, et se sauva avec une demoiselle de compagnie, déguisée en homme comme elle. Cet habit lui allait si bien, qu'on avait fait à ce propos le couplet suivant, qui se chantait sur l'air de *la Belle Piémontaise :*

La Boissière, dis-moi :
Suis-je pas bien en homme?
— Vous chevauchez, ma foi!
Mieux que tant que nous sommes.
Parmi les hallebardes,
Elle est,
Au régiment des gardes,
Comme un Cadet.

c'était la mère du roi, la régente de France. En se souvenant du passé, elle eût embarrassé le présent et l'avenir. Aussi reçut-elle « d'un air assez pincé et sans trop d'embrassades » la duchesse, laquelle, n'avait nullement modifié les façons de son caractère écervelé et franc parleur, « et, dit Mme de Motteville, était demeurée dans les mesmes sentiments de galanterie et de vanité qui sont de mauvais accompagnements à l'âge de quarante-cinq ans. » La froideur de cet accueil mécontenta grandement Mme de Chevreuse. Ce fut bien pis, lorsqu'elle s'aperçut que le ministre la promenait de révérence en révérence sans faire droit à aucune de ses requêtes, et lorsque, dans l'ignorance de l'intimité où vivait Mazarin avec la reine, ayant décoché plusieurs traits piquants contre l'Italien, elle reçut de Sa Majesté l'injonction d'avoir à cesser ses méchants propos, « attendu que mal parler de monseigneur Jules, c'était mal parler de celle qui l'avait choisi. » Ce fut Beringhen qui lui apporta cette semonce. La duchesse l'écouta en se mordant les lèvres ; puis, sentant se réveiller son vieux levain d'aventures:

— Pardieu! s'écria-t-elle, j'ai assez longtemps conspiré *pour*; nous allons voir maintenant à conspirer *contre*...

Elle commença par s'assurer l'appui du duc de Beaufort. Celui-ci, qui devait jouer un si grand rôle dans la Fronde et qui descendait d'Henri IV par César de Vendôme, fils naturel de ce prince et de Gabrielle d'Estrées, était l'amant de Mme de Montbazon, belle-mère de Mme de Chevreuse, beaucoup plus jeune, au reste, et beaucoup plus jolie que sa belle-fille. Blond et pâle comme un Anglais, brave comme son épée, toujours prêt à dégaîner partout où il y avait des coups à donner ou à recevoir, mais esprit borné, grossier, inculte, sans éducation, sans jugement et sans consistance, François de Vendôme, duc de Beaufort, se donnait en ce moment beaucoup de mal pour se faire regarder comme un profond machinateur de complots. Son parti, composé, dit le cardinal de Retz, *de quatre ou cinq mélancoliques qui avaient la mine et le penser creux*, « tenait cabinet mal à propos ; on donnait

des rendez-vous sans sujet ; les chasses même étaient mystérieuses. » Aussi le peuple avait-il baptisé cette faction de *parti des importants*. Anne d'Autriche leur opposa Mazarin et les Condé. — Un artifice de Mme de Montbazon vint enflammer les deux camps. — Un soir que cette dernière avait cercle chez elle, une servante trouva dans le salon deux lettres qu'elle remit à sa maîtresse ; ces deux lettres, lesquelles sont citées au long dans Mlle de Montpensier, ne laissaient aucun doute sur la nature des rapports qui avaient existé entre la personne qui les avait écrites et celle à qui elles étaient adressées ; seulement elles ne portaient pas de signature. Mme de Montbazon n'hésita point à les attribuer à Mme de Longueville, et assura qu'elles étaient tombées de la poche de Coligny, qui lui faisait la cour.

Anne-Geneviève de Bourbon, duchesse de Longueville, fille d'Henri de Bourbon, prince de Condé, et de cette belle Charlotte Montmorency contre laquelle le Vert-Galant avait brûlé — *raté* plutôt — ses dernières cartouches, et sœur du jeune duc d'Enghien qui venait de vaincre à Rocroy, était alors l'amie intime de la reine et de Mazarin. Forte de son innocence, elle ne daigna pas relever les propos de Mme de Montbazon ; mais sa mère, Mme la princesse, fit de cet événement une affaire d'État ; elle accourut au Louvre tout éplorée et demanda justice avec des pleurs et des gémissements. Anne d'Autriche lui promit une réparation exemplaire. De plus, Mme de Longueville s'étant, pour passer les commencements d'une grossesse, retirée à l'une de ses campagnes nommée La Barre et située à quelques lieues de Paris, la reine et le ministre lui rendirent une visite *de cérémonie* dans laquelle ils lui renouvelèrent la promesse d'une éclatante réparation.

Toute la cour, qui n'attendait qu'une occasion pour prendre parti pour ou contre le cardinal Mazarin, avait profité de celle-là, quelque futile qu'elle fût, et s'était divisée en deux camps. Les femmes étaient pour Mme la princesse et sa fille ; les hommes étaient pour Mme de Montbazon ; et le jour même de la visite de la

reine à Mme de Longueville, Mme de Montbazon, par opposition, reçut celle de quatorze princes.

Cependant la reine tenait parole : elle avait ordonné que Mme de Montbazon ferait des excuses à Mme de Longueville ; mais la rédaction de ces excuses n'était pas chose facile. Mme de Motteville raconte dans le plus grand détail toutes les agitations de la soirée où elles se rédigèrent. Ce fut le cardinal qui les écrivit de sa main, et il dit plus d'une fois que le fameux traité de paix de Chérasco lui avait donné moins de mal à conclure. Chaque parole en était discutée par la reine elle-même en faveur de Mme de Longueville, et par Mme de Chevreuse en faveur de Mme de Montbazon. Enfin la rédaction en fut arrêtée.

Mais ce n'était pas le tout que d'avoir trouvé la formule des excuses : lorsqu'on les lut à Mme de Montbazon, elle refusa tout net de les prononcer ; alors la reine ordonna, et il fallut se soumettre: Mazarin, pendant ce temps, riait sous cape et voyait ses ennemis se perdre dans une lutte particulière ; le prétendu médiateur ne manquait pas une occasion de les déprécier de plus en plus dans l'esprit de la reine.

Malgré l'ordre positif d'Anne d'Autriche, les négocations durèrent encore plusieurs jours; enfin il fut arrêté que Mme la Princesse donnerait une grande soirée à laquelle se trouverait toute la cour; que Mme de Montbazon y viendrait avec tous ses amis et amies, et que là la réparation aurait lieu.

En effet, à l'heure convenue, Mme de Montbazon, fort parée et avec une démarche de reine, entra chez Mme la Princesse, qui resta debout à l'attendre, mais sans faire un pas au-devant d'elle, pour qu'on vît bien que Mme de Montbazon était forcée à cette démarche, et que les excuses qu'elle allait faire étaient des excuses imposées. Arrivée près de la princesse, elle déploya un petit papier attaché à son éventail et lut ce qui suit :

« Madame, je viens ici pour protester que je suis très-innocente de la méchanceté dont on a voulu m'accuser. Il n'y a aucune per-

sonne d'honneur qui puisse dire une calomnie pareille. Si j'avais fait une faute de cette nature, j'aurais subi les peines que la reine m'aurait imposées ; je ne me serais jamais montrée dans le monde et vous en aurais demandé pardon. Je vous supplie de croire que je ne manquerai jamais au respect que je vous dois et à l'opinion que j'ai de la vertu et du mérite de Mme de Longueville. »

Mme la princesse répondit :

— Madame, je crois volontiers à l'assurance que vous me donnez de n'avoir pris aucune part à la méchanceté qu'on a publiée. Je défère trop au commandement que la reine m'en a fait pour conserver le moindre doute à ce sujet.

Quelques jours après, Mme de Montbazon reçut l'ordre de se retirer dans ses terres.

Cet exil irrita vivement le duc de Beaufort. Or, comme il n'ignorait pas que le coup venait encore plus de Mazarin que des Condé, ce fut à Mazarin qu'il résolut de s'en prendre, et il fut décidé entre lui et ses amis que la première fois que le cardinal irait dîner à Maisons, des soldats, embusqués sur la route, le fusilleraient au passage. Tout était prêt, assure Mme de Motteville, lorsqu'une circonstance imprévue fit manquer l'affaire. Le duc d'Orléans, étant arrivé au Louvre au moment où Mazarin allait partir, fut invité par lui et l'accompagna avec son carrosse ; sa présence empêcha l'exécution du complot. Un autre jour, des mesures avaient été prises pour tirer sur monseigneur Jules d'une fenêtre devant laquelle il devait passer pour se rendre au conseil ; mais il fut averti la veille au soir et prit un autre chemin.

Le lendemain, on fit grand bruit au Louvre de cette entreprise vraie ou supposée. La reine, surtout, prenait fort au sérieux le danger qu'avait couru le cardinal, et, s'approchant de Mme de Motteville, les yeux ardents de colère, elle lui dit d'une voix altérée :
— Avant deux fois vingt-quatre heures, Motteville, vous verrez comment je me vengerai des tours que ces méchants amis me font.

Le même soir, qui était le lendemain du jour, où, disait-on, le cardinal avait dû être assassiné, M. de Beaufort, en revenant de la chasse, se rendit au Louvre.

Sur l'escalier, il rencontra Mme de Guise, mère du jeune duc Henri de Lorraine, et Mme de Vendôme, sa mère à lui. Toutes deux descendaient, après avoir passé avec la reine cette journée d'agitation pendant laquelle on n'avait fait que parler de l'assassinat manqué. Les deux princesses, qui peut-être avaient entendu les paroles d'Anne d'Autriche à Mme de Motteville, voulurent empêcher le duc de monter, l'avertissant qu'on l'avait publiquement désigné comme le chef du complot. Mais lui ne fit que rire de leur terreur et continua son chemin. Trois jours auparavant, la reine avait été se promener au bois de Vincennes où Chavigny lui avait donné une magnifique collation, et là le duc de Beaufort était venu la rejoindre et l'avait trouvée fort gaie et fort gracieuse. La veille encore, il lui avait parlé, et rien dans ses manières n'avait indiqué un changement de dispositions à son égard. Il entra donc chez la reine avec sécurité, et la trouva dans son grand cabinet du Louvre où elle l'accueillit de son plus gracieux sourire, et lui fit, sur sa chasse de la journée, des questions qui annonçaient l'esprit le plus libre et le plus détaché. Sur ces entrefaites Mazarin entra. La reine lui sourit et lui tendit la main. Puis, comme si elle se rappelait tout à coup qu'elle avait quelque chose d'important à lui dire :

— Ah ! venez donc, dit-elle.

Et elle emmena le cardinal dans sa chambre.

La reine sortie, le duc de Beaufort voulut sortir à son tour par la porte du petit cabinet ; mais, sur le seuil, il trouva Guitaut, capitaine des gardes de la reine, qui lui barra le chemin.

— Qu'y a-t-il, M. de Guitaut? demanda le duc de Beaufort étonné.

— Monseigneur, répondit celui-ci, je vous en demande pardon, mais, au nom du roi et de la reine, j'ai commandement de vous arrêter. Voulez-vous bien me suivre ?

— Oui, monsieur, mais voilà qui est étrange.

Puis, tout en suivant le capitaine des gardes, le duc, avec un sourire moitié ironique, moitié menaçant, dit à Mmes de Chevreuse et de Hautefort qui causaient dans le petit cabinet :

— Voyez-vous cela, mesdames, Sa Majesté me fait demander mon épée !

M. de Beaufort fut conduit au donjon de Vincennes. On envoya en même temps à M. et à Mme de Vendôme, son père et sa mère, et à M. le duc de Mercœur, son frère, un homme qui n'avait jamais en rien trempé dans aucune cabale, l'ordre de sortir incessamment de Paris. M. de Vendôme, pour gagner un peu de temps, fit dire à Anne d'Autriche qu'il était fort malade ; mais, pour toute réponse, Sa Majesté lui envoya sa propre litière. M. de Vendôme comprit qu'après une attention pareille de la part d'une souveraine, il ne pouvait rester davantage à Paris et partit le jour même. (*Mémoires de Mme Motteville.*)

Mme de Chevreuse, on le comprend bien, ne vit pas sans se plaindre tous ses amis emprisonnés et exilés. Elle alla trouver la reine et « la rabroua vertement, » lui représentant que toutes les personnes avec lesquelles elle se conduisait si durement étaient justement celles qui avaient le plus pâti autrefois à son service, sous la tyrannie du feu cardinal et du feu roi. Mais Anne d'Autriche, s'armant de cet air froid et hautain dont elle savait au besoin écraser les fâcheux, lui répondit de la laisser gouverner le royaume à sa fantaisie, de ne se mêler de rien et de vivre en repos loin des affaires et dans les plaisirs. Le repos étant la chose du monde la plus antipathique à la duchesse, celle-ci s'emporta et fit sonner haut le temps où elle courait Paris et Londres, la France et la Lorraine, les secrets de Sa Majesté en poche. Alors la régente lui intima l'ordre de partir pour Tours « et d'y aller attendre l'expression de ses volontés. » Mme de Chevreuse obéit; seulement elle ne resta pas longtemps à Tours et passa en Angleterre.

Les Importants ainsi anéantis, les amis d'Anne d'Autriche ainsi

dispersés, Mazarin restait seul, tout-puissant sur la femme et sur le pays, — sur la régente et sur la France.

Le 7 octobre 1643, Anne d'Autriche quitta le Louvre avec le jeune roi et le favori, et s'en vint habiter le palais élevé en 1629 par Richelieu sur l'emplacement des hôtels de Rambouillet et de Mercœur, palais dont les bâtiments et les jardins avaient débordé jusqu'aux prairies sur lesquelles on a construit la rue Neuve-des-Petits-Champs et la rue Vivienne, et dont Corneille avait écrit :

> Non l'univers entier ne peut rien voir d'égal
> Au superbe dehors du Palais-Cardinal.
> Toute une ville entière, avec pompe bâtie,
> Semble d'un vieux fossé par miracle sortie
> Et nous fait présumer à ses superbes toits,
> Que tous ses habitants sont des dieux ou des rois.

Le Palais-Cardinal avait été donné par Richelieu à Louis XIII. Sur l'observation du marquis de Prouville, grand-maréchal des logis, qu'il n'était pas convenable que le roi habitât la maison d'un de ses sujets, Anne d'Autriche fit substituer à l'inscription placée au-dessus de la porte celle de *Palais-Royal*, dénomination que cet édifice a conservée jusqu'à nos jours. Louis XIV, alors âgé de cinq ans, y occupa la chambre de Son Éminence. La reine s'installa dans les appartements qui ouvraient sur les jardins; son cabinet renfermait un tableau de Léonard de Vinci, la *Parenté de la Vierge*, d'Andréa del Sarto, un *Énée sauvant Anchise*, d'Annibal Carrache, une *Fuite en Égypte*, du Guide, un *Saint Jean monté sur un aigle*, de Raphaël, deux toiles du Poussin et les *Pèlerins d'Emmaüs*, de Paul Véronèse; son oratoire et sa salle de bains, ornés par Philippe de Champagne et par Vouet, passaient pour la merveille de Paris. Quant à Mazarin, il s'était réservé le corps de logis communiquant avec la rue des Bons-Enfants; il y avait à sa porte sentinelle et corps-de-garde, comme aux autres entrées.

Au reste, à mesure que la régente manifestait d'une façon plus compromettante pour sa dignité et pour son honneur l'étrange sentiment qui l'asservissait à monseigneur Jules, le petit roi, de son côté, ne perdait pas une seule occasion de témoigner publiquement de son aversion pour le ministre. — Quelques anecdotes, recueillies dans Laporte, nous donneront la note exacte de cette aversion.

Un jour, raconte Laporte, qui, du service d'Anne d'Autriche, était passé à celui de Louis XIV, le roi voyant, à Compiègne, Son Éminence traverser la terrasse du château, se détourna et dit assez haut pour que Duplessis, gentilhomme *de la manche,* l'entendît : « Voilà le Grand Turc qui passe. » Duplessis rapporta ce propos à la reine, qui fit venir l'enfant, le gronda fort et voulut le forcer à dire quel était celui de ses serviteurs qui donnait ce nom au cardinal, pensant que ce n'était pas de lui-même qu'il l'appelait ainsi ; mais le roi tint bon, et quelques menaces que lui fît sa mère, il soutint qu'il ne devait cette suggestion à personne, et que l'imagination lui en était venue à lui-même. Un autre jour que le roi était à Saint-Germain, dans un petit cabinet du vieux château, assis sur sa *chaise d'affaire*, comme dit Laporte, M. de Chamarante, second valet de chambre du roi, que le cardinal avait mis en cette charge, entra dans le cabinet et dit à Sa Majesté que son Éminence, en sortant de chez la reine, s'était arrêtée dans sa chambre pour assister à son coucher ; ce qui était chose extraordinaire, le cardinal n'ayant pas pour habitude de rendre de pareils hommages au roi. Le roi ne répondit mot ; Chamarante, fort étonné de ce silence, regarda successivement, pour en chercher l'explication, M. Dumont le sous-gouverneur, Laporte et un garçon de chambre qui étaient là. Laporte, qui considérait Chamarante comme un espion et qui craignait qu'il ne crût que c'était lui qui montait ainsi le jeune roi contre le cardinal, répéta ce qu'avait dit Chamarante en entrant, et fit observer à Sa Majesté que si elle n'avait plus affaire où elle était, elle devait s'en aller se coucher, pour ne pas faire attendre plus longtemps Son Éminence. Mais le roi fit la sourde oreille, demeurant muet et immobile à l'observa-

tion de Laporte comme à l'annonce de Chamarante, si bien que le cardinal, après avoir attendu près d'une demi-heure, s'ennuya et descendit par le petit degré qui conduit au corridor. Comme il s'en allait, les éperons et les épées des gens de sa suite firent tant de bruit que le roi se décida enfin à parler.

— M. le cardinal, dit il, fait grande rumeur par où il passe; il faut qu'il ait bien cinq cents personnes à sa suite.

Quelques jours après, au même lieu et à la même heure, le roi revenant de ce cabinet pour aller se coucher, et ayant vu un gentilhomme du cardinal, nommé Bois-Fermé, dans ce passage :

— Allons, dit-il à M. de Nyert et à Laporte, M. le cardinal est encore chez maman, car j'ai vu Bois-Fermé dans le passage; l'attend-il donc toujours ainsi?

— Oui, sire, répondit Nyert; mais, outre Bois-Fermé, il y a encore un gentilhomme dans le degré et deux dans le corridor.

— Il y en a donc d'enjambée en enjambée? répondit Louis XIV.

Il est vrai que, quand même cette aversion n'eût pas été instinctive, comme celle qu'éprouvent d'ordinaire les enfants pour les amants de leur mère, elle n'eût pas manqué d'être inspirée à Louis XIV par l'insouciance coupable qu'affectait le ministre à le laisser dépourvu, non-seulement des choses qui pouvaient contribuer à son amusement, mais encore des objets nécessaires aux premiers besoins de la vie. C'est ainsi que l'on avait l'habitude de fournir au roi douze paires de draps par an et deux robes de chambre, une d'été et une d'hiver; Mazarin, regardant, sans doute, cette coutume comme trop dispendieuse, ne délivra à Louis XIV que six paires de draps pour trois années; aussi ces draps devinrent-ils si usés que les jambes de l'enfant royal passaient au travers et posaient à nu sur le matelas. Le cardinal avait apporté le même esprit de réforme dans la fourniture des robes de chambre : au lieu d'en donner deux par an, il se contenta d'en donner une pour deux ans, que le jeune roi portait été comme hiver; c'était, dit Laporte, une robe de chambre de velours vert, doublé de petit-gris, qui, la dernière année, ne lui venait qu'aux genoux. Quant

aux carrosses royaux, ils tombaient littéralement en ruines. Un jour, le roi, qui avait désiré s'aller baigner à Conflans, dut renoncer à cette promenade en contemplant le piteux état de ses équipages, dont les portières de cuir étaient affreusement lézardées. Cette avarice de monseigneur Jules englobait tout : par exemple, tandis que le prince qui créa Versailles manquait de draps, de robes de chambre et de carrosses, les dames attachées à la personne d'Anne d'Autriche, sa mère, n'avaient pas de table au palais, et fort souvent restaient « sur leur faim. » Après le souper de la reine, elles s'en partageaient les débris sans ordre ni mesure, se servant, pour tout appareil, de sa serviette à laver et des restes de son pain. (*Mémoires de Mme de Motteville.*)

Humiliée au dedans, la cour le fut encore au dehors, tant Mazarin étendait sans cesse et sur tout sa griffe de harpie. — En 1645, le jour de la signature du contrat de la princesse Marie de Gonzague, lorsque la reine traita à Fontainebleau les ambassadeurs de Pologne, elle leur offrit un grand souper, ou, du moins, son intention fut de le leur offrir ; mais une dispute s'étant élevée entre ses officiers de bouche, le premier service brilla sur la table par son absence. En outre, Sa Majesté fut forcée de faire reconduire à travers des appartements non éclairés ces étrangers qui se plaignirent bien haut de cette pénurie.

C'était là, pour la hautaine petite-fille de Charles-Quint, une honte sanglante ; elle la but avec résignation, mais non sans jeter un regard désolé vers ce passé féerique où Buckingham noyait dans un ruisseau de diamants chacune de ses fantaisies et semait au vent tout l'or des Trois-Royaumes pour acheter un de ses sourire...

Mais, hélas ! Buckingham était mort depuis près de vingt ans, et Anne d'Autriche ne souriait plus !

VII

Pendant ce temps, les anciens impôts allaient toujours grossissant, et, chaque matin, monseigneur Jules en inventait de nouveaux, tant il était avide de faire suer au pauvre peuple quelque monnaie rouillée de larmes qu'il pût convertir en lingots et enfouir dans ses caves. Les choses en arrivèrent au point, en janvier 1648, que les misérables sujets de la reine n'avaient plus rien à eux que leurs âmes, suivant l'expression de l'avocat général Talon, et encore parce que leurs âmes ne pouvaient pas être vendues à l'encan, comme leurs meubles, par les gens du roi. Dans cette extrémité, la foule commença à murmurer ; le parlement soutint la foule ; la reine soutint le favori. De là, brouille entre la cour et les chambres, représentations de celles-ci, colère et opiniâtreté d'Anne d'Autriche, arrestation du président Blancmesnil et des conseillers Broussel et Novion à l'issue du *Te Deum* chanté, le 26 août, à Notre-Dame, en réjouissance de la victoire de Lens, enfin soulèvement de Paris. Ce jour-là, la rébellion, comme une traînée de poudre, courut du centre de la ville aux quartiers les plus éloignés ; on vit tout le monde sortir en armes, même les femmes et les enfants ; en un instant, on eut élevé plus de douze cents barricades. Quelque temps auparavant, le cardinal avait dit que le parlement ressemblait à ces écoliers qui *frondent* dans les fossés de Paris et qui se dispersent dès qu'ils aperçoivent un sergent, pour se réunir de nouveau dès qu'il s'est éloigné. Cette plaisanterie avait été rapportée au parlement qu'elle avait fort blessé. Le matin des barricades, le

conseiller Barillon, voyant la marche des événements, se mit à fredonner le couplet suivant, qu'il improvisa sur un air à la mode :

Un vent de fronde
A soufflé ce matin ;
Je crois qu'il gronde
Contre le Mazarin ;
Un vent de fronde
A soufflé ce matin.

Le soir même, ce refrain était dans toutes les bouches, et le mouvement avait son nom. Mazarin en rit beaucoup d'abord et prononça le fameux mot si souvent répété depuis : « Ils chantent, ils payeront. » Malheureusement, ce fut la cour qui dut payer les frais de cette journée ; il lui fallut rendre aux Parisiens le *bonhomme* Broussel, quoique la reine se fût écriée « que plutôt que de le lâcher, elle aimerait mieux l'étrangler de ses propres mains ! » Blancmesnil et Novion furent pareillement relaxés. Le lendemain de ce tumulte, un Italien au service de monseigneur Jules avoua à Mme de Motteville que, pour tout le royaume de France, il ne voudrait pas avoir une seconde nuit pareille à celle que lui et son maître venaient de passer.

Au reste, la cour avait cédé de si mauvaise grâce, que la querelle était loin d'être apaisée. Dans une séance du parlement, le président Blancmesnil ne craignit pas de déclarer que tous les maux dont on se plaignait venaient d'un seul homme, étranger à la France, et ne finiraient que si l'on appliquait à cet homme l'arrêt rendu en 1617 après la mort du maréchal d'Ancre, et qui contenait défense à tout étranger de tenir offices, bénéfices, honneurs, dignités, ni gouvernement. C'était une attaque directe contre le favori et contre la régente. Ceux-ci y répondirent en quittant sournoisement la capitale, dans la nuit du 5 au 6 janvier 1649, et en emmenant avec eux le roi et la cour à Saint-Germain, d'où ils prétendaient affamer les Parisiens en empêchant le pain de Gonesse d'arriver aux barrières. Ce parti avait été proposé par le prince de

Condé et plaisait fort au caractère aventureux d'Anne d'Autriche. Le 6 janvier, vers cinq heures du matin, le bruit de cette fuite commença à se répandre dans la ville; à six heures, Paris n'était plus que mousquets et hallebardes.

Il n'entre pas dans le cadre de notre récit de suivre la fronde pas à pas à travers ses intrigues et ses escarmouches. Le rôle que jouèrent dans cette *batrachomyomachie* la régente, le ministre et le prince de Condé, *côté cour*, et, *côté parlement*, le coadjuteur Armand de Gondy, Mme de Longueville, M. le duc son époux, M. de Marcillac son amant, le duc de Beaufort, MM. de Conti, de Bouillon, d'Elbeuf, de Chevreuse et de La Motte-Houdancourt. Le récit des amorces brûlées et des épigrammes tirées par les deux partis l'un contre l'autre [1]; le raccommodement louche et boîteux du 13 mars 1649; le retour de la reine et de Son Éminence à Paris, le 18 août; leur brouille avec MM. de Condé, de Longueville et de Conti; l'arrestation de ces derniers, le 18 janvier 1650; le soulèvement du Midi et la campagne des troupes royales contre Bordeaux; le peuple défilant au Palais-Royal devant Louis XIV endormi, le 8 février 1651; la délivrance des princes, le 15 du même mois; la retraite volontaire du ministre à Brühl; les ordonnances du parlement qui le déclaraient « traître et inhabile; » sa jonction à Poitiers avec le roi et la reine; la nouvelle rébellion du Languedoc; Paris une seconde fois en rût contre la cour, avec Condé et Monsieur pour chefs; la bataille au faubourg Saint-Antoine, et Mademoiselle pointant contre l'armée de Sa Majesté les canons de la Bastille, le 2 juillet 1652; le nouveau départ de Mazarin, le 12 août; la rentrée de Louis XIV et de la régente dans la capitale, le 21 octobre; enfin, l'arrestation du coadjuteur, le 19 décembre, et le rappel du favori, toute cette période de nos discordes intestines appartient à l'histoire et peut se résumer dans ce

[1] Le recueil de ces épigrammes, dont les femmes surtout eurent fort à souffrir, a été fait par M. de Maurepas et ne comprend pas moins de *quarante-quatre* volumes.

brin de phrase du maréchal de Grammont à Louis XIV : « Du temps que nous servions Votre Majesté contre le cardinal Mazarin. » En effet, la royauté était encore le seul centre auquel se ralliât éternellement la nation ; noblesse, parlement, bourgeoisie, peuple, respectaient la veuve de Louis XIII et adoraient son fils ; Mazarin seul était exécré. Une concession faite par la reine au pays, — l'Italien éloigné, par exemple, ou quelque peu de mystère jeté sur une liaison que l'âge commençait à rendre ridicule, — et les épées rentraient au fourreau, les mousquets se suspendaient au croc, les hallebardes dormaient sous la rouille, ou, mieux encore, se réunissaient en un faisceau commun contre l'Espagnol et contre l'Allemand. Il n'en fut rien, et la guerre civile troubla, désola, ruina la France pendant près de quatre ans. Jugez si, durant ce laps, la grêle des pamphlets dut tomber dru sur Anne d'Autriche et son amant ! On en compta plus de *neuf cents* dans une année. Citons-en un au hasard. Celui-là s'appelle : *Requête des trois états du gouvernement de l'île de France au parlement de Paris.*

« Mazarin, disait cette diatribe, était Sicilien, sujet du roi d'Espagne et de basse naissance ; il avait été valet à Rome, avait servi dans les plus abominables débauches ; il avait été poussé par les fourberies, les bouffonneries et les intrigues ; il avait été reçu en France comme espion, avait, par son influence sur la reine, gouverné toutes choses depuis six ans, au grand scandale de la maison royale et à la grande dérision des nations étrangères. Il avait disgracié, banni, emprisonné les princes, les officiers de la couronne, les gens du parlement, les grands seigneurs, enfin les plus fidèles serviteurs du roi. Il s'était environné de traîtres, de concussionnaires, d'impies et d'athées ; il s'était attribué la charge de gouverneur du roi pour l'élever à sa mode ; il avait corrompu le peu qui restait de candeur et de bonne foi à la cour en y mettant à la mode les brelans et les jeux de hasard ; il avait violé et renversé

la justice, pillé et ravi toutes les finances, consommé par avance trois années de revenu de l'État. Il avait encombré les prisons de vingt-trois mille personnes, dont cinq mille étaient mortes dans une seule année. Quoiqu'il eût dévoré par an près de 120 millions, il n'avait payé ni les gens de guerre, ni les pensions, ni l'entretien des places fortes; il avait enfin partagé les grandes sommes avec ses amis, en ayant transporté hors du royaume la plus grande partie, tant en lettres de change et en espèces qu'en pierreries, etc., etc. »

Nous ne voyons pas que ce portrait, si peu flatteur qu'il soit, ait dégoûté Anne d'Autriche de l'original; car ce serait à ce moment qu'il faudrait faire, selon toute probabilité, remonter la date fort incertaine d'un fait déclaré controuvé par certains historiens, mais affirmé par la princesse Palatine, seconde femme de Monsieur, frère de Louis XIV et mère du régent; nous voulons parler du mariage secret de la reine avec le cardinal.

« La reine Anne d'Autriche, écrit la princesse, non contente d'aimer le cardinal de Mazarin, avait fini par l'épouser : il n'était point prêtre et n'avait pas les ordres qui pussent l'empêcher de contracter mariage. Il se lassa terriblement de la bonne reine, et la traita durement, mais c'était l'usage du temps de contracter des mariages clandestins. »

La vieille Beauvais, première femme de chambre de la régente, possédait le secret de ce mariage; aussi Anne d'Autriche en passait-elle pour tout ce que voulait cette confidente. Cette énorme influence de la Beauvais intriguait fort les courtisans. Écoutons plutôt ce qu'en dit Dangeau, l'historiographe officiel, le *Moniteur* vivant de cette époque :

« C'était une femme avec laquelle les plus grands ont longtemps compté, et qui, toute vieille, hideuse et borgnesse qu'elle était devenue, a de temps en temps continué de paraître à la cour en grand habit comme une dame, et d'y être traitée avec distinction jusqu'à sa mort. »

Quant à la nature des rapports qui unissaient Anne d'Autriche à Mazarin, elle est maintenant hors de doute : le chemin secret par lequel le cardinal se rendait chaque nuit chez sa maîtresse se voit encore au Palais-Royal. Pour plus ample édification, lisez les *Mazarinades* du temps, celles, entre autres, intitulées : *la Pure vérité cachée, Qu'as-tu vu à la cour, la Vieille amoureuse* et *le Custode du lit de la reine.* Cette dernière renferme des détails tellement significatifs, qu'elle envoya à la potence Marlot, son imprimeur.

Nous ignorons si Anne d'Autriche avait eu beaucoup à se louer de l'amant; en revanche, l'histoire nous apprend qu'elle eut largement à se plaindre de l'époux.

Athée et matérialiste en amour comme en politique, Mazarin n'avait jamais ressenti une bien vive affection pour la reine. L'étrange passion de celle-ci servit seulement de marchepied à l'ambition de l'adroit Italien; mais, quand il vit le pouvoir passer insensiblement des mains de la régente dans celles de Louis XIV, devenu majeur, tous ses calculs se bornèrent à se mettre bien dans l'esprit de ce dernier, et on l'entendit dire tout haut de sa vieille maîtresse « Qu'elle n'avait pas d'esprit, que le roi, son mari, avait eu de justes raisons de se défier d'elle; qu'elle n'était dévote que par nécessité; qu'enfin, elle n'avait de goût que pour la bonne chère, ne se mettant point en peine pour tout le reste. » Il y eut plus : l'homme qu'elle avait préféré à Buckingham, et qu'elle avait tellement défendu contre toute la France ameutée, tellement gorgé d'or et d'honneurs qu'il mourut premier ministre, tout-puissant dans l'État, aussi maître du monarque que du royaume, et laissant dans ses coffres plus de quarante millions; cet homme laissa habiter l'orgueilleuse fille des Césars dans des chambres délabrées et la força de coucher dans des lits dont les draps de toile bise « lui donnaient un avant-goût des supplices de l'enfer !» Elle se plaignit, elle, l'Espagnole doublée d'Autrichienne, elle se plaignit à plusieurs reprises, et, quand l'ancien laquais du cardinal Bentivoglio, qui ne daignait plus descendre chez

elle, l'entendait gratter à sa porte, il grommelait : — Que me veut encore cette femme ?

Cette femme semblait pourtant douée du plus rare privilége : celui de ne point vieillir. Ses bras étaient restés magnifiques ; son front demeurait pur de rides ; ses yeux, toujours armés en guerre, n'avaient pu renoncer à ces habitudes de coquetterie qui les avaient rendus si dangereux jadis. Combien ne dut-elle pas regretter alors d'avoir fait de toute cette beauté le régal d'un turlupin qui eût pu poser pour Harpagon devant Molière, et d'en avoir sevré des galants tels que le prodigue Georges Villiers et le grand cardinal ! — Un jour, s'arrêtant, au Palais-Royal, devant un portrait de Richelieu, elle le considéra longuement, puis, avec un soupir :

— Si cet homme eût vécu jusqu'à présent, dit-elle, il eût été plus puissant que jamais, et peut-être ne serais-je pas aussi isolée !...

Un autre jour, à Rueil, se promenant dans une allée en tête-à-tête avec Voiture, son poëte favori, et celui-ci paraissant rêveur, elle lui demanda à quoi il pensait. Voiture lui répondit par ces vers :

Je pensais que la destinée,
Après tant d'injustes malheurs,
Vous a justement couronnée
De gloire, d'éclat et d'honneurs ;
Mais que vous étiez plus heureuse,
Lorsque vous étiez autrefois,
Je ne dirai pas amoureuse...
La rime le veut toutefois.

Je pensais que ce pauvre Amour,
Qui toujours vous prêta ses armes,
Est banni loin de votre cour
Sans ses traits, son arc et ses charmes,
Et ce que je puis profiter
En passant près de vous ma vie,
Si vous pouvez si mal traiter
Ceux qui vous ont si bien servie.

Je pensais, nous autres poëtes
Nous pensons extravagamment,

Ce que, dans l'humeur où vous êtes
Vous feriez si dans ce moment
Vous avisiez en cette place
Venir le duc de Buckingham,
Et lequel serait en disgrâce
De lui ou du père Vincent.

Le père Vincent était le confesseur d'Anne d'Autriche.

Peu à peu, celle-ci se sentit mordue au sein par le mal effrayant qui devait la tuer ; ses cheveux s'argentèrent aux tempes, et l'on commença à comprendre, en voyant cette peau, qui avait défrayé tant de strophes, de madrigaux et de sonnets, passer de la matte blancheur de l'albâtre à la teinte jaunâtre de l'ivoire, que le jour approchait où la fière souveraine dépouillerait la vie avec moins de peine peut-être qu'elle n'avait dépouillé l'amour.

Elle avait soixante quatre ans lorsqu'elle mourut, et elle en paraissait à peine quarante ; ce fut au point que, lorsqu'elle se souleva, les yeux rayonnants d'onction, les joues ardentes de fièvre, pour recevoir le saint viatique, Monseigneur s'écria :

— Oh ! voyez donc ma mère, elle n'a jamais été si belle !

Maintenant voulez-vous savoir pourquoi Mazarin fut certainement le plus bafoué, le plus méprisé, le plus exécré des *galants de la couronne?* D'où vient que, de nos jours encore, son génie est méconnu, sa capacité contestée, ses intentions et ses résultats niés ? Comment enfin, cédant à l'antipathie générale, nous n'avons pu nous empêcher d'anathématiser de toute notre plume cette faiblesse d'Anne d'Autriche? Le secret est dans ce seul mot : *Mazarin était avare.*

« Or, la main qui tient le sceptre, doit, comme celle qui tient le monde, être large et ouverte : Dieu est non-seulement libéral, il est prodigue. »

LE MÉDECIN

DE LA

REINE MATHILDE

STRUENSÉE

1767 — 1772

I

Trois jeunes gens étaient attablés dans une hôtellerie d'Altona, — trois beaux compagnons, le rire sur la lèvre, le cœur sur la main, la main toujours prête à caresser le corsage opulent des Gretchen de la *Gymnasium-strasse* et les hauts vidrecomes que la bière de Munich empanache d'écume. Autour d'eux gisaient force flacons vides; la raison déménageait petit à petit des propos; c'était l'heure où le vin du Rhin, le *brandwein* de Poméranie et le genièvre d'Amsterdam mettent leurs paillettes dans les *rœmers* et leur flamme dans les cerveaux...

Un étranger survint, aux cheveux grisonnants. Sa mine et ses habits avaient un air austère, digne, presque sombre. Il s'assit à l'écart, demanda un pot de *scarlatwine* et parut s'absorber dans sa pipe. Un de nos trois convives l'interpella joyeusement :

— Holà! maître, où serait, je vous prie, la différence entre l'homme et la brute, si l'homme buvait tout seul? Foin de votre *scarlatwine*

et de votre coin mausade! Venez-vous en par ici, tudieu! Vous y trouverez franc accueil, gais causeurs, eau de vie de Dantzick et tabac du Levant à discrétion. Çà c'est moi qui règle; faites-nous donc l'honneur d'accepter un verre de cette liqueur dorée, mûrie aux flancs du Taunus, et trinquez avec nous, autrement je dirais que vous n'aimez ni ce qui est jeune ni ce qui est bon.

L'étranger salua sans bouger de place.

— Grand merci de votre bienveillante invitation, dit-il, mais nous ne nous connaissons pas, et je craindrais, en verité...

— Nous ne nous connaissons pas? Eh bien! nous ferons connaissance. Tenez, celui-ci, à ma droite, qui sommeille sur la nappe, en attendant qu'il ronfle dessous se nomme le baron Ernevolt Brandt; l'autre, à ma gauche, qui va se noyer dans cette bouteille si je ne l'attache sur sa chaise, est le comte Éric de Rantzau; deux gentilshommes, s'il vous plaît, mes condisciples de l'université de Hall, qui seront un jour généraux, conseillers de la couronne, ministres peut-être, s'ils ne meurent pas auparavant à l'hôpital ou dans une chambre de la prison pour dettes. Moi, je m'appelle Jean Frédéric Struensée, pour vous servir. Mon père est pasteur dans cette ville, et mon diplôme de docteur dort dans ma poche depuis 1757. J'ai vingt-neuf ans, beaucoup plus de créanciers que de malades, un appétit de Sardanapale pour le luxe, le plaisir et les jolies femmes, de la science et peu de crédit, du talent et pas un rixdale; aussi je m'embarque demain pour les Indes, où je vais chercher ce qui me manque : la fortune. Refuserez-vous de porter une santé au succès de cette entreprise?

L'étranger souleva son verre.

— Je bois à votre voyage, mon jeune monsieur, fit-il; mais permettez-moi de rester où je suis. Votre compagnie, je le sais, ne pourrait que m'honorer infiniment; en revanche, je craindrais que la mienne ne vous fût pas aussi agréable, quoique, à dire vrai, je sois un honnête citoyen, bourgeois de Copenhague, investi de fonctions publiques et attaché à la maison de mon gracieux souverain Christian VII, lequel passe, ce soir, incognito à Altona.

— Ah ! vous accompagnez le roi dans cette excursion en Allemagne et en France, depuis si longtemps projetée, et pour laquelle le faible fils de Frédéric V abandonne son royaume et sa jeune femme ?

— Les vieilles chartes du Danemark me font une loi de suivre le maître partout.

— Est-ce une indiscrétion de vous demander en quelle qualité ?

— Point ; vous m'avez appris qui vous êtes, c'est à mon tour de vous déclarer qui je suis. On me nomme Ægidius Bürgeslaw, et, comme l'a été mon père, comme le sera mon fils, je suis exécuteur des hautes œuvres, breveté par la diète et patenté par la cour.

— Le bourreau ! murmurèrent Brandt et Rantzau, réveillés par ce mot.

— Mon Dieu, oui, le bourreau, répéta maître Ægidius. L'avenir, vous garde de moi, mes gentilshommes ! Vous comprenez maintenant, ajouta-t-il en s'adressant à Struensée, pourquoi j'avais scrupule de répondre à votre offre et de m'asseoir à votre table ?

— Bah ! s'écria le jeune homme, Voltaire et Helvétius, les professeurs dont je me glorifie et dont les immortels écrits m'ont enseigné la philosophie, m'ont heureusement débarrassé de toute espèce de préjugé ; votre état, digne Ægidius, est une nécessité de la société dans sa pernicieuse organisation actuelle, et, si vous l'exercez avec droiture et habileté, nul n'a le droit de vous tenir pour un citoyen méprisable entre les citoyens, pour un homme différent des autres hommes. Approchez donc votre siége et votre verre. Mes deux amis se souviendront que vous êtes à la fois de robe et d'épée et que, si vous marchez après les gentilshommes, vous passez avant les bourgeois. Pour moi, je vous regarde comme un confrère : bourreau et médecin tuent également ; encore, le plus souvent, faites-vous moins souffrir vos patients que nous ne faisons souffrir nos malades ! Allons, touchez là et faites-moi raison ! Si vous me refusiez, je croirais, de par tous les diables, que c'est jalousie de métier !...

Gagné par cette gaieté, Ægidius Bürgeslaw se leva et prit la main

que lui tendait Struensée. Celui-ci continua sur le même ton de folie :

— Du reste, personne en Europe n'aura bientôt plus à redouter ma concurrence ; mes clients des Indes m'attendent, et demain...

— Vous partez demain ? interrogea maître Ægidius qui n'avait pas lâché la main du jeune homme.

— Sur le trois-mâts hollandais *le Stathouder*, en appareil pour Ceylan.

Son interlocuteur secoua négativement la tête.

— Vous ne partirez pas, dit-il.

— Allons donc ! Et qui m'en empêchera ?

— Votre destinée.

— Ma destinée ? Où lisez-vous ma destinée, mon maître ?

— Dans les lignes de cette main loyale, que vous m'avez si généreusement offerte ; de cette main qui touchera au sceptre, qui maîtrisera tout un peuple, dont un signe bouleversera les puissances du Nord sur leurs trônes, et qui plus tard, hélas !...

— Achevez.

Ægidius Bürgeslaw se tut et ses yeux, se voilant d'une tristesse étrange, semblèrent implorer du jeune homme la grâce de ne pas percer plus avant dans ce lointain sinistre. Alors Struensée :

— Maître, dit-il, la peur est un préjugé dont la philosophie m'a délivré comme des autres. De même que vous avez regardé ma main, regardez mon front : son calme annonce une âme forte, un esprit ferme, un cœur vaillamment trempé. Préparé à toutes les fortunes, je suis prêt à tous les dangers. Le danger et moi, pourrais-je dire avec un grand poëte anglais, nous sommes deux lions nés le même jour ; seulement je suis l'aîné. Parlez donc librement ; la prédiction d'un malheur me trouvera tout aussi souriant que le malheur lui-même.

— Eh bien, prononça gravement le bourreau de Copenhague, ce n'est pas la dernière fois que vous me tendrez votre main, *monseigneur*. Un jour viendra, où, comme ce soir, cette main s'allongera vers moi ; mais, ce jour-là, je ne la serrerai pas, ainsi que je le fais

en ce moment, avec bonheur, avec fierté, avec reconnaissance car, à cette heure terrible, ma main, à moi, sera armée du glaive de justice, — et le glaive frappera, et la main tombera sanglante, et puis après la main, la tête !...

— Oh !

— Pardonnez-moi, *monseigneur*, pardonnez-moi ! murmura Ægidius. C'est vous qui avez voulu savoir.

Struensée passa sa main sur son front, comme pour en arracher cette vision menaçante.

— Et, avant tout cela ? demanda t-il.

— Tout ce que l'amour partagé, tout ce que l'ambition satisfaite, tout ce que la fortune conquise peuvent donner de joies, de voluptés, d'enivrements, vous les posséderez.

— C'est bien, fit le jeune médecin, ma morale épicurienne et matérialistes s'accommode à merveille de toutes ces promesses, et je pardonne volontiers à la tristesse du dénoûment en faveur de la comédie. — Abaissant ensuite le regard sur Brandt et sur Rantzau endormis dans l'ivresse, il reprit : — Et ces deux-là, qu'en ferai-je ?

— Ceux-là, répondit Bürgeslaw, monteront avec vous ; puis, quand tous trois vous toucherez au faîte, l'un se séparera des deux autres et marchera dans l'ombre avec leurs ennemis. Alors, de même que Jésus fut vendu par son disciple, l'ami livrera ses amis. Ce Judas a nom...

— N'allez pas plus loin, de grâce, maître, interrompit brusquement Struensée ; le nom du traître est la seule chose que j'entends ignorer. Assez de paroles en l'air comme cela, du reste ! Tandis que nos langues travaillent, les flacons se reposent. Debout, Éric ! Ernevolt, debout ! Il se fait tard, j'embarque demain de bonne heure, et voici qu'il nous faut vider le coup de l'étrier.

. . . .

. . . .

Le lendemain matin, Struensée s'acheminait en barque versl

Stathouder, qui, à midi précis, devait lever l'ancre pour les Indes hollandaises.

Le jeune homme avait le cœur serré et les yeux gros de larmes : il venait d'embrasser son père, et les dernières paroles du vénérable pasteur d'Altona pesaient sur l'insouciance de notre chercheur d'aventures.

Tout à coup, de grands cris retentirent autour de lui.

Struensée questionna du geste le patron de sa barque.

Celui-ci, gros Allemand amarré à une pipe formidable, répondit avec flegme entre deux bouffée de fumée :

— Ce n'est rien, *meinherr*, rien, en vérité; deux bateaux se sont abordés dans le brouillard et ont sombré ; les matelots, qui savent nager, en seront quittes pour un bain froid, mais la jeune dame n'a pas reparu.

— Quelle jeune dame?

— Celle qui se trouvait sur le bateau danois, donc. Tenez, elle s'est enfoncée là, près de cette bouée à laquelle elle n'a seulement pas eu l'esprit de s'accrocher...

— Et tu la laisse se noyer ainsi, misérable!

— Dame, *meinherr*, je suis payé pour vous conduire au *Stathouder*, moi, et pas pour repêcher les gens qui se noient!

En un tour de main, Struensée s'était débarrassé de son manteau, de son habit et de sa veste; d'un bond, il plongeait à l'endroit indiqué, puis, quelques instants après, on le voyait, aux acclamations des curieux, remonter sur la jetée, portant une femme évanouie entre ses bras.

— Un médecin! un médecin! crièrent plusieurs voix dans la foule.

— Ne vous égosillez pas tant, estimables Philistins, leur riposta le jeune homme; ce n'est guère que par accident que j'exerce la profession de Dieu marin ; je suis médecin, tout ce qu'il y a de plus médecin, et je réponds de cette femme. Seulement, s'il y avait ici quelqu'un de mes confrères, je lui serais fort obligé de me suppléer;

le *Stathouder* part à midi, je suis trempé, et je voudrais déjà être à bord, pour ne pas manquer l'heure et pour changer d'habits...

On eût dit que la jeune femme entendait; ses paupières s'entr'-ouvrirent, et son regard mourant implora le docteur.

— Non, certes, madame, je ne vous quitterai pas, répondit mentalement celui-ci à cette prière muette. J'achèverai l'œuvre de salut que j'ai si heureusement commencée; l'humanité, les devoirs de ma profession, vos yeux charmants, tout me retient auprès de vous... Pourtant, j'ai affaire aux grandes Indes! et si le bâtiment met à la voile sans moi...

Deux heures après, Mme de Berkentiem, veuve du grand-maître de la maison du feu roi de Danemark, Frédéric V, et maîtresse du comte de Holck, favori du roi régnant, Christian VII, pouvait remercier son sauveur. En revanche, le *Stathouder* disparaissait au large, avec un passager de moins.

— Ne vous désolez point, mon cher docteur, disait Mme de Berkentiem. Vous désiriez quitter ce pays, vous le quitterez; vous désiriez voyager, vous voyagerez. M. de Holck fait tout ce que je veux, et le roi fait tout ce que veut M. de Holck. Vous serez médecin de Sa Majesté, et vous nous suivrez à Berlin, à Vienne, à Paris.

En effet, le soir même, le comte présentait Struensée à Christian VII, et ce prince attachait le jeune homme à sa personne comme médecin de la cour et de la famille royale.

C'est en cette qualité qu'il accompagna Christian VII à Paris, en 1768.

« Les hommes d'un esprit pénétrant et exercé, écrit l'un de ses historiographes, surent le démêler parmi les courtisans. »

Quant aux femmes, elles remarquèrent généralement qu'il avait la bouche bien meublée, l'œil expressif, la chevelure copieuse et la jambe d'un galbe triomphant. Il n'en fallait pas davantage pour faire son chemin avant 1789.

II

Christian VII, fils du premier mariage de Frédéric V avec la princesse Louise, sœur de Georges II, roi d'Angleterre, était monté sur le trône à l'âge de dix-sept ans, en 1766. Le 8 novembre de la même année, il avait épousé sa cousine Caroline-Mathilde, folle et gracieuse enfant qui ne voyait dans ce mariage qu'une couronne à porter, sans se douter que cette couronne serait faite d'épines et meurtrirait sa vie tout entière. Le jour où son pied mignon effleura le sol du Danemark, Caroline-Mathilde en fit sortir une ennemie implacable dans la personne de la reine douairière Juliane-Marie, veuve en deuxièmes noces du feu roi. Celle-ci avait espéré que Christian VII mourrait garçon et laisserait le gouvernement au prince Frédéric, fils qu'elle avait eu en second lit du monarque défunt. Cette union ruinait ses projets d'ambition maternelle. Elle en conçut pour Caroline-Mathilde une haine d'autant plus violente qu'en janvier 1768, la jeune femme accoucha d'un fils. Quelques jours après cet événement, le roi entreprit le voyage dont nous avons parlé tout à l'heure; ce voyage lui avait été conseillé par sa belle-mère; Juliane-Marie mettait ainsi la distance entre les deux époux. Hélas! leur caractère avait déjà élevé entre eux une barrière insurmontable.

En effet, Christian VII, pâle, blond, efféminé, d'une taille chétive et d'un tempérament lymphatique, sans esprit, sans énergie, sans volonté, le sang appauvri et la constitution atrophiée par des orgies précoces, par des plaisirs infâmes et par des voluptés solitaires, offrait un singulier contraste avec cette reine de seize ans, dont l'impétueuse beauté sollicitait l'amour avec l'acharnement

qu'un fleuve d'Espagne mettrait à réclamer un verre d'eau. Le roi avait eu sous la main, presque sans y toucher, ces trésors de jeunesse et de verdeur qui appelaient le pillage; il avait à grand'peine accompli sa besogne de mari, puis, cette besogne terminée, il s'en était retourné avec ses courtisans et ses mignons courir les mauvais lieux, d'où souvent la patrouille le chassait au matin. Pendant ce temps, l'aristocratie menait le royaume; Bernstorf, ministre des affaires étrangères, Schinelman, ancien patron de barque à Hombourg, devenu millionnaire, cordon bleu et ministre des finances, les comtes de Thott, de Moltke, de Rosencrantz et de Reventlow administraient, gouvernaient, régnaient sous l'influence de la Russie. Cette influence, œuvre de Pierre le Grand, s'était perpétuée sous ses successeurs par l'espérance dans laquelle le cabinet de Pétersbourg avait toujours entretenu celui de Copenhague de lui faire obtenir l'entière cession du Schleswig-Holstein et par la protection que l'alliance russe offrait au Danemark contre les empiétements de la Suède et de la Prusse. Les ambassadeurs de Catheline II ne se contentaient pas de dicter à Christian VII sa politique et leurs volontés, ils s'immisçaient encore dans les moindres détails de l'intérieur du monarque et dirigeaient toutes ses actions. Caroline-Mathilde avait pour amie la baronne de Pless, femme charmante, d'une organisation supérieure, dont elle avait fait la confidente de ses déceptions et de ses ennuis; Mme de Pless eut le malheur d'attirer l'attention de Saldern, envoyé extraordinaire de Russie : celui-ci, qui avait commencé sa carière diplomatique par être greffier du tribunal de Tritau, fit offrir trois cents roubles à la baronne si elle voulait passer une nuit avec lui; la jeune femme répondit qu'elle en donnerait volontiers le double pour être délivrée de ses poursuites. Sur ce, l'ancien gratte-papier exigea aussitôt du conseil l'éloignement de Mme de Pless, et, malgré les prières et les larmes de la reine, la baronne fut renvoyée. Ceci était à la fois odieux et grotesque. Caroline-Marie pleurait non moins amèrement l'amitié entrevue que l'amour envolé, quand son mari revint à Copenhague : Christian VII ramenait Struensée.

Il y avait alors à la cour une femme dont la beauté et l'esprit faisaient rage et tapage; on la nommait la générale de Gœhler; le général, officier médiocre mais courtisan parfait, était un de ces maris de la vieille pâte, prenant les choses comme on les prenait autréfois et se souciant fort peu d'un andouiller de plus ou de moins dans leur ramure. Le successeur de Saldern, l'orgueilleux et non moins despotique Philosophoff, en était tombé amoureux fou à première vue, et, sur-le-champ, tous les galants du crû s'étaient retirés pour lui laisser la place. Mais Mme de Gœhler trouvait le nom de M. l'ambassadeur excessivement ridicule, et le personnage à l'avenant. Sur ces entrefaites, Struensée apparut à Copenhague. Notre médecin possédait le secret de convertir en âmes dévouées ses anciennes maîtresses; ce fut Mme de Berkentiem qui le présenta à Mme de Gœhler; huit jours après, il était l'amant de la générale. Philosophoff en éprouva un dépit si violent, qu'un soir, rencontrant son heureux rival dans un corridor du théâtre, il lui cracha à la figure. Croyant que Struensée allait se porter à quelque extrémité, plusieurs personnes s'interposèrent; il n'en fut rien; le docteur, tirant son mouchoir de sa poche, s'en essuya la joue fort tranquillement, et se contenta de répondre au représentant de Catherine II :

— Monsieur, voilà un outrage qui pourra bien brouiller le Danemark avec la Russie, quand je serai ministre.

Le mot fut répété et l'on en rit comme d'une gasconnade. A cette époque, Struensée paraissait vivre exclusivement pour le plaisir, et, ne demandant rien à personne, plaisait à tout le monde. L'argent, il est vrai, fondait dans ses mains comme la neige sous le soleil, et Mme de Gœhler en savait quelque chose; mais, douée d'un certain flair, la générale avait deviné l'homme politique sous le coureur de ruelles, et elle spéculait gaiement sur l'avenir. Quant à Christian VII, comme son médecin buvait six bouteilles de champagne sans se griser et ne dédaignait pas de passer du salon au cabaret avec la même humeur, il était enchanté de son médecin; plusieurs fois il lui avait proposé de l'emmener chez la reine. Le roi, en effet, malgré le vent qui, en ce temps-là, soufflait à l'adultère, se reposait le plus non-

chalamment du monde sur la vertu de sa femme. Pourtant, chez Caroline-Mathilde, la verdure était restée, la fleur n'était pas morte. Tout cela appelait un autre culte que celui d'un mari idiot et abruti.

Aussi la pauvre délaissée s'entourait-elle des petits bras de son enfant pour se défendre contre la faute! Sous les rideaux du berceau royal, elle se croyait à l'abri des tentations du serpent : ce fut justement au chevet de ce berceau qu'elle rencontra Struensée.

En 1770, notre médecin fut chargé de l'inoculation du jeune prince. Cette opération, aujourd'hui si simple, inspirait alors de vives inquiétudes. Pendant douze nuits, Caroline-Mathilde veilla près du lit de son fils, et Struensée fut le compagnon de ces veilles. Au bout de ces douze nuits, le prince royal était sauvé, mais la reine était perdue!...

Bientôt Caroline-Mathilde n'eut pas seulement un amant, elle eut un parti. Ce parti, dont Struensée se proclama hardiment le chef, rallia en quelques mois tous les mécontents du royaume; Brandt et Rantzau étaient accourus auprès de leur ami; à celui-ci s'étaient joints pareillement le général de Gœhler, le colonel Falkenskield et le comte Esten. Toute cette camarilla enveloppa le roi, l'isola du reste de la cour et s'empara sans la moindre difficulté des quelques semblants de volonté que se mêlait parfois d'affecter le faible monarque. Holik fut disgracié; la reine douairière Juliane-Marie et ses partisans durent se retirer des affaires; on nomma Struensée directeur de l'éducation de l'héritier de la couronne, conseiller de conférence et lecteur de la reine, aux appointements de quinze cents florins. Philosophoff s'émut de tout ce mouvement; prêt à partir pour les eaux de Pyrmont, il exigea de Christian VII la promesse qu'aucun changement ne serait introduit dans le ministère pendant son absence; Christian promit tout ce que l'ambassadeur voulut, et celui-ci s'éloigna tranquille. Struensée et les siens n'attendaient que son départ pour frapper les grands coups.

Le 4 septembre, est rendu, sans le concours d'aucun ministre, un ordre de cabinet contenant l'abolition de la censure;

Le 24, le pouvoir du conseil privé est anéanti par rescrit;

Le 27, un acte royal abolit tout à fait ce conseil, « afin de rétablir dans sa pureté le pouvoir monarchique, tel qu'il a été confié aux monarques précédents, *par la nation*, et dans le sens que la nation le leur a décerné. »

Cette déclaration de guerre à l'aristocratie est suivie de la démission de Bernstorf, de Thott, de Moltke, de Rosencrantz et de Reventlow, chefs de la ligue des nobles opposés aux réformes et au progrès.

Le 18 octobre, Struensée prend le titre de maître des requêtes.

Le 11 juillet 1779, il est fait comte et ministre. Un ordre de Christian VII enjoint à tous les départements de lui obéir, sans qu'il lui soit nécessaire de produire la signature royale.

Brandt est créé directeur des spectacles de la cour; Rantzau reçoit une gratification de cent mille livres.

A ces nouvelles, Philosophoff revient furieux; la Russie tempête par sa voix. Mais Struensée se rit de leurs colères : il a retourné contre le cabinet de Pétersbourg l'éternelle menace dont celui-ci fatiguait Copenhague, et c'est appuyé sur les canons de la Prusse et de la Suède qu'il répond aux réclamations de Catherine II. Arracher le Danemark à l'influence moscovite, le fortifier des alliances anglaise et française, prévenir la disette, diminuer les impôts, éclairer le peuple, favoriser l'industrie, adoucir les lois pénales, abréger les formalités de l'ancienne jurisprudence, tel est le programme que s'est tracé le favori, et à l'exécution duquel il s'attèle avec une indomptable énergie. On conviendra que ce système politique n'était pas sans vues grandioses, généreuses et salutaires, et pouvait faire pardonner à notre héros les moyens en faveur du but. Malheureusement la plupart de ces mesures étaient trop avancées pour une nation endormie dans l'ornière de la routine et du préjugé; en la réveillant sans précaution, en la forçant d'ouvrir brusquement les yeux a soleil de la liberté, l'ancien élève de Voltaire l'irrita et l'aveugla

à la fois; étroitement lié aux flancs de ce colosse du Nord, qui, immobilisé dans le despotisme comme une banquise dans les mers de glace, ne devait s'ébranler que vingt ans plus tard, contre la révolution, le Danemark n'était point encore mûr pour l'émancipation.

Ainsi, un décret du ministre ayant considérablement diminué le nombre des corvées, les paysans continuèrent à les accomplir toutes. Une loi sur la liberté de la presse n'eut pas un meilleur résultat : les gazetiers en profitèrent pour insulter à l'envi Caroline-Mathilde et Struensée!

Celui-ci se parait de sa conquête et affichait sa victoire avec une tranquillité quasi-impertinente. Au théâtre, debout dans la loge de la reine et derrière son fauteuil, il se penchait à l'oreille de la jeune femme pour chuchoter avec mystère; il lui chiffonnait les cheveux; parfois même on le vit, sous prétexte de respirer un bouquet, ou d'admirer un bijou de plus près, baisser la tête jusqu'aux épaules, jusqu'au sein de la princesse et mettre ses lèvres sur ces épaules et sur ce sein qui frémissaient alors, non de courroux, mais de bonheur. Au palais, il occupait un entre-sol qui communiquait par un escalier dérobé avec l'appartement de Caroline-Mathilde. Pour s'assurer des relations nocturnes des deux amants, les femmes de la reine s'avisèrent de boucher avec de la cire la serrure de la porte qui ouvrait sur cet escalier et de coller des morceaux de papier entre les deux battants de cette porte : la cire fut enlevée et le papier brisé. Ces effrontées curieuses allèrent plus loin encore, raconte un contemporain : elles examinèrent tous les matins l'éalcôve de la princesse, et de cet examen, elles acquirent la conviction que Caroline-Mathilde *était adorée du ministre*. « Dans les jardins d'Hirscholm, on aperçut souvent la jeune femme sortant d'un pavillon solitaire au bras de son amant et se promener avec lui, *dans le négligé des grâces, dans le déshabillé de la passion et dans le désordre de la volupté.* » C'est dans ce style tarabiscoté que s'exprime l'abbé Roman, auteur d'une *Histoire des amours de Struensée et de la reine Caroline-Mathilde et de la révolution à laquelle ils ont donné lieu.* Le même abbé-trumeau ajoute que l'épouse de Christian VII mon-

tra, un jour, à mademoiselle d'Eyben, l'une de ses filles d'honneur, une croix de grenats en lui disant qu'elle la tenait de l'homme qu'elle chérissait le plus au monde.

— Elle vous vient donc du roi? demanda mademoiselle d'Eyben.

— Oui, répondit la reine avec enjouement, de mon *roi de cœur*; mon mari n'est que le *roi de pique*.

Pendant ce temps, le *roi de pique* Christian VII restait confiné dans la société d'un petit nègre et d'une petite négresse avec lesquels il s'amusait à briser les glaces, les porcelaines et les statues du château qu'on lui avait donné pour prison. Brandt s'était constitué son gardien. Plusieurs fois, de violentes querelles s'élevèrent entre eux, et monarque et sujet se colletèrent comme des goujats. Dans l'un de ces pugilats, Brandt mordit Christian à la main; cet acte de brutalité devait lui faire couper la tête et le poing six mois plus tard.

Cependant Juliane-Marie, dont la haine veillait sans cesse, s'était dit que ce qu'une camarilla avait fait, une camarilla pouvait le défaire.

Elle s'aboucha donc avec Guldberg, professeur du prince royal, et avec le colonel Koller, vieux soldat farouche et rancunier, qu'on avait laissé à l'écart et qui se montrait tout prêt à demander de l'avancement à son sabre. Guldberg s'engagea à disposer son élève en faveur d'un mouvement réactionnaire; Koller promit l'appui de ses dragons. De son côté Philosophoff offrait à la conspiration tous les roubles de la Russie. Avec ces roubles, Juliane-Marie acheta la comtesse de Holstein, maîtresse de Brandt, laquelle s'étant, dans l'origine, amourachée de Struensée et ayant été dédaignée, enveloppait dans le même désir de vengeance le ministre, la reine et madame de Gœhler. La comtesse de Holstein embaucha Rantzau. Celui-ci, ambitieux et sournois, jalousait la haute position de son ami; la promesse d'un portefeuille l'acquit corps et âme aux conjurés.

Sans le savoir, le favori prêta la main aux menées de ses ennemis; l'avait mécontenté le peuple en appelant les Allemands aux emplois,

et le clergé en abolissant la défense qui empêchait le mariage entre beaux-frères et belles-sœurs; il mécontenta les marins et les soldats en voulant leur rogner leur solde. Deux séditions successives des matelots de l'escadre et des gardes à pied, séditions dans lesquelles les bourgeois firent cause commune avec les mutins, auraient dû l'éclairer sur son inpopularité; mais la tendresse de sa royale maîtresse lui avait mis un bandeau sur les yeux. En vain lord Keith, ambassadeur d'Angleterre, lui offrit-il un bâtiment pour le conduire à Londres; il repoussa cette proposition et s'obstina à braver l'orage qui s'épaississait sur sa tête. — Le 17 janvier 1772, le régiment du colonel Koller était de garde au château. Ce soir là, Caroline-Mathilde donnait un bal masqué dans ses appartements. La fête se termina à deux heures du matin. A trois heures, Koller réunit ses officiers dans un corps de garde et fit prendre silencieusement les armes à ses dragons. Rantzau et le colonel d'Eischtedt vinrent le rejoindre; tous trois, suivis de cinquante hommes, se dirigèrent vers l'appartement du roi; le valet de chambre leur en refusa la clef; mais, sur un ordre de Koller, la porte fut enfoncée et Christian VII réveillé en sursaut et voyant son lit entouré de soldats, s'imagina qu'on en voulait à ses jours et se blottit derrière ses rideaux, à moitié mort d'épouvante. Les conjurés écartèrent les rideaux, forcèrent le pauvre prince à s'asseoir devant une table, à demi-nu, grelottant de froid et de peur, et lui présentant des ordres préparés à l'avance, lui enjoignirent de les signer. Christian signa sans lire; après quoi, on le laissa libre de se recoucher et l'on se rendit chez Struensée. Il s'agissait de savoir si le ministre n'était pas chez la reine. Rantzau se chargea de ce soin; il frappa doucement à la porte de son ami.

— Qui est là? demanda Struensée.

— Moi, Rantzau, répondit le traître; il se passe au château des choses singulières et j'ai ebesoin d-te-parler sur-le-champ.

Le favori était encore habillé et se préparait à monter chez Caroline-Mathilde. Il vint ouvrir sans défiance. Aussitôt Rantzau s'effaça et démasqua Koller et ses dragons. A cette vue, Struensée

voulut se rejeter en arrière; mais le colonel le saisit au collet, en disant :

— Monsieur, je vous arrête de par le roi. Puis, il ajouta, en prenant un pistolet à sa ceinture : — J'ai reçu de Sa Majesté des ordres de vous emmener mort ou vif; gardez-vous donc d'appeler ou de faire résistance, car vous voyez que j'ai de quoi exécuter ces ordres.

En même temps, sur un signe de d'Eichstedt, les dragons armèrent le mousqueton.

— Comment, s'écria Struensée, vous me fusilleriez ici, messieurs?

— Si vous nous y forciez, oui, certainement, répondirent les deux colonels.

— Oh! que non pas! repartit vivement le ministre. Ce bruit éveillerait la reine!

Koller le poussa brusquement au milieu des soldats. Deux de ceux-ci le prirent chacun par un bras, tandis qu'une partie des autres les suivait le mousqueton haut. Un carrosse stationnait dans la cour, tout contre l'escalier de l'entre-sol, et, à dix pas de là, un escadron attendait en selle Le colonel fit entrer Struensée dans le carrosse, monta à cheval, se plaça à la portière, le pistolet au poing, et donna le signal du départ. Trois quarts d'heure après, le ministre était écroué à la citadelle.

Pendant ce temps, d'Eichstedt et vingt-cinq hommes se présentaient chez la reine. Celle-ci, réveillée en sursaut depuis quelques minutes, s'était élancée de son lit, et, pieds nus, à peine couverte d'un jupon endossé à la hâte, allait descendre chez Struensée, quand son appartement fut envahi.

— Madame, lui dit d'Eichstedt, la volonté du roi est que vous nous suiviez à l'instant.

— Moi! s'écria la jeune femme; moi, vous m'arrêtez!

— J'ai ce regret, répondit le colonel assez embarrassé.

— Vous n'y songez pas, monsieur, reprit Caroline-Mathilde; on

a surpris l'esprit du roi ; il y a là quelque méprise, quelque folie. Au nom de Dieu, laissez-moi voir Christian !

— Madame, ceci est impossible. Cette démarche, d'ailleurs, ne servirait à rien ; la volonté positive de Sa Majesté est que vous nous suiviez...

Et d'Eichstedt étendit la main vers la reine. Mais celle-ci faisant un pas en arrière :

— Ne me touchez pas, monsieur, ne me touchez pas ! Moi seule commande ici, et je vais vous le prouver.

En achevant ces paroles, la jeune femme se précipita vers la fenêtre pour appeler. D'Eichstedt et les dragons s'efforcèrent de la retenir. Il y eut lutte ; dans cette lutte, Caroline-Mathilde brisa une glace du poing ; le sang inonda son bras et sa main, pourtant sa résistance fut héroïque ; elle frappait, mordait, égratignait ses assaillants avec une rage qui décuplait ses forces ; en même temps, elle criait continuellement :

— A moi, comte ! à moi !

— Eh ! madame, s'avisa de dire d'Eichstedt, le comte ne vous entendra pas : il est à la citadelle.

— A la citadelle ! murmura la reine. Oh ! alors nous sommes perdus !...

Et elle cessa de se défendre, demandant seulement qu'on lui laissât emporter un portrait de son amant qui était accroché à sa cheminée. Le colonel le lui permit. Elle plaça ce portrait sur son cœur, jeta une mante sur ses épaules, chaussa ses pantoufles « sans seulement s'apercevoir qu'elle n'avait point de bas » et descendit l'escalier, appuyée au bras de d'Eichstedt. Celui-ci la fit monter dans une voiture et mit deux officiers à ses côtés ; trente dragons servirent d'escorte, et l'on prit au galop le chemin de Kronembourg. Le colonel et le major des dragons occupaient le devant de la voiture, l'épée à la main. Caroline-Malthide, pendant toute la route, ne prononça que ces seuls mots :

— Ah ! messieurs, vous êtes de terribles serviteurs. Je ne vous

connaissais pas, mais je ne croyais point devoir faire votre connaissance de cette façon.

Avant la fin de cette même nuit, Brandt rejoignit Struensée dans les cachots de la citadelle.

Le lendemain, le roi et son frère se promenèrent triomphalement à travers Copenhague dans une calèche attelée de huit chevaux blancs. Le soir, la ville s'illumina comme pour fêter une victoire. De ce moment, Christian VII, considéré comme insensé, ne régna plus que de nom, sous l'influence de sa belle-mère et de la Russie.

Brandt et Struensée, chargés de fers « dont le poids excédait cent vingt livres, » attendaient leur jugement dans un cachot « où l'eau coulait ainsi qu'en une rivière. » Les rigueurs de cette captivité annihilèrent tellement l'énergie du favori, que, lorsqu'on l'interrogea sur ses relations avec la reine, il avoua tout et signa des deux mains le déshonneur de sa maîtresse. En conséquence de cette lâcheté, le divorce fut prononcé entre Caroline-Mathilde et son époux, le 6 avril 1772. Dix-neuf jours après, les deux amis furent amenés devant les neuf commissaires chargés de décider de leur sort. Six chefs d'accusation pesaient sur enx ; le troisième, particulier à Struensée et appuyé sur ses aveux, l'incriminait de lèse-majesté pour adultère ; l'avocat Udahl, son défenseur, déclara s'en rapporter sur ce point à la clémence du roi. L'arrêt fut rendu le 26 avril. En voici le texte :

« Sont condamnés Ernevolt Brandt et Jean-Frédéric Struensée, coupables de haute-trahison, lèse-majesté, adultère, violences, déprédations et autre méfaits à être décapités par le glaive, après que leur main droite aura été préalablement tranchée ; leurs corps à être écartelés et placés sur la roue ; leur tête à rester fixée sur un pieu sous la potence ordinaire, au lieu des exécutions. » Suivent les neuf signatures, et, plus bas : « CHRISTIAN ROI. »

En sortant du tribunal pour rentrer dans sa prison, Struensée aperçut Rantzau dans la foule.

— Monsieur, lui dit-il, il ne vous manque plus que de m'embrasser pour ressembler tout à fait à Judas.

Le matin du 27 avril, maître Ægidius Bürgeslaw fut introduit auprès de Struensée.

— Soyez le bienvenu, mon vieil ami, fit le condamné en le voyant. Voici tantôt cinq ans que je suis averti de votre visite. A cette époque, vous me fîtes une prédiction, celle de la mort cruelle qui m'est réservée, et moi je vous en fis une autre, celle que cette mort me trouverait calme et résigné ; toutes deux vont s'accomplir aujourd'hui. Touchez là, maître ; ma main, cette main que vous allez couper, ne tremble pas plus qu'au moment où je vous la tendis pour la première fois et où nous bûmes ensemble à la prospérité de mon voyage. Hélas ! ajouta-t-il, le voyage que je vais entreprendre est bien plus long et bien plus important ; pourtant nous n'avons pas de quoi boire à sa réussite, car notre dépense, à moi et à mon pauvre Brandt, a été fixée ici à un petit écu par jour...

L'échafaud avait été dressé dans une prairie située hors du rempart de l'Est et destinée aux revues et aux courses de chevaux.

On eut grand'peine à conduire les deux amis jusque-là. La populace, soudoyée par Philosophoff, voulait les mettre en morceaux. Mais la force armée les protégea : ils ne furent que décapités, après toutefois que la glaive de maître Ægidius Bürgeslaw leur eut fait sauter le poignet dans une rosée de sang.

Leur mort fut sublime de courage et de résignation.

La boucherie de leurs corps, qui suivit, fit fuir la plus grand partie des spectateurs.

La tête de Struensée resta exposée jusqu'en 1775. A cette époque, maître Ægidius l'enleva et la remit à sa famille et à ses amis d'Allemagne.

Quant à Caroline-Mathilde, elle sortit de la forteresse de Kronembourg sur les instances de lord Keith et se retira à Zell, où elle employa en actes de bienfaisance les trois quarts de la modique pension que lui octroya son mari. Elle mourut en 1776. Le jour qu'on apprit sa mort à Copenhague, on devait danser à la cour : le bal ne fut point contre-mandé.

A Postdam, le prince Henri parlait un soir à Frédéric II de la révolution du Danemark et de la catastrophe qui l'avait terminée.

— Avouez, sire, disait-il au roi de Prusse, que le comte de Struensée a eu une fin bien malheureuse pour un homme d'esprit.

— Monsieur, riposta brusquement Frédéric, votre homme d'esprit n'était qu'un sot! Il ne faut coucher avec les reines que lorsqu'elles règnent et qu'on est généralissime de leurs troupes.

LES MOUGIKS

DE

CATHERINE II

SOLTIKOFF — ORLOFF — POTEMKIN

1762 — 1791

I

Sous cette nappe de lumière rose, qui, à Saint-Pétersbourg, assimile les nuits d'été aux nuits les plus claires, les plus douces, les plus amoureusement poétiques de nos printemps méridionaux, le 9 juillet 1762, quelques heures avant l'aube, on entendit le long des rues courir de vaguesbruits d'armes entre-choquées, de chevaux piétinant avec rage et de canons roulant sourdement. En même temps, dans le brouillard transparent qui monte de la Néva, se mouvait tout un monde d'artillerie fantastique, de spectres-escadrons, de bataillons-fantômes ; et, si quelque bourgeois, quelque marchand, quelque mougik, réveillés et curieux, eussent mis la tête à la fenêtre, ils eussent pu voir distinctement la pointe des baïonnettes, le tranchant des sabres, la bombe des casques se piquer d'étincelles du côté des casernes d'Ismaïloff, tandis que, sur les deux rives du fleuve, dansaient les feux follets des mèches allumées. Mais tous ce tumulte nocturne eût paru médiocrement impressionner bourgeois,

marchand ou mougik, et chacun d'eux se fût recouché, en murmurant avec insouciance : « *Bah! ce n'est qu'une révolution qui passe!* »

Or, en fait de révolutions, le peuple russe en avait vu passer plus d'une, — depuis la sédition militaire des strélitz, si impitoyablement étouffée dans le sang par Pierre Ier, jusqu'au galant complot d'opéra-comique du chirurgien français Lestocq; ajoutons qu'il devait encore en voir bien d'autres, depuis l'assassinat du czar Paul, jusqu'au couronnement de l'empereur Nicolas! — Mais qu'importent les révolutions au peuple russe, *bone Deus*? Le knout n'est-il donc pas le knout, quelle que soit la main qui l'emmanche?

La nuit dont nous parlons, une voiture galopait sur la route de Péterhoff à Pétersbourg.

Tout à coup, les chevaux s'abattirent...

L'homme qui les conduisait, sauta à terre avec un effroyable juron.

Aussitôt la portière s'ouvrit, et une voix, dont le timbre frais et argentin ne pouvait appartenir qu'à une femme, demanda avec anxiété :

— Qu'y a-t-il, Alexis, et pourquoi nous arrêtons-nous?

— Il y a madame, répondit l'homme dont l'organe rude et grossier contrastait singulièrement avec celui de la questionneuse, il y a que la rapidité de notre course à tué nos chevaux. Non, de par tous les diables, ces maudites bêtes ne se relèveront pas, et il nous va falloir continuer à pied le voyage.

— A pied! oh! mais c'est impossible! s'écria la femme effrayée.

— Préférez-vous retourner à Péterhoff? riposta brusquement son interlocuteur.

Au même instant, une autre voix de femme, mais empreinte d'un accent plus ferme, plus décidé que la première, s'éleva dans l'intérieur de la voiture et dit :

— Retourner à Péterhoff, quand on nous attend là-bas, quand

tout est préparé pour nous recevoir, quand tant de braves gens exposent leur vie pour nos projets! Y songez-vous, madame, ce serait une faiblesse, une honte, une trahison insignes. Derrière vous c'est l'exil, le déshonneur, la mort peut-être ; devant vous, c'est le bonheur, c'est la gloire, c'est la couronne. Pardieu ! l'enjeu vaut bien la peine que vous jouiez la partie, le but vaut bien la peine que vous meurtrissiez vos pieds mignons aux pierres du chemin. Allons, Catinka, imitez-moi, et en avant, ma belle impératrice, en avant!

En prononçant ces mots, celle qui avait parlé s'élança sur la route.

C'était une toute jeune femme de dix-neuf ans à peine, aux traits mutins, à l'œil hardi, à l'allure cavalière, et qui portait avec une adorable crânerie de formes et de désinvolture son uniforme de cadet au régiment de Préobraginsky.

Sa compagne, dont le visage était caché par un masque de velours et dont la taille disparaissait sous une ample pelisse, ne la suivit qu'avec une hésitation marquée.

— Tu es héroïque, princesse, murmurait-elle.

— Et pourtant je n'ai pas, comme vous, un trône à conquérir ; mais j'ai un amant à sauver. Avez-vous oublié Grégory, madame?

— Tu as raison, répondit l'autre avec un sourire sous son masque, nous ne pouvons abandonner Grégory. En avant donc, Daschkaw, en avant !

Mais l'homme qu'on avait appelé Alexis, étendant le bras :

— Un moment! fit-il.

— Qu'est-ce encore ? interrogea la première des deux femmes.

— J'entends le galop d'un cheval ; quelqu'un vient à notre rencontre; peut-être est-ce un ennemi. Rentrez dans la voiture ; moi, je vais en reconnaissance.

On obéit, et Alexis, le pistolet au poing, alla s'embusquer à dix pas en avant, — derrière un bouquet de sapins.

Le cavalier arrivait à fond de train.

— Halte-là, camarade! lui cria Alexis, et avance au mot d'ordre ou je te casse la tête.

— Avance au mot d'ordre toi-même, drôle! répliqua le cavalier en arrêtant son cheval et en saisissant un pistolet dans ses fontes. Tu vois que j'ai de quoi te répondre.

Puis, ces deux exclamations se croisèrent :

— Alexis !

— Grégory !

— Tonnerre d'enfer! demanda le nouveau venu, où sont les femmes?

Les femmes accouraient, frémissantes et la lèvre pleine de questions.

— Il n'y a pas une minute à perdre, commença Grégory sans les laisser parler, trois compagnies d'Ismaïloff sont sous les armes, mais les soldats refusent de sortir du quartier, si celle qu'on leur a promise ne vient pas se mettre à leur tête. Votre présence enlèvera le reste du régiment. Les gardes de Simonosky et les grenadiers de Préobraginsky sont gagnés. L'artillerie n'attend que votre arrivée pour marcher. D'un autre côté, Passick est arrêté ; l'empereur saura tout demain ; il faut en finir cette nuit...

— Mais, objecta Alexis, nous n'avons plus de chevaux et nous ne savons comment continuer la route.

— Attendez, fit le cavalier, j'ai rencontré par là un paysan qui conduit du bois à la ville.

Et, lâchant les rênes à sa monture, il repartit à franc étrier.

Un coup de pistolet retentit dans le silence.

Ensuite Grégory reparut, ramenant une charrette dont les brancarts étaient marbrés de larges plaques rouges et fumantes.

La femme masquée frissonna à cet aspect.

— Montez, mais montez donc ! commandèrent les deux hommes.

— Montez, Catinka, dit à son tour avec résolution la princesse Daschkaw. Ce sera votre char de triomphe.

Elle monta.

Ce fut de ce grossier attelage qu'elle descendit, deux heures après, aux portes de la caserne du régiment d'Ismaïloff.

Avant de dire ce qu'elle y fit, disons à nos lecteurs ce qu'elle y venait faire.

Le 7 décembre 1741, à l'instigation de Lestocq, ce conspirateur *à musique*, émigré tout exprès en Russie pour fournir à M. Scribe l'occasion d'un de ses moins ingénieux *libretti*, Élisabeth Pétrowna, fille de Pierre le Grand et de Catherine I[re], avait détrôné son cousin Ivan III, lequel, encore au berceau, régnait depuis treize mois sous la tutelle de sa mère, Anne de Courlande. Pour mieux vivre à l'abri de toute dépendance, la nouvelle impératrice refusa constamment de prendre un époux ; mais, voulant ôter à la famille de ses compétiteurs tout espoir de remonter sur le trône, elle désigna, pour lui succéder, Charles-Ulric de Holstein, son neveu, et, l'ayant appelé à Pétersbourg en 1742, elle lui fit prendre le nom de *Pierre Fédérowitch*, et le déclara grand-duc de Russie et son héritier présomptif. Ce prince n'avait alors que quatorze ans. Trois ans après, on songea à lui donner une femme : à cet effet, le choix d'Élisabeth se porta sur Sophie-Auguste, princesse d'Anhalt-Zerbst. Celle-ci venait d'atteindre sa seizième année et passait pour l'une des femmes les mieux tournées de corps et d'esprit qui fussent dans le nord de l'Europe. Ses fiançailles avec le grand-duc eurent lieu en 1745 ; dans cette cérémonie, elle abjura le culte réformé pour la religion grecque, et fut baptisée *Catherine-Alexina*. C'est du diminutif russe du premier de ces noms, *Catinka*, que nous venons de l'entendre appeler par la princesse Daschkaw, son amie et sa complice.

Le mariage fut célébré trois mois après.

Dans cet intervalle, le fiancé avait eu la petite vérole, et était sorti de cette maladie si horriblement contrefait, que, lorsqu'elle l'avait revu, sa future épouse était tombée évanouie de dégoût, et était restée deux heures en pâmoison. Elle n'en consentit pas moins à le suivre à l'autel. Henri IV pensait que Paris valait bien

une messe ; Catherine-Alexina était de l'école d'Henri IV, l'école du *bon sens* en politique : quand on trouve une couronne sous l'oreiller, va-t-on regarder si la tête qui dort dessus appartient à Ariel ou à Caliban ?

Malheureusement, les déceptions de la nouvelle mariée descendirent plus bas que l'oreiller.

La nuit de noces du grand-duc Pierre ressembla à celle de ce bourgeois dont Musset a si originalement rimé le travail infructueux dans la fameuse *Ballade à la lune*.

Le coup de lancette du premier chirurgien, du premier rabbin venus, eût promptement tranché la difficulté ! Mais le grand-duc était d'un caractère peu communicatif, timide, embarrassé, poltron : il ne dit rien — et n'agit pas davantage.

Il en résulta que Catherine-Alexina, qui ne se souciait pas de laisser chômer longtemps sa beauté, s'occupa à chercher ailleurs ce qui semblait manquer dans son ménage. Quant à Pierre Fédérowitch, il se retira à Oranienbaum, maison de plaisance qui avait appartenu au célèbre favori Menschikoff, et dont sa tante lui avait fait cadeau. Là, au milieu d'une petite garnison qu'il habilla de l'uniforme allemand et qu'il s'ingénia à faire manœuvrer à la prussienne, entouré, du matin au soir, de bas officiers qui ne songeaient qu'à fumer, à boire et à jouer ; sans-cesse lui-même la pipe aux dents, le verre aux lèvres et les cartes à la main, il parut pendant quelque temps avoir tellement perdu la conscience de sa position, qu'un jour, à la parade, un sergent des grenadiers lui ayant demandé la permission de se marier, il lui répondit de façon que tout le monde l'entendît :

— Je refuse ; je ne veux pas de *cocu* dans les grenadiers, *et tous les hommes mariés sont cocus.*

— Cela étant, Excellence, repartit carrément le sergent, ôtez vos épaulettes et donnez votre démission.

Pierre Fédérowitch était, en effet, major-général de ce corps.

Il est constant, du reste, que sa jeune femme besognait alors rudement pour donner raison à la deuxième partie de sa phrase.

Pour collaborateur, elle avait choisi Soltikoff.

« Soltikoff, écrit un anonyme très-minutieusement renseigné sur les gens et les choses de cette époque, était chambellan du grand-duc et avait déjà obtenu les faveurs d'une partie des dames de la cour. Il passait, il est vrai, pour manquer un peu de courage en face des hommes, mais il n'en était ni moins présomptueux, ni moins téméraire auprès des femmes. Peut-être eût-il tremblé à la vue d'une épée nue ; mais, pour étendre le nombre de ses conquêtes galantes, il eût certainement bravé la Sibérie. La grande-duchesse le distingua surtout parce qu'il savait par cœur les meilleurs morceaux des chefs-d'œuvre tragiques de Racine et de Voltaire. »

Nous doutons fort que cette dernière qualité puisse être de quelque secours aux Soltikoff contemporains, — si ce n'est auprès des princesses boréales de l'Odéon et des Rachel par le procédé Ricourt du théâtriculet de la rue de Latour-d'Auvergne.

Ajoutons, avec l'auteur déjà cité, que le premier amant de Catherine-Alexina « avait une tête *archangélique.* » Cette sorte de beauté est ordinairement fatale aux femmes ; celles qui commencent par les archanges, finissent toujours par les garçons bouchers.

Le jeune chambellan et la jeune princesse n'en étaient encore qu'à la ritournelle de l'amour, — regards tendres et soupirs excessifs, — quand Soltikoff perdit son père. Son devoir l'obligeait à partir pour Moskou. Il en obtint la permission de Pierre-Fédérowitch, et, en prenant congé de Catherine, il ne put s'empêcher de laisser paraître combien cette absence lui coûtait. La grande-duchesse alors le conjura d'abréger son voyage autant qu'il le pourrait, et de revenir oublier ses chagrins dans une cour « d'où le plaisir s'enfuyait avec lui. » Soltikoff saisit l'aveu au bond : moins de huit jours après, il était de retour, et, ayant, un matin, trouvé Catherine seule dans son boudoir, il se précipita à ses genoux et lui déclara nettement sa passion. La princesse feignit la surprise, essaya de rougir, versa quelques larmes de circonstance et voulut se

renfermer dans sa chambre à coucher, en décochant au chambellan ce vers de Monime à Xipharès, dans *Mithridate* :

Et méritez les pleurs que vous m'allez coûter !

Or, quand une femme vous lance à la tête la tuile d'un semblable alexandrin, il n'y a qu'une chose à faire : c'est de la bâillonner d'un baiser, afin qu'elle n'aille point jusqu'au distique. — Ainsi agit Soltikoff. — Catherine en cria bien un peu, mais pas bien haut...

« Mais à peine la grande-duchesse eut-elle cédé, qu'elle se livra à toute la crainte que devait lui inspirer sa faiblesse. Elle prévit les suites dangereuse des plaisirs qu'elles venait de goûter, et elle confia ses appréhensions à son amant. Celui-ci lui fit observer que, si elle parvenait à mettre son époux entre ses bras, ces suites qu'elle redoutait deviendraient avantageuses pour elle. Il se chargea en même temps de mener à bien le projet. »

A cet effet, un soir qu'il soupait avec Pierre-Fédérowitch, Soltikoff amena la conversation sur les jouissances sensuelles qui résultent de la possession. Le prince, que le vin portait à l'expansion, se plaignit amèrement de ne pouvoir les connaître. Le chambellan aussitôt l'engagea à se délivrer d'un obstacle si aisé à détruire ; tous les convives l'appuyèrent; le grand-duc parut ébranlé. On prit quelques mots qu'il balbutia pour un consentement. Tout était préparé. On introduisit le savant médecin Boërhave avec un chirurgien habile, et l'opération s'effectua très-heureusement. L'impératrice Elisabeth se montra si satisfaite de la conduite de Soltikoff dans cette circonstance qu'elle lui en témoigna sa reconnaissance par le don d'un magnifique diamant.

Quelques jours après, Pierre-Fédérowitch consomma *enfin* son mariage.

Le lendemain de cette nuit privilégiée, suivant la coutume moscovite, il envoya à l'impératrice une cassette scellée qui renfermait les preuves de la virginité de la grande-duchesse !

Soltikoff, en sa qualité de chambellan, reçut cette cassette, pour

la présenter à l'impératrice, au bas du grand escalier du palais. Le fortuné coquin savait, mieux que personne, à quoi s'en tenir sur l'authenticité de ce qu'elle contenait.

Sur le passage de la cassette, la garde porta les armes et les tambours battirent aux champs (*Vie de Catherine II*, Paris, 1797.)

Au bout de *huit* mois, le 1er octobre 1754, Catherine-Alexina accoucha d'un fils.

Ce fut alors seulement qu'Élisabeth ouvrit les yeux sur la conduite de sa nièce. De mœurs passablement échevelées elle-même, Élisabeth aurait peut-être dû ne pas s'effaroucher beaucoup de cette intrigue; mais elle joignait l'hypocrisie à ses vices ordinaires et extraordinaires, et, furieuse d'avoir été trompée, elle chargea brusquement Soltikoff de se rendre à Stockholm, pour notifier au roi de Suède la naissance du prince que sa jeune femme venait de donner au grand-duc. Le chambellan ne vit d'abord dans cette mission qu'une nouvelle marque de faveur. Il partit donc promptement pour la Suède et en repartit de même. Mais à peine quittait-il Stockholm pour revenir à Pétersbourg, qu'un courrier l'arrêta en chemin et lui remit l'ordre d'aller résider à Hambourg en qualité de ministre plénipotentiaire de la cour de Russie.

En un zeste de temps Catherine-Alexina se consola de cet exil. *Un clou chasse l'autre*; dans le cœur de certaines femmes, les amants ressemblent aux clous. Poniatowski chassa Soltikoff.

Poniatowski, né d'un aventurier qui, du service de Charles XII, était passé à celui de Stanislas Leckzinski, et qui avait également trahi l'un et l'autre, promenait, depuis quelques années, en Allemagne et en Angleterre, sa figure avantageuse, son esprit caméléonien et les inquiétudes que lui causait l'état au moins problématique de sa fortune. La Russie apparaissait alors aux yeux de tous les bat-

teurs de l'estrade de l'Europe comme une sorte de Californie galante d'où chacun était sûr de rapporter son pesant d'or, qui pouvait en exploiter les placers féminins avec un corps robuste, une langue bien déliée et un courage à l'épreuve de la Sibérie. Poniatowski possédait tout cela. Sir Williams, envoyé du cabinet de Londres à Pétersbourg, l'emmena avec lui. Sans avoir aucun titre qui l'attachât à l'ambassade, le jeune Polonais servait de secrétaire à l'ambassadeur, lorsque la grande-duchesse le remarqua. Le vieux chancelier Bestucheff joua dans cette affaire le rôle d'entremetteur; sachant bien que les charmes de Catherine ne pouvaient rester oisifs et préférant que son choix tombât plutôt sur un étranger que sur un Russe, il ménagea à la princesse plusieurs entrevues avec Poniatowski. Celui-ci commença par se lier étroitement avec Pierre-Fédérowitch; il parlait anglais et allemand avec lui, fumait, buvait, disait beaucoup de mal de la France et des Français, et louait outre mesure le roi de Prusse, pour lequel le neveu d'Élisabeth professait une admiration sans bornes. Ainsi maître du mari, il ne lui fut pas difficile de conquérir la femme. Bientôt Catherine lui consacra ses journées et ses nuits entières. Elle mit même si peu de mystère dans ce commerce, que toute la cour accusa le jeune Polonais d'être le père de l'enfant dont elle accoucha au mois de février 1758. Cet enfant était la princesse Anne, qui mourut presque en naissant.

Pendant ce temps, Pierre-Fédérowitch s'enivrait quotidiennement et ne faisait trêve à la boisson que pour singer, avec une rage qui tenait de la folie, les habitudes, le ton, les manières et jusqu'aux habits du roi de Prusse. On profita d'un de ces rares éclairs de raison pour lui apprendre ce qui se passait. Ce jour-là, justement, Catherine-Alexina devait venir à Oranienbaum, et Poniatowski, qui l'avait précédée, se promenait dans les jardins. Le grand-duc appela un de ses officiers et lui commanda d'aller lui chercher le Polonais. L'officier se mit en quête aussitôt et rencontra le jeune homme au détour d'une allée.

— Qui êtes-vous et que faites-vous ici? lui demanda-t-il rudement.

— Je suis un tailleur allemand, et je viens au Oranienbaum pour prendre mesure d'uniforme à un capitaine holsteinois.

— Et depuis quand, continua le Russe, les tailleurs allemands portent-ils sur l'habit le grand cordon de l'Aigle-Blanc? Allons, vous êtes celui que j'ai ordre de conduire à mon maître; suivez-moi.

— Impossible, monsieur; j'attends quelqu'un...

— Oh! que tu attendes le diable ou l'impératrice, tu me suivras! répliqua l'officier. Et, dénouant son écharpe, il en jeta le nœud coulant au cou du Polonais qu'il renversa ensuite d'une secousse et qu'il traîna ainsi à travers les jardins jusqu'au château, où il le poussa aux pieds du prince, meurtri, couvert de boue et à moitié étranglé.

La colère et les projets de vengeance de Pierre-Fédérowitch ne tinrent pas devant la mine piteuse de l'amant de sa femme; il se contenta de lui rire au nez, et, ensuite, il lui tourna le dos, en s'écriant :

— Ma foi, monsieur, je voudrais bien que la grande-duchesse arrivât pour vous voir, car vous faites une f..... grimace!

II

Le 5 janvier 1762, l'impératrice Élisabeth passa de la table au au cercueil.

Cette fille de Pierre le Grand n'avait pas donné au monde couronné, à sa famille et à ses sujets, un trop édifiant exemple. « Je ne suis jamais si heureuse, disait-elle, étant jeune, au feld-maré-

chal Munich, que lorsque je suis amoureuse. Cet appétit enragé d'hommes, qui dévora des régiments, s'était par la suite compliqué d'une soif inextinguible qui dépeupla des caves entières. Dévote jusqu'à la superstition et à la bêtise, Élisabeth chancelait du banquet au sermon avec la même ardeur. Dans les derniers temps de sa vie, elle se levait à quatre heures du soir, restait à l'église jusqu'à huit, dînait jusqu'à dix, allait au spectacle ou au bal jusqu'à minuit, et soupait jusqu'au matin. Après boire, ses désirs de sensualité la trouvaient si impatiente, qu'elle ne souffrait pas même qu'on la déshabillât : ses femmes faufilaient seulement les robes dont elles la vêtissaient le matin, afin de pouvoir l'en débarrasser le soir avec quelques coups de ciseaux ; ensuite elles la portaient dans son lit.....

Ici tirons le rideau.

Un contemporain écrit :

« Vers la fin de cette même année — 1762 — Élisabeth fut atteinte de violentes douleurs d'entrailles, et, *pour s'en distraire*, elle but avec plus d'excès que jamais. En vain les personnes attachée à son service essayèrent-elles de la dégoûter des liqueurs fortes ; elle voulut constamment en avoir une caisse dans sa chambre, dont elle gardait la clef sous son chevet. »

Défense avait été faite à la garde de fumer aux alentours du palais. « C'est, disaient les soldats, de peur que notre impératrice ne prenne feu comme une vieille barrique de rhum. »

Aussitôt qu'on l'eut trouvée ivre... et morte, Pierre-Fédérowitch s'empara des rênes de l'État avec le titre *d'empereur*, et sous le nom de *Pierre III*.

Les premiers jours du règne de ce prince furent signalés par un singulier changement dans ses habitudes : le grand-duc avait été bizarre, brutal, inintelligent ; Pierre III se montra éclairé, doux et sobre. Il rappela de Sibérie plusieurs milliers d'exilés, s'occupa

du commerce, des sciences, des arts, de l'administration et des besoins de l'empire ; enfin, dans un dîner qu'il offrit aux représentants des cours étrangères, on remarqua qu'il ne but que de l'eau. En même temps, il prit une maîtresse ; — sa jeune femme l'imita.

Le sénateur Woronzow, frère du chancelier qui venait de remplacer Bestucheff, avait trois filles : l'aînée avait épousé M. de Butterlin ; la cadette, le prince Daschkaw, deux maris de *paille*. La troisième, Élisabeth Romanowna, n'avait ni esprit ni beauté. Ce fut d'elle pourtant que s'amouracha le nouvel empereur ; sa complaisance le séduisit, ses caprices l'amusèrent et, l'habitude de vivre avec elle, devint pour lui un impérieux besoin. Très-jalouse de sa sœur et furieuse de n'avoir pu asseoir son crédit sur une passion inspirée à Pierre III, la princesse Daschkaw tourna vers Catherine-Alexina ses projets de conquête. Poniatowski avait dû repartir pour la Pologne ; ses lettres ne consolaient que fort imparfaitement la czarine ; bientôt celle-ci et la princesse se lièrent d'une de ces amitiés excessives que les *Mémoires de Mme de la Motte* accusent Marie-Antoinette d'avoir éprouvées à l'endroit de Mme de Lamballe.

Nonobstant, la princesse Daschkaw avait un amant.

Cet amant n'était autre que Grégoire Orloff, — le Grégory de notre prologue.

Il y avait trois frères Orloff : les deux premiers n'étaient que simples soldats dans le régiment des gardes ; l'autre servait dans l'artillerie. Frappé de sa haute taille et de sa force herculéenne, le général Pierre Schuwaloff voulut avoir ce dernier pour aide de camp, et le présenta en cette qualité aux princesses Kourakin et Daschkaw, ses maîtresses. Les qualités physiques qui avaient attiré sur Grégory l'attention de Schuwaloff, firent pareillement sur les deux femmes une impression assez vive pour qu'il en arrivât de suite, selon l'étiquette de son grade, à *aider*, auprès des princesses, son

général un peu plus que celui-ci ne le désirait. Schuwaloff, informé du fait, cria, tempêta et menaça l'aide de camp de la Sibérie. L'aventure eut du retentissement. La czarine voulut en connaître le héros. Sa duègne, Ivanowna, le lui amena, un soir, à Péterhoff, pendant un bal masqué, ce qui permit à la jeune femme de s'assurer *incognito* des mérites du galant ; elle se montra si satisfaite de cette entrevue, que plusieurs autres la suivirent : Pasiphaé avait rencontré son taureau.

Il est bien entendu que cette intrigue ne fut bientôt plus un secret pour personne, — excepté toutefois pour la princesse Daschkaw et pour le czar Pierre III.

Ce fut Romanowna Woronzoff qui en instruisit l'empereur.

Celui-ci, exaspéré, ne parla rien moins que de répudier sa femme et d'épouser sa maîtresse. Il annonça, en outre, son projet de déclarer bâtard le prince impérial, dont on attribuait la paternité à Soltikoff, et d'adopter pour successeur son cousin Ivan, qu'Élisabeth avait détrôné autrefois. A cet effet, il tira ce jeune homme de la forteresse du Schlusselbourg où il était renfermé, et le manda secrètement dans la capitale.

La princesse Daschkaw, qui se trouvait alors à Pétersbourg, donna avis à Catherine de l'orage qui menaçait de s'abattre sur sa tête.

La princesse Daschkaw était, à elle seule, jolie comme les trois Grâces et savante comme les neuf Muses. L'esprit et le cœur lui démangeaient de jouer dans cette cour un autre rôle que celui d'une femme compromise. « *Hâtez-vous de faire à vos ennemis ce que vous ne voudriez pas qu'ils vous fissent*, écrivait-elle à la czarine; *déposons le czar et régnons à sa place.* » Or, celle qui parlait de bouleverser ainsi le plus vaste empire de l'Europe, de renverser du trône le souverain de quarante-deux gouvernements, et de se substituer violemment au maître de vingt-quatre millions d'hommes, celle-là n'avait pas encore dix-neuf ans !

Catherine était friande de toutes les voluptés — même de celles du danger, surtout de celles du danger : elle accepta la proposition.

Le noyau de la conspiration se composa tout naturellement des trois Orloff, — un trio d'ouragans.

A ceux-ci se joignirent quelques officiers du régiment d'Ismaïloff que la princesse alla elle-même embaucher dans leur caserne.

Mais l'exécution d'un si formidable projet exigeait des moyens plus efficaces et un concours autrement puissant que les châteaux en Espagne de deux jeunes femmes, et l'appui stérile d'une douzaine de soldats de fortune. Mme Daschkaw avait eu pour professeur de littérature française un Piémontais nommé Odart, qui, comme elle, unissait à l'amour du bel esprit le génie de l'intrigue; elle lui confia toute l'entreprise. Odart lui représenta que pour mener les choses à bonne fin, il était indispensable de compter au nombre des conjurés des gens habitués à manier les courtisans, à dominer la politique, et dont le nom et l'autorité pussent en imposer à la multitude : il lui conseilla donc de s'attacher le comte Panin et l'hetman Cyrille Razumofski.

Parti vingt ans auparavant de l'Ukraine, sa patrie, avec une guitare en sautoir et trois kopecs dans sa poche, Cyrille Razumofski, ancien amant de l'impératrice Élisabeth, était alors colonel du régiment d'Ismaïloff, hetman des cosaques de la Petite-Russie, et président de l'Académie des sciences et arts de Petersbourg. Lorsque la princesse Daschkaw lui communiqua ses desseins, il s'y rallia volontiers, par ressentiment envers le czar qui, quelquefois, à table, lui avait rappelé trop grossièrement, trop publiquement, la bassesse de sa naissance et les occupations serviles de sa jeunesse. Il rassembla sur-le-champ les commandants des troupes placées sous ses ordres et les avertit de se tenir prêts pour un mouvement dont le but leur serait ultérieurement révélé.

Panin, qui avait débuté comme simple cavalier dans les gardes, était, par l'entremise du prince Kourakin, devenu gentilhomme de la chambre. Élisabeth l'avait cru, un instant, propre à ses plaisirs; mais elle s'était trompée : Panin n'avait que de la figure. L'impératrice l'avait alors envoyé en Suède, en qualité de ministre plénipotentiaire. A son retour, il avait été nommé gouverneur du prince

impérial. C'était un esprit médiocre et un diplomate gourmé, pédant et empesé ; son séjour à Stockholm l'avait ancré dans cette idée, qu'une constitution aristocratique et un sénat étaient le chef-d'œuvre des gouvernements ; il ne s'occupait, du reste, que de médisances et de commérages. Pourtant, l'amour allait faire de ce ridicule personnage la cheville politique de la conspiration.

Les charmes tapageurs de Mme Daschkaw avaient monté la tête de Panin.

Mais, pour assurer la réussite de ses projets, la princesse était capable de tout — même de vertu.

Elle tint rigueur au diplomate jusqu'à ce qu'il eût adhéré au complot.

Ce fut *de la même façon* qu'elle s'assura du prince Wolkonski, major général des gardes, du capitaine Bibikoff, du lieutenant Passick et même de l'archevêque de Novogorod.

Les conspirateurs étant tous réunis, on ne songea plus qu'à hâter la besogne. Pierre III, rempli de la plus aveugle sécurité, était allé passer quelques jours à Oranienbaum en compagnie de sa maîtresse; on résolut de l'enlever, quand il reparaîtrait à Pétersbourg. Mais une circonstance imprévue vint modifier ce plan et forcer ceux qui l'avaient formé à une précipitation qui devait en brusquer le succès. Passick avait gagné plusieurs soldats du régiment des gardes dont il était lieutenant. L'un de ces soldats qui s'imaginait que Passick ne faisait rien que d'accord avec son capitaine, demanda à celui-ci quel jour ils prendraient les armes contre l'empereur. Le capitaine, surpris, courut dénoncer cette question imprudente à la chancellerie; le 8 juillet, Passick fut arrêté.

Il était neuf heures du soir. Le prisonnier fut d'abord renfermé dans une chambre de la caserne, en attendant qu'on vînt l'interroger. Au mur de cette chambre était placardée une ordonnance de Pierre III concernant l'exercice à la prussienne; Passick arracha cette ordonnance et écrivit au revers avec un morceau de charbon

Exécutez à l'instant, ou nous sommes perdus... Ensuite il plia le papier et le remit à l'un des soldats de garde à sa porte, en lui disant de se rendre chez la princesse Daschkaw où un baril d'eau-de-vie « pour passer joyeusement la nuit » lui serait délivré en échange. Le soldat s'acquitta fidèlement de sa mission. Aussitôt qu'elle eut pris connaissance de l'avis, la princesse s'habilla en homme et s'élança vers une taverne du Pont-Vert, où les Orloff et leurs amis avaient coutume de se rassembler. La nouvelle de l'arrestation de Passick tomba comme un tonnerre au milieu des buveurs.

— Videz vos verres, messieurs, et éteignez vos pipes, leur dit la princesse; l'heure des épées est venues. Il faut agir, — agir cette nuit, à l'instant, sans perdre une minute, si vous ne voulez pas que Pierre III n'imite Pierre Ier et que la hache qui a massacré les Strélitz ne s'abatte sur vos têtes. Aux armes !

— Aux armes ! répéta l'assemblée.

Grégoire Orloff, l'un de ses frères et Bibikoff se précipitèrent du côté des casernes. Alexis Orloff et Mme Daschkaw se chargèrent d'aller à Péterhoff chercher Catherine.

Celle-ci, sous prétexte de laisser les appartements du château libres pour une fête qu'elle préparait, mais, en réalité, afin de pouvoir s'évader plus facilement, s'était logée dans un pavillon écarté, au pied duquel passe un canal qui communique à la Néva. A la berge de ce canal était amarré un canot qui servait quelquefois aux visites secrètes de Grégory, et qui, au besoin, aurait pu transporter la jeune femme en Suède, si la conspiration eût été découverte. Alexis Orloff avait reçu de son frère la clef du pavillon. Il était une heure après minuit. Catherine, n'attendant plus personne, s'était couchée et allait s'endormir, quand, tout à coup, elle vit surgir dans la pénombre de son alcôve la silhouette d'un soldat d'une taille fantastique.

Alexis Orloff était, en effet, plus grand encore que ses deux frères, lesquels mesuraient près de sept pieds.

— Madame, dit le géant, levez-vous !

La czarine épouvantée appela Ivanowna. Toutes deux s'habillèrent précipitamment.

— Maintenant, suivez-moi, reprit Alexis.

Catherine obéit, persuadée que c'était son époux qui l'envoyait chercher et que sa dernière heure était arrivée...

Aussi quelle ne fut pas sa joie, lorsqu'à la porte du pavillon, elle trouva dans une voiture Mme Daschkaw qui lui expliqua ce dont il s'agissait !

La princesse apportait un masque et une pelisse : des patrouilles sillonnaient les environs du château, et il fallait que la czarine les traversât sans être reconnue.

Cette précaution n'avait pas été inutile : les trois complices allaient partir, quand un piquet d'infanterie leur barra le chemin.

— Qui va là? cria le sergent.

— Cadet du régiment Préobraginsky, répondit Mme Daschkaw en découvrant son uniforme.

— Et que faites-vous ici à cette heure, mon officier?

— Ne le voyez-vous pas, camarade? J'enlève une des femmes de la czarine.

Le sergent s'approcha avec un fallot; puis, après avoir regardé :

— Ma foi, dit-il, si elle est aussi jolie fille que vous êtes joli garçon, je voudrais bien être à votre place. Bonne chance, mon gentilhomme, et fouette cocher !

Alexis Orloff, qui avait pris place sur le siége, ne se le fit pas répéter.

Nous avons raconté plus haut quels accidents signalèrent le voyage.

A trois heures du matin, Catherine entrait dans la caserne du régiment d'Ismaïloff, escortée de Grégory, d'Alexis Orloff et de la princesse Daschkaw, tous trois l'épée à la main.

Les soldats de trois compagnies l'attendaient, groupés çà et là dans la cour près de leurs armes en faisceau. Ils commençaenit déjà à murmurer de ce qu'on les eût réveillés pour ne leur faire boire que le brouillard, mais pas un n'eût osé aller se recoucher : en

partant pour courir au-devant de la czarine, Grégoire Orloff avait menacé de brûler la cervelle au premier qui remonterait dans sa chambre.

— Mes amis, leur déclara Catherine, je viens chercher un refuge au milieu de vous. L'empereur a voulu me faire tuer cette nuit, moi et mon fils. Je me suis dérobée à ses coups par la fuite et je vous supplie de me sauver. Dès aujourd'hui votre solde est doublée et j'aurai soin de vous, si vous me servez fidèlement. Le ferez-vous [1] ?

— Oui, oui, répondirent les soldats soulevés par Orloff.

En ce moment, parut Razumofski qui ordonna de battre la diane. Le reste du régiment descendit, à moitié nu. On fit venir l'aumônier, et ce prêtre reçut sur un cricifix le serment de fidélité des troupes.

— Vive *l'impératrice!* crièrent les conjurés.

— Vive l'impératrice ! répéta tout Ismaïloff.

En même temps, les gardes de Simonosky et les grenadiers de Préobraginsky, soulevés par Bibikoff et par Passick, qu'on avait délivré, quittaient en masse leurs quartiers pour se joindre à leurs camarades. Catherine se trouvait ainsi avoir sous ses ordres de l'infanterie et de la cavalerie : il ne lui manquait plus que du canon. Grégoire Orloff se rendit aussitôt au parc d'artillerie; il y rencontra le général Villebois qui y commandait.

— Général, lui dit-il, l'impératrice vous enjoint de venir sur-le-champ recevoir vos instructions :

— L'impératrice ? demanda Villebois étonné. L'empereur est donc mort ?

— Ma foi, je n'en sais rien, répondit Grégory avec sa brusquerie habituelle ; mais ce que je sais bien, c'est que, si vous ne venez pas de bonne volonté, je vous emporte, vous, vos artilleurs et vos pièces.

Villebois obéit. Tant d'avantages n'avaient pas coûté deux heures

[1] Cette allocution, copiée sur un manuscrit contemporain, est, nous le répétons, datée du 9 juillet 1762.

à Catherine. Elle se voyait déjà entourée de trois régiments, d'une nombreuse artillerie, et suivie de la majeure partie des habitants de Pétersbourg qui accompagnaient machinalement les mouvements des troupes, sans savoir et pour voir...

Ce sont les curieux qui font les révolutions.

A midi, elle prit le chemin de l'église de Kasan, entourée d'un splendide état-major. Le peuple remplissait les rues et mêlait ses acclamations aux *huzza* des soldats. L'archevêque de Novogorod, revêtu de ses ornements sacerdotaux, attendait, avec tout son clergé, la souveraine improvisée; il la conduisit à l'autel, lui posa la couronne sur le front et la proclama à haute voix *impératrice de toutes les Russies* sous le nom de CATHERINE II. Celle-ci se rendit ensuite au palais qu'avait habité Élisabeth. Les portes en furent ouvertes à tous ceux qui voulurent y entrer. Pendant tout le reste de la journée, la foule s'y pressa, s'agenouillant devant la jeune femme et lui jurant fidélité. Le soir, il y eut distribution publique de vin, de bière et d'eau-de-vie — joies du ventre, fête de l'estomac, gala de la soldatesque, orgie du populaire ! En revanche, il n'y eut pas un goutte de sang répandue. Que n'eussent été aussi virginales toutes les révolutions de l'avenir !

Le lendemain, l'impératrice, habillée d'un uniforme des gardes, qu'elle avait emprunté d'un très-jeune officier nommé Talitzin, et portant sur sa poitrine le grand cordon de Saint-André, monta à cheval et passa les troupes en revue. Elle avait l'épée à la main ; une couronne de chêne serpentait dans ses cheveux bruns, qui flottaient sans poudre. Cette couronne relevait d'un air de majesté antique ses traits légèrement fatigués par la débauche précoce, et dont l'ensemble, malgré la courbe aquiline du nez et le renflement impérieux du menton, ne dénotait guère autre chose qu'une sensualité écrite en caractères ineffaçables dans le sillon bleuâtre qui cerclait ses paupières, dans sa narine développée et frémissante, et dans sa bouche aux lèvres reployées en dehors, lèvres dont le baiser semblait toujours prêt à s'échapper. En outre, son habit vert à

plastron et à retroussis blancs, sa culotte collante de peau de daim et ses bottes molles éperonnées d'argent mettaient vigoureusement en valeur des trésors de galbe dans le style élégant et dans le caractère à la fois doux et fort des marbres que le ciseau de l'art païen fait se tordre sous la volupté dans les musées secrets d'Italie, galeries charmantes et infâmes. Aussi n'y eut-il à sa vue qu'un long cri d'admiration et d'amour ! La beauté achevait ce que la force avait commencé.

Lorsqu'elle arriva devant le régiment des gardes, son cheval se cabra et son épée faillit s'échapper de sa main : pour l'attacher à son poignet, il lui manquait une dragonne.

Un jeune enseigne sortit des rangs et lui offrit la sienne.

L'enseigne avait seize ans, une tête d'espiègle et de grands yeux tout flambants neufs qui dévoraient, qui dévoraient...

La princesse Daschkaw, qui caracolait aux côtés de Catherine, le fit remarquer à celle-ci.

L'impératrice accepta la dragonne et remercia d'un sourire.

Il y avait toutes les promesses dans ce sourire — le bonheur, la richesse, la puissance, la gloire, que sais-je !

L'enseigne se nommait Potemkin.

Cependant Pierre III ne se doutait même pas de tous ces événements. Sa sécurité était telle, qu'il avait envoyé, le matin, aux arrêts un officier fidèle qui, ayant eu vent, la veille, de la conspiration, s'était rendu dans la nuit à Oranienbaum pour l'en instruire. Ce prince était ensuite parti en calèche pour Péterhoff avec sa maîtresse, ses amis et plusieurs danseuses du théâtre de Pétersbourg qui égayaient sa villégiature. Les équipages couraient joyeusement sur la route, quand un paysan se jeta à la tête des chevaux de la voiture impériale en criant au cocher d'arrêter. Le czar, croyant avoir affaire à un ivrogne ou à un fou, sauta à terre, la canne à la main, pour le corriger ; mais dans ce paysan il reconnut un domestique de son perruquier de Pétersbourg. Ce perruquier, appelé Bressan et d'origine française, devait toute sa fortune à

Pierre III. Seul, il avait osé lui prouver sa reconnaissance. A cet effet, il avait fait travestir en paysan un de ses domestiques et l'avait chargé d'une lettre où il détaillait à l'empereur tout ce qui venait d'avoir lieu dans la capitale. Ce domestique était parti à huit heures; il était temps : à neuf, les conjurés établissaient un corps-de-garde et plaçaient des canons, mèche allumée, sur le pont qui conduit à Oranienbaum avec défense de laisser sortir personne.

A la lecture de la lettre de Bressan, le czar pâlit affreusement; puis, abandonnant femmes et courtisans, il prit à pied sa course vers Péterhoff, entra d'un bond dans le pavillon qu'avait occupé Catherine, la chercha jusque sous les lits et dans les armoires, et, se tournant vers sa maîtresse qui arrivait par les jardins tout inquiète de ce qui avait pu motiver sa brusque disparition :

— Croyez-vous cela, Romanowna? s'écria-t-il. Catherine s'est sauvée et me vole ma couronne. En vérité, je vous disais bien que cette gueuse était capable de tout!

On tint conseil. Le chancelier Woronzow et le vieux maréchal Munich exhortèrent vivement Pierre III à marcher sur Pétersbourg avec les troupes dont il pouvait encore disposer : il y avait à Oranienbaum trois mille fantassins holsteinois et de l'artillerie; non loin de Péterhoff campait le régiment de cavalerie du colonel Alzophioff; enfin plusieurs milliers de cosaques, qu'on pouvait réunir facilement, étaient éparpillés dans la campagne. Mais une sombre défiance régnait déjà autour du malheureux empereur. Il semblait qu'un pressentiment funeste fût dans tous les esprits l'avant-coureur de sa chute et le remplît lui-même de désordre et d'effroi. Les femmes épouvantées ayant crié qu'il fallait se réfugier à Cronstadt, il dépêcha le général Liéven pour prendre le commandement de cette place, et, quelques heures après, lui-même s'embarqua sur un yacht pour aller demander aux murailles de la forteresse élevée par Pierre le Grand contre l'étranger asile et protection contre la guerre civile. Mais la fatalité avait soufflé sur sa fortune. En débarquant à Cronstadt, Liéven y avait rencontré Talitzin qui venait d'enlever la

ville et la garnison au nom de Catherine ; Talitzin avait fait arrêter Liéven. En même temps, tout était disposé pour s'opposer au débarquement du czar ; deux régiments bordaient le rivage ; les canons menaçaient le port ; les mèches flamboyaient derrière les embrasures. Quand le yacht jeta l'ancre :

— Qui vive ? demande la sentinelle.

— L'empereur.

— Il n'y a plus d'empereur, riposte le soldat. Au large !

Pierre III se lève alors, et, entr'ouvrant son manteau pour faire voir le cordon de son ordre :

— Comment, vous ne me reconnaissez pas ?

— Nous ne connaissons plus que l'impératrice. Vive l'impératrice !

— Sire, dit alors le vieux Munich, tirons l'épée et sautons à terre. Personne n'osera faire feu sur vous et Cronstadt sera encore à Votre Majesté.

Mais le czar lui montrant les soldats qui apprêtaient leurs armes et les artilleurs qui approchaient la mèche de la lumière des canons :

— Tu te trompes, mon vieil ami ; ces misérables nous tueraient comme des chiens ; *ce sont les amis de ma femme.*

Les femmes éperdues remplissaient le yacht de gémissements. On ne se donna pas même le temps de lever l'ancre, on coupa le cable et l'on s'éloigna à force de rames. De retour à Oranienbaum, Pierre écrivit deux lettres à l'impératrice. Celle-ci ne daigna pas lui répondre. Il résolut donc de s'en remettre à sa générosité, et, le 12 juillet, il se fit conduire à Péterhoff où Catherine venait de rentrer en triomphe. Lorsqu'il traversa les lignes de l'armée rebelle, les soldats se précipitèrent sur sa voiture, en arrachèrent Romanowna Woronzow, la dépouillèrent de son cordon et de ses bijoux et la chassèrent à coups de plat de sabre. On prétend que la princesse Daschkaw présida à cette exécution et que ce fut elle-même qui enleva, pour s'en parer, les différents ordres qui décoraient la

poitrine de sa sœur. Quant au czar, il fut reçu par Panin, qui eut avec lui un long entretien et l'obligea à signer un acte de renonciation à l'empire. Presque aussitôt, un officier s'empara de lui et le conduisit sous bonne escorte à Mopsa, petite maison de campagne de l'hetman Razumofski, située à vingt werstes de Pétersbourg.

Il y était depuis six jours, sans que d'autres personnes que les chefs des conjurés et les soldats qui le gardaient s'en doutassent, et il venait de faire dire à Catherine qu'il voulait désormais vivre en philosophe, la priant de lui envoyer un nègre qu'il aimait beaucoup, son chien, son violon, des romans et une Bible, lorsqu'un matin, Alexis Orloff, le lieutenant Téploff et, assure-t-on, l'enseigne Potemkin vinrent lui demander à déjeuner. Suivant la coutume, on apporta de l'eau-de-vie, et les quatre hommes se mirent à fumer et à boire. Or, tandis que Téploff causait avec le czar et lui annonçait que l'impératrice avait l'intention de le renvoyer prochainement en Allemagne, Orloff jeta du poison dans le verre du prince. Après quoi, on proposa une santé. Pierre but sans défiance. Aussitôt son visage se décomposa effroyablement, et, Alexis lui ayant offert un second verre :

— Malheureux ! s'écria-t-il, tu m'as empoisonné !

Orloff dégaîna, et, l'épée d'une main, le verre de l'autre :

— Allons, dit-il, il faut mourir : choisissez !

Mais Pierre courait par toute la chambre, tenant sa poitrine à deux mains et criant :

— O mon Dieu ! ô mon Dieu ! j'ai l'enfer dans le corps ! Du lait ! donnez-moi du lait !

Son valet de chambre l'entendit et accourut en tenant une tasse.

Téploff renversa la tasse d'un coup de poing et poussa le valet dehors.

En même temps, Orloff se ruait sur le czar.

A ce moment, entra le plus jeune des princes Baratinsky, qui commandait la garde. Il trouva Pierre terrassé ; Orloff lui pressait la poitrine avec ses genoux et, de sa large main, le serrait à la gorge. La victime, qui ne pouvait déjà plus parler, implora Bara-

tinsky du regard ; mais le prince, prenant une serviette sur la table, y fit un nœud coulant et le passa froidement au meurtrier...

Quelques minutes après, l'époux de Catherine II était étranglé.

Tout ceci est bien affreux, n'est-ce pas ?

Mais est-ce que vous croyez que ceux qui ont accroché le prince de Condé à l'espagnolette de sa fenêtre y ont mis beaucoup plus de courtoisie ?

III

Si nous examinions le règne de Catherine II des hauteurs où siége l'histoire, ce règne nous apparaîtrait certainement comme l'un des plus majestueux du dix-huitième siècle. Irradiée de la triple auréole des législateurs, des conquérants et des civilisateurs, la Sémiramis du Nord trône depuis cent ans sans conteste sur le piédestal que lui ont élevé les louanges intéressées de Voltaire, de Diderot et de d'Alembert. Pour quelques roubles semés à propos, pour un présent de fourrures, pour l'achat d'une bibliothèque, les philosophes ont livré pieds et poings liés la postérité à Catherine ; soit. Nous ne dérangeons ni les philosophes dans leurs courbettes, ni la postérité dans son admiration. Laissons debout la statue, mais regardons la femme sous le nez. Ne nous occupons donc ni de ses conquêtes en Turquie, ni de ses victoires en Finlande, ni de son rôle dans le dépècement de la Pologne, ni de son action politique en Europe, ni de son administration, ni de ses réformes, ni de sa correspondance, ni de ses crimes, mais seulement de ses amants. Rien que dans leur nomenclature nous aurons matière à in-folio,

Elle va, du reste, les caractériser et se caractériser elle-même dans une lettre confidentielle adressée à la comtesse Potocka :

« La nature, en me faisant naître au milieu des glaces du Nord, m'a donné une âme de feu et a mis dans cette âme un grand penchant à l'amour. J'ai de bonne heure connu les plaisirs. Mes sens s'y sont accoutumés, et l'âge même ne peut m'en faire perdre l'habitude ; d'ailleurs *cette passion me fut toujours plus utile que nuisible*. Soit hasard, soit précaution, *je n'ai jamais eu pour favoris que des hommes ardens à défendre mes intérêts, et si je me permets quelques fantaisies obscures, ceux qui en sont l'objet restent toujours écartés des affaires*. Je n'ai jamais oublié que les malheurs du règne d'Anne et de celui d'Élisabeth, ne furent dus qu'à d'indignes amans. »

Comme c'est bien là la femme à qui Orloff a donné l'empire, à qui Potemkin donnera la gloire !

Toute la grandeur de la Sémiramis du Nord tient dans la parenthèse de ces deux hommes.

La révolution terminée, vint le chapitre des récompenses.

Panin fut nommé premier ministre; les Orloff reçurent le titre de comte, et Grégory fut fait lieutenant-général des armées et chevalier de Saint-Alexandre Newski; Passick eut le grade de général, Talitzin celui d'amiral; les autres conjurés obtinrent un avancement considérable et de riches gratifications en argent et en terres. Bestucheff rentra au conseil; Poniatowski devint plus tard roi de Pologne. Les partisans de Pierre III eux-mêmes conservèrent leurs titres, honneurs et dignités : Munich resta feld-maréchal, et Romanowna Woronzow fut réintégrée dans ses biens. Bref, tout le monde se montra content, — tout le monde, excepté la princesse Daschkaw.

Savez-vous ce que la princesse Daschkaw avait demandé à Catherine?

Un régiment de dragons.

Et savez-vous pour qui elle l'avait demandé?

Pour elle-même.

L'impératrice refusa net. Bientôt Mme Daschkaw découvrit que l homme qu'elle croyait son amant et pour lequel elle avait si énergiquement travaillé, était, depuis trois mois, le favori de son amie, et qu'elle avait été la dupe de ceux qu'elle considérait comme ses instruments. Le dépit qu'elle en éprouva fut si violent qu'elle s'exila volontairement à Moskou et qu'elle bouda la cour pendant nombre d'années. Elle y revint pourtant par la suite, et, fidèle à ses goûts masculins, on la vit *rédacteur* du journal officiel et *directeur* de l'Académie des beaux-arts. «Dans le moment de son exil, son mari, qui avait été longtemps absent et qui la retrouvait enceinte, *sans trop savoir pourquoi*, fut celui qui la plaignit le moins.»

En même temps Catherine, qui se flattait de tromper les nations étrangères comme elle avait trompé les Russes, et qui voulait persuader à l'Europe qu'en montant sur le trône elle n'avait fait que céder au vœu du peuple, chargea le Piémontais Odart d'engager l'ambassadeur de France à écrire à Voltaire, pour le prier de se tenir en garde contre la vanité de la princesse Daschkaw, et lui dire que s'il célébrait l'avénement qui venait de se passer en Russie, il ne devait parler de cette jeune femme que comme ayant joué un rôle très-secondaire dans une révolution « dont le succès n'était dû qu'à la sagesse et au courage de l'impératrice. » — La même commission fut donnée aux ambassadeurs qu'elle avait à Paris et à Londres.

Aussi bien, le coup d'État du 9 juillet avait été diversement apprécié en Europe. Tandis que l'Autriche applaudissait, tandis que la Suède protestait, tandis que l'Angleterre attendait, Frédéric II écrivait à M. de Finkenstein, l'un de ses favoris :

« L'empereur de Russie a été détrôné par son épouse ; on s'y attendait. Cette princesse a beaucoup d'esprit et les mêmes inclinations que la défunte pour les hommes. Elle n'a aucune religion, mais elle contrefait la dévote. Elle mènera ses amants plutôt qu'ils ne la mèneront. »

M. de Woronzow avait notifié, au nom de la nouvelle souveraine, à toutes les puissances son avénement et l'intention où elle était d'attacher à sa couronne et à sa personne le titre *d'impérial*, pris autrefois par Pierre le Grand. Voici de quelle façon significative le cabinet de Versailles répondit à cette notification :

« *Les titres ne sont rien; leur valeur ne dépend que de ceux qui les portent*... Pierre Ier et ses successeurs n'ont jamais été connus en France que sous la dénomination de *czar*. Cependant le roi ne fait point difficulté d'accorder aujourd'hui à la veuve de Pierre III le titre *d'impérial;* mais il entend que si, par la suite, l'impératrice Catherine se conduisait de telle sorte qu'elle déméritât cette appellation, la cour de France, par réciprocité, reprenne son ancien style... »

Ainsi parlait Louis XV par la plume de son ministre.

La monarchie de droit divin avait dégoût de la majesté de droit sanglant.

Les philosophes eurent moins d'indépendance et de libéralisme que le roi : ils adorèrent Catherine comme un veau d'or, et l'idole se monnaya... Instruite que Diderot désirait vendre sa bibliothèque pour doter sa fille, elle acheta cette bibliothèque, lui en laissa la jouissance et y joignit des appointements de bibliothécaire. A d'Alembert, elle offrit la place de gouverneur de son fils, avec vingt-quatre mille livres de pension et la facilité de terminer *l'Encyclopédie* à Pétersbourg. Quant à Voltaire, c'est en le louant qu'elle achetait ses louanges : « Tous vos compatriotes, lui disait-elle, ne pensent pas comme vous sur mon compte. Comme, au reste, ma gloire ne dépend pas d'eux, je me console de n'avoir pas leur approbation, si j'ai la vôtre. » Et Voltaire, ainsi cajolé, approuvait! — En même temps, Catherine envoyait à ses ambassadeurs l'ordre secret de prendre le pas sur ceux de France, toutes les fois que l'occasion s'en présenterait. A Londres, M. de Czernicheff voulut se conformer à cette recommandation; on sait de quelle manière M. du Châtelet, notre représentant, accueillit cette velléité : il marcha sur les pieds du Russe et lui donna ensuite un coup d'épée.

Cependant Grégoire Orloff était favori avoué, en chef, mais non peut-être sans partage.

C'est un type d'une sauvagerie épique et grandiose que ce Porthos moscovite ! A une époque où la matière s'efface devant l'esprit, il semble qu'il ait voulu jeter le défi de la force à l'intelligence, de la barbarie à la civilisation et du Tartare au Russe. Illettré, grossier, emporté, brutal, on le voit s'échapper des palais, où sa maîtresse tente de l'enchaîner par les cordons de tous les ordres, pour courir la taverne et la steppe, — la taverne, où, dans des flots de fumée, il frottera sa moustache trempée de genièvre au cuir huileux d'une tzigane ou au nez écrasé d'une Kalmouke ; la steppe où, sous des tourbillons de neige, sans carabine, sans épieu, sans couteau, il assommera les ours à coups de poing et étranglera les loups en les serrant entre le pouce et l'index. Jugez sous quelles formidables étreintes, sous quelles voluptés pantagruéliques ce géant doit broyer cette Messaline déclassée, *lassata, sed non satiata!* — Ajoutez qu'Orloff n'est pas seulement un homme d'action en amour : que la sédition militaire grogne, que l'émeute populaire hurle, et il marchera à la sédition et à l'émeute comme aux ours et aux loups, et il abattra l'une, et il étouffera l'autre, ainsi que les fauves animaux dont son audace défie la griffe, dont sa peau émousse la dent. En 1771, la peste se déclare à Moskou, la foule se soulève contre les popes, l'archevêque est massacré ; Grégory part pour Moskou, se prend corps à corps avec le fléau, et le fléau recule! Avec cela, riche à millions des générosités de Catherine, il n'a pas un kopeck vaillant, mange par-ci, couche par-là, boit partout. Il a transformé les salons de Péterhoff en tabagies et les boudoirs de l'Ermitage en corps de garde, où les grandes dames sont traitées à la cosaque par toute une garnison de grenadiers, de dragons, de uhlans ; et les grandes dames ne s'en plaignent pas; et l'impératrice elle-même tolère cette cour changée en musico. « Je sais, dit-elle, que les gens qui m'entourent manquent d'éducation, mais je leur dois ce que je suis, et je suis sûre qu'ils ne me trahiront pas. »

D'ailleurs, quand Catherine se fâche, Catinka pardonne.

Catinka se souvient que Grégory et elle sont plus qu'amants, — qu'ils sont complices; et, quand elle fait mine de l'oublier, le frère de l'assassin de Pierre III sait le lui rappeler rudement.

Soltikoff et Poniatowski avaient essayé de se rapprocher de la cour.

— Si ces deux hommes reparaissent ici, dit Orloff, un soir qu'il soupait avec l'impératrice, je déferai ce que j'ai fait, et il ne me faudra pas un mois pour cela.

— Un mois, soit, répondit Catherine, mais il ne me faudrait pas un jour pour te faire pendre.

— C'est possible, reprit le favori; il n'a bien fallu que cinq minutes à mon frère Alexis pour étrangler l'empereur ton mari.

Or, ce frère promenait alors en Europe son luxe et sa brutalité.

L'impératrice l'avait chargé de faire peindre en Italie quatre tableaux qui représentassent l'incendie de la flotte turque par les brûlots moscovites, incendie auquel avait puissamment concouru la témérité d'Alexis. Celui-ci, étant à Livourne, s'adressa à un peintre nommé Hackert. Cet artiste lui répondit qu'il n'avait jamais vu sauter un vaisseau.

— Rien n'est plus facile que de vous donner ce spectacle, repartit Orloff.

Et, le soir même, il fit mettre le feu à une frégate russe. Encore eut-on toutes les peines du monde à obtenir qu'il en retirât les marins et les soldats qui l'occupaient !

A Rome, un soir qu'il soupait en nombreuse compagnie chez la marquise Bocca Paduli, il paria qu'il écraserait dans sa main la pomme de cristal qui ornait le principal lustre. Le pari fut tenu et gagné ; mais un des éclats de cette pomme, s'échappant des doigts d'Alexis, alla frapper le duc de Glocester, frère du roi d'Angleterre, qui était assis au haut bout de la table, et lui déchira la joue. « Tous les spectateurs furent extrêmement touchés de cet accident; Orloff, seul, n'en parut pas ému et ne daigna pas même adresser la moindre excuse au duc. »

Il fit plus, à Pise. Une fille naturelle de l'impératrice Élisabeth

vivait dans cette ville sous le titre de princesse Tarrakanoff. Alexis l'enleva, la conduisit à Rome, l'abusa à l'aide d'un mariage supposé dans lequel deux de ses domestiques jouèrent le rôle du prêtre et du notaire, la transporta ensuite à Livourne, lui offrit un matin de visiter la flotte russe à l'ancre dans ce port, et, quand cette malheureuse eut mis le pied sur le vaisseau de l'amiral Greig, la fit lier, jeter à fond de cale et l'emmena ainsi à Pétersbourg où il la vendit aux vengeances de Catherine [1]. Le grand-duc de Toscane, dont on venait de violer si indignement le territoire, écrivit sur-le-champ à Vienne et à Pétersbourg pour se plaindre de cet outrage. Mais Alexis Orloff brava les plaintes de Léopold et l'indignation de toutes les puissances. Son frère n'était-il pas parvenu aux plus haut sommets de la faveur et du crédit?

Cette année-là, en effet, l'impératrice avait eu de son amant un fils, qui fut connu plus tard dans le monde galant et diplomatique sous le nom de Bobrinski. Cet enfant fut élevé mystérieusement dans l'un des faubourgs de la capitale. Sa mère allait souvent le voir, déguisée et en masque. Un jour, qu'elle venait de le quitter, elle manda Grégoire Orloff dans ses appartements, et, après lui avoir adressé « sur ses infidélités » et sa vie de caserne quelques reproches qu'il reçut assez mal, elle lui proposa de l'épouser secrètement. Catherine croyait, en toute sincérité, qu'ébloui d'une telle offre, le favori allait tomber à ses genoux et lui prodiguer toutes les actions de grâce de l'ambition et de l'orgueil satisfaits. Rien de cela n'arriva : Orloff lui répondit froidement qu'il ne se jugeait pas indigne de porter *publiquement* le titre de son époux et de s'asseoir avec elle sur un trône que son bras lui avait donné. L'impératrice, étonnée et froissée, dissimula: le lendemain, Grégory reçut mission d'aller à Fokhiani négocier la paix avec les Turcs.

Quoique Panin ne vécût pas dans une mésintelligence ouverte avec Grégoire Orloff, il n'en désirait pas moins la disgrâce de ce

[1] L'auteur des *Mémoires secrets sur l'Italie* croit que la princesse Tarrakanoff expira sous le bâton; celui de *la Vie de Catherine II* assure qu'elle périt en prison, lors d'une inondation de la Néva.

favori. Trop habile, et sans doute trop timide pour l'attaquer de front, il ne manquait aucune occasion de lui porter quelque coup détourné. Orloff était loin de l'imiter. Il ne haïssait guère, quoiqu'il fût beaucoup haï. Ses hauteurs lui avaient attiré un grand nombre d'ennemis ; sa faveur lui en avait fait bien davantage. Tous furent enchantés de le voir s'éloigner, et Catherine partagea la joie de ses courtisans. Elle espéra que son absence achèverait de détruire le reste d'ascendant qu'il avait conservé sur elle.

Panin, qui épiait avec soin les goûts de cette princesse, ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle regardait souvent avec complaisance un sous-lieutenant des gardes, nommé Wasielitschikoff. Aussitôt il songea à se servir de ce jeune homme. Déjà, quelque temps auparavant, il avait « procuré » à Catherine un autre officier des gardes appelés Wissensky, lequel n'avait été qu'un caprice de deux mois. Wasielitschikoff plut davantage. Il était jeune et *robuste*, mais il manquait d'esprit, d'expérience, même de hardiesse ; peut être n'aurait-il jamais pu réussir seul. On ne le laissa pas sans appuis. Le prince Baratinsky ne lui épargna ni les conseils, ni les démarches. Wasielitschikoff en profita. Sa docilité lui tint lieu de mérite. L'impératrice se montra « si satisfaite de lui, » qu'elle le fit chambellan et le traita souvent en public avec une familiarité qui, bientôt, ne laissa plus rien à deviner à l'endroit de leur intelligence.

Toutefois princesse et courtisans n'étaient que médiocrement rassurés sur la façon dont Grégory prendrait la chose à son retour. — Grégory était à Fokhiani, lorsqu'il reçut une lettre de Mme Daschkaw. A l'instant, il commanda des chevaux, et, oubliant les négociations, la paix, tous les intérêts de l'empire, il partit pour Pétersbourg. La nouvelle de son arrivée l'y devança de deux jours, et, quand il se présenta aux portes de la ville, l'officier de garde s'avança vers sa voiture et lui montra l'ordre signé de l'impératrice de ne point le laisser entrer dans la capitale. On s'attendait à une terrible explosion de colère : au palais, les postes avaient été doublé ; un triple cordon de sentinelles entourait la demeure du nouveau favori ; on était même allé jusqu'à changer les serrures des appar-

tements dont Orloff possédait les clefs et jusqu'à consigner dans ses casernes toute la garnison de la ville. Ce luxe de précautions fut inutile ; comme Grégory considérait fort attentivement le papier que lui tendait l'officier, celui-ci lui demanda s'il ne reconnaissait point la signature de la souveraine.

— Si fait, monsieur, je la reconnais, répondit l'ancien amant de Catherine.

Puis, sans ajouter un seul mot, il prit le chemin de la maison de campagne d'un de ses amis, où il soupa et se coucha fort tranquillement.

Le lendemain, on vint, au nom de l'impératrice, exiger de lui la démission de tous ses emplois ; — il la refusa fièrement.

Il fallut traiter avec lui par ambassadeur. Enfin, il consentit à quitter la Russie et à aller voyager pendant quelque temps en Europe. Pour prix de sa soumission, il reçut cent mille roubles comptant, le brevet d'une pension de cent cinquante mille, une vaisselle d'argent magnifique, une terre de six mille paysans et le diplôme de prince de l'empire.

Wasielitchschikoff ne dura guère que vingt-deux mois.

Catherine se souvint alors de Potemkin, — l'enseigne *à la dragonne*.

On était en 1774, et la beauté mâle de l'homme fait avait, chez Alexandre Potemkin, remplacé la grace efféminée de la jeunesse. Déjà l'enseigne, devenu capitaine, avait remarqué que souvent les regards de la souveraine s'égaraient à sa poursuite. Un jour qu'il jouait au billard avec Alexis Orloff, il s'était vanté de cette faveur ; le frère de Grégory lui avait répondu avec son insolence ordinaire ; la querelle s'était échauffée, des mots on en était venu aux coups, et Potemkin avait reçu sur l'œil une si formidable taloche, qu'une tumeur s'y était formée presque instantanément et avait menacé d'envahir toute cette partie de la figure. Dans son impatience de guérir, Potemkin avait crevé cette tumeur, et la perte de l'œil en était résultée. Catherine vit dans cet accident une preuve d'amour. Le

jeune capitaine s'était retiré à Smolensk, sa ville natale, et ne parlait rien moins que d'entrer au couvent; l'impératrice lui écrivit pour le rappeler à Pétersbourg. Quand il y arriva, Wasielitchschikoff était à la chasse; à son retour, il trouva la place prise. Est-ce de là que vient le proverbe?

Potemkin avait plus de politique que de passion : il comprit de suite que Sa Majesté Impériale était trop amoureuse pour un homme seul.

Aussi se réserva-t-il de jouer près de cette princesse le rôle de tolérance qu'avaient joué à Luciennes et à Marly les marquises de Pompadour et du Barry : il encouragea les fantaisies de sa maîtresse et lui en facilita l'exercice, cumulant ainsi le poste d'amant et le métier de pourvoyeur.

C'est de lui, en effet, que date le *cérémonial* suivant, dont nous copions les détails éminemment authentiques dans un manuscrit contemporain :

« Lorsque Catherine avait fait choix d'un nouveau favori elle le créait son aide de camp général, afin qu'il pût l'accompagner partout sans qu'on y trouvât à redire. Dès lors le favori occupait au palais un appartement qui était au-dessous de celui de l'Impératrice, et qui y communiquait par un escalier dérobé. Le premier jour de sont installation, il recevait un présent de cent mille roubles, et chaque mois il en trouvait douze mille sur sa toilette. Le maréchal de la cour était chargé de lui entretenir une table de vingt-quatre couverts, et de fournir à toutes les dépenses de sa maison. Le favori était obligé d'accompagner partout l'Impératrice. Il ne pouvait sortir du palais sans lui en demander l'agrément. Il n'osait pas causer avec d'autres femmes qu'elle; et s'il allait dîner chez quelqu'un de ses amis, il fallait que la maîtresse de la maison s'absentât.

» Toutes les fois que l'Impératrice portait ses regards sur un de ses sujets pour l'élever au poste de favori, elle se faisait inviter à dîner par quelqu'une de ses confidentes, chez laquelle elle se rendait comme par hasard. Là, elle causait avec le nouveau venu, et cherchait à connaître s'il était digne de la faveur qu'elle lui desti-

nait. Quand le jugement qu'elle en portait était favorable un regard l'en instruisait la confidente, qui avertissait à son tour celui qui avait l'honneur de plaire. Le lendemain il recevait la visite du médecin de la cour qui venait examiner l'état de sa santé ; et le même soir il accompagnait l'impératrice à l'Ermitage, et prenait possession de l'appartement qui lui était préparé.

» Lorsqu'un favori cessait de plaire, il y avait aussi une manière particulière de lui ôter sa place. Il recevait l'ordre de voyager. Dès lors la vue de l'impératrice lui était interdite. Mais il était certain de trouver au lieu où il se rendait, des récompenses dignes de l'orgueil de Catherine. »

Le haras impérial ainsi organisé, il faut voir quelle ribambelle d'étalons s'y succède !

Voici Zawadoffski, un cosaque de l'Ukraine; voici Zoritz, un lieutenant des hussards de Servie; voici Gortschakoff, un sergent aux gardes ; voici Lanskoï, un chevalier-garde ; voici Yermoloff, un bas-officier des grenadiers de Préobraginsky ; voici Momonoff, un anspessade au régiment de Novogorod ; voici Platon Zouboff, un enseigne des chasseurs à cheval : voici Valérien Zouboff, un brigadier aux dragons de Pétersbourg, etc., etc., etc.

Au milieu de toute cette hystérie, le bruit de la Bastille s'écroulant sous une poussée du peuple français ne retentit que comme un écho affaibli.

Catherine croit bien aux philosophes ; mais elle nie la philosophie, ses principes et ses résultats.

Quant à Potemkin, ministre et despote à la fois, vainqueur des Turcs, époux secret de sa souveraine [1], criblé de titres, écrasé d'honneurs, chamarré de cordons, il toise du haut de son orgueil et de

[1] Il est sans doute très-difficile de prouver l'authenticité de ce mariage, qui eut lieu, dit-on, en 1784, après la mort du favori Lanskoï. Les nièces de Potemkin ont prétendu en posséder la preuve et plusieurs écrivains russes ont admis ce fait, lequel, au reste, ne serait pas plus extraordinaire que celui du mariage de Louis XIV et de Mme de Maintenon.

sa fortune cette « *canaille sans culottes* » qui se bat pour la liberté.

Plusieurs émigrés français, Langeron, Roger Damas, le jeune Fronsac, avaient pris du service en Russie et s'étaient distingués à la prise d'Ismaïl. Le soir de cette victoire, comme on causait de la révolution et de ses armées dans la tente de Potemkin :

— Colonel, dit celui-ci à Langeron, vos compatriotes sont des fous. Pour les mettre à la raison, je n'aurais besoin que de mes palefreniers.

— Prince, répondit fièrement l'émigré, je ne le pense ni ne le souhaite.

Le républicain Masséna se chargea d'affirmer, à Zurich, les paroles de Langeron.

Mais Potemkin n'eut pas à subir cette humiliation.

Au mois de septembre 1791, il s'était rendu au congrès d'Yassi. La fièvre épidémique qui régnait dans cette ville le saisit au débotté. Dès que l'impératrice apprit sa maladie, elle lui envoya les deux meilleurs médecins de Pétersbourg; il dédaigna leurs conseils et prétendit ne suivre aucun régime. Il mangeait à son déjeuner une oie entière, deux ou trois livres de viande, un jambon, buvait plusieurs bouteilles de vin, beaucoup de café, beaucoup de liqueurs, et dînait avec la même voracité! — Voyant que son état empirait, il crut se guérir en s'éloignant d'Yassi, et résolut de se retirer à Nicolaew. Il partit. A peine avait-il fait trois lieues, qu'il se trouva plus mal. Il descendit de voiture et s'assit sur le rebord d'un fossé. Tout à coup, la comtesse Branicka, sa nièce, qui l'accompagnait, le vit pâlir; sa tête vacilla, son corps bascula en avant, il parut près de glisser dans le fossé. La comtesse le retint dans ses bras et appela du secours... — On accourut : il était mort.

Cet événement arriva le 15 octobre.

Le bruit se répandit d'abord que le ministre avait été empoisonné.

Son corps fut rapporté à Yassi. On l'ouvrit, et l'on n'y trouva pas le moindre indice qui pût justifier ce soupçon.

Un homme qui vécut longtemps dans l'intimité de Potemkin, — le comte L. P. de Ségur, ambassadeur de France à Pétersbourg, — a laissé de ce favori un portrait d'une touche exacte et vigoureuse :

« Le prince Grégoire Alexandrowitz Potemkin fut un des hommes les plus extraordinaires de son siècle ; mais il fallait, pou qu'il jouât un rôle aussi marquant, qu'il naquît en Russie, et qu'il vécût sous le règne de Catherine II. Dans tout autre pays, dans tout autre temps, avec tout autre souverain, il aurait été déplacé, et un hasard singulier a créé cet homme pour l'époque qui lui convenait, et a amené et réuni toutes les circonstances auxquelles il pouvait convenir.

» Il rassemblait dans sa personne tous les défauts et tous les avantages les plus opposés. Il était avare et magnifique, despote et populaire, dur et bienfaisant, orgueilleux et caressant, politique et confiant, libertin et superstitieux, audacieux et timide, ambitieux et indiscret. Prodigue avec ses parents, ses maîtresses et ses favoris, il ne payait souvent ni sa maison, ni ses créanciers. Son crédit dépendait toujours d'une femme, et toujours il lui fut infidèle. Rien n'égalait l'activité de son imagination, ni la paresse de son corps. Aucun danger n'effrayait son courage ; aucune difficulté ne le faisait renoncer à ses projets. Mais le succès le dégoûtait de ce qu'il avait entrepris.

» Il fatiguait l'empire par le nombre de ses emplois et par l'étendue de sa puissance. Il était lui-même fatigué du poids de son existence, envieux de tout ce qu'il ne faisait pas et ennuyé de ce qu'il faisait. Il ne savait ni goûter le repos, ni jouir de ses occupations. Tout en lui était décousu, travail, plaisir, caractère, maintien. Il avait l'air embarrassé dans toutes les sociétés, et sa présence gênait tout le monde.

» Panin était le chef du conseil et tenait à l'alliance de la Prusse. Potemkin persuada à sa maîtresse que l'amitié de l'empereur lui

serait plus utile pour réaliser ses projets contre les Turcs. Il la lia avec Joseph II et se donna par là le moyen de conquérir la Crimée et le pays des Tartares Nogays qui en dépendait. Rendant à ces contrées leurs noms sonores et antiques, créant une armée navale à Kerson et à Sébastopol, il persuada à Catherine de venir admirer elle-même ce nouveau théâtre de sa gloire. Rien ne fut épargné pour rendre ce voyage à jamais célèbre. De toutes les parties de l'Empire on fit venir de l'argent, des vivres, des chevaux. Les grands chemins furent illuminés. On couvrit le Borysthène de galères magnifiques. Cent cinquante mille soldats furent armés et équipés à neuf. On rassembla les Cosaques, on disciplina les Tartares. On peupla précisément des déserts ; on éleva partout des palais. La nudité des plaines de la Crimée fut déguisée par des villages bâtis exprès ; on l'orna par des feux d'artifice. Des chaînes de montagnes furent illuminées. De belles routes furent ouvertes par l'armée. Des bois sauvages furent transformés en jardins anglais. Le roi de Pologne vint rendre hommage à celle qui l'avait couronné et depuis le détrôna. L'empereur Joseph II vint lui-même accompagner la marche triomphale de l'impératrice Catherine ; et le résultat de ce brillant voyage fut une nouvelle guerre, que les Anglais et les Prussiens firent impolitiquement entreprendre aux Turcs et qui servit encore l'ambition de Potemkin, en lui donnant l'occasion de conquérir Oczakoff, qui resta à la Russie, et d'obtenir le grand cordon de Saint-George, seule décoration qui manquait à sa vanité. Mais ses derniers triomphes furent le terme de sa vie. Il mourut en Moldavie, presque subitement ; et sa mort, regrettée par ses nièces et par un petit nombre d'amis, n'occupa que ses rivaux avides de partager ses dépouilles, et fut bientôt suivie de l'oubli le plus profond.

» Comme on voit passer rapidement ces météores brillants, dont l'éclat étonne mais n'a rien de solide, Potemkin commença tout, n'acheva rien, dérangea les finances, désorganisa l'armée, dépeupla son pays et l'enrichit de nouveaux déserts. La célébrité de l'impératrice s'est accrue par ses conquêtes. L'admiration fut pour elle, la haine pour son ministre. La postérité, plus juste, partagera

peut-être entre eux la gloire des succès et la sévérité des reproches. Elle ne donnera point à Potemkin le titre de grand homme, mais elle le citera comme un homme extraordinaire ; et si l'on veut le peindre avec vérité, on pourra le représenter comme le véritable emblème, comme une image vivante de l'empire de Russie.

» Il était, en effet, colossal comme la Russie. Il rassemblait, comme elle, dans son esprit, de la culture et des déserts. On y voyait aussi de l'Asiatique, de l'Européen, du Tartare et du Cosaque ; la grossièreté du onzième siècle, et la corruption du dix-huitième ; la superficie des arts, et l'ignorance des cloîtres ; l'extérieur de la civilisation et beaucoup de traces de barbarie. Enfin même, si l'on osè le dire, son œil ouvert, son œil fermé rappelaient encore cette mer Noire toujours ouverte, et cette mer du Nord, si longtemps fermée par les glaces. »

Il ne nous semble pas inopportun de donner à nos lecteurs l'*état* de ce que les favoris de Catherine II ont reçu de cette princesse. Ce document est rare et curieux. Le voici, tel qu'il a été recueilli dans les rapports secrets d'un agent diplomatique français à Pétersbourg. Nous le devons à l'obligeance d'un de nos plus celèbres bibliophiles :

Les frères *Orloff* ont reçu 45,000 paysans, et en terres, palais, bijoux, vaisselle et argent		17,000,000
Wissensky, officier des gardes, environ deux mois en faveur		300,000
Wasielitschikoff, simple lieutenant des gardes, reçut en vingt-deux mois qu'il fut en faveur :		
Une terre avec 7,000 paysans, estimée,	600,000	
En argent,	100,000	
En bijoux,	60,000	
En vaisselle,	50,000	
Un palais meublé,	100,000	
A reporter.	910,000	17,300,000

Report.	910,000	17,300,000
Une pension de 20,000 roubles de rente, à peu près	200,000	1,110,000
L'ordre de Saint-Alexandre Newsky.		
Potemkin reçut dans les deux premières années, environ 9 millions.		
Il accumula ensuite des richesses immenses Il avait de grands biens en Pologne et dans toutes les provinces de la Russie. Une de ses armoires était remplie d'or, de diamants et de billets des banques de Londres, d'Amsterdam, de Venise. Sa fortune était estimée		50.000,000
Zawadoffsky reçut, en dix-huit mois, des terres en Pologne avec 2,000 paysans, en Ukraine avec 6,000, et en Russie avec 1,800. Ces terres étaient estimées	1,000,000	
Il recut en argent,	150,000	
En vaisselle,	50,000	
En bijoux,	80,000	
En une pension du cabinet de 10,000 roubles,	100,000	1,380,000
Le cordon de l'Aigle blanc de Pologne.		
Zorilz reçut, en un an, le cordon de l'ordre de l'Épée de Suède et celui de l'Aigle blanc de Pologne.		
Une terre en Pologne, de	500,000	
Une en Livonie de 50 haaks,	100,000	
Une commanderie en Pologne valant 12,000 roubles de rente, estimée	120,000	
En argent,	500,000	
En bijoux,	200,000	1,420,000
A reporter.		71,210,000

Report.		71,210,000
Gortschakoff reçut, en seize mois, le cordon de l'Aigle blanc de Pologne, le palais de Wasielitschikoff qui avait été racheté,	100,000	
Une terre avec 4,000 paysans,	400,000	
En argent et en bijoux,	150,000	
L'acquittement de ses dettes,	100,000	
Pour s'équiper et pour voyager,	100,000	
Gratification pendant son voyage,	70,000	920,000
Lanskoï reçut, en terres ou en argent,	3,000,000	
En diamants,	80,000	
Pour payer ses dettes,	80,000	
Un palais estimé	100,000	3,260,000
En outre sa sœur et sa cousine furent admises au nombre des demoiselles d'honneur de l'impératrice, et reçurent beaucoup de présents non évalués.		
Yermoloff reçut, en seize mois, le cordon de l'Aigle blanc de Pologne,		
Une terre estimée	100,000	
Une autre avec 3,000 paysans,	30,0000	
En argent,	150,000	550,000
Momonoff reçut, en vingt-six mois, en terres,	600,000	
En argent,	200,000	
En bijoux,	80,000	880,000
Platon Zouboff fut décoré du titre de prince et de divers cordons, et nommé grand-maître de l'artillerie. Il reçut de grandes terres en Russie, en Pologne et		
A reporter.		76,820,000

Report.		76,800,000
en Courlande. Sa fortune, non compris le mobilier et les bijoux, s'élève à environ 100,000 roubles de revenu, et conséquemment estimée,	2,500,000	
Son mobilier et ses bijoux,	200,000	2,700,000
Valérien Zouboff reçut beaucoup d'argent, des terres en Pologne et en Courlande, et une pension de 12,000 roubles, payable en or. Le tout peut être estimé		800,000
		80,320,000
Il faut ajouter à ces dons la dépense du favori, évaluée à 1,250,000 roubles par an, ce qui fait, pendant trente-quatre ans qu'a duré le règne de Catherine II,		8,500,00
Total....		88,820,000

Cette somme fait environ *quatre cent quarante-quatre millions cent mille livres tournois!*

FIN

TABLE



Paris. — Imprimerie VALLÉE et Ce, rue Breda, 15.


THE LIBRARY OF CONGRESS

